REVUE

DES

DEUX MONDES

XLVe ANNÉE. — TROISIÈME PÉRIODE

TOME X. — 1er JUILLET 1875.

IMPRIMERIE E. J. CLAYE
RUE SAINT BENOIT 7
PARIS

REVUE

DES

DEUX MONDES

XLVe ANNÉE. — TROISIÈME PÉRIODE

TOME DIXIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE BONAPARTE, 17

1875

11,593

054
R3274
1875 <v.4>

UN NATURALISTE

DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

LOUIS AGASSIZ.

I.

Sur la rive nord-ouest du lac de Morat, non loin du fameux champ de bataille où Charles le Téméraire perdit sa gloire, on trouve le petit village de Motier. Ni le charme du paysage, ni un souvenir historique, n'ont encore attiré le voyageur en cet endroit. Désormais les hommes instruits, traversant le canton de Fribourg, manqueront rarement de visiter le pauvre hameau; c'est à Motier que Louis Agassiz naquit le 28 mai 1807; la misérable localité réveillera le souvenir d'un grand nom. Personnalité brillante de la science, Agassiz, célèbre en Europe dès sa jeunesse, est devenu en Amérique à la fois illustre et populaire. Un immense savoir, des découvertes nombreuses, des vues neuves et hardies, inspirées par la pénétration de l'esprit et mûries par la raison, une parole persuasive qui charme ou captive les âmes et les entraîne vers de hautes pensées, ont procuré à Louis Agassiz l'estime et la réputation parmi ses contemporains et dans le mouvement scientifique moderne une influence grande et heureuse. Au spectacle de cette vie si bien employée, l'humanité apparaît dans ce qu'elle a de plus noble, de plus élevé, de plus généreux. On verra la passion de l'étude aussi ardente dans les années de vieillesse qu'au début de la carrière, une ambition extrême concentrée dans le désir de pénétrer les plus

merveilleux phénomènes de la nature, l'envie des richesses pour la seule joie de faire servir la richesse au progrès de la science.

Lorsqu'un homme s'est épris de la recherche et a rêvé la gloire des découvertes dès l'âge le plus tendre, tout s'explique ordinairement par un concours de circonstances : une imagination ardente aura été séduite et dominée par l'exemple. Chez Louis Agassiz, le goût de l'étude semble n'avoir pas eu d'autre origine que le spectacle de la nature. Pasteur du village de Motier, fier de compter six générations d'aïeux ayant fourni des ministres à l'église, le père de celui qui devait acquérir un grand renom comme géologue et comme zoologiste vivait dans la seule préoccupation des devoirs de sa charge, ne songeant guère sans doute pour son fils à une haute destinée.

A l'âge où l'on commence à fréquenter l'école, le petit Agassiz allait au gymnase de Bienne. Dans les promenades, dans les courses de la ville à la maison paternelle, il recueillait les insectes. Le pasteur de Motier quitte le village pour la petite ville d'Orbe sur la route du Jura, l'enfant s'enflamme pour les plantes; il compose un herbier. Le temps des études classiques est arrivé, le voilà enchaîné à l'académie de Lausanne; mais, le jour où il dit son dernier adieu à l'établissement d'éducation, la pensée de l'investigation scientifique s'est tout à fait emparée de son esprit. Obligé de songer à une profession lucrative, il se jette dans l'étude de la médecine. Les deux premières années se passent à Zurich, les suivantes en Allemagne; le jeune homme avait hâte de se familiariser avec les principales langues de l'Europe et d'entendre la parole des maîtres de chaque pays. En 1826, on le trouve à Heidelberg; un des plus remarquables savans de l'Allemagne, qui a été vers la fin de sa carrière du nombre des associés étrangers de notre Académie des Sciences, Tiedemann, alors dans tout l'éclat du talent, enseignait l'anatomie comparée; Bischoff professait la botanique, Leuckart la zoologie. Un an plus tard, Louis Agassiz entre à l'université de Munich, où brillaient d'éminens naturalistes : c'est Döllinger, qui, l'un des premiers, sut prévoir l'immense intérêt de la connaissance des diverses phases du développement des êtres; c'est Oken, remplissant l'Allemagne de bruit. Homme d'une rare pénétration d'esprit, naturaliste hautement estimé pour des vues à la fois fécondes et d'une grandeur singulière, rendu célèbre par des idées philosophiques d'une étrangeté sans pareille, Oken pouvait dire en toute vérité au déclin de la vie : « J'ai eu beaucoup d'élèves, mais un seul m'a compris,... encore ne suis-je pas sûr qu'il m'ait bien compris. » Époque heureuse pour l'étudiant que celle du séjour à Munich! Une période scientifique commence; c'est le temps où l'attention des investiga-

teurs est appelée sur les phénomènes de la vie embryonnaire. Le fils du pasteur de Motier, que sa disposition d'esprit porte vers l'examen scrupuleux des faits comme vers les grandes généralisations, est tout de suite entraîné dans le mouvement. Par une circonstance fortuite, l'achèvement d'un vaste ouvrage exige la connaissance de certains animaux; personne n'est préparé pour l'exécution du travail, on invite le jeune Agassiz à se mettre à l'étude. De cette première étude naît l'inspiration d'une œuvre colossale qui fera la gloire de l'auteur. Un caractère aimable, enjoué, un amour de savoir qui déborde, un goût de discussion sur les sujets les plus élevés, amènent à l'étudiant suisse de vives sympathies; l'affection des maîtres, l'amitié de quelques camarades, laisseront pour toujours dans cette âme ardente des souvenirs pleins d'enchantemens.

Le professeur Döllinger avait pris le jeune Suisse dans sa maison. Maître d'un tact sûr, Döllinger comptera dans son bonheur d'avoir eu pour élèves Charles-Ernest de Baer, le principal fondateur de la science qui a pour objet l'évolution embryonnaire de l'homme et des animaux, et Louis Agassiz, le fondateur de la paléontologie des poissons. La chambre de l'étudiant devint salon de lecture, musée, bibliothèque, salle d'armes, lieu de réunion. Entre eux, les élèves s'exerçaient soit à discuter, soit à faire des leçons sur différentes matières. Souvent les professeurs assistaient aux luttes, encourageant les efforts, éclairant d'une parole une question controversée. Ce n'était point assez pour Agassiz des études de médecine et d'histoire naturelle, les idées philosophiques l'attiraient. Plusieurs années, il fut l'auditeur assidu des cours de Schelling, se préparant ainsi à la méditation sur les phénomènes de la nature avec le désir de remonter aux origines de la vie.

Deux savans, J.-B. de Spix, que l'on cite pour d'estimables travaux de zoologie, et Ph. de Martius, l'auteur célèbre d'une belle monographie des palmiers, s'étaient livrés, de 1817 à 1820, à de longues explorations dans l'intérieur du Brésil. A cette époque, la flore et la faune de l'Amérique du Sud n'avaient été observées que dans des limites bien restreintes; les collections de plantes et d'animaux formées par Spix et Martius, contenant une foule d'espèces pour la première fois apportées en Europe, offraient un haut intérêt. Afin de présenter tout ce monde sous le jour le plus favorable, les deux voyageurs avaient entrepris une publication de grand luxe, mais Spix mourut en 1826, laissant la partie zoologique inachevée. Il ne s'était encore occupé ni de la détermination, ni de la description des nombreux poissons qu'il avait recueillis sur la côte et dans les rivières du Brésil. Qui donc maintenant pourra

être chargé de ce travail difficile? A cet égard, Martius cesse bientôt d'être en peine, il a remarqué l'étudiant étranger, avide de s'instruire, il a deviné sa capacité; Louis Agassiz, pense-t-il, décrira les poissons. Agassiz en effet n'a pas reculé devant cette tâche et s'en est acquitté avec bonheur. Il a vingt-deux ans; le voilà possédant des notions scientifiques sérieuses sur une immense classe d'animaux qui défie encore aujourd'hui la patience des investigateurs. Le début est beau, il saura le mettre à profit pour un grand dessein. Engagé dans une voie féconde et déjà considéré pour son premier ouvrage, le jeune naturaliste ne rencontre que des encouragemens. Il se rend à Vienne avec l'intention d'étudier les poissons du Danube et de ses tributaires; les conservateurs du musée lui font accueil, un éditeur se charge des frais qu'impose le concours d'un artiste pour la représentation des sujets. Agassiz observait avec délices les espèces vivantes; mais, se complaisant dans cette observation, il se préoccupait par-dessus tout d'éclairer bientôt l'histoire des espèces éteintes.

Le projet était séduisant. George Cuvier avait révélé de grandes choses en créant une science nouvelle. Sous la main du naturaliste, un monde disparu avait retrouvé une sorte de vie; des animaux étranges semblaient ressuscités pour apprendre aux hommes que pendant le cours des âges bien des changemens s'étaient opérés à la surface du globe. Cuvier avait donné la meilleure part de son activité aux recherches sur les mammifères et sur les reptiles des périodes géologiques; pour les poissons éteints, on attendait encore un scrutateur habile. Agassiz pense à ces êtres dont les débris se rencontrent dans tous les terrains de sédiment depuis les plus anciens jusqu'aux plus récens, à ces restes dont on peut tirer des indices certains des changemens survenus dans les vastes mers qui autrefois couvraient la terre; il sera l'historien des poissons fossiles. Déjà il s'est occupé des espèces de la période tertiaire, particulièrement des pièces exhumées en abondance au Monte-Bolca; mais bientôt, c'est lui qui nous l'apprend, il s'aperçoit que seulement « avec le secours de tous les squelettes que M. Cuvier a réunis à Paris dans les galeries d'anatomie comparée il pourra parvenir à donner à ses observations la précision et le degré de certitude qu'exigent de telles recherches. » Agassiz s'installe à Paris en 1831; Cuvier le reçoit avec de grandes marques de bienveillance et de sympathie, il l'encourage, et met à sa disposition tous les objets qu'il a fait préparer pour ses propres études. Alexandre de Humboldt, l'hôte de la France à cette époque, connaissait l'étudiant de Munich : le revoyant investigateur ardent et plein de sagacité, il lui témoigne un vif intérêt; il restera toujours son protecteur, son con-

seiller, son ami. C'était beau sans doute d'avoir conquis l'estime de Cuvier et de Humboldt, alors au faîte des grandeurs de ce monde; cependant cela ne pouvait suffire. Le jeune naturaliste étant pauvre, la nécessité d'une position lucrative devint impérieuse. S'adressant à un homme des plus considérés de Neuchatel, M. Louis Coulon, il exprime à cet ami de la science le désir d'avoir une place de professeur d'histoire naturelle au gymnase de la ville. Jamais personne n'avait songé à l'enseignement de l'histoire naturelle à Neuchatel, néanmoins M. Coulon juge l'idée bonne; après force démarches, l'affaire s'arrange, il se voit en mesure de garantir un traitement de 2,000 francs pendant trois années.

Enchanté de prendre possession d'une chaire, Agassiz arrive en Suisse. Tout manque à Neuchatel pour le cours d'histoire naturelle; on n'a pas de collection, pas de salle disponible, le jeune professeur doit se mettre en peine. Avec quelques pièces apportées d'Allemagne, divers objets sont réunis à la hâte pour les démonstrations; c'est le commencement du musée; on finit par trouver une salle à l'hôtel de ville. Si Agassiz se préoccupait de l'enseignement, il s'inquiétait bien davantage encore de ses études personnelles, de la publication de ses travaux sur les poissons fossiles et sur les poissons d'eau douce. Sans souci de l'avenir, agissant comme eût fait un homme riche, il retient près de lui des artistes pour l'exécution des planches, il appelle un compatriote pour établir une imprimerie lithographique à sa portée. Avec cette dévorante activité, la première livraison des *Recherches sur les poissons fossiles* parut dès l'année 1833. C'est un beau moment pour l'auteur; viendront plus tard les momens d'embarras. La poursuite de l'œuvre entreprise exigeait des visites dans tous les musées; les pièces fossiles, surtout les plus remarquables, restent en général dans les pays où elles ont été découvertes; jamais ainsi une collection ne remplace une autre collection. Agassiz dut faire de fréquens voyages en Europe; tour à tour on le voit en France, en Angleterre, en Écosse, en Irlande, en Allemagne, consignant les résultats de ses récentes observations dans les recueils scientifiques. Partout on se montrait ravi de recevoir ce jeune savant qui étonnait par la profondeur des pensées ou charmait par l'agrément de causeries pleines d'originalité et de gaîté. D'agréables relations se nouèrent en ces jours heureux pour le naturaliste enthousiaste de l'investigation scientifique, elles laisseront en son âme d'ineffaçables souvenirs.

Dans Neuchatel, un souffle nouveau se faisait sentir; au sein de la société cultivée, on ne voyait pas sans orgueil le musée d'histoire naturelle dont l'accroissement marchait avec rapidité; on prenait goût aux questions agitées ou sur le monde ancien ou sur le

monde actuel. Toujours habile à communiquer ses impressions et à inspirer des sentimens favorables à ses désirs, Agassiz n'eut aucune peine à fonder une petite académie. Des contemplateurs des scènes de la vie des plantes et des animaux ou des phénomènes physiques, ayant vécu dans l'isolement, étaient flattés d'appartenir à un corps savant; la *Société des sciences naturelles de Neuchatel* fut constituée. En qualité de secrétaire, Agassiz dirigea la compagnie, excitant sans relâche l'esprit de recherche, appelant des observations sur une infinité de sujets. A l'aide d'une cotisation fournie par chaque membre de la société, on put entreprendre une publication périodique; des mémoires d'une importance réelle, souvent accompagnés de planches, composèrent de grands volumes. Neuchatel était devenu un centre scientifique; les étrangers tournaient les regards de son côté, admirant l'essor inattendu.

Les hommes vraiment supérieurs, mesurant la durée de l'effort que réclame tout travail suffisamment approfondi pour faire jaillir de nouvelles lumières, voient combien demeurera restreint le champ de leurs propres explorations. Préoccupés de la pensée du progrès de la science plus que d'eux-mêmes, ils recherchent les investigateurs qui promettent de se montrer ingénieux et persévérans, ils se plaisent à livrer les conceptions de leur esprit, à indiquer les voies qu'il faut suivre en vue d'une découverte ou de l'éclaircissement d'une question obscure. Le naturaliste de Neuchatel, qui se jetait résolûment dans les plus vastes entreprises comme s'il avait senti ses forces inépuisables, ne cessa jamais de répandre autour de lui les conseils, de signaler l'intérêt de certaines recherches, de provoquer des études. S'il eut des collaborateurs, loin de les laisser dans l'ombre, il les mit tout de suite sur le chemin de la réputation. En poursuivant son immense travail sur les poissons fossiles, Agassiz avait conçu le plan d'un bel ouvrage sur les poissons des eaux douces de l'Europe. Incapable de ne s'arrêter qu'à la simple considération des caractères extérieurs de chaque espèce, il tenait à saisir les particularités de l'organisation interne, et à bien connaître les phases du développement. Initié à ses aspirations, un jeune zoologiste plein de sagacité, Charles Vogt, prit une part active à l'étude anatomique des espèces du groupe de la truite et du saumon. Il observa plus tard les formes embryonnaires du même type avec un talent qui a été fort apprécié; des fécondations artificielles souvent pratiquées en cette circonstance démontrèrent les avantages du procédé pour l'étude de l'évolution, en même temps qu'elles remirent en mémoire un genre d'opération autrefois en usage dans plusieurs contrées pour peupler les eaux.

Toujours agité par le désir d'expliquer les phénomènes et de dé-

voiler les grandes lois, Agassiz n'avait nulle disposition à s'enfermer dans une spécialité. Malgré l'incroyable labeur qu'exigent les recherches sur les poissons, il s'occupe des mollusques et des zoophytes. Portant l'attention sur les animaux rayonnés les plus parfaits, les étoiles de mer et les oursins, pour les zoologistes les échinodermes, dont les débris fossiles abondent dans les couches de la terre, il détermine avec un art infini le plan de la structure et le mode de croissance de ces animaux. Frappé de l'intérêt de la comparaison des espèces pour l'histoire de la terre, il prépare sur ce sujet un travail qu'il achèvera plus tard avec le concours d'un excellent observateur, M. Desor. Considérant les coquilles et déplorant l'absence de notions sur les êtres qui les ont habitées, il s'aperçoit que le moule intérieur donne les formes de l'animal; un nouveau moyen de saisir les ressemblances entre les espèces éteintes et les espèces vivantes était trouvé. Ainsi dans chaque rencontre, se révélait la perspicacité de l'investigateur.

II.

Agassiz semblait voué d'une manière presque exclusive aux recherches de zoologie et de paléontologie; mais une circonstance l'avait conduit à faire un rapport sur des observations relatives à la structure des glaciers que présentait Hügi, l'un des plus savans géologues de la Suisse. Ne pouvant jamais rester indifférent aux questions qui s'agitent sur les grands phénomènes de la nature, il se passionne pour l'étude des glaciers. Les pentes du Jura, que le jeune naturaliste a si souvent explorées, offrent à son esprit les signes d'une révélation. D'autre part, deux habiles géologues viennent de reconnaître des faits dont la discussion doit répandre la lumière sur un âge de la terre antérieur à l'époque actuelle; en un mot, une découverte de la science s'annonce.

Les glaciers ont une bordure de blocs arrondis qu'on désigne sous le nom de *moraines*. Poussées en avant ou abandonnées par les glaciers selon qu'ils progressent ou se retirent, les moraines fourniront des preuves des changemens survenus. Les blocs erratiques, masses de granit et d'autres roches primitives éparses sur les flancs des montagnes, témoins de nombreux bouleversemens, apprendront aux investigateurs ce qui a existé en des temps éloignés. Venetz et J. de Charpentier ont signalé la présence de moraines bien loin des glaciers. A de tels indices, le jeune professeur de Neuchatel entrevoit sur une partie du globe un état antérieur fort différent de l'état actuel. Le 24 juillet 1837, les membres de la Société helvétique

des sciences naturelles se réunissent à Neuchatel : parmi eux, on remarque des savans étrangers de la plus haute distinction, Léopold de Buch, Élie de Beaumont, d'autres encore. Agassiz préside l'assemblée; dans le discours d'ouverture de la session, il rappelle les observations récentes sur les anciennes moraines et sur les blocs erratiques, il insiste à l'égard des surfaces polies d'une manière uniforme qu'on voit sur toute la pente méridionale du Jura; il montre ces surfaces suivant les ondulations du sol, les coquilles que contiennent les roches, tranchées comme dans les plaques de marbre que la main de l'ouvrier a polies, les stries fines et nettes de la pierre, comparables aux lignes que trace sur le verre la pointe du diamant. Pour ceux qui ont observé dans les Alpes le fond des anciens glaciers, s'écrie le naturaliste, il demeure évident que la glace seule a poli et strié ces roches de dureté inégale. Résolûment il proclame qu'en un temps les glaces couvraient tout le massif des Alpes, qu'il y eut en Europe une époque de grand froid lorsque vivaient les mammouths. Pour la première fois, l'existence de la période glaciaire était dénoncée. Jusqu'alors, les géologues ont tout attribué à l'action des eaux : le poli et les stries des roches, le transport des blocs. Ils frissonnent en présence des assertions qui bouleversent les idées reçues. Léopold de Buch laisse échapper des exclamations en invoquant les mânes de Benedict de Saussure.

Aussitôt l'éclair lancé, Agassiz n'a plus qu'un souci : fournir des preuves, apporter des démonstrations irréfragables de la vérité des faits qu'il annonce. Dès cet instant vont commencer des explorations instructives et d'un caractère grandiose. De l'examen des roches polies du Jura, des cantons de Vaud, de Soleure, d'Argovie, était née la lumière; visitant les glaciers de la vallée de Chamounix et de l'Oberland bernois en compagnie de M. Desor, le professeur de Neuchatel tire d'une multitude d'observations de précieux enseignemens. Au mois d'août 1839, la Société helvétique tenait sa session annuelle à Berne; les membres étaient nombreux, l'animation grande. On ne manqua point de beaucoup discuter; mais le désir de voir et d'étudier gagne les meilleurs esprits. Un adversaire des nouvelles doctrines, Studer, l'éminent géologue qui connaît les Alpes à merveille, propose une course aux glaciers du Mont-Rose, promettant sur un vaste champ les choses les plus intéressantes; on accepte.

Agassiz, Studer, Desor et quatre amateurs entreprennent l'excursion. Au passage de la Gemmi, chacun est ravi à l'aspect des chaînes du Mont-Rose, étonné, si le regard plonge dans la profondeur où l'on aperçoit les bains de Louèche. Une ancienne moraine accrochée au flanc de la montagne attire l'attention des investigateurs; elle

témoigne que le glacier d'OEschinen, aujourd'hui éloigné d'une lieue, remplissait à une autre époque toute la vallée supérieure de Kandersteg. La petite troupe atteint Stalden; c'est la première étape. Le lendemain, dès l'aube, elle s'engage dans l'étroite vallée de Saint-Nicolas, semée de hameaux dans les endroits les plus larges. Vers la sortie, les cimes neigeuses dominent la vallée, les glaciers paraissent suspendus, tant ils sont escarpés. Considérant l'extrême inclinaison de celui qui descend en face du village de Randa, les naturalistes jugent qu'il ne pourrait tenir en place, s'il n'adhérait fortement au sol, — remarque d'une haute importance pour l'explication de la marche des glaciers. A une lieue de Zermatt apparaissent les premières traces de roches polies, motif de joie pour les explorateurs; un peu plus loin se dessine tout à coup la grande dent du Mont-Cervin : surprise, elle n'a pas de neige, tandis que les cimes moins élevées en sont couvertes; il y a une cause qu'il faudra rechercher. A Zermatt, que ne visitent point encore les touristes, on trouve l'hospitalité chez le médecin, docteur sans prétention et d'une simplicité primitive. Aux alentours du village, les champs d'orge sur les flancs de la montagne à 300 ou 400 mètres au-dessus de la vallée, les filets d'eau habilement ménagés afin d'entretenir l'irrigation du sol ingrat, disent aux voyageurs combien parfois l'homme pauvre sait tirer parti des plus infimes ressources.

Plusieurs journées doivent être consacrées aux études, la première sera pour le Riffel. Au sortir de Zermatt, on s'achemine vers la forêt de mélèzes qui couronne au sud l'une des terrasses de la chaîne du Mont-Rose. Bientôt se montrent les aiguilles du glacier, puis une grande voute; c'est de là que s'échappe la Viège, qui porte ses eaux dans le Rhône. La masse de glace ne s'arrête qu'à la vallée en pleine culture, bordée de champs et de frais pâturages. Sur le même théâtre, le spectacle de l'hiver et de l'été frappe par le contraste et l'étrange beauté les investigateurs en peine de découvrir le rôle de ces masses de glace à travers les âges du monde. Au-dessus de la forêt s'étend jusqu'au pied de la crête du Riffel un plateau verdoyant; l'ascension de la crête est pénible, tous cependant finissent par atteindre le sommet. Un instant le silence règne, chacun se sent oppressé à la vue de la scène; une exclamation retentit, aussitôt répétée : c'est sublime. Là se déploient, en face dans sa magnificence la grande chaîne du Mont-Rose, en bas l'énorme glacier de Zermatt, partout des masses gigantesques. Le dessinateur prend un croquis du vaste panorama; Agassiz surveille, rapporte Desor, afin que l'artiste ne s'avise pas de corriger la nature. Le plateau du Riffel, situé à 500 pieds au-dessus du glacier, est

formé de serpentine, roche d'une extrême dureté; si les glaciers se sont élevés à cette hauteur, n'auront-ils pas laissé des traces? On cherche, un cri d'appel résonne, Agassiz vient de découvrir des surfaces caractéristiques aussi polies que le plus beau marbre. Studer secoue la tête, estimant difficile néanmoins d'attribuer en ces lieux pareil travail à des torrens. Interrogé sur la cause, le guide répond tout naïvement que la glace use la roche de cette façon; pourtant personne au village ne l'a vue en cet endroit. Le retour des explorateurs s'effectue par une pente raide; avec l'envie de convaincre Studer, on se hâte d'arriver à la paroi du glacier qui repose sur une roche semblable à celle du Riffel : les mêmes traces devaient se présenter. Il faut pénétrer sous la glace et enlever la couche de boue. Mis à nu, le rocher se montre admirablement poli et strié. — Est-ce évident? demande Agassiz. — On ne peut plus douter, riposte Studer, c'est chose démontrée. — Beau résultat de la journée, victoire fameuse pour Agassiz! Demain la petite troupe ira au Mont-Cervin.

Au matin, de légères vapeurs entourent la grande aiguille, mais son front découvert reçoit les premiers rayons du soleil; c'est le meilleur pronostic d'une belle journée, affirme Studer, l'homme le plus habitué à parcourir les hautes Alpes. On réclame l'avis du docteur et de sa femme. Aujourd'hui, dit cette dernière, vous pouvez aller sans crainte sur le glacier, il n'y aura pas de brouillard, le Matterhorn a mis son voile du matin (1). Prenant d'abord la même direction que la veille, on s'en écarte ensuite pour atteindre la partie inférieure du glacier de Saint-Théodule. Le guide exhorte consciencieusement les investigateurs à suivre la trace de ses pas de peur d'accident. La moraine franchie, on chemine sur le glacier; par bonheur les crevasses sont assez rares et peu béantes, quoique très profondes. Un merveilleux spectacle s'offre aux regards : une multitude de ces tables qui attirèrent autrefois l'attention de Saussure; plusieurs d'entre elles, portées sur un grêle piédestal, ont une énorme dimension. Agassiz a déjà reconnu comment se forment les tables. Ce sont de larges pierres; la glace qu'elles couvrent, étant abritée des rayons du soleil, ne fond pas, tandis qu'alentour le glacier subit l'action des agens atmosphériques. Ainsi au bout d'un temps plus ou moins long les pierres se trouvent élevées au-dessus de la surface; mais peu à peu la colonne atteinte par la chaleur s'amincit jusqu'à devenir si grêle qu'elle se brise sous le poids de la dalle. Sous la pierre tombée se renouvellera le curieux phénomène. Rien ne parut mieux démontrer que les glaciers s'amoindrissent par la

(1) *Matterhorn* est le nom du Mont-Cervin dans toute la Suisse allemande.

face supérieure et ne fondent nullement à la base sous l'influence de la chaleur provenant de l'intérieur de la terre.

Après d'assez grands efforts, la petite troupe touche le pied du Mont-Cervin. Personne à cette époque n'a encore songé à l'escalade entière du pic gigantesque (1); il ne s'agit donc pas d'atteindre le faîte, mais seulement une crête moins élevée de 1,000 mètres. Néanmoins le trajet sera rude; dans plusieurs passages, des membres de l'expédition, obligés de se cramponner aux aspérités, se voient en péril. A un moment, il faut avancer sur une étroite saillie de rocher qui surplombe à une hauteur énorme. Heureusement que les explorateurs des hautes Alpes ne cèdent pas au vertige. Agassiz et Desor parviennent sur une arête d'un mètre de large; d'un côté c'est le Piémont, de l'autre le Valais. De ce point, les observateurs admirent le magnifique amphithéâtre que limitent les chaînes du Mont-Rose et du Mont-Cervin, un ensemble de vallées, de pics et de prodigieuses masses de glace. Ils voient en face le passage qui conduit dans le Val d'Aoste, et là, au milieu des neiges éternelles, les ruines du fort de Saint-Théodule, autrefois élevé par les gens d'Aoste pour se défendre contre les incursions des habitans du Valais. Sur les pentes septentrionales du Mont-Cervin, la roche est une sorte de schiste micacé très friable, tel qu'il en existe sur les montagnes des Grisons. L'aridité du sol est sans égale; jamais brin d'herbe ne poussa sur ces pentes, jamais animal n'y chercha une retraite. La nudité du pic ne peut être attribuée qu'à sa forme; la neige n'adhère point sur les parois trop verticales. Ayant une dernière fois contemplé la cime colossale, les investigateurs se dirigent vers le glacier de Zmutt; ici des moraines immenses arrêtent l'attention. Large et pittoresque, la vallée de Zmutt a de superbes pâturages émaillés de fleurs; l'été, chèvres et moutons paissent libres comme s'ils n'avaient point de maîtres. Vers l'issue de la vallée se montrent quelques misérables cabanes en bois de sapin noircies par la fumée; c'est le village. Tout près, des roches témoignent encore de l'ancienne extension des glaciers. Une heure de marche, et les explorateurs rentrent à Zermatt fort affamés. M. Studer, qui a des projets en tête, partira le lendemain; Agassiz et Desor resteront afin d'étudier le glacier de Zermatt.

(1) Le souvenir de la première ascension du Mont-Cervin, effectuée le 14 juillet 1864 par le révérend Hudson, lord Francis Douglas, MM. Hadow et Whymper, accompagnés de trois guides, est dans toutes les mémoires. A la descente, près de la cime, un des touristes trébucha entraînant deux de ses compagnons et un guide au fond de l'abîme. La corde qui les tenait tous attachés les uns aux autres s'étant rompue, Whymper et deux guides furent sauvés. — Trois jours plus tard, quatre guides firent l'ascension avec succès.

Au matin, le ciel, d'une sérénité parfaite les jours précédens, est tout couvert, la pluie tombe; avec une impatience fébrile, on attend l'heure de midi; la perspective d'être trop mouillé s'éloigne, tout le monde se précipite hors de la maison. En longeant la Viège, Agassiz fait remarquer à ses compagnons de quelle manière l'eau use la roche qui entrave son passage; le poli est mat, cela ne ressemble point au poli brillant que donne la masse de glace; en aucun cas, il n'y a de ces stries qui sont caractéristiques au suprême degré. Au bord du glacier, une circonstance permet de constater un accroissement; au mois de mai, des pommes de terre ont été plantées, maintenant les touffes sont pressées les unes contre les autres; cédant à une impulsion, la moraine les a refoulées. Sur le glacier, les crevasses offrent un intéressant sujet d'étude : où la surface est unie, elles sont étroites et perpendiculaires; où le plan est fortement incliné, elles sont béantes et sans direction régulière. C'est qu'ici la fonte a produit dans la masse crevassée les découpures bizarres connues sous le nom d'aiguilles. Les esprits enclins à l'imagination y découvrent des figures, des physionomies, des images grotesques. Pendant que les observateurs prennent des vues, un des naturalistes de la petite troupe, M. Nicolet, recueille les plantes. C'est l'occasion d'une remarque curieuse : en général, les espèces ne se distinguent pas de celles des hautes vallées du Jura, moins élevées que Zermatt de 300 à 400 mètres. A pareille altitude, les sommets du Jura n'ont pas d'arbres, tandis que les forêts de mélèzes ne s'arrêtent qu'à plusieurs centaines de mètres au-dessus du village valaisan. Rien n'indique mieux la différence de climat entre les deux points si peu éloignés; il y a pour le Valais un avantage, dû à l'élévation des remparts des Alpes. La pluie recommence; passablement trempés, les investigateurs gagnent le logis. La dernière journée sera pour une course au glacier supérieur de Zermatt. Ici, l'aspect est particulier; la moraine riveraine est formée non plus de granit, mais de serpentine schisteuse; il y a nombre de belles tables de proportions colossales : au lieu de crevasses, des trous, ou plutôt des entonnoirs remplis d'eau limpide. Agassiz plonge le thermomètre dans plusieurs de ces trous et s'étonne de voir de l'un à l'autre une variation de température d'au moins un degré. Cherchant la cause, il la trouve; où l'eau accuse la température la plus élevée, le fond du trou est tapissé de gravier; où l'eau est la plus froide, la cavité ne contient aucun sable. Le glacier du Mont-Rose, qui succède à celui du Gornerhorn, présente des entonnoirs énormes; le professeur explique de quelle façon se forment ces vastes ouvertures. Deux filets d'eau se rencontrant déterminent un petit creux; les menus fragmens de roches charriés s'accumulent, et, grâce à leur propriété

absorbante, ils échauffent l'eau. L'entonnoir croît ainsi en largeur et en profondeur jusqu'à devenir un petit lac d'où s'échappe une rivière.

Pendant cinq années consécutives, Agassiz avait multiplié les observations; le monde savant ne les connaissait que par des communications et par des notices sur les principales excursions que rédigeait M. Desor; le temps était venu d'en présenter le résumé. En 1840, l'infatigable investigateur fit paraître ce résumé sous le titre d'*Études sur les glaciers* (1). L'ancienne extension prouvée, il livre sa pensée sur la formation des immenses nappes de glace; on peut juger si la pensée est grande. « Lorsque la terre s'est refroidie, remarque l'auteur, les régions polaires ont dû être le point vers lequel toute la masse d'eau vaporisée dans les régions méridionales venait se condenser et se précipiter sous la forme de pluie, de grêle et de neige, aussi longtemps que persista l'abaissement de la température. Il en est nécessairement résulté des accumulations immenses de neige et de glace sous lesquelles les êtres organisés de l'époque ont été ensevelis... La durée de cette époque de glace a été considérable, puisqu'elle embrasse le soulèvement des Alpes et tous les phénomènes de retrait auxquels la fonte de cette masse a donné lieu. » Cette vue d'un âge lointain n'est-elle pas saisissante? Sur pareille matière, longtemps sans doute on pourra discuter, mais Agassiz a consigné des faits de la plus haute importance jusqu'alors ignorés; il a le droit d'être fier du progrès scientifique accompli. Croit-il donc l'œuvre achevée? Assurément non; de toutes ses forces, il appelle de nouvelles investigations de la part des géologues et des physiciens; à l'instant où s'impriment les dernières pages de son livre, lui-même est à l'hospice du Grimsel, continuant ses recherches.

En effet, dès les premiers jours du mois d'août, Agassiz était arrivé en cet endroit avec Charles Vogt, Desor, Nicolet et deux étudians de Neuchatel. On avait emporté des instrumens, car cette fois il s'agissait de déterminer la température des glaciers, de reconnaître l'action de l'atmosphère, d'étudier les formes de la neige, de s'assurer de la manière dont la neige grenue, c'est-à-dire le névé, passe à l'état de glace. L'intendant de l'hospice avait reçu les naturalistes avec une extrême cordialité; il mettait tout son monde à leur disposition. Pour guides, on avait deux hommes d'une expérience éprouvée. Il fut résolu qu'on irait s'établir sur le glacier inférieur de l'Aar, qui offre un intérêt spécial par sa situation et par son caractère; la surface est encombrée de débris de rochers produisant l'effet d'un amas de ruines. A l'approche de la moraine, les investiga-

(1) Neuchatel, 1 vol. in-8°, accompagné d'un atlas de grandes planches.

teurs s'aperçoivent que le glacier a considérablement avancé depuis l'année précédente. Une cabane abandonnée par Hügi, l'un des premiers explorateurs, encore debout avant l'hiver dernier, a disparu. Combien de sujets en ces lieux éveillent l'attention! On contemple les filets d'eau tout minces au matin, grossissant à vue d'œil sous l'influence de la chaleur du jour; on regarde avec surprise des milliers de petits insectes qui sautillent sur la glace et disparaissent dans les fissures (1).

Après une reconnaissance suffisante, on fixa l'endroit de l'installation près d'un gros bloc; les guides se mirent en devoir d'édifier une maisonnette assez spacieuse pour recevoir six personnes. Par bonheur, l'un d'eux était maçon de son état; il devint architecte. De pierres sèches, on éleva les murs; de grandes dalles remplirent l'office de plancher; d'une couche d'herbes, d'une toile cirée étendue sur l'herbe et de couvertures, on composa les lits; ils furent jugés parfaits. A la vérité, l'ouverture donnant accès dans la demeure est bien étroite, mais enfin Charles Vogt peut entrer, et où passe Charles Vogt tout le monde passe. A défaut de porte, on mit un rideau. Pendant la nuit, avant de s'endormir, il fut décidé que l'habitation s'appellerait l'*Hôtel des Neuchatelois*; le nom a été gravé sur le roc en gros caractères, le temps l'a consacré. La réunion de ces jeunes savans dans la solitude, au milieu d'une nature grandiose et triste, n'offre-t-elle pas à l'imagination un curieux spectacle? Les bruits des plaisirs de ce monde et des affaires publiques ne montent pas jusqu'à la cabane du glacier de l'Aar; des aspirations et des joies inconnues de la plupart des mortels agitent les cœurs. Ces hommes qui sans effort, sans regret, renoncent pour de longs jours au bien-être, rêvent de pénétrer les plus intimes secrets de la nature, ils discutent gravement des questions formidables et rient de mille incidens. Agassiz ne perd jamais sa bonne humeur, Desor s'abandonne volontiers à la plaisanterie, Charles Vogt, toujours pétillant d'esprit et capable à lui seul de mettre en gaîté une assemblée de trappistes, ne laisse à personne le droit de s'ennuyer. Parmi ces investigateurs que conduit la même pensée, le concert ne saurait être troublé. Sur la mer de glace, sans autres témoins que les blocs de granit et les pics vêtus de neiges éternelles, il n'y a pas de rivalités; dans la mesure de ses aptitudes, chacun s'emploie avec ardeur pour l'œuvre commune. Agassiz est le chef incontesté, le maître reconnu; apporter une pierre au monument qu'il édifie est l'unique souci de collaborateurs pleins de zèle.

(1) L'espèce qui appartient à l'ordre des thysanures a été décrite par M. Nicolet sous le nom de *Desoria saltans*.

On se levait tôt à l'hôtel des Neuchatelois; sur le coup de quatre heures, il fallait être debout. L'instant de la toilette semblait un peu dur, l'eau vraiment trop fraîche procurait un léger frisson, mais bien vite on ne songeait plus qu'à poursuivre les recherches. Agassiz entreprend de faire pratiquer des trous; rebelle à l'instrument de forage, la glace ne fut entamée qu'avec de grandes difficultés. Pendant que l'opération s'exécute, Charles Vogt examine la neige rouge, dont la singulière teinte est due à la présence de myriades d'êtres microscopiques; il découvre plusieurs espèces d'infusoires et un joli rotifère semant la neige de ses œufs couleur de pourpre (1). Les trous creusés, le professeur de Neuchatel s'assure qu'à la profondeur de 3 mètres règne une température constante (2); plus tard, il fera planter dans ces mêmes trous de longues perches qui serviront à déterminer le mouvement du glacier. Desor ayant tracé le panorama qui s'offre à la vue sur le glacier de l'Aar, on apprend que la plupart des cimes n'ont encore reçu aucune désignation particulière; les investigateurs s'empressent d'y pourvoir; — désormais les noms des plus célèbres géologues de la Suisse serviront à signaler les pics oubliés (3). Les journées étaient occupées en observations sur les traces d'anciens glaciers à des niveaux très supérieurs à celui des glaciers actuels, sur le caractère et le déplacement des moraines, sur la structure de la glace et du névé, sur l'influence des vents, du soleil et du brouillard. Au soir, après avoir donné satisfaction à des appétits aiguisés par les courses et l'air vif, on s'endormait au milieu d'un profond silence; avec le froid de la nuit, les ruisseaux cessant de couler, s'éteignait tout bruit de cascades.

Dans l'Oberland, on entendit bientôt parler de l'établissement d'un genre si nouveau; plusieurs personnes, prises du désir de visiter l'hôtel des Neuchatelois, vinrent surprendre les investigateurs. Sans avertir, Mme Agassiz fit l'ascension avec son jeune fils; allant au Grimsel accompagné d'un de ses élèves, notre éminent géologue M. Daubrée, alors professeur à la faculté des sciences de Strasbourg, informé du séjour d'Agassiz, s'y rendit au plus vite; il reçut l'hospitalité dans la cabane de pierre. Le naturaliste de Neuchatel ne quitta la place que pour continuer ses travaux sur d'autres théâtres. Il gagna le passage redouté de la Strahleck (4) en traversant

(1) *Philodina roseola.*

(2) — $\frac{1}{3}$, tandis que souvent, près de la surface qui subit l'action des agens atmosphériques, le thermomètre reste à zéro.

(3) Les noms donnés par les naturalistes de l'hôtel des Neuchatelois, *Scheuchzerhorn, Hügihorn, Studerhorn, Agassizhorn,* etc., sont maintenant inscrits dans tous les guides.

(4) On écrit aussi Strahlegg.

la mer de glace qui sépare le glacier du Finsteraar de celui de Grindelwald.

III.

Depuis longtemps, le phénomène du mouvement des glaciers préoccupait les observateurs. Horace-Bénédict de Saussure pensait que les glaciers fondent à la base par l'action de la chaleur terrestre et que, perdant ainsi leur adhérence avec le sol, ils glissent sur les parties déclives. Le grand explorateur des Alpes s'était rendu dans la vallée de Chamounix pendant l'hiver, et, après avoir vu des ruisseaux assez considérables s'échapper des glaciers, il n'avait plus douté. Les physiciens en général trouvèrent l'explication satisfaisante. Tel n'était pas l'avis cependant de Charpentier, célèbre par ses belles études sur les montagnes, moins encore celui d'Agassiz. Le professeur de Neuchatel n'hésite pas à nier toute action provenant de la chaleur terrestre; il déclare impossible le glissement dû à une telle cause, les glaciers étant gelés sur leur fond. Il se persuade que le mouvement est occasionné par l'eau qui s'infiltre dans les fissures capillaires de la glace; mais la démonstration n'était pas faite, les preuves manquaient. Agassiz se promet de les rechercher. Si c'est la chaleur terrestre, pense-t-il, qui en fondant les glaciers à la base détermine le glissement, l'action doit s'exercer toute l'année malgré les variations de l'atmosphère; en hiver aussi bien qu'en été, chaque glacier doit continuer à fournir de l'eau. Comme les sources abondent dans ces régions, il importera de reconnaître si l'eau provient des sources ou du glacier. La distinction est facile; l'eau de source est toujours limpide, l'eau des glaciers toujours chargée de parties terreuses et de mica qu'elle enlève à la couche de boue et de gravier interposée entre la glace et la roche. Ayant cent fois retourné en son esprit ces premiers aperçus, le bouillant investigateur ne songe plus qu'à escalader en plein hiver les glaciers de l'Oberland, qui dans le cours des étés précédens avaient fait le sujet de patientes études. Le projet, communiqué à M. Desor, trouve un approbateur; Agassiz ne partira point seul. Traverser des champs de neige et grimper sur des glaciers au mois de février ou de mars était pourtant une folie, même aux yeux des rudes et hardis habitans des Alpes. Les avalanches, les ouragans, les précipices dissimulés sous les couches de neige, sont des dangers auxquels on ne saurait échapper que par une sorte de miracle.

L'intendant de l'hospice du Grimsel, ayant domicile à Meiringen, dans la vallée de Hasli, avait les années précédentes donné une

assistance très efficace aux explorateurs des glaciers de l'Oberland; au mois de janvier, il vint à Neuchatel. Sans perdre une minute, Agassiz parle de sa résolution, et longuement il expose les motifs qui l'ont dictée. Le compagnon des courses de la belle saison reste ébahi; il s'efforce de dissuader l'intrépide savant d'une entreprise aussi téméraire, peut-être impossible à réaliser. Agassiz est inébranlable; l'ami promet alors de donner un concours actif et même d'aller avec les voyageurs jusqu'à l'hospice du Grimsel, — il tenait à ne céder à personne en fait de courage. Des pluies abondantes empêchent le départ au mois de février, mais aux premiers jours de mars le ciel devient d'une sérénité parfaite et l'air froid; Agassiz et Desor se mettent en route. A Berne et à Thoune, annonçant qu'ils se rendent au glacier de l'Aar, on sourit; personne ne veut les croire. Sur une barque, les deux naturalistes traversent le lac de Thoune; doucement balancés, ils trouvent le ciel ravissant, la surface de l'eau toute miroitante, jolie au possible, le spectacle des montagnes reflétées dans le lac plein de grandeur, enfin la nature adorable; il y avait dans ces têtes-là un peu d'exaltation. A l'endroit où l'on débarque, à Neuhaus, si encombré pendant les mois de juillet et d'août de voitures pour les touristes, courant effarés à la recherche d'une place, la solitude est complète. A Interlaken, si bruyant en été, le silence règne; les grands hôtels abandonnés sont presque enfouis dans la neige. Sur le lac de Brienz, les voyageurs éprouvent le même charme que sur le lac de Thoune. Le Giessbach est muet; au lieu de la cascade, c'est une rangée d'énormes glaçons qui descendent du rocher dans le lac, pareils à de gigantesques tuyaux d'orgue. A peine Agassiz et Desor touchent-ils à Brienz; sans perdre un instant, ils sont à Meiringen. Dès le soir, on fait les préparatifs pour l'ascension du Grimsel, et au matin, lorsque six heures sonnent, les explorateurs se mettent en marche, accompagnés de l'intendant, qui s'était engagé à se joindre à l'expédition. En chemin, on prend les deux guides les plus éprouvés; Agassiz tient encore à faire visite à un ancien gouverneur de l'hospice du Grimsel, renommé dans le pays pour sa connaissance du temps. Le vieux montagnard, bien étonné, déclare qu'on peut compter sur deux jours de ciel pur, tout en laissant apercevoir sa pensée que les savans ont l'esprit un peu dérangé. « Au sommet de la montagne, dit-il, verra-t-on autre chose que de la neige? Il n'en manque certes pas autour de la maison. »

Au départ, on chemine sans beaucoup d'efforts; seules des avalanches de neige ayant l'apparence d'énormes pelotes rendent quelques passages difficiles. L'Aar, que suivent les explorateurs, est dans cette saison un simple ruisseau; des ponts de neige le cou-

vrent en plusieurs endroits; assez solides pour qu'on les franchisse en toute sécurité, ils permettent de couper les contours de la vallée. A peine au-delà du pauvre village de Guttanen, le regard est arrêté par les effets d'une avalanche; des sapins sont brisés, d'autres plus loin sont renversés ou déracinés par la seule pression de l'air que la masse roulante a mis en mouvement. Une lieue encore, et la montée devient plus raide, la neige plus épaisse, les voyageurs sont obligés de se frayer la voie. L'intendant de l'hospice, qui avait tenu à suivre ses amis, perd courage; d'un ton fort piteux se déclarant incapable de continuer l'ascension, il prend congé de la petite troupe. On approche de la Handeck, l'endroit signalé par la magnifique cascade que visitent les touristes. Les guides jugent nécessaire de quitter le fond de la vallée et de se maintenir sur les crêtes qui bordent la rive gauche de l'Aar. Les pentes sont bien rapides, bien pénibles à gravir, mais on abrége la route. Le chalet de la Handeck est enfoui dans la neige; le toit cependant permet de le reconnaître. Tout essoufflés, les voyageurs pénètrent dans le réduit et prennent quelques instans de repos. Ils vont examiner la cascade; silencieuse comme toute la nature, la chute d'eau, si ample et si bruyante en été, ne se décèle que par un mince filet coulant le long des rochers. Pour atteindre le Grimsel, on compte encore deux lieues. A chaque pas, la neige devient plus abondante, elle couvre, inégalement tassée, les champs de jeunes sapins. C'est horrible à traverser; que le pied porte autour d'un petit tronc, on enfonce jusqu'à la ceinture, la secousse est atroce. Au dernier élargissement de la vallée, un filet d'eau coule dans le lit de l'Aar; l'eau, d'une limpidité parfaite, ne charrie pas la moindre parcelle de mica; c'est donc de l'eau de source? remarquent Agassiz et Desor. Les deux naturalistes commencent à se trouver singulièrement éprouvés par les difficultés de la route; ils ont chaud, et plus d'une fois ils sont obligés de reprendre haleine; la fatigue n'a pas moins gagné les guides. La dernière heure semble bien longue. Soudain, on entend les aboiemens des chiens de l'hospice; il n'en faut pas plus pour ranimer les courages. Bientôt, sur la montagne qui domine le Grimsel, apparaissent le garde et un beau chien de Terre-Neuve; les cœurs battent.

Un petit commerce, qui s'effectue entre le Valais et le Hasli, ne cesse pas absolument en hiver. Le Haslien porte son fromage, le Valaisan son vin et du riz, apporté d'Italie. Ils s'arrêtent à l'hospice et y dorment une nuit. Pour faciliter les communications, l'intendant de l'hospice doit entretenir au Grimsel un homme et deux chiens. Le pauvre garde raconte que l'hiver précédent il demeura trente-cinq jours sans voir une figure humaine; très ému par ce

long isolement, il ne put s'empêcher de sauter au cou du premier voyageur qui se présenta.

Dans la belle saison, on entre à l'hospice du Grimsel par un escalier; en ces jours d'hiver, la neige est si haut amoncelée que, pour atteindre le vestibule, on descend des marches que le garde a taillées. Le lac bien connu des touristes est invisible; le manteau de neige couvre tout d'une façon uniforme. A sept heures du soir, le thermomètre marque seulement 4 degrés au-dessous de zéro. Les explorateurs se couchent; à quatre heures du matin, les voilà debout. Il n'y a plus que 2 degrés de froid; mais la neige porte sur la pente de l'hospice au lit de l'Aar. Déjà, on se flatte d'escalader sans trop de peine la tranche du glacier; vain espoir! bientôt la croûte cède sous les pas, et dans une neige fine et poudreuse on enfonce jusqu'aux genoux. Il fallut se résigner à n'avancer qu'avec une lenteur désespérante. Le jour commençant à poindre, peu à peu les cimes se doraient, et la température baissait d'une manière très sensible. Agassiz, dont l'énergie redouble en approchant du but, se tirait encore passablement des mauvais pas; mais Desor, épuisé de fatigue, meurtri par des chutes sans nombre, restait en arrière, il avait envie de s'en aller. Animé d'un autre désir, le chef de l'expédition demeurait sourd à toutes les plaintes. Fort pressé de reconnaître si le mouvement du glacier a continué pendant l'hiver, au plus vite il franchit l'espace. Qu'il y ait eu glissement, pense-t-il, la neige se trouvera refoulée; les talus au contraire étaient réguliers. Un gros bloc reposait sur des piédestaux au-dessus d'un creux assez considérable; il y a là un intéressant sujet d'observation. Les deux naturalistes descendent dans le trou et s'aperçoivent que le bloc recouvre la partie évasée d'une crevasse. Nouvelle notion acquise : la neige ne comble pas les crevasses, elle les dissimule seulement sous des voûtes plus ou moins épaisses. Le glacier de l'Aar n'était pas facile à distinguer, le lourd manteau de neige ne permettant de voir aucun accident de la surface; tout juste une arête longitudinale marquait la trace de la grande moraine médiane. Sur le vaste champ, d'une blancheur éblouissante, les explorateurs n'ont plus de peine à marcher, ils éprouvent un autre genre de supplice; le soleil s'élevant, les rayons réfléchis par une multitude de cristaux les aveuglent. Les verres bleus ne suffisent pas à protéger la vue, le double voile indispensable dont on entoure la tête fait étouffer. On imagine si les deux naturalistes avaient hâte de revoir la fameuse cabane de pierre de l'été dernier; longtemps ils cherchèrent l'immense bloc de granit qui, dans la belle saison, à grande distance, dénonçait aux visiteurs l'hôtel des Neuchatelois. Un renflement finit par trahir la place. D'un côté le mur de la cabane est à nu par en-

droits; néanmoins, pour pénétrer à l'intérieur, il faudrait tant déblayer qu'il devient préférable de se reposer sur la neige. Agassiz était d'une gaîté folle; l'idée de se voir sur cette mer de glace, principal théâtre de ses investigations, à pareille époque de l'année, par un jour magnifique, le plongeait dans le ravissement. Au reste le spectacle était unique; l'air ayant une transparence inconnue en été, sur le fond bleu du ciel les montagnes se dessinaient avec une admirable netteté. Tous les pics qui bordent le glacier avaient une couverture de neige uniforme depuis la base jusqu'au sommet; seul, le Finsteraarhorn, aux parois trop raides pour souffrir l'adhérence de la neige, tranchait par sa teinte noire. Sur le glacier, rien ne venait rompre la monotonie de la nappe blanche, nul filet d'eau ne faisait entendre un murmure; le silence régnait absolu comme dans les lieux où la vie est éteinte. Les perches introduites à l'automne dans les trous de forage dépassant à peine la surface avaient conservé leur position; c'était la preuve que les masses de glace n'avaient point marché d'une manière inégale. Parvenus sur le promontoire qu'on nomme l'*Abschwung*, les deux naturalistes une dernière fois sondèrent l'espace et revinrent à l'hôtel des Neuchatelois. Incommodé, Desor avec un guide regagna l'hospice du Grimsel; Agassiz demeura pour faire des observations de température. Le thermomètre introduit dans la neige à la profondeur de près de 3 mètres, et le trou bien refermé, marqua, au bout de deux heures, 4 degrés 1/2 au-dessous de zéro, tandis que l'air se maintenait aux environs de zéro. Après la pénible journée, les deux amis prenant le frugal repas du soir dans la chambre de l'hospice ne se lassaient point de s'entretenir des mille incidens de l'aventureuse excursion, et là ils songèrent à tenter l'ascension de la Jungfrau. Le souper fini, on va se coucher afin de partir dès le matin, le sommeil ne tarde pas à venir; mais bientôt Desor s'éveille, la tête en feu, le visage endolori, la peau gercée. De son côté, Agassiz soupire : « Mon Dieu, que je souffre! j'ai les lèvres déchirées. » Les ablutions d'eau froide ne calmèrent point les douleurs, la nuit fut terrible. Quand le jour parut, la souffrance devint plus supportable; alors les deux victimes de l'air vif, du soleil et de la réverbération de la neige, se regardant, cédèrent à un éclat de rire. « Quelle figure avez-vous! dit Agassiz à son compagnon. — Et vous-même, riposte celui-ci; demandez donc une glace. » Les visages étaient pourpres et horriblement tuméfiés, les paupières gonflées permettaient à peine d'ouvrir les yeux, la lèvre restait pendante. Malgré tout, ayant retiré les thermomètres enfouis dans la neige, qui dénoncèrent une température de 3 degrés au-dessous de zéro, les explorateurs se mirent en chemin pour le retour. Les résultats obtenus étaient importans : on avait la certitude que l'eau

qui s'écoule en hiver provient seulement des sources; on avait de curieuses observations thermométriques, la preuve que la température de la neige, loin d'être constante, est fortement influencée par la température de l'air jusqu'à une profondeur considérable.

Après quelques heures de marche, les deux naturalistes sentirent diminuer les douleurs qu'ils éprouvaient au visage; à Guttanen, ils allèrent faire visite au pasteur de l'endroit, qui prenait un vif intérêt aux courses des Neuchatelois. Aux environs du village, la neige, très épaisse les jours précédens, avait disparu sur plusieurs points; le fœhn avait soufflé. Vent du midi ayant parfois des effets désastreux, le fœhn qui règne dans les Alpes n'a pas encore laissé les météorologistes deviner son origine. Voyant le beau temps, Agassiz prit la résolution de se rendre le lendemain au glacier de Rosenlaui. Il s'agissait de confirmer les résultats de la veille et d'y ajouter. Au glacier de l'Aar, il avait été impossible de voir la tranche terminale et de pénétrer sous la voûte afin de reconnaître si réellement aucune fusion ne s'opère à la base de la masse de glace; le Rosenlaui promettait d'être plus propice. D'ailleurs l'idée d'une expérience démonstrative revenait sans cesse à l'esprit de l'investigateur : prouver d'une manière directe que seuls les glaciers polissent le fond et les parois de leur lit. On inégaliserait la roche sur un certain espace paraissant devoir être bientôt envahi par le glacier, et l'on jugerait de l'action le jour où il aurait abandonné la place; s'il tardait trop à se retirer, à coups de pioche, on découvrirait la surface. Le glacier de Rosenlaui, reposant sur un calcaire infiniment moins dur que les roches cristallines qui supportent la plupart des autres glaciers, se trouvait indiqué pour l'expérience. En vue de l'exécution du projet, on emporta tous les instrumens nécessaires à l'opération.

La vallée de Reichenbach disparaissait sous la neige; si fréquenté pendant la belle saison, le Gænsestrich était désert et silencieux. Le *gænsestrich*, la *route des oies*, ainsi s'appellent les chemins suivis par les touristes dans le langage des naturalistes de la Suisse allemande, qui prennent fort en pitié les gens de toute nation, courant, grimpant, roulant sans poursuivre un but sérieux. Vers onze heures, Agassiz et Desor atteignent l'auberge, — inhabitée l'hiver, elle n'était d'aucune ressource; les deux explorateurs s'assirent près d'un petit ruisseau et dînèrent sur le tapis de neige. Impatiens de voir le glacier, ils cherchent comment l'aborder; rien ne décèle les inégalités du sol. Une grande crevasse où l'été bouillonne le torrent du glacier est elle-même cachée en maints endroits. En traversant le pont, Desor ayant trébuché tomba sur la couche de neige qui masquait le gouffre; par bonheur, la voûte ne s'ef-

fondra pas sous le poids, et le pauvre Desor put rendre grâce à cette résistance qui l'empêcha d'être précipité dans l'abîme. Des chamois en promenade, ne se fiant guère à la solidité de la neige, avaient d'un bond franchi la crevasse. Soudain une joie vive saisit les deux naturalistes, le reflet bleu du glacier venait de se montrer; c'était l'espoir d'arriver à la solution du problème que le professeur de Neuchatel mettait tant d'ardeur à poursuivre. On oublia fatigue et danger pour courir au but. Le glacier avait beaucoup progressé depuis l'automne; la tranche était découverte, pas une goutte d'eau ne s'en échappait, le lit du torrent était à sec. Maintenant Agassiz a donc la certitude que les glaciers ne fondent point par l'effet de la chaleur terrestre. Restait à entreprendre le travail nécessaire en vue de l'expérience projetée. L'endroit qu'il fallait aborder se trouvait fort encombré; on dut se mettre à déblayer une couche de neige de 3 mètres d'épaisseur. Agassiz voulut ensuite abattre un angle du glacier, afin d'être sûr que la glace en progressant passerait infailliblement sur l'espace qu'on allait inégaliser. A cette rude besogne, les savans et les guides s'employèrent avec un égal entrain. On éprouva surtout de grandes difficultés pour enlever la couche de gravier qui, par suite de la congélation, faisait corps avec la glace et la roche. Enfin, la surface bien lavée, on tailla un triangle de plus d'un centimètre de profondeur. Pour qu'il demeurât toujours facile de le retrouver, la mesure des distances qui le séparaient des principaux points d'alentour fut prise avec exactitude. Les explorateurs quittèrent alors la place pleins de l'espérance de voir quelque jour le triangle poli comme toute la surface de la roche. Après avoir couché à Meiringen, heureux des résultats obtenus et de l'accomplissement d'une tâche difficile, Agassiz et Desor se dirigèrent sur Brienz et Interlaken. S'arrêtant au château de la Chartreuse, ils reçurent l'hospitalité sous les lambris dorés; quel contraste avec la misérable chambre enfumée de l'hospice du Grimsel! En rentrant à Neuchatel, le temps était affreux; ils se sentirent émus au souvenir du beau soleil dont ils avaient joui pendant leur périlleuse expédition.

Au mois d'août, Agassiz et Desor, de nouveau installés à l'hôtel des Neuchatelois, reçurent la visite du célèbre professeur d'Édimbourg, James Forbes, et du professeur de mathématiques de l'université de Cambridge, M. Heath. Les quatre savans eurent l'idée de descendre en Valais par l'Oberaarhorn, un des passages les plus difficiles de l'Oberland. On se promit aussi de réaliser le projet conçu l'hiver dernier d'une ascension de la Jungfrau. Des amateurs demandèrent à être de la partie; des guides, au nombre de six, avaient été retenus : c'était une vraie caravane. Tout ce monde s'arrêta quelques

instans sur le col de l'Oberaar dans la contemplation de la multitude des cimes de formes variées. Bientôt la troupe descendit à travers les champs de neige qui s'étendent au sud vers le Valais. Les crevasses semblaient avoir disparu; seules, des petites ouvertures arrêtèrent l'attention des observateurs. En approchant de l'un de ces trous, on reconnut qu'il cachait un immense précipice où régnait une lumière azurée, douce et transparente, d'un effet magique; au-dessous de la croûte sur laquelle on marchait, la masse était toute crevassée. Après avoir couché dans les chalets de Mœril, les naturalistes se préparèrent pour l'ascension de la Jungfrau. Jusqu'alors le pic gigantesque avait défié l'audace de la plupart des explorateurs des Alpes (1). Cette fois, on allait surmonter tous les obstacles; des marches taillées dans la neige permirent de monter des pentes raides, une échelle servit à franchir les crevasses et à s'élever contre des parois abruptes. Enfin on arrive sur une plate-forme; alors, avec une sorte d'effroi, chacun considère l'espace qui le sépare du sommet; c'est une crête. Agassiz juge impossible de la gravir, cependant un guide résolu, Jacob Leuthold, n'admet pas cette impossibilité; de ses pieds, il façonne des marches dans la neige et atteint le point culminant. Sans tarder, il vient prendre Agassiz par la main et l'entraîne sur la cime, à peine assez large pour poser les pieds. C'est ensuite le tour de Desor, puis des autres. Tous jouirent quelques minutes d'un prodigieux panorama. Dans toute l'Europe, on parla de l'ascension effectuée par les naturalistes suisses et anglais. Des observations sur les températures et sur les glaces des hautes cimes en furent le prix.

A l'hôtel des Neuchatelois, Agassiz continua d'observer la structure de la glace; il avait beaucoup examiné les fissures capillaires qui permettent l'infiltration de l'eau. Géologues et physiciens doutaient que ces fissures allassent bien loin dans les profondeurs du glacier. Le naturaliste de Neuchatel vit un moyen sûr de mettre la vérité en lumière : c'était d'introduire dans la glace des liquides colorés. Un baril de teinture de bois de campêche et une quantité de chromate de potasse furent apportés. On creusa deux trous dans la glace et l'on y versa un litre de teinture de bois de campêche; au bout d'une demi-heure, le liquide coloré suintait sur la paroi du fossé, bien au-dessous du trou. C'était un simple essai, il importait de s'éloigner davantage de la superficie. A quelque distance de la cabane, un emplacement réalisait les plus heureuses conditions pour une expérience décisive. Entre deux larges crevasses où l'on

(1) On sait que le sommet de la Jungfrau est à 4,180 mètres au-dessus du niveau de la mer.

pouvait descendre jusqu'à plus de 10 mètres, s'élevait un gros mur de glace. Dans cette muraille, Agassiz fit pratiquer une galerie à environ 3 mètres de profondeur. Si le travail fut long et pénible, on doit s'en douter. Un trou creusé à la surface reçut de la teinture; le trou ne tarda point à se vider; deux heures et demie plus tard, le liquide coloré apparaissait à la voûte de la galerie, et peu à peu il se répandait sur les côtés. La glace elle-même restait pure, la couleur passait simplement dans les fissures. Il était donc prouvé que les fissures capillaires pénètrent dans la masse du glacier.

Ces expériences d'infiltration plusieurs fois répétées avec un égal succès intéressaient tout particulièrement les visiteurs de l'hôtel des Neuchatelois. Dans la constitution de la glace, un curieux phénomène plongeait les investigateurs dans une singulière perplexité; c'est en certains endroits une alternance qui paraît correspondre à des fissures parallèles. Au bord des crevasses et dans le lit des torrens se dessinent au milieu de la masse blanche de belles bandes bleues plus ou moins larges; on croirait voir d'immenses lames de verre juxtaposées. Agassiz tenait à constater si les bandes existent encore à de grandes profondeurs; une sorte de puits semblait propice à une exploration. L'intrépide savant n'hésite pas; il visitera l'abîme. Au-dessus du gouffre, on place le trépied qui servait au forage. Une corde fixée à cet engin supporte de l'autre bout la planchette pour s'asseoir. Une peau de chèvre sur les épaules, un bonnet de peau de marmotte sur la tête afin d'être protégé contre l'eau, attaché sous les bras, marteau et bâton à la main, Agassiz se fait descendre. Jusqu'à la profondeur de 25 à 28 mètres, il ne rencontre aucun obstacle, mais à une quinzaine de mètres plus bas il atteint une nappe d'eau. Sur le point d'être noyé, il demande qu'on le remonte, et toujours on le descend davantage. Il fallut des cris de détresse pour être compris. Le malheureux explorateur sortit tout mouillé d'eau froide et passablement ému du danger qu'il venait de courir. Aussi ne conseillera-t-il point de répéter l'expérience à ceux qui ne seraient pas guidés par un puissant intérêt scientifique. L'observation était faite : plus on descend, plus les bandes bleues s'élargissent et perdent de leur vivacité; le contraste avec les bandes blanches reste alors très faible. Le professeur de Neuchatel demeura convaincu que la glace blanche est le produit du névé, la glace bleue le produit de l'eau.

De nouvelles recherches eurent pour objet la stratification du glacier et la prétendue pureté de la glace. Cette pureté presque proverbiale, dont on croit ne pouvoir douter à l'aspect des parois et des voûtes transparentes comme le cristal et resplendissantes comme l'azur, est en réalité loin d'être absolue. L'eau fournie par

la fonte de la glace n'est jamais parfaitement limpide; dans les expériences, elle donna par litre deux grammes et demi de matières étrangères. La quantité d'air contenue dans la glace bleue ou blanche fut également déterminée. Lorsqu'on pratiquait des trous en vue de l'observation des températures, Agassiz, s'apercevant que la glace se laissait entamer sans trop de peine, eut tout simplement l'idée de percer le glacier de part en part, moyen sûr, pensait-il, pour savoir s'il est gelé sur le fond ou s'il est détaché du sol. Des tiges de fer formant une longueur de plus de 45 mètres furent montées à l'hôtel des Neuchatelois. Les ouvriers se mirent à la besogne; à la profondeur de 24 mètres, le perçoir devint trop lourd, un changement de manœuvre était nécessaire, le travail se trouva suspendu. Au moment de la reprise, quelle ne fut pas la stupéfaction des investigateurs! Le trou s'était rétréci, le perçoir ne pouvait plus y entrer; l'opération était à recommencer. Agassiz ne s'affligea point de l'événement inattendu; il en tirait la preuve manifeste d'une dilatation du glacier. Après un mois de travail, on parvenait à la profondeur de 45 mètres, mais on restait loin d'atteindre le fond. D'autres tentatives n'eurent pas plus de succès, et les naturalistes durent reconnaître que le glacier a une épaisseur beaucoup plus considérable qu'ils ne l'avaient supposé. Les trous servirent aux observations thermométriques. Dans les dernières campagnes, on s'occupa surtout du mouvement du glacier. Des mesures exactes avaient été prises; le changement était facile à déterminer. L'hôtel des Neuchatelois, au mois de septembre 1841, avait descendu de 64 mètres depuis le mois d'août 1840; en septembre 1842, on constatait un nouveau déplacement de 82 mètres, soit 146 mètres en deux ans. Au souvenir des gigantesques travaux d'Agassiz, M. Tyndall, le physicien de l'Angleterre qui dans ces dernières années a fait une foule d'études dans les hautes Alpes, déclare qu'un glacier de l'Oberland bernois reste à jamais mémorable.

IV.

Telle était la prodigieuse activité d'Agassiz que ses études si persistantes sur les glaciers ne l'avaient point détourné de ses travaux de zoologie. On avait vu paraître successivement de belles monographies d'échinodermes vivans et fossiles; on avait vu se poursuivre sans relâche les recherches sur les poissons fossiles. Ces œuvres capitales faisaient l'admiration du monde savant. L'auteur n'attendit pas longtemps pour s'en apercevoir; notre Académie des Sciences lui donnait le titre de correspondant le 8 avril 1839. Pa-

reil honneur est presque toujours réservé à des hommes parvenus à l'âge mûr, sinon à la vieillesse; Agassiz le recevait avant d'avoir accompli sa trente-deuxième année, et chacun devait dire : Justice a été faite.

En 1843 arrivait à son terme l'ouvrage sur les poissons fossiles, véritable monument qui suffirait seul à rendre impérissable la gloire de l'auteur (1). Dans l'introduction, la nouveauté des idées, la finesse des aperçus, la grandeur des conceptions générales, transportent l'esprit dans les plus hautes régions où puisse s'élever la pensée humaine. Une savante étude comparative des systèmes organiques qui permettent de déterminer les espèces éteintes conduit à l'appréciation des ressemblances et des dissemblances des types des époques anciennes avec ceux de l'époque actuelle. Une exposition des lois qui semblent présider à la succession des espèces durant toutes les métamorphoses du globe terrestre initie à la nature des changemens survenus dans la population des mers. Une description de mille espèces qui n'existent plus, et dont on a retrouvé les débris dans les couches de la terre, reporte à des aspects de la vie dans les âges reculés.

Agassiz venait d'achever le vaste ouvrage sur les poissons fossiles, et déjà on l'appelle pour faire la lumière sur une multitude de débris nouvellement exhumés en Angleterre. Ce sont des formes qui pour la première fois se révèlent aux yeux des naturalistes. Oubliant la fatigue d'un labeur de plus de dix années sur le même sujet, il se rend à l'invitation et ajoute un grand chapitre à l'histoire des espèces éteintes (2). En présence de cette œuvre immense sur les poissons des temps géologiques, il est impossible de ne pas éprouver pour l'auteur qui sut l'accomplir un sentiment de profonde admiration. Une science manquait, elle a été créée. Sans doute, comme tout ce qui sort de la main des hommes, cette science n'est point éclose sans imperfections, — personne ne l'ignorait moins que l'investigateur, qui déplora d'avoir eu trop rarement la facilité de recourir à d'utiles comparaisons; malgré tout, l'esprit humain avait été mis en possession d'un nouveau domaine, l'avenir était préparé.

En se livrant à l'étude des espèces fossiles dont on a seulement ou le squelette ou les parties tégumentaires, Agassiz dut s'attacher à reconnaître d'une manière très parfaite sur les espèces vivantes

(1) Les *Recherches sur les poissons fossiles* forment cinq volumes grand in-4° et un atlas de 384 planches.

(2) *Supplément aux Recherches sur les poissons fossiles. — Monographie des poissons fossiles du vieux grès rouge ou système dévonien des îles britanniques et de Russie*, in-4° avec 42 planches, Neuchatel 1844-1845. — Ouvrage rédigé à la demande de l'Association britannique pour l'avancement des sciences.

les caractères des écailles et de toutes les pièces tégumentaires qui forment des cuirasses chez certains poissons. Il en vint de la sorte à donner une importance excessive à des particularités qui ne coïncident pas toujours avec de notables modifications de l'ensemble de l'organisme. Néanmoins, dans la recherche poursuivie en vue de l'appréciation des affinités naturelles et des signes caractéristiques des principaux types de la classe des poissons, il eut un véritable bonheur. Des espèces qui vivent dans les lacs et les rivières de l'Amérique semblent aujourd'hui, à raison de leur structure étrange, comme isolées au milieu de la création; on les nomme les *lépidostées*. Agassiz a reconnu dans ces poissons les derniers vestiges d'un groupe qui aux époques anciennes avait une multitude de représentans, animaux de grande taille rappelant par certains détails de conformation quelques-uns des traits des reptiles. Ce groupe, qui paraît aussi devoir comprendre les esturgeons, s'appelle, depuis les études du professeur de Neuchatel, l'ordre des *ganoïdes*.

Longtemps une erreur vigoureusement sapée, une vérité nettement dénoncée, ramèneront la pensée au souvenir du savant paléontologiste. Sans examen sérieux, on admettait que la vie aux premiers âges du monde s'était manifestée sous les formes les plus simples, que les êtres organisés avaient apparu suivant l'ordre qu'indique la complexité de leur organisation; Agassiz montre par des exemples saisissans combien de pareilles croyances sont en opposition avec les faits le mieux constatés. « En considérant, dit-il, l'ensemble des êtres organisés que l'on trouve dans la série des formations géologiques, on reconnaît dans la succession une marche bien différente de celle que faisaient entrevoir les premiers aperçus publiés par les auteurs du commencement du siècle. On est surpris de remarquer que l'idée d'un développement progressif du règne animal tout entier tel qu'on le posait en fait ne s'accorde nullement avec les résultats des recherches paléontologiques les plus récentes. En effet, ajoute-t-il, l'observation n'a point confirmé que les animaux rayonnés aient précédé les mollusques et les articulés dans les formations les plus anciennes, ni que les animaux vertébrés soient apparus plus tard. On trouve au contraire que, dès la première apparition des animaux à la surface du globe, il y a eu simultanément des rayonnés, des mollusques, des articulés et même des vertébrés. » Ces paroles, écrites il y a plus de trente ans, n'ont point toujours été suffisamment méditées par ceux qui s'occupent aujourd'hui des commencemens de la vie sur le globe.

Les grandes publications sur les poissons et sur les glaciers avaient été coûteuses. Dans son ardeur à servir le progrès de la science, Agassiz s'était peu inquiété de l'équilibre des recettes et des dé-

penses; il avait contracté de lourdes dettes. Le concours de quelques amis, les subsides que M. de Humboldt obtenait de son souverain pour aider le professeur de Neuchatel dans la poursuite de ses travaux, ne pouvaient suffire à l'exécution d'une énorme quantité de planches. Comme d'autres que l'absence de fortune condamne à l'abandon d'œuvres considérables et d'un caractère exceptionnel, le savant dut ressentir en son âme de poignantes agitations. Chagrin de se voir dans l'impossibilité de satisfaire les créanciers, tourmenté des réclamations, peut-être encore chargé de soucis d'un autre genre, Agassiz prêta l'oreille lorsqu'on vint lui proposer un voyage en Amérique. A l'instigation de Lyell, le célèbre géologue anglais M. John Lowell, fondateur d'un établissement d'instruction, le priait avec instance de venir à Boston faire des conférences publiques. L'invitation fut acceptée. En cette circonstance, M. de Humboldt donna de nouvelles preuves de ses sympathies et de son estime pour l'ancien élève de l'université de Munich, maintenant le naturaliste partout honoré. Il tint, croyons-nous, un beau discours au souverain qui ne perdait pas de vue la principauté de Neuchatel, et le professeur reçut une mission scientifique. La résolution prise, Agassiz entrevoit déjà de l'autre côté de l'Atlantique d'intéressans sujets d'études. Quittant son foyer, il vient à Paris et s'installe modestement dans une maison voisine du Jardin des Plantes où ne tardent pas à le rejoindre Desor et Charles Vogt. Alors le calme régnait en France; les passions politiques sinon éteintes, du moins silencieuses, laissaient les esprits dans le repos favorable aux conquêtes de l'intelligence. Jamais les feuilles périodiques n'avaient pris tant de soin à enregistrer les événemens scientifiques, jamais les savans étrangers n'étaient venus nous visiter en pareil nombre.

Un jour de chaque semaine, on se réunissait chez notre illustre zoologiste M. Milne Edwards. Peu de personnes se doutent de ce que fut un pareil salon durant deux hivers; il ne ressemblait à aucun autre. Agassiz discutait avec feu sur les changemens dont la terre a été le théâtre, et rappelait de son séjour en Écosse de doux et charmans souvenirs; il s'animait en exposant ses vues sur la période glaciaire et se plaisait à citer les aventures singulières de ses courses. A cette époque, les recherches sur l'organisation des animaux marins et des êtres réputés inférieurs passionnaient quelques-uns d'entre nous. Par des découvertes saisissantes, M. Milne Edwards avait montré combien l'étude approfondie des animaux invertébrés servait le progrès de la zoologie; par son exemple, par ses conseils, il avait entraîné des investigateurs dans le champ alors mal exploré. Chaque jour, la reconnaisance de certains faits jetant de

nouvelles clartés sur la manière dont s'exécutent les fonctions organiques lorsque les instrumens présentent des signes d'imperfection, naissaient des motifs de discussions pleines d'intérêt sur des phénomènes de la vie. Un voyage scientifique en Sicile récemment accompli fournissait aussi des alimens aux conversations (1). Adrien de Jussieu, le botaniste aimable et distingué, fort assidu aux soirées de son confrère, avait, quelques années plus tôt, parcouru la grande île méditerranéenne en compagnie de Jean-Jacques Ampère. Doué d'une rare finesse d'esprit et d'un talent de narrateur peu ordinaire, Adrien de Jussieu captivait tout le monde par le récit d'une anecdote. Dans le salon du professeur du Muséum d'histoire naturelle, où l'on rencontrait nombre d'hommes illustres dans la science, on saluait avec un plaisir extrême l'entrée d'un zoologiste étranger; tout de suite venait la pensée de mettre à profit l'occasion de s'instruire davantage sur la direction des études, sur le mouvement des esprits, sur les idées régnantes au sujet de certaines questions soit en Angleterre, soit en Allemagne, soit en Hollande, en Russie ou en Amérique. Aussi l'étranger, gracieusement sollicité de parler de ses travaux et de ses vues personnelles, était écouté avec une attention particulière.

A Paris, Agassiz s'était replongé dans le travail avec son ardeur habituelle; il ne quittera point l'Europe avant d'avoir achevé certains travaux. Conservant une sorte de prédilection pour les échinodermes, il ne put examiner les collections du Muséum d'histoire naturelle sans être pris du désir de faire une révision générale de toutes les espèces d'oursins vivans et fossiles. En collaboration avec Desor, il revint donc au sujet qui longtemps l'avait captivé; bientôt les paléontologistes se trouvèrent mis en possession d'une œuvre propre à les guider dans la recherche (2). Agassiz comprenait toutes les nécessités de la science; ce penseur qui ne recule devant aucun effort pour expliquer un phénomène, et qui rêve la solution des plus grands problèmes de la nature, ne dédaignera point de s'occuper d'une besogne insipide. Souvent contrarié par les défauts de la nomenclature des genres : synonymes, pareils noms appliqués à des sujets différens, erreurs consacrées par un certain usage, le naturaliste de Neuchatel avait pris une foule de notes. Il

(1) MM. Milne Edwards, de Quatrefages et l'auteur de cette étude avaient entrepris ce voyage en vue de recherches sur l'organisation et le développement des animaux. Les résultats des recherches ont été publiés. Il a été rendu compte du voyage par M. de Quatrefages dans la *Revue* du 15 décembre 1845, du 15 février et du 15 octobre 1846, du 1er janvier et du 1er juillet 1847.

(2) *Catalogue raisonné des familles, des genres et des espèces de la classe des échinodermes. — Annales des sciences naturelles, 1846.*

conçut alors le plan d'un dictionnaire capable d'empêcher de nouvelles fautes. Ce sera la liste de tous les noms de genres du règne animal avec l'indication des auteurs, la mention des ouvrages où ils sont inscrits pour la première fois et la date de la publication. Pour l'aider dans ce travail énorme et fastidieux, Agassiz fit appel à plusieurs zoologistes spéciaux; dans l'espace de quelques années se trouva terminé un livre qui fort modestement a rendu des services réels (1).

Les *Études sur les glaciers* avaient été publiées en 1840 : on a vu de quelle façon Agassiz poursuivit ses recherches sur le sujet pendant les années suivantes; un nouvel ouvrage était attendu. C'est à Paris que l'intrépide explorateur des hautes Alpes rédigea cet ouvrage au moment où il se préparait à visiter le Nouveau-Monde (2). « C'est à Agassiz et à Forbes que nous devons presque tout ce que nous savons sur les phénomènes des glaciers, » écrivait naguère un excellent juge, M. Tyndall, l'observateur qui a dévoilé la véritable cause de la progression des glaciers, comparable à celle du fleuve qui coule sur une pente faible (3). L'appréciation du physicien anglais suffit pour dispenser de tout autre éloge, si l'on ajoute simplement qu'Agassiz fut l'initiateur et Forbes le continuateur.

Décidément Neuchatel est abandonnée. La ville, ennoblie pendant douze années par le mouvement scientifique qui attirait dans ses murs l'étranger de haute distinction, est déjà retombée dans le sommeil. L'activité d'hier, l'inertie d'aujourd'hui, disent ce qu'une société gagne à la possession des hommes d'élite. Neuchatel conservera du moins le souvenir du savant qui lui donna un lustre passager. Dans le musée dont l'installation rappelle de grandes idées, on s'attendrait encore à voir passer l'auteur des études sur les glaciers et des recherches sur les poissons fossiles. C'en est fait, Agassiz, ne pouvant plus différer son voyage en Amérique, serre avec émotion la main de ses amis anciens ou nouveaux. Vers la fin de l'automne de l'année 1846, il traversait l'Atlantique. Nous le suivrons dans sa nouvelle carrière.

ÉMILE BLANCHARD.

(1) *Nomenclator zoologicus*, Soloduri 1842-1847.

(2) *Nouvelles Études et expériences sur les glaciers actuels*, 1 vol. grand in-8° avec un atlas de trois cartes et de neuf planches, Paris, 1847.

(3) Un aperçu des recherches récentes sur les glaciers actuels par M. Ch. Martins se trouve dans la *Revue* du 15 avril dernier.

(*La seconde partie au prochain n°.*)

LA

FORTUNE D'ANGÈLE

TROISIÈME PARTIE (1).

IX.

René des Armoises s'était levé joyeux. La journée promettait d'être belle, et l'influence printanière, jointe à ses souvenirs de la veille, faisait pétiller en lui le désir de revoir Angèle Sénéchal. Il se repentait maintenant d'avoir ajourné sa visite et de s'être engagé avec sa mère. Pour tromper son impatience, il emmena Mme des Armoises à la campagne, et la promena toute l'après-midi à travers les bois de Meudon, où les aubépines commençaient à verdoyer. Il s'en revint grisé de soleil et de printemps, se coucha de bonne heure, et le lendemain se dirigea vers la rue de Rennes. Sa passion l'absorbait. Il n'était pas de ceux qui savourent à petits coups le vin de leur amour; une fois que ses lèvres avaient effleuré la coupe, elles voulaient l'épuiser tout entière. Il ne croyait pas à la satiété, et sa devise était qu'il faut aimer trop pour aimer assez. Depuis l'avant-veille, il avait sans cesse devant les yeux l'image d'Angèle tressaillant sous son premier baiser. Il la voyait se dérobant confuse à cette première caresse, il lui semblait sentir encore le souffle léger de son haleine, le gonflement soudain de sa poitrine émue, et il avait hâte d'aller reconquérir ce baiser refusé.

Au moment où il approchait de la maison de la rue de Rennes, il

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 juin.

en vit sortir Joseph Toussaint pâle et la figure bouleversée. — Vous alliez chez elle, s'écria Toussaint en apercevant le poète, c'est inutile, la pauvre enfant n'y est plus!.. Ah! mon ami, je suis heureux de vous rencontrer, vous me viendrez en aide...

— Où est-elle? s'écria René.

Joseph lui conta rapidement la subite disparition d'Angèle. Il était monté dans l'appartement, et avait trouvé sur le parquet la lettre contenant le refus de la direction de l'Odéon. — Alors, continua-t-il, j'ai eu peur de comprendre... Je me suis rappelé la nature exaltée d'Angèle, et les plus funèbres idées me sont venues. J'ai employé toute ma journée d'hier en recherches. J'ai couru chez les gens qu'elle connaissait : chez vous, chez Saint-Félix, chez La Genevraie. Personne ne l'avait vue. J'ai même osé entrer à la Morgue, reprit-il en baissant la voix;... il n'y avait rien. Ah! mon ami, quelle nuit j'ai passée! Enfin ce matin j'ai su par les concierges que la police était venue aux renseignemens, et, d'après ce qu'ils m'ont dit, je crois qu'Angèle est au dépôt de la préfecture.

L'effet produit par ces derniers mots sur Des Armoises fut terrible. Il recula comme frappé d'un coup violent et devint très pâle. — Courons la réclamer! murmura-t-il d'une voix altérée.

— J'y allais, répondit Toussaint, mais concevez-vous cette horrible chose?.. Voyez-vous cette malheureuse enfant arrêtée la nuit, traînée au poste, enfermée avec des vagabonds?.. Oh! Paris!..

René, d'un geste impérieux, appela un cocher qui passait. Ils s'élancèrent dans la voiture et se firent conduire au dépôt. Là commença la longue série des retards, des démarches vaines et des pas perdus. On les renvoya à un bureau dont le chef n'était visible que dans l'après-midi, et qu'ils attendirent pendant de mortelles heures d'angoisses. Tandis que René dépensait sa fièvre d'impatience en piétinemens et en récriminations, Joseph restait immobile et pouvait à peine parler. De temps en temps, ses lèvres se desserraient pour répéter à des Armoises : — Je suis content que vous soyez venu, je n'aurais jamais supporté cela tout seul. — Une fois en présence du chef de bureau, ils eurent à subir un interrogatoire soupçonneux, et il était déjà tard quand ils apprirent enfin la triste vérité. Joseph était atterré. — Folle! s'écria René, allons donc! ce sont ces gens-là qui sont fous et qu'on devrait enfermer.

La journée était trop avancée pour qu'on pût songer à courir à Sainte-Anne. Après une nuit de fièvre, ils se retrouvèrent le lendemain matin devant les hautes murailles blanches de l'asile. Là, comme à la préfecture, nouveaux pourparlers, nouvelles défiances et nouveaux retards. Quand ils eurent réussi à se faire admettre près du directeur, celui-ci leur dit : — La personne dont il s'agit a

été en effet amenée ici comme malade *en observation*, mais elle a quitté l'asile ce matin.

— Où est-elle? demanda René.

— Nous l'avons dirigée sur la Salpêtrière.

— C'est une infamie! s'écria des Armoises indigné, Mlle Sénéchal a toute sa raison... On vous trompe.

Le directeur, habitué à de pareilles scènes, se contenta de hausser les épaules. — Vous me permettrez, reprit-il avec un froid sourire, de m'en rapporter là-dessus au jugement des médecins plus qu'au vôtre.

— C'est de l'arbitraire, poursuivit le poète, mais nous protesterons contre cette odieuse séquestration... J'écrirai aux journaux.

— A votre aise! répliqua le directeur en fermant la porte au nez des deux jeunes gens.

Quand ils furent dans la rue, Joseph s'assit sur un banc et regarda d'un air découragé les hautes façades nues de l'asile. — Que faire? murmura-t-il en laissant tomber ses bras sur ses genoux.

René gesticulait, et ses yeux noirs lançaient des éclairs. — Il faut agir, répondit-il, et tenir tête à ces gens-là. D'abord envoyons un télégramme à la mère, elle seule a qualité pour réclamer sa fille au parquet. Rappelons-la.

Ils coururent à un bureau télégraphique et de là à l'Hôtel de Ville. René s'était souvenu qu'un de ses confrères, employé à la ville, pouvait lui faciliter l'accès de la Salpêtrière, et il voulait lui demander conseil. En effet, grâce à la recommandation de cet ami, ils purent voir le lendemain le directeur de la Salpêtrière. Dans toutes ces démarches, René mettait une énergie et une activité infatigables. Il lui prenait une sorte de rage contre cet obstacle imprévu au pied duquel venait se heurter sa passion. Il était de ceux qui s'obstinent et redoublent de volonté quand ils rencontrent une résistance. Il n'admettait pas qu'Angèle, trois jours avant si enjouée, si sensée et si charmante, eût pu devenir folle en une nuit. Il préférait croire à une de ces lourdes bévues policières dont on parlait assez fréquemment depuis quelque temps. A cette époque, si l'on s'en souvient, les journaux faisaient grand bruit de certaines séquestrations arbitraires, et la loi de 1838 était violemment attaquée à la tribune et dans la presse. René s'indignait et jurait de ne prendre aucun repos jusqu'à ce qu'il eût délivré Angèle.

Tout en cheminant le long du boulevard de l'Hôpital, Toussaint admirait le dévoûment énergique de son compagnon. — Vous êtes bon! dit-il tout à coup en lui secouant la main, figurez-vous que je vous ai longtemps accusé de manquer d'humanité... Oui, mon cher, vous aviez parfois de ces regards et de ces mots qui tombent

sur les gens comme un coup de bâton, et, tout en admirant votre esprit, je vous croyais le cœur sec... Je me trompais, et je vous fais amende honorable.

Le directeur de la Salpêtrière leur apprit que Mlle Sénéchal était entrée dans le service du docteur Spiral, qui, seul, pouvait leur permettre de voir sa malade. — Quant à moi, ajouta-t-il, tout ce qui est en mon pouvoir, c'est de vous autoriser exceptionnellement à pénétrer dans l'intérieur de la maison, et encore cette autorisation ne devra servir qu'à l'un de vous.

— Je vais entrer, signifia impérieusement René à Toussaint en l'entraînant dans un coin du bureau, vous m'attendrez dans la cour.

Joseph, un moment interloqué, considéra en silence les traits altérés de son ami. — C'est juste! balbutia-t-il enfin, je suis trop maladroit, et vous êtes un homme d'action... C'est à vous de profiter de la permission et de faire pour le mieux. — Allez-y, continua-t-il, tandis que sa gorge se serrait et que ses yeux se mouillaient, vous saurez mieux que moi parler à ce médecin.

Le directeur introduisit René dans les bâtimens réservés aux aliénés. — C'est l'heure de la visite du docteur Spiral, lui dit-il, il est très raide en matière de service et très absolu dans ses idées. Néanmoins voyez-le et tâchez de l'intéresser en votre faveur. Seulement je vous préviens que, si vous tentez de communiquer à son insu avec la malade, je serai forcé de vous retirer mon autorisation.

Tout en traversant les cours et les couloirs fermés de portes solidement verrouillées, René entrevoyait les dortoirs d'une propreté glaciale avec leurs rangées de lits blancs, les cellules grillées destinées aux *agitées*, les salles de bain, où les malades sont emprisonnées dans leur baignoire comme dans une gaîne, d'où la tête seule sort libre, les promenoirs avec leurs arbres grêles, dont les troncs sont, eux aussi, enfermés dans une gaîne de bois. Çà et là, des surveillantes en bonnet de tulle noir, revêtues du tablier à bavette, passaient en agitant leur trousseau de clés. Parfois, dans la pénombre d'un escalier ou sur les pavés d'une cour humide, il apercevait une folle accroupie, les cheveux en désordre, les poings enfoncés sous des yeux creux aux pupilles dilatées; elle le suivait d'un regard méfiant, et se levait tout à coup en poussant un cri rauque ou une plainte navrante. Derrière ces façades nues, sous ces toits au profil sinistre, quinze cents malheureuses vivaient, si l'on appelle vivre n'avoir conservé de la vie que des mouvemens désordonnés et des paroles sans suite. Toutes les variétés des maladies mentales étaient rassemblées là. C'était comme un vaste mu-

sée Dupuytren moral, où les incurables infirmités de l'esprit étaient classées et étiquetées, étalant sous des formes repoussantes les suites dernières des convoitises, des ardeurs et des désespoirs qui fermentent sourdement dans la grande cuve parisienne.

En face d'un grand potager qu'on nomme le *marais* s'élevait le corps de logis affecté au service du docteur Spiral. C'était là qu'on avait amené Angèle. Dix heures venaient de sonner, et la visite finissait quand René y pénétra. Le docteur, gros, robuste et décoré, avait retroussé ses manches et était en train de se laver majestueusement les mains. Le poète, très pâle et s'efforçant de se faire humble devant ce prince de la science aliéniste, le salua et lui conta en peu de mots l'histoire d'Angèle ainsi que le motif de sa démarche.

— Je connais cette jeune fille, dit le médecin, c'est une malade fort intéressante.

— Puis-je la voir?

— Non pas!.. Elle n'a déjà eu que trop d'émotions... Congestion du cerveau avec hallucination... Nous la guérirons, mais son traitement exige l'isolement le plus absolu.

— Il est impossible qu'elle soit folle! s'écria impétueusement René; le soir de sa disparition, elle était gaie, calme comme toujours, et raisonnait de la façon la plus sensée...

Le médecin eut un sourire dédaigneux, tout en égouttant ses doigts dans la cuvette. — Vous croyez? répliqua-t-il... Nous appelons cela la *folie lucide*... C'est la forme la plus dangereuse de l'aliénation parce qu'elle se présente sous de trompeuses apparences de raison. Pour vous, cette jeune fille est sensée; pour moi, elle est malade. Je le reconnais à certains symptômes qui ne nous trompent jamais. Ainsi elle est prise la nuit de terreurs imaginaires, et quand on lui rappelle l'incident qui l'a conduite chez nous, elle est saisie d'un tremblement nerveux...

— Eh! monsieur, interrompit René, il nous en arriverait tout autant, à vous et moi, si nous étions arrêtés au milieu de la nuit et brusquement jetés dans une maison de fous!

Le médecin sourit de nouveau d'un air de pitié, puis essuyant lentement ses mains à la serviette que lui tendait une fille de service : — Pour vous prouver, poursuivit-il, que je n'y mets aucune mauvaise volonté, je veux vous la montrer... Restez là, et promettez-moi de n'en pas bouger.

Il se fit ouvrir une porte donnant sur la cour intérieure et se dirigea vers le pavillon opposé au vestibule. René, agenouillé contre les vitres soigneusement blanchies, mais dont la peinture était égratignée par places, le vit bientôt reparaître dans la cour, suivi d'Angèle. Il reconnut la petite robe de laine noire qu'elle por-

tait rue de Rennes; elle avait la tête nue, ses beaux cheveux châtains, dont elle était si fière et qu'elle savait arranger avec tant de coquetterie, tombaient sur son cou en nattes désordonnées. Pâle, inquiète, mais toujours charmante, elle suivait timidement le médecin épais et solennel, qui marchait à ses côtés, les mains dans les poches. En revoyant cette exquise fleur de beauté, en songeant qu'elle était mêlée à des créatures dégradées par la misère et la démence, le poète sentit sa gorge se serrer, des larmes étendirent un brouillard sur ses yeux; quand il les eut essuyées, Angèle avait disparu, et le docteur revenait seul, traversant la cour d'un pas pesant.

Des Armoises s'en retourna le cœur navré, et retrouva Toussaint, qui se promenait fiévreusement sous les quinconces de la grande cour. — C'est horrible! s'écria-t-il en lui racontant ce qu'il avait vu. — Joseph l'écoutait les bras croisés, et les yeux fixés vers les noires bâtisses de cette ville de la folie, dont la massive architecture se profilait sur le ciel. — Eh bien! dit René quand il eut achevé son triste récit, venez!.. A quoi songez-vous?

— Je pense, répondit Joseph, à ces pauvres filles de la province qui, le soir accoudées à leur fenêtre, aspirent aux joies de l'existence parisienne et poursuivent leurs rêves jusque dans les brumes d'or du couchant. Si elles pouvaient voir alors se dresser à l'horizon, comme un terrible mirage, ce lugubre hôpital hanté par la fièvre et le délire, comme elles seraient prises d'un frisson salutaire, comme elles renonceraient pour toujours à quitter leur petite ville aux rues herbeuses, où les bonnes femmes filent et causent doucement, assises sur les marches des portes!

— Partons! répliqua René avec un geste d'impatience et de colère, allons chercher les moyens de faire sortir Mlle Sénéchal de cet enfer...

Angèle avait été ramenée par le docteur au quartier des folles *simples*, dans une pièce du rez-de-chaussée servant d'ouvroir et meublée de deux longues tables autour desquelles travaillaient une cinquantaine de malades. Entre les deux tables, un piano était ouvert. Au premier aspect, la physionomie des hôtes de cette salle n'offrait à l'œil rien d'extraordinaire. On aurait pu se croire dans l'atelier d'un grand magasin de lingerie. En y regardant de plus près, on distinguait peu à peu certains détails excentriques, des toilettes bizarres, des gestes singuliers, des sourires étranges, qui donnaient à réfléchir. L'une des ouvrières, coiffée d'un chapeau et vêtue comme pour une visite, avait étalé sur sa boîte à ouvrage une vingtaine de photographies; à chaque aiguillée, elle prenait un des portraits, lui parlait à mi-voix et le replaçait méthodiquement au

bord du couvercle. Une autre tenait sur ses genoux un sac de voyage plein des menus objets composant la layette d'un enfant; elle examinait successivement les petits bas, les bonnets, les mignonnes chemises, et les secouait lentement comme pour en faire tomber je ne sais quelle poussière mystérieuse. Angèle s'était rassise à sa place et avait repris sa couture; une de ses voisines, dont les cheveux déjà grisonnans tombaient sur les épaules, se leva, posa un doigt sur sa bouche, et, marchant sur la pointe des pieds, alla se mettre au piano, où elle commença de jouer avec lenteur. Tout à coup elle s'arrêta, essaya un prélude plus gai, et au milieu du silence de l'ouvroir sa voix encore fraîche répéta ce fragment d'une ronde populaire bien connue :

Mon père n'avait d'enfant que moi,
Dessus la mer il m'embarqua,
Sautez, mignonne Cécilia,
Ah! ah! Cécilia!...

Cette vieille chanson faisait sur Angèle une impression profonde, Les paroles chantées éveillaient un à un ses souvenirs d'enfance. Elle revoyait le carrefour de la côte de l'Horloge, à Bay, pendant ces soirées de printemps où les petites filles, au retour de l'école, dansent des rondes en attendant l'heure du souper. Elle croyait sentir l'odeur de ces branches de saule aux chatons jaune qu'on apporte par brassées à l'église le jour des Rameaux et qu'on nomme dans le pays des *pâquottes*. Il lui semblait apercevoir dans l'embrasure d'une porte cintrée la bonne figure réjouie du père Sénéchal. Tout à coup ses yeux se mouillèrent, et des larmes roulèrent sur la toile qu'elle ourlait.

Pendant toute la durée de son séjour à Sainte-Anne, elle avait eu le délire. Maintenant la faiblesse et l'abattement succédaient à la fièvre; elle avait retrouvé le calme et la mémoire, mais la secousse avait été si forte qu'elle se résignait et ne luttait plus. Elle se flattait que l'erreur dont elle était victime serait vite reconnue; elle s'étonnait seulement de ne voir ni sa mère, ni ses amis accourir près d'elle. Elle avait déjà demandé à leur écrire, mais d'après l'ordre du médecin on lui avait refusé toute communication avec le monde extérieur. La pensée de son isolement devenait pour elle plus poignante à l'approche de la nuit, dans le grand dortoir situé sous les combles, où elle couchait en compagnie de ces cinquante folles dont le sommeil était entrecoupé de cris terribles et d'hallucinations bizarres. Alors une angoisse douloureuse lui serrait la gorge, et elle sanglotait misérablement sous les couvertures de son étroit lit de fer. Pendant ces heures ténébreuses, le souvenir de son père lui re-

venait plus douloureux et plus vivace, elle s'accusait d'avoir été la seule cause de sa mort, et elle était poursuivie de l'idée que sa réclusion à la Salpêtrière était la juste punition de sa faute.

Le lendemain de la démarche de René, une douce surprise ramena pourtant un peu d'espoir dans son cœur. Des Armoises était arrivé à l'heure de la visite, apportant avec lui un paquet de vêtemens qu'il avait fait remettre à Angèle par la surveillante. Il y avait joint tous les menus objets qui pouvaient faire comprendre à la jeune fille qu'elle n'était pas abandonnée : son dé, une broderie commencée, un paroissien, et précisément une branche de ces *pâquottes* des Rameaux que Mme Sénéchal avait rapportée de Bay.

La bonne dame était arrivée la veille. En écoutant le récit que lui firent les deux jeunes gens, son indignation et son désespoir furent terribles. Elle se répandait en imprécations contre les Parisiens, la police, le gouvernement, les médecins. Elle exigea que Joseph la conduisît immédiatement chez le docteur Spiral, auquel elle réclama impérieusement la mise en liberté de sa fille. — Angèle, folle!.. s'écriait-elle sans écouter le raisonnement du médecin, allons donc!.. Il n'y a jamais eu de fous dans notre famille, nous sommes tous sains d'esprit et de corps, Dieu merci!.. Ma fille est victime de quelque complot formé par des camarades jalouses de son talent... et voilà tout... Je veux qu'on me la rende, entendez-vous!

Le docteur, choqué des façons communes et médiocrement respectueuses de Mme Sénéchal, commençait à sentir ses oreilles s'échauffer. Il était peu patient de sa nature, et il répliqua vertement qu'il ne rendrait Angèle que lorsqu'il la croirait entièrement guérie. — Un aliéné, ajouta-t-il, peut devenir un danger public, la loi me donne le droit de m'opposer à la sortie de votre fille, et je m'y opposerai! — Là-dessus, la discussion menaçant de dégénérer en scène violente, le médecin sonna et donna l'ordre de faire sortir Mme Sénéchal, qui, disait-il brutalement à Joseph, était tout aussi folle que sa fille...

Toussaint était désespéré. — Il faut s'adresser au parquet! s'écria René. — Alors commencèrent de nouvelles courses : stations dans les bureaux de la préfecture, comparutions au parquet, etc... A chaque audience, Mme Sénéchal, avec sa loquacité habituelle, entamait l'éloge de sa fille, contait son histoire et celle de son mari, toutes choses qui fatiguaient les magistrats et prédisposaient peu en sa faveur. Le pauvre Joseph, chargé d'escorter et de contenir cette terrible femme, commençait à perdre courage et à être sur les dents.

Pendant ce temps, René passait ses matinées à la Salpêtrière. A tout hasard, il avait préparé un billet destiné à la jeune fille, par

lequel il l'informait des démarches tentées pour la rendre à la liberté. Il la prévenait en outre qu'elle aurait à subir un interrogatoire, et la suppliait de ne pas se laisser prendre aux questions insinuantes qu'on lui adresserait afin de lui faire avouer ses hallucinations. — Chaque jour, il espérait qu'une chance heureuse lui permettrait de faire passer ce billet à Angèle, et chaque jour il s'en retournait sans avoir réussi. Pendant deux heures tous les matins, il attendait anxieusement la sortie du médecin. Celui-ci traversait enfin le vestibule, l'air affairé, et lui jetait à peine au passage une brève parole. La présence quotidienne de René l'agaçait et le mettait de mauvaise humeur. Parmi les surveillantes et les filles de service au contraire, quelques bonnes âmes avaient fini par s'intéresser à ce beau garçon qui venait chaque jour demander des nouvelles de la jolie malade aux yeux bleus. Elles avaient flairé là-dessous un roman, et toute femme, fût-elle infirmière dans une maison de folles, garde dans son cœur un coin de sympathie pour les choses de l'amour. Elles l'entretenaient d'Angèle, et l'une d'elles, plus compatissante, osa enfreindre la règle et parler à la jeune fille du pauvre garçon qui se morfondait le matin derrière les vitres du vestibule. Un jour, cette même surveillante, ayant aperçu Angèle seule dans la cour, en informa René, et, soit étourderie, soit intention charitable, oublia de fermer à clé la porte de communication. Des Armoises, le cœur palpitant, se précipita contre le vitrage. La jeune fille était seule en effet. Elle marchait çà et là, inquiète, ne quittant pas des yeux les croisées du vestibule. On eût dit qu'elle y devinait la présence de l'homme qu'elle aimait. René à son tour était agité d'un indéfinissable espoir, son cœur se gonflait, et il avait placé entre ses doigts le billet préparé depuis si longtemps... Au même moment, Angèle s'avança brusquement vers le vestibule et tourna le bouton de la porte, qui céda. Elle entra lentement, aperçut tout à coup René et se jeta dans ses bras en poussant un cri de joie.

— Emmenez-moi! répétait-elle, emmenez-moi!

Les cris avaient été entendus. Le docteur sortit de son cabinet, des surveillantes accoururent et entraînèrent Angèle malgré ses supplications, mais René avait déjà eu le temps de lui glisser son billet dans la main. — Ah! la pauvre petite, chuchotaient les femmes de service groupées dans la cour, elle l'a vu enfin!

Le docteur était cramoisi de colère. Il apostropha durement René, qui lui répliqua sur le même ton. Le résultat de l'altercation fut que le médecin, maître absolu de son service, fit interdire l'entrée de la Salpêtrière à Des Armoises.

Le poète s'en revint chez lui, la tête en feu. Il avait trouvé An-

gèle pâlie et amaigrie. Il se disait qu'elle n'aurait pas longtemps la force de résister au séjour de l'hôpital, et il se révoltait contre la lenteur des enquêtes administratives et judiciaires. Lui-même, à ce régime de continuelles irritations, maigrissait et perdait courage. Il ne mangeait plus guère et travaillait moins encore. Mme des Armoises, s'apercevant de son agitation et de l'altération de ses traits, commençait à soupçonner là-dessous quelque affaire d'amour et à s'en alarmer.

Ce jour-là, au dîner, voyant son fils toucher à peine à ses plats favoris, elle s'impatienta. — Qu'as-tu enfin? lui demanda-t-elle, de quoi souffres-tu?

— Eh bien! je vais te dire tout, répondit René, qui ne pouvait s'empêcher de parler des choses qui l'occupaient. — Il lui conta l'histoire d'Angèle, son amour pour la jeune fille, et les épreuves qui lui étaient infligées.

Mme des Armoises était devenue très pâle en écoutant cette confidence; mais ses traits n'avaient pas un seul instant laissé apercevoir le moindre sentiment de pitié. Toute sa jalousie maternelle s'était éveillée. Elle se sentait déjà de la haine pour Angèle, pour cette fille de rien qui accaparait René et risquait de lui gâter son avenir. — Et voilà pourquoi tu te désoles! fit-elle avec une froide amertume, pour une comédienne, et quelle comédienne encore! Une actrice de la salle Corneille;... mais c'est ridicule!

— Soit! répliqua René, qui ne supportait pas la contradiction; mais je l'aime, et il me semble que ma confiance méritait de ta part un peu plus de sympathie.

— Je hais cette fille, dit Mme des Armoises avec une raideur glaciale; elle te fait abandonner ton travail, négliger tes relations, délaisser ta mère... Je la hais, et je ne souhaite qu'une chose pour ton bonheur et pour le mien, c'est qu'elle devienne folle tout à fait et ne sorte jamais de l'endroit où elle est.

— Ma mère! s'écria René indigné... — Il avait sur les lèvres des paroles de colère, mais il eut encore assez de force pour les contenir. Il se leva, jeta sa serviette sur la table et sortit de l'appartement.

Il courut aussitôt chez Joseph, auquel il conta l'incident de la Salpêtrière. — Il faut que cela finisse! dit-il, si l'on tarde encore, Angèle deviendra folle pour tout de bon, et moi je commettrai quelque sottise...

— Du calme! du calme! répondit Joseph, j'ai parlé d'elle à mon sénateur; il m'a promis de se remuer, et son intervention va faire prendre aux choses une meilleure tournure.

En effet, cette recommandation sénatoriale fit plus pour Angèle

que les agitations de René et les récriminations de Mme Sénéchal. Dès qu'on sut dans les bureaux qu'un personnage important s'intéressait à cette affaire, la machine administrative, qui fonctionne d'ordinaire avec la lenteur pesante d'un ruminant, daigna précipiter ses mouvemens. Le dossier d'Angèle Sénéchal, annoté de l'épithète *urgent*, fut examiné sérieusement; enfin un beau soir Joseph put apprendre à ses amis que la jeune fille serait interrogée le lendemain par le médecin de la préfecture, et que la sortie immédiate serait ordonnée, si le certificat contenait un avis favorable. Dès le matin, Joseph et René se rendirent à la Salpêtrière, où l'examen du médecin délégué devait avoir lieu en présence du docteur Spiral. — Pourvu qu'elle ne se trouble pas, dit René à Toussaint, tandis qu'ils allaient et venaient impatiemment dans la grande cour; ces médecins lui poseront des questions insidieuses, je tremble qu'elle n'y réponde trop sincèrement et ne se compromette elle-même en racontant ses terreurs de la rue de Rennes.

Là était en effet le danger. Heureusement Angèle avait lu le billet de René. Pour elle, ces quatre lignes contenaient un volume de consolations, de tendresses et d'espérances. Elle savait maintenant que René l'aimait toujours et ne l'abandonnerait pas. Aussi, lorsqu'introduite dans le cabinet du docteur elle se vit en présence du délégué de la préfecture et du directeur, son amour lui tint lieu de prudence et lui donna des forces. Elle répondit aux questions avec une sagacité et une réserve qui émerveillèrent le docteur Spiral lui-même.

L'interrogatoire terminé, les deux médecins se décidèrent à rédiger un certificat constatant la guérison, et le directeur courut apprendre cette bonne nouvelle aux deux amis, en leur promettant que l'ordre de sortie arriverait avant deux jours.

— Maintenant, dit René à Mme Sénéchal, il ne faut pas que votre fille rentre dans cet appartement qui ne lui rappelle que des heures d'angoisse. J'avais loué à Vélizy, près des bois de Meudon, une petite maison toute meublée pour y travailler tranquillement, et je suis heureux de pouvoir la mettre à votre disposition. Nous irons dès demain tout y préparer pour la prochaine installation de Mlle Angèle.

Mme Sénéchal remercia, mais sa figure trahissait un certain embarras. Des Armoises, enchanté de son nouveau projet, n'y prit pas garde; Joseph au contraire, qui avait dans les choses de sentiment une perspicacité plus délicate, crut deviner, à la mine de la vieille dame, que la question d'argent la préoccupait. Il revint la trouver le même soir, et n'eut pas de peine à lui faire avouer que sa bourse était à sec. Alors il tira timidement de sa poche un billet de cinq

cents francs, et, le glissant brusquement dans les mains de la mère d'Angèle : — La vie est chère aux environs de Paris, murmura-t-il, la santé de votre fille exigera un bon régime. Obligez-moi de prendre cette petite somme, et surtout de n'en parler à personne... Vrai, vous me rendrez service!

Mme Sénéchal accepta sans façon. Elle n'avait aucun respect humain quand il s'agissait de sa fille, et d'ailleurs il y avait urgence. — Quant à Toussaint, il était content, et il alla se coucher en se frottant les mains.

L'ordre de sortie arriva le surlendemain. Mme Sénéchal et les deux amis vinrent prendre Angèle au parloir. Quand la vieille dame l'eut dévorée de caresses et que les jeunes gens l'eurent embrassée, ils gagnèrent le boulevard, où une voiture les attendait.

— Où m'emmenez-vous? demanda Angèle avec un vague sentiment d'inquiétude.

— Dans un endroit, répondit René, où vous pourrez savourer ce beau printemps qui commence, dans les bois que vous aimez et qui vous vaudront mieux que toutes les ordonnances des médecins... Cocher, à la gare de l'ouest!

X.

La maison louée par René était située à l'entrée du village et à la lisière du bois. Enfouie à demi dans un verger plein de cerisiers et de framboisiers, elle se trouvait complétement isolée des habitations voisines. Les fenêtres du rez-de-chaussée disparaissaient sous un voile de plantes grimpantes et fleuries; celles du premier s'ouvraient sur un horizon disposé à souhait pour apaiser le cœur et réjouir les yeux. A droite, les molles frondaisons de la forêt se répandaient en cascades de feuillées vers Chaville, puis, se relevant brusquement, moutonnaient par grandes masses jusque dans la direction de Villebon, offrant au regard toute la gamme des verts. Dans les fonds, de légères vapeurs, flottant comme des fumées, marquaient l'emplacement des étangs de l'Ursine, tandis que çà et là d'étroites clairières se creusaient dans l'épaisseur du taillis, étalant parmi la jeune verdure les plaques d'or de leurs genêts en fleurs. A gauche s'étendait la plaine, couverte de seigles déjà épiés, dont les vagues frissonnantes d'un vert argenté ondulaient doucement autour des pommiers trapus aux têtes blanches et roses.

Quand, au lendemain de son arrivée, Angèle ouvrit sa croisée et contempla cette nature printanière, baignée de soleil, un cri de joie s'échappa de sa poitrine, et des larmes lui montèrent aux yeux. Les alouettes planaient au-dessus des seigles; dans les halliers

voisins, les fauvettes rossignolaient, et du fond des gorges boisées l'appel sonore du coucou arrivait par intervalles. Un confus bourdonnement d'insectes épars dans les ronces et les herbes formait une basse joyeuse à ce concert des maîtres chanteurs de la forêt, et à travers cette musique tantôt rêveuse, tantôt passionnée, l'air matinal apportait la fine senteur des fleurs de pommiers, mêlée à l'odeur plus pénétrante des merisiers épanouis. Il semblait à Angèle qu'elle venait de renaître dans un autre monde. Les souvenirs de l'hôpital s'en allaient l'un après l'autre de son esprit, chassés par le vent parfumé qui caressait ses cheveux et dilatait ses narines. Elle éprouvait cette sensation qu'on a dans la montagne, quand le brouillard se dissipe et que les nuages emportés par lambeaux laissent voir des coins d'un bleu immaculé.

Le bleu, pour Angèle, c'était l'amour de René. Elle croyait maintenant à la solidité de sa tendresse avec une foi enthousiaste. Son adoration d'autrefois pour le talent du poète était doublée d'un profond sentiment de reconnaissance. Ne l'avait-il pas sauvée? Pendant un mois, n'avait-il point passé toutes ses matinées à la Salpêtrière, veillant sur elle, épiant la minute où il pourrait l'entrevoir, supportant avec résignation les rebuffades du médecin, lui si fier et si emporté? Il ne lui vint pas un seul instant à l'esprit que Joseph Toussaint pouvait réclamer une bonne part de ce dévoûment. L'amour est exclusif et ingrat, et le pauvre Joseph fut tout d'abord oublié. Le même soir, il est vrai, lorsqu'il parut à Vélizy, elle le remercia avec la grâce qu'elle mettait à toutes choses. Cet accueil enchanta Joseph, qui se contentait de peu. Heureusement il ne fut pas témoin de la réception faite à René quand à son tour celui-ci accourut à Vélizy. Il ne vit pas le passionné serrement de main qui accueillit Des Armoises quand, poussant la porte de la salle à manger, il parut dans un rayon de soleil, une touffe de muguets à la boutonnière, l'œil brillant, les lèvres souriantes, beau comme un dieu de l'*Iliade*. Surtout Joseph n'entendit pas ces mots à peine articulés, qu'Angèle murmura presque dans l'oreille de René en se penchant vers lui : « je vous aime. »

Le « merci, mon bon Joseph! » avec lequel la jeune fille avait pris congé de Toussaint, était peu de chose auprès de tout cela, mais ces quatre mots avaient suffi pour dilater le cœur du brave garçon. Dans le cabinet de travail de son sénateur, tout en arrondissant les périodes d'un discours sur les tendances matérialistes de l'enseignement scientifique, il se répétait cette courte phrase et lui trouvait une douceur non pareille. Avec la légère empreinte de quelques plantes sur un bloc de houille, les savans parviennent à reconstruire toute la flore préhistorique; de même, avec cette simple

phrase, Joseph arrivait à réédifier tous ses châteaux en Espagne du temps de Bay. Maintenant qu'Angèle avait quitté ce triste monde du théâtre, il s'agissait de ne l'y plus laisser rentrer, et pour cela il fallait lui trouver une position sûre et honorable. Or cette sécurité, ne la rencontrerait-elle pas en devenant la femme d'un certain Joseph Toussaint qu'un pareil événement ferait monter du coup au septième ciel?.. S'il n'était pas riche, il était du moins à l'abri du besoin, et il avait assez de ressources dans l'esprit, assez de courage au cœur, pour subvenir convenablement à l'entretien de sa femme et de ses enfans. Ses enfans! les enfans d'Angèle!.. Sa poitrine se gonflait, une subite rougeur lui couvrait les joues... Oui, ce serait pour lui le bonheur, et pour elle la santé et la paix. Le moment était opportun; l'aventure misérable de la Salpêtrière avait dû dégoûter Angèle de sa vocation théâtrale, et guérir Mme Sénéchal de ses chimères ambitieuses. Il fallait battre vigoureusement le fer et oser adresser une proposition à la jeune fille. Oser! là était la pierre d'achoppement. L'audace ne figurait point parmi les qualités maîtresses de Joseph, et, à la seule idée d'entrer dans la maison de Vélizy pour ouvrir son cœur à Angèle, il était pris d'un frisson. — Ah! murmurait-il, si seulement j'avais l'aplomb et la langue dorée de René des Armoises!..

Cependant on continuait de s'installer gaîment à Vélizy. Grâce aux économies de Toussaint, le ménage marchait sans embarras. On avait pris une femme de journée pour les gros ouvrages; Mme Sénéchal, qui s'entendait fort bien en cuisine, s'était réservé le département des approvisionnemens et des préparations culinaires. La vie coulait ainsi doucement. Au bout de la première semaine, Angèle avait déjà repris des couleurs et retrouvé sa bonne santé. Elle ne parlait de théâtre que de loin en loin, ne récitait plus que les vers de René, et proclamait que depuis longtemps elle ne s'était sentie aussi heureuse. Mme Sénéchal montrait un enthousiasme plus modéré. Les choses du village avaient pour elle peu d'attraits; la marche la fatiguait, elle vivait dans une continuelle terreur des chenilles, des perce-oreilles et des araignées, et souvent dans son langage meusien elle déclarait que la vie de campagne était *fuge*, c'est-à-dire souverainement plate et insipide. Elle regrettait le bruyant remue-ménage des rues de Paris, les flâneries du soir le long des magasins illuminés, les caquetages dans la loge du concierge, les romans du cabinet de lecture, les soirées passées dans un théâtre de mélodrame ou de féerie. Elle avait continué ses travaux de couture, et, quand la nostalgie la prenait trop fort, elle prétextait de ses relations avec les maisons de lingerie pour faire une fugue rue de Rennes. René, au rebours, déclarait que l'odeur

de l'asphalte des boulevards lui donnait des nausées par ce beau soleil de mai. Aussi le trouvait-on souvent sur la route de Versailles. Il avait loué un cheval, et gagnait Vélizy à travers bois. Angèle chaque jour venait à la même heure l'attendre à la porte du verger. Elle reconnaissait de loin le trot de son cheval. Tout à coup elle le voyait déboucher au galop dans la grande allée bordée de chèvrefeuilles sauvages, et son cœur à son tour prenait le galop; son sein se gonflait, elle devenait rouge et se cachait derrière les massifs pour ne point laisser voir tout d'abord à quel point elle était émue.

A peine René était-il arrivé qu'on partait pour la forêt. On suivait dans la direction de Viroflay des avenues ombreuses, tapissées d'un court gazon moussu, doux aux pieds et à l'œil. Parfois, quand son sénateur lui donnait la clé des champs, Joseph était de la partie. Il avait dans les bois des effusions enthousiastes dont le naturalisme inconscient contrastait plaisamment avec ses croyances religieuses. Le printemps le grisait. La végétation plantureuse des talus pleins de hautes herbes, débordant de floraisons roses, blanches ou dorées, lui donnait, disait-il, des éblouissemens d'âme. Il s'attendrissait devant ces formes charmantes, en face de ces expressives physionomies de fleurs. — O mes amis, s'écriait-il dans ses élans lyriques, quelles couleurs et quelle musique de fête! Tous ces oiseaux sont-ils là comme un orchestre pour célébrer la noce des fleurs, ou bien les fleurs, pareilles à ces tapis bariolés qu'on étend aux jours fériés, ne sont-elles rassemblées que pour célébrer les noces des oiseaux?..

Angèle et René se regardaient en souriant et restaient silencieux; mais, si on les en eût pressés un peu fort, ils auraient volontiers avoué que toute cette floraison et toute cette musique étaient là réunies pour fêter leur propre amour.

Quand Joseph manquait à l'appel, les deux amoureux se promenaient avec Mme Sénéchal en tiers, — *en flèche*, comme disait René dans son langage irrévérencieux, — mais c'était un chaperon peu gênant. Elle n'avait pas fait dix pas qu'elle s'asseyait au pied d'un arbre, ouvrait un roman et s'y absorbait. Alors les deux jeunes gens, laissés à eux-mêmes, savouraient le charme d'être seuls au milieu de cette magnificence printanière. Tout invitait à l'amour pendant ces tièdes journées de mai : l'air d'une douceur fondante, le ciel d'un lumineux assourdi, la neige parfumée des aubépines, l'haleine exquise des aspérules et des muguets épars sous les retombées ombreuses des hêtres. On s'en revenait au soleil couchant avec de grosses bottes de fleurs qui sentaient bon et qu'on arrangeait à la maison dans de grands vases de grès, tandis que le dîner s'apprêtait. Puis on se mettait à table dans la petite salle à manger, où les fram-

boisiers et les chèvrefeuilles du jardin poussaient leurs branches jusque sous les rideaux de la fenêtre. Une fois la nuit venue, on s'asseyait à la croisée ouverte sur la plaine, et on regardait les étoiles poindre dans l'azur assombri. René expliquait à Angèle la place et le nom des constellations qui apparaissaient successivement dans le ciel. Pendant ce temps, les grillons chuchotaient dans les blés, et, Mme Sénéchal ayant fini par s'assoupir, la main du poète s'emparait de celle de la jeune fille, et cette délicieuse étreinte eût duré toute la nuit, si la bonne dame, s'éveillant en sursaut, n'avait rappelé à René que l'heure du dernier train approchait.

Chose étrange, en dépit de ces enivremens printaniers et de l'intimité plus étroite de cette vie en plein bois, l'amour de Des Armoises se montrait moins audacieux et plus patient qu'à Paris. Un secret et indéfinissable sentiment de délicatesse semblait modérer la fougue de sa nature exigeante et passionnée. En laissant trop éclater la violence de ses désirs, il craignait d'avoir l'air de réclamer le prix des légers sacrifices qu'il avait faits pour Angèle. Il trouvait cela d'une vulgarité affreusement bourgeoise; la pensée seule qu'on pût le croire capable d'un calcul aussi mesquin révoltait sa fierté et contenait ses emportemens. Lui, qui professait d'ordinaire un souverain mépris de la modération dans le plaisir, il se contraignait à boire son bonheur à petites gorgées. Par un contraste piquant, la libre vie de la campagne avait donné à Angèle un redoublement d'expansion. Sa nature aimante et confiante reprenait le dessus. Sans arrière-pensée, ingénument et imprudemment, elle prodiguait à René toutes les menues tendresses, toutes les enfantines familiarités pouvant le convaincre qu'elle se regardait bien comme sienne et à tout jamais. Les serremens de mains à travers les fleurs cueillies à poignées, les baisers accordés au tournant d'un sentier, les regards mollement et longuement fondus l'un dans l'autre, se succédaient, pareils aux anneaux aimantés d'une chaîne enveloppant insensiblement et toujours plus étroitement ce couple en plein ferment de jeunesse. Fatalement cet amour, étourdi et naïf d'une part, impétueux et mal contenu de l'autre, suivait une marche ascendante, et l'on pouvait d'avance calculer l'heure où les deux amoureux, arrivés au sommet, glisseraient à leur insu sur les pentes peu sûres qu'on ne peut plus remonter.

Un soir de la fin de mai, Joseph et René étaient restés à dîner. Mme Sénéchal, plus désœuvrée que d'habitude, se plaignit amèrement de la vie de recluse qu'elle menait et de l'ennui de ces longues soirées au milieu des bois. — Voulez-vous aller au théâtre demain? lui demanda René, on m'a donné une petite loge que je mets à votre disposition.

La mère Sénéchal accepta avec empressement. — Je t'y emmènerai, dit-elle à Angèle, tu te rouilles dans cette campagne, et il est bon que tu reprennes l'air du théâtre.

— Non, répondit la jeune fille, je préfère prendre l'air de la forêt. Je me suis accordé trois mois de vacances avant de faire une nouvelle tentative pour obtenir un engagement. Ne me parle pas de théâtre jusqu'à l'automne. Tu trouveras bien à Paris quelqu'un pour t'accompagner au spectacle; moi, je garderai le logis.

La bonne dame objecta qu'Angèle ne pouvait rester seule dans cette maison isolée, mais celle-ci, pour la rassurer, promit d'y faire coucher la femme de ménage, et, ce dernier obstacle étant aplani, il fut convenu que Mme Sénéchal partirait par l'un des premiers trains du matin.

Le lendemain, tandis que le train de onze heures emportait vers Paris la mère d'Angèle, toute joyeuse et endimanchée, René galopait gaillardement à travers bois dans la direction de Vélizy. Heureux de pouvoir passer une pleine journée en tête-à-tête avec la jeune fille, il résolut de la surprendre, et, laissant son cheval à l'écurie du restaurant de Villebon, il fit le reste de la route à pied. Arrivé près de la maison, il poussa discrètement la porte du verger, marcha sur la pointe des pieds vers la salle à manger et trouva... Joseph Toussaint installé sur un grand divan de cretonne, en face du dressoir où Angèle était en train d'éplucher des fraises.

Le brave Joseph s'était livré au même calcul que Des Armoises. Il s'était dit qu'il aurait toute l'après-midi pour ouvrir son cœur à Angèle, sans que Mme Sénéchal fût là pour l'intimider. Jamais pour *oser* il ne rencontrerait une occasion plus favorable. Il avait donc osé venir à Vélizy sans y être invité, mais là s'était arrêtée son audace, et depuis qu'il s'était timidement assis sur le bord du divan, il ne trouvait plus un mot pour soutenir la conversation avec Angèle, qui lui tournait le dos et continuait sans façon la toilette de ses fraises.

A la vue de Toussaint, René ne put dissimuler un mouvement de dépit, et Joseph lui-même profita de la fraîche obscurité où les verdures de la fenêtre plongeaient la salle à manger pour rougir jusqu'à la racine des cheveux. Angèle se retourna, ébaucha gaîment une leste révérence, et sa physionomie, légèrement contractée par un commencement d'ennui, s'éclaira d'un sourire. En un clin d'œil, elle transporta sur la table son assiette et sa corbeille, et s'installa de manière à faire face à ses deux visiteurs. A travers la mobile feuillée des framboisiers, un rayon de soleil filtrait de temps en temps, semant des grappes de lumière sur les cheveux de la jeune fille, sur son cou blanc et sur la naissance de sa poitrine, que lais-

sait voir l'échancrure d'un peignoir de toile rayée. Ses bras nus sous les larges manches montraient jusqu'au coude leur fraîche rondeur, ses doigts rougis allaient et venaient de la corbeille d'osier à la jatte demi-pleine, triant les fruits avec délicatesse et parfois en portant plus d'un aux lèvres avec de petits gestes espiègles. Dans cette pénombre et dans ce négligé flottant, la beauté d'Angèle avait je ne sais quoi de plus attirant et de plus intime. Une exquise odeur de fraise, répandue et mêlée au parfum des œillets du parterre, achevait de produire sur René une impression troublante, et lui faisait regretter plus vivement encore le tête-à-tête manqué. — Je vous croyais absorbé par vos élucubrations religieuses, dit-il à Joseph de ce ton dur et sec qu'il savait si bien prendre quand il était contrarié par un fâcheux; vous abandonnez donc maintenant la sainte cause pour courir les champs?

— Eh bien! oui, répondit Joseph avec bonhomie, il faisait si beau temps!.. Je n'ai pas eu le courage de m'enfermer avec des infolios.

— Le printemps vous pervertit, Toussaint! Je vous supposais plus inaccessible aux tentations.

— Moi? s'écria sincèrement le pauvre garçon, hélas! je mène au contraire une vie de saint Antoine très tenté. — Il soupira en lançant un coup d'œil furtif vers Angèle, qui souriait, puis reprit dans son langage toujours émaillé de paraboles : — Voyez-vous, il y a des momens où mon âme est comme une chaude après-midi d'été; tout y exhale son parfum, tout y est plein de bourdonnemens berceurs, si bien que la raison s'y endort. C'est seulement à la brune que de tous côtés les remords débusquent, pareils à des chauves-souris au vol agité...

Il aurait pu parler longtemps sur ce ton allégorique, personne ne l'écoutait. René dévorait des yeux Angèle, dont les traits exprimaient par une pantomime espiègle combien elle était dépitée de ce contre-temps. Peu à peu, la conversation languit, puis tomba. La jeune fille continuait lentement l'épluchage des fraises, René bouillait d'impatience. — Il ne s'en ira donc pas! songeait-il avec une vive irritation intérieure. — Mais Toussaint ne bougeait pas. A la fin, Des Armoises se leva, et, fouettant de sa canne ses bottes poudreuses : — Allons, dit-il, maintenant que nous nous sommes assurés que Mlle Angèle ne s'ennuie pas trop, nous allons la laisser à ses occupations domestiques... Venez-vous, Toussaint?

— Comment, déjà? s'écria naïvement Joseph, je suis sûr que mademoiselle nous aurait volontiers gardés à dîner.

— En l'absence de Mme Sénéchal, ce ne serait pas convenable, répliqua sèchement René.

— Croyez-vous? murmura Toussaint, ébahi et confus en entendant Des Armoises lui donner une leçon de convenance, le croyez-vous, mademoiselle?

— Mais, je ne sais, répondit-elle en riant pour cacher son embarras. — Et elle feignit d'être très affairée avec ses fraises pour se dispenser de s'expliquer plus clairement.

— Allons, mon cher, reprit René en regardant sa montre avec impatience, partons! Nous arriverons juste pour prendre le train à Chaville.

Il passa son bras sous celui du désolé Toussaint et l'entraîna vers la porte du jardin. Ils redescendirent ensemble l'avenue de l'Ursine. Joseph était devenu taciturne; René au contraire, voyant les choses prendre une meilleure tournure, avait une gaîté frondeuse et babillarde. Quand ils eurent atteint Chaville, il serra brusquement la main de son compagnon. — Vous voici à la station, je vous laisse, dit-il, mon cheval est resté à l'écurie de Villebon, et je vais l'aller rejoindre à travers bois. A bientôt, mon brave philosophe!

Il partit en effet dans la direction de Villebon, pour dépister Toussaint dans le cas où celui-ci aurait été tenté de le suivre; mais lorsqu'il fut arrivé à la mare Adam, il redescendit rapidement vers le rond-point de l'Ursine, remonta la pente opposée et rentra tout essoufflé à Vélizy.

Quand il rouvrit doucement la porte de la salle à manger, Angèle était à table et achevait de dîner. — Ah! s'écria-t-elle malicieusement, tandis que sa figure joyeuse démentait ses paroles, c'est mal à vous de ne pas avoir accompagné Joseph jusqu'à Paris!

— Vous le regrettez? fit-il en se mettant à table sans façon et en picorant des fraises. Renvoyez-moi, mais auparavant ayez la charité de me donner un verre d'eau, car je meurs de soif.

Elle se leva, apporta un couvert, puis le força de manger et de se laisser servir. Elle lui fit du café, le lui versa tout bouillant dans sa tasse à elle, où personne de la maison ne buvait jamais. On voyait qu'elle était heureuse d'aller et de venir autour de lui pour prévenir ses moindres fantaisies. Quand il eut fini, elle débarrassa lentement la table et remit tout en ordre. Elle était si charmée du retour de René, elle savourait si bien à plein cœur la joie de l'entendre parler, que, malgré la promesse faite à Mme Sénéchal, elle oublia complétement de prévenir la femme de ménage. Le soir tomba sans que les deux amoureux s'aperçussent qu'ils étaient seuls au logis. Quand le couvert fut enlevé, Angèle alluma la lampe, puis, revenant s'asseoir près du poète : — Là, dit-elle, nous voilà chez nous! Êtes-vous content?

— Je suis heureux! répondit-il de sa voix la plus caressante.

— Pauvre Joseph! murmura Angèle en cueillant une feuille de framboisier et en la posant contre sa joue brûlante, il se morfond maintenant entre les quatre murs de sa chambre... Ne vous sentez-vous pas un remords?

— Moi, pas le moindre!

Le pauvre Joseph se morfondait en effet, non pas dans sa mansarde de la rue de Vaugirard, mais sur les talus verdoyans de l'étang de l'Ursine, où les rainettes chantaient en chœur. Arrivé au guichet de la station, il avait été pris soudain d'une belle rage.—Il ne sera pas dit que j'aie manqué cette occasion unique de m'expliquer librement, s'était-il écrié, je suis venu pour oser, et j'oserai!

Il avait brusquement rebroussé chemin; mais, à mesure qu'il se rapprochait des bois, son audace diminuait. Comment Angèle accueillerait-elle ce retour indiscret? — Si je dînais pour prendre des forces? murmura-t-il. — Il rétrograda vers l'auberge de Chaville, se fit servir un dîner auquel il ne toucha que du bout des dents, mais il but toute une bouteille, prit du café, et, ainsi réconforté, il reprit le chemin des étangs. Le soleil déclinant jetait obliquement ses derniers sourires sous les feuillées. Avec la chute du jour, Toussaint sentait aussi tomber le peu de courage qu'il avait puisé dans le vin clairet du cabaretier. Il s'assit au bord de l'eau, écoutant machinalement le coassement des grenouilles dans les joncs, les cris des enfans dans le village, et cherchant ce qu'il pourrait bien dire à Angèle en entrant. — Allons! s'écria-t-il en se levant tout d'un coup d'un air désespéré. — Il gravit lentement la montée de Vélizy, si bien que, lorsqu'il arriva près de la palissade du verger, le soir commençait à brunir. — Ce n'est guère une heure convenable pour se présenter! soupira-t-il piteusement.

Pourtant il tâta le loquet de la porte du jardin, elle n'était pas encore fermée au verrou. Alors, sans bruit, il se glissa dans le verger tout embaumé de chèvrefeuilles; il atteignit une allée herbeuse qui donnait droit sur la fenêtre de la salle à manger, et voici ce qu'il vit et entendit : la lampe brillait dans le fond de la salle, et la douce lueur, tamisée par le feuillage des framboisiers, permettait de distinguer confusément ce qui se passait à l'intérieur; deux silhouettes se dessinaient en noir sur les feuillées, et des voix montaient dans le silence du jardin. D'abord la voix vibrante et chaude de René; il disait des vers, des vers d'amour tout imprégnés d'une tendresse passionnée. Quand il eut fini, la voix limpide d'Angèle s'éleva à son tour. — Qu'ils sont beaux, murmura-t-elle, et comme je les aime! Pourquoi n'en faites-vous plus?.. Vous devenez paresseux.

— C'est que je vous aime trop! répondit-il, on ne peut servir

deux maîtres : l'amour et la poésie; vous avez pris toutes mes pensées et rempli toutes mes heures... Vous êtes maintenant ma poésie, la seule vraie après tout, car c'est la poésie vécue.

— Je veux que vous travailliez, reprenait-elle d'un joli ton boudeur en lui tendant les deux mains.

Il les tenait serrées dans les siennes, et, à travers les interstices du feuillage, Toussaint le voyait couvrir de baisers non-seulement les petites mains captives, mais encore les poignets et les bras d'Angèle. La bouche du poète ne quittait plus ces beaux bras nus à peine protégés par les amples manches du peignoir, et dont la fraîche carnation se laissait deviner parmi les feuilles...

Toussaint n'en put supporter davantage. Pâle et se mordant les lèvres jusqu'au sang, il regagna la porte du verger, et s'enfuit tête baissée à travers bois. Arrivé à une clairière lointaine, il se laissa tomber à terre, et enfouit sa figure dans les bruyères touffues comme pour y étouffer ses sanglots.

Tandis qu'il fuyait sous bois, les baisers toujours plus audacieux de René couraient le long du léger peignoir de toile, si bien qu'Angèle en sentit bientôt l'impression brûlante sur ses épaules et son cou... Effrayée d'elle-même et de lui, elle se leva précipitamment et se réfugia près de la lampe.

— Qu'avez-vous? s'écria René, dont les lèvres avaient pris goût à ce régal, et qui était encore excité par la capiteuse odeur des chèvrefeuilles du jardin ; pourquoi me fuyez-vous?

— Parce que... — Elle parlait à voix basse, comme si elle eût craint d'entendre sa propre voix; sa figure exprimait à la fois la joie et l'appréhension, la tendresse et la honte.

— Pourquoi? répéta-t-il presque impérieusement.

— Vos baisers me troublent, répondit-elle avec un délicieux accent de pudeur naïve, je ne veux plus que vous m'embrassiez!

— Vous ne m'aimez pas! fit-il froidement, vous ne savez pas aimer...

Et, sans plus la regarder, il alla s'asseoir avec dépit sur le divan. Ces froideurs-là, quand on est passionnément aimé, ne manquent jamais leur effet. Elle eut peur de l'avoir fâché, se reprocha ses sottes frayeurs, et revenant s'asseoir près de lui : — J'ai menti, murmura-t-elle de l'air repentant d'une enfant câline, j'aime vos caresses, me voici, rendez-les-moi! Ne soyez pas fâché; quand je vois votre regard se durcir, cela me brise le cœur. Ne suis-je pas vôtre depuis longtemps, et n'êtes-vous pas mon seul maître bien-aimé?..

René avait repris possession de sa taille souple, dont il sentait toutes les ondulations sous le peignoir de toile. Comme un enfant

auquel on donne un fruit longtemps désiré, longtemps refusé, le poète maintenant dévorait avec une hâte fiévreusec e beau fruit d'amour encore tout imprégné de virginale rosée. Les baisers tombaient comme une pluie chaude sur le cou, sur les épaules, sur les yeux mi-clos de la jeune fille. Elle se défendait mal, et dans le verger les rossignols chantaient si fort qu'ils achevaient de couvrir de leur voix mélodieuse les dernières protestations d'Angèle...

Toussaint aussi, prosterné dans la bruyère, entendait cette divine musique ailée de la nuit de mai, accompagnement railleur de la douloureuse déception dont il souffrait. — Et je n'en avais rien vu! songeait-il en dévorant ses larmes, étais-je assez aveugle!.. Ils ont dû me prendre pour un imbécile. Comment pouvais-je lutter contre lui, si beau, si séduisant, si magnifiquement doué? J'aurais dû prévoir cela et me tenir dans mon coin. — Et presque involontairement, car notre naturel se manifeste même dans nos plus désordonnés mouvemens de trouble, il se mit à songer à la parabole du livre des Rois, à ce pauvre homme qui n'avait qu'une brebis, et qui se la vit dérober par un voisin riche et possesseur de gras troupeaux. — Ce Des Armoises avait tant de richesses, lui! l'art, le plaisir, les applaudissemens, la gloire... Moi, je ne possédais que cette simple espérance d'amour! — Et un sanglot strident comme un cri s'échappa de ses lèvres.

Sa plainte navrante s'envola dans la nuit. Un rossignol seul y répondit par une longue phrase entrecoupée de soupirs langoureux. Un second rossignol reprit la phrase commencée, et ainsi d'arbre en arbre, à travers le bois, la plainte déchirante de Joseph, traduite et commentée par ces sonores gosiers d'oiseaux, parvint jusqu'à la croisée tapissée de framboisiers...

La lampe s'était éteinte. L'aube blanchissait au loin derrière les seigles de la plaine. Angèle s'était assoupie. Elle fut réveillée tout à coup par la chanson des alouettes, dont les notes éclataient dans l'air frais comme une fusée joyeuse. Elle entr'ouvrit les yeux, vit René agenouillé à ses pieds, la contemplant avec une muette admiration, et elle sourit; puis, s'apercevant que le ciel blanchissait, elle posa sa main sur la tête du poète : — Voici le jour, murmura-t-elle, il faut vous sauver, cher mien!

Il prit sa main, la baisa, et, se levant, se prépara au départ. Comme elle faisait mine de vouloir le reconduire, il la contraignit doucement à ne point bouger, et arrangea lui-même sa tête sur les coussins. — Reste, lui dit-il, et dors... Je t'aime! à bientôt! — Il lui donna un dernier baiser et sortit.

Angèle restait étendue dans un demi-engourdissement délicieux. Elle aurait voulu mourir ainsi. Les paupières mi-closes, elle écou-

tait le bruit des pas s'éloignant, le susurrement des feuilles, le chant de réveil des alouettes, et elle se répétait comme une berceuse les vers du poème de René :

Je m'endors, et là-bas le frissonnant matin
Baigne les pampres verts d'une rougeur furtive,
Et toujours cette odeur amoureuse m'arrive
Avec le dernier chant d'un rossignol lointain
Et les premiers cris de la grive...

Peu à peu les longs cils de ses paupières alourdies s'abaissèrent sur ses joues, et elle s'endormit profondément.

XI.

Les convives du jeudi prenaient le café dans le salon de Busserolles, dont les portes-fenêtres, ouvertes sur un balcon, laissaient voir la Seine avec ses bateaux, les platanes du quai de l'Hôtel-de-Ville, et au-dessus des branches verdoyantes les hautes façades noires aux vitres illuminées par les rougeurs du couchant. Le petit Busserolles se tenait en sentinelle près des liqueurs, suivant d'un œil inquiet les mouvemens des hôtes assez indiscrets pour remplir eux-mêmes leur petit verre, et mesurant mentalement le contenu des carafons. Mme de Busserolles, étendue sur sa chaise longue, causait à mi-voix avec Mme des Armoises, tandis que sa nièce Marthe de Boissimon offrait du sucre à La Genevraie, à M. Jolivart et à deux ou trois autres intimes.

— Ah çà, demanda M. Jolivart en sirotant son café, on ne voit plus M. René des Armoises, que fait-il donc?

— Il fait ce que vous ne ferez plus jamais, mon cher,... l'amour! répondit La Genevraie en toisant dédaigneusement le chef de division. — Et s'accotant à la cheminée il fredonna entre ses dents la vieille ariette de Beaumarchais :

Quand dans la plaine
Zéphyr ramène
Le printemps
Si chéri des amans;
Tout reprend l'être,
Son feu pénètre
Dans les cœurs
Et dans les jeunes fleurs...

Mme des Armoises avait relevé la tête et regardait avec anxiété tantôt La Genevraie et tantôt Mlle de Boissimon, qui prenait des airs sournoisement distraits, tandis qu'un sourire retroussait ses lèvres moqueuses.

— Est-ce vrai, continua Jolivart en se rapprochant du journa-

liste, qu'il a planté là les répétitions de sa pièce, et qu'il est allé s'enterrer au fond des bois de Meudon?

— Pourquoi pas? repartit La Genevraie, il est à l'âge où on jette son temps et son argent par les fenêtres, et dire, ajouta-t-il en haussant la voix, que tout cela c'est la faute de Busserolles!

— Hein? grogna Tancrède ébaubi.

— Certainement! poursuivit l'autre avec son sourire mystificateur, un soir vous l'aviez fait si mal dîner qu'en sortant d'ici Des Armoises, pour tromper sa faim, s'est mis un peu d'amour sous la dent...

— Mon ami! interrompit Mme de Busserolles en roulant de gros yeux.

— Quoi? répliqua l'impitoyable railleur, c'est tout naturel... Qui dort dîne, prétend le proverbe; qui aime dîne peut-être aussi. René a préféré l'amour au sommeil, et par ma foi Angèle Sénéchal est un friand souper.

— Gaspard, vous êtes insupportable! s'écria la dame en agitant son éventail.

On riait. Mme des Armoises, dont la figure s'était contractée, se leva, et prenant La Genevraie à part : — Je voudrais, murmura-t-elle, avoir avec vous un moment d'entretien. — Elle l'emmena sur le balcon, où on eut la discrétion de les laisser seuls.

— Ce que je viens d'entendre, commença-t-elle, m'apprend que la folie de mon fils n'est plus un secret pour personne, et je puis vous parler à cœur ouvert... Ah! monsieur, la conduite de René me mortifie et me tourmente cruellement.

Son accent était amer. La Genevraie, étonné, considéra un moment en silence les traits énergiques, le regard attristé et impérieux de cette femme mûre, mais encore belle, dont les derniers reflets rouges du couchant grandissaient l'attitude altière et désolée. — Eh! dit-il, chère dame, vous me paraissez prendre les choses trop au tragique; vous les voyez avec les verres bleus de la province, qui grossissent tout et font d'une souris une montagne... René est jeune; il a une maîtresse, où est le mal?

— Je ne suis pas prude! répliqua-t-elle dédaigneusement, qu'il ait une maîtresse, peu m'importe, pourvu qu'il ne l'aime pas!.. Mais il s'est affolé de cette créature; cette liaison le passionne au point de lui faire oublier ses travaux, ses projets, ses devoirs... Voilà huit jours que je ne l'ai vu, moi, sa mère!.. Croyez-vous qu'il n'y ait pas là de quoi m'effrayer?

— Bah! ce qui est violent dure peu, ce n'est qu'une passade, et un beau matin il vous reviendra guéri.

— Il sera trop tard, murmura-t-elle en secouant la tête, les projets que j'avais formés pour son avenir seront à vau-l'eau... Je vou-

lais le marier avec une jeune fille que vous connaissez bien et qui a tout pour elle : esprit, beauté, influences de famille, et l'affaire va manquer, parce qu'il s'est laissé ensorceler par cette petite Sénéchal.

La violence de son dépit lui coupa la parole. Ils restèrent tous deux silencieux; pendant un moment, on n'entendit plus que les rumeurs du quai, et les sons du piano dans le salon où Mlle de Boissimon jouait *le Beau Danube bleu.*

— Ah! les enfans sont égoïstes, reprit tout à coup Mme des Armoises d'une voix âpre. Je ne vivais que pour celui-là. Quand son père est mort, j'étais encore jeune; j'aurais pu me remarier, je ne l'ai pas voulu, parce que mon nouveau mari aurait pris une part de ma vie et que je tenais à la consacrer entièrement à René. Je l'ai suivi partout, je lui ai donné tout mon temps, toute ma jeunesse, tout mon cœur. Rien ne me coûtait pour lui rendre l'existence joyeuse et l'avenir facile, et quand vient le moment où il pourrait me récompenser de mes soins en m'accordant la seule satisfaction que je lui aie demandée, il me tourne le dos et m'abandonne...

Deux larmes brillèrent dans ses yeux noirs et roulèrent le long de ses joues. La Genevraie regardait ces yeux scintillans dans le crépuscule, et songeait qu'à trente ans cette femme avait dû être singulièrement belle et désirable. Il se sentit touché, prit la main de Mme des Armoises, la baisa galamment, et de sa grosse voix qu'il essayait de rendre affectueuse : — Ne vous désolez pas, chère dame! lui dit-il, et, si je puis vous être utile dans cette affaire, disposez de moi. Je ne suis pas trop taillé pour les rôles de *raisonneur,* mais, si vous le désirez, j'irai laver la tête à René.

— Oh! je vous en prie, répondit-elle avec vivacité, parlez-lui, je vous en serai profondément reconnaissante! Venant de vous, qui avez l'expérience de la vie, et qui êtes désintéressé dans la question, les reproches auront plus de poids. Faites-le rougir de sa conduite, obtenez de lui qu'il rompe avec cette fille, mais qu'il rompe dès demain et pour toujours. Le temps nous presse, et la personne que vous savez commence à se lasser d'attendre, ajouta-t-elle en lançant un regard vers le piano où Mlle de Boissimon plaquait les derniers accords de sa valse.

— Dès demain, c'est un peu bref, répliqua La Genevraie; en supposant que je réussisse, si cette liaison est aussi sérieuse que vous le craignez, il faut laisser à René le temps de la dénouer en galant homme... Il y a certains ménagemens à prendre pour que la rupture ne fasse pas trop souffrir celle qu'il abandonne.

— Qu'elle souffre! s'écria Mme des Armoises avec un accent de dureté inexprimable, ce sera son châtiment... Est-ce que je ne souffre pas, moi? Est-ce que, depuis un mois, je n'éprouve pas

toutes les tortures de la jalousie mêlées aux angoisses de l'inquiétude maternelle? moi, qui ne pouvais m'endormir tant que je ne le savais pas rentré, voilà huit jours que je ne dors pas et que je dévore mes larmes. A chacun son tour... — Promettez-moi de voir René demain!

— Oui, madame...

Tandis qu'elle rentrait au salon, La Genevraie resta penché sur le balcon, regardant Paris s'illuminer dans la brume chaude du soir. Les coins de sa bouche impertinente avaient repris ce pli désillusionné qui se marquait davantage aux heures de lassitude. — L'égoïsme, il n'y a que cela, pensait-il; si on soulevait l'un après l'autre tous les toits de Paris, on y verrait l'égoïsme fourmiller comme ces insectes qui grouillent sous les pierres qu'on retourne dans les champs. Égoïsme de la mère, égoïsme de l'amoureux affamé de possession, de l'ambitieux avide de places, de l'artiste assoiffé de gloire; égoïsme du vicieux pour ses vices, du bourgeois pour ses écus, du prêtre pour sa chapelle... Au demeurant, celui de la mère est encore ce qu'il y a de mieux!

Pendant ce temps, René savourait l'amour dans sa plénitude et se plongeait dans un bain de plaisir, comme ces scarabées mordorés qui se roulent nuit et jour dans les roses. Il avait loué une chambre à Chaville, et dès le matin il accourait à Vélizy. Toussaint n'y reparaissait plus, Mme Sénéchal n'était pas gênante, de sorte qu'Angèle et Des Armoises jouissaient en liberté de leur solitude à deux. Tout semblait d'accord pour leur faire mieux sentir la joie de vivre en s'aimant. La nature pacifique et clémente les enveloppait comme d'un charme. Jamais fin de printemps n'avait été plus magnifique. Les fleurs des acacias pleuvaient sur les chemins, les tilleuls embaumaient l'air du soir, les bois étalaient les plus vives couleurs de la flore forestière, les nuits étaient splendides. Leur amour, radieux comme les étoiles, ardent comme le soleil, s'épanouissait joyeusement. Ce n'était plus l'amour timide et inquiet des commencemens, c'était l'amour triomphant, superbe, en pleine possession de lui-même. Angèle, qui adorait son poète à l'égal d'un dieu, se donnait à lui sans arrière-pensée, sans réserve, comme une fleur qui s'abandonne aux caresses de l'été. René buvait à longs traits la tendresse de cette charmante fille, dont la beauté, la gaîté radieuse, l'admiration exaltée, satisfaisaient à la fois sa nature passionnée, ses instincts d'artiste et ses vanités de poète. Il s'enivrait des baisers de ces jeunes lèvres, du parfum de ces opulens cheveux châtains, de la fraîcheur de cette chair, qui sentait la violette et qui avait la blancheur pulpeuse d'une corolle de magnolia; il se trouvait royalement heureux.

Un seul point noir apparaissait de temps en temps dans ce bleu

voluptueux, c'était Mme Sénéchal. La mère d'Angèle, en constatant l'assiduité de plus en plus marquée de René des Armoises, n'avait pas hésité une minute à voir en lui un futur gendre. Cette perspective avait paru toute naturelle à son esprit en quête de nouveaux rêves. Aussi elle traitait déjà René avec une certaine familiarité, elle se permettait certaines allusions transparentes, qui amenaient parfois un nuage sur le front du poète.

Ce fut le premier pli de la feuille de rose, le premier avertissement qui rappela au sentiment de la vie vulgaire ce demi-dieu qui planait suspendu entre terre et ciel. Il y en eut bientôt un second qui le réveilla plus complétement de son sommeil enchanté et lui fit comprendre que la terre était toujours là, et qu'un poète peut aussi bien qu'un simple bourgeois y trébucher à de triviales et déplaisantes réalités. Un matin, il trouva Angèle préoccupée et nerveuse. Pour la première fois, ses yeux étaient pensifs et ses lèvres riaient moins franchement. Le lendemain, il remarqua la même attitude songeuse, et il pressa de questions la jeune fille. Ils étaient seuls dans une longue allée tournante qui domine les étangs de Chaville. Elle s'arrêta, plongea son regard jusqu'au fond de celui de son compagnon, puis, serrant plus fort le bras de René contre son cœur, elle laissa rouler sa tête sur l'épaule du jeune homme, et, ses lèvres presque collées à l'oreille de celui qu'elle adorait, elle murmura deux ou trois mots qui firent tressaillir des Armoises des pieds à la tête. — En es-tu sûre? balbutia-t-il.

— Sûre?.. Non, mais il y a certains signes, certains pressentimens, qui me font croire que cela pourrait être, et c'est pourquoi tu me vois si agitée... Non pas que je redoute cet événement, s'écria-t-elle en jetant ses bras autour du cou de René; avoir un enfant de toi, cela me rendrait la plus heureuse des femmes... Que me fait l'opinion des autres, pourvu que tu m'aimes? Seulement j'ai peur d'une chose...

Elle s'interrompit et l'enveloppa d'un regard tendre.

— Achève donc! dit René avec impatience.

— C'est que tu m'aimes moins... La grossesse nous enlaidit, on a les traits tirés, le visage enflammé, la taille déformée... Quand tu me verras dans cet état, si tu allais te désenchanter de moi!

— Quelle plaisanterie! murmura-t-il en haussant les épaules.

— Et puis, continua-t-elle en soupirant, que dira ta mère? Elle me déteste déjà, je le sens; que sera-ce quand elle apprendra cette nouvelle?

Il ne lui répondait plus que par des monosyllabes. Toutes ces questions, qu'elle lui posait ingénument, il se les était adressées déjà avec une surprenante rapidité. Au premier moment, la révélation d'Angèle lui avait causé un saisissement et un mouvement d'or-

gueil instinctif; mais la réflexion était venue, et les conséquences d'un pareil accident s'étaient présentées comme autant d'apparitions désagréables. La promenade s'acheva dans un silence pénible; pour la première fois depuis huit jours, il fit allusion aux affaires qui l'appelaient à Paris et manifesta l'intention d'y passer le reste de la journée.

— Tu vois!.. Tu m'aimes déjà un peu moins, murmura Angèle en s'efforçant de sourire, tandis que ses yeux devenaient humides.

— Enfant! répondit-il en la prenant par la taille et lui baisant les yeux.

Il jura qu'il l'adorait, promit d'être de retour à la nuit, fut caressant et séduisant comme toujours, puis, après avoir ramené Angèle à la maison, il redescendit vers Chaville.

Il marchait lentement, presque heureux d'être enfin seul et de pouvoir réfléchir à son aise à cette paternité peu désirée. Si les pressentimens d'Angèle n'étaient pas chimériques, il allait se trouver brusquement assujetti à des devoirs nouveaux qui entraveraient singulièrement son avenir... — Bah! elle se trompe certainement, se disait-il pour se rassurer; en pareil cas, les femmes sont très promptes à croire possible ce qu'elles craignent ou ce qu'elles désirent. — Mais si elle ne s'était pas trompée, si réellement elle devenait mère?.. — La figure de René se rembrunit, et tout à coup son imagination lui représenta Angèle s'appuyant à son bras et marchant avec ce dandinement pesant, particulier aux femmes parvenues à une grossesse avancée. Cette image fit faire une étrange grimace à Des Armoises, qui avait horreur des situations ridicules. Il allongea un coup de canne à une plantureuse touffe de coquelicots qu'il brisa impitoyablement sans souci de sa luxuriante floraison. Peu s'en fallait qu'il ne s'emportât sérieusement contre cette loi de nature qui fait de la fécondité une conséquence logique de l'amour. Ce fut au milieu de cet accès de mauvaise humeur qu'il monta dans le train, et, quand on atteignit la gare Montparnasse, il ne s'était point encore rasséréné.

Il traversait la rue de Rennes, tout songeur et la tête basse, quand il fut brusquement tiré de sa rêverie par une main qui se posait sur son épaule. — Parbleu! j'allais précisément vous voir, dit La Genevraie en lui prenant le bras; la montagne ne venant plus à moi, j'allais à la montagne. Que devenez-vous? Vos acteurs se plaignent de vos absences; si vous croyez que votre pièce se répétera toute seule, vous vous préparez un joli four, mon cher!.. Il est vrai que vous êtes amoureux, mais ce n'est pas une excuse.

— Amoureux, qu'en savez-vous? demanda René avec un rire contraint.

— Je le sais parce que tout le monde en parle... Il paraît que

vous recommencez *Daphnis et Chloé* dans les bois de Meudon. C'est joli la pastorale, mais il ne faut pas en abuser. Cela tient donc toujours, cette *toquade* pour Angèle?.. Ma parole, vous êtes enragé comme un collégien qui tâte de l'amour pour la première fois.

— Je suis amoureux comme je suis artiste, passionnément! répliqua le poète d'un air piqué.

— Ho! ho!.. Tant pis alors.

— Pourquoi tant pis? s'écria René, que les sarcasmes de La Genevraie irritaient.

— Parce qu'un garçon de talent ne doit pas s'agrafer à une femme comme le premier jeune bourgeois venu. Où vous mènera-t-elle, votre passion? A un ménage interlope avec la mère Sénéchal en tiers, ou à un sot mariage. Dans les deux cas, vous êtes un homme fini pour l'art, et nous n'avons plus qu'à chanter le *requiem* sur feu le poète René des Armoises.

— Vous vous trompez, mon cher, j'ai les reins plus solides que ça, et l'amour ne m'empêche pas de travailler, moi!

— Ah! je me trompe? — Eh bien! je vais vous démontrer que nenni, et ce ne sera pas long!.. Vous épouserez Angèle de la main droite ou de la main gauche, n'est-ce pas? Ce sera tout comme, et vous vous brouillerez avec madame votre mère. Or j'ai ouï dire que votre père vous avait laissé peu de chose et que toute la fortune appartenait en usufruit ou en propriété à Mme des Armoises... Vous serez donc pauvre, mon cher ami, et comme vous êtes trop orgueilleux pour continuer à puiser dans la bourse maternelle, vous logerez le diable dans la vôtre.

— Je travaillerai, dit René.

— Vous essaierez, c'est certain; mais vous êtes un poète, et qui pis est, un coloriste. Pour vous allumer, il vous faut du luxe, des bibelots, des fleurs, des voyages, de la musique, tout le tremblement de la vie sensuelle et raffinée. Où vous procurerez-vous ces assaisonnemens-là quand vous serez réduit à la portion congrue, avec une femme et une belle-mère en sautoir?

— Je ferai du théâtre.

— Si vous pouvez... Le métier d'auteur est comme une partie d'échecs où on ne gagne qu'au moyen de longues et patientes combinaisons, et on n'a pas toujours le temps d'attendre quand il faut chaque matin donner la becquée à deux femmes. Savez-vous ce que vous ferez?.. Regardez-moi! s'exclama La Genevraie en se campant au milieu du trottoir, la taille cambrée et le chapeau sur l'oreille, tandis que sa bouche prenait son expression la plus amère, — j'ai eu comme vous un talent jeune, fougueux, exubérant, qui donnait autant de promesses qu'un pommier a de boutons en mai... La beauté du diable, quoi!.. J'ai tout gaspillé en courant de la

brune à la blonde. Les femmes nous prennent plus que notre argent, elles nous volent notre temps et notre fluide nerveux; elles nous étouffent sous leurs jupes. Grâce à elles, j'ai vécu d'aventures et de raccrocs, au jour le jour, brochant des bouts d'articles sur le coin d'une table de café, et je n'ai jamais eu le temps de me condenser dans un maître livre. Aussi avec tout mon esprit et toute mon humour je ne suis arrivé à rien. Je me suis galvaudé en faisant du *métier*, et autant vous en pend à l'oreille, mon bel ami, si vous vous laissez entortiller dans la jupe d'Angèle.

— Selon vous, un artiste doit vivre continent comme un chartreux? repartit ironiquement René en essayant de regimber sous le fouet des argumens que La Genevraie lui cinglait dans les jambes.

— Absolument.

— Merci, ce n'est pas mon compte, il me faut de l'amour, à moi!

— Aimez donc, de par Dieu, si votre tempérament vous pousse à la chose; mais ayez l'égoïsme des grands poètes, qui ne prennent de la passion que la fleur. Imitez Goethe, qui abandonna Frédérique Brion le jour où il comprit qu'elle mettait des bâtons dans les roues de son génie. Sachez quitter votre amour quand il est encore jeune et bien portant. Rien n'est tenace et encombrant comme une vieille maîtresse!

— Angèle a vingt ans, fit Des Armoises avec un sourire de fatuité, et Dieu merci, elle ne compte pas vieillir de sitôt.

— Elle vieillira plus vite que vous ne pensez, mon cher!.. Vous voyez tout en beau pour le quart d'heure, parce que vous avez l'appétit ouvert et que vous en êtes au premier service... — Et La Genevraie accentua d'un éclat de rire diabolique cette brutale plaisanterie. — Mais quand vous en arriverez à la volupté repue et nonchalante, vous ferez le difficile, et vous trouverez à redire au menu. Ajoutez que vous serez gueux comme un rat d'église et que vous ne pourrez pas donner à votre maîtresse de ces toilettes pimpantes et affriolantes qui procurent à l'appétit blasé un *revenez-y* d'amour. Elle portera des robes défraîchies, des chapeaux démodés et des bas rongés de reprises; ses mains seront rouges parce qu'elle fera sa cuisine elle-même, et elle mettra de vieux gants percés aux doigts. Or je vous connais, mon gaillard, je vous connais comme si je vous avais fabriqué : vous êtes un délicat, vous aimez le linge fin, les rubans frais, les petits pieds coquettement chaussés, les jupons de dentelle qui se relèvent pour montrer un bas de soie bien tiré sur une jolie jambe... Quand Angèle sortira fagotée, vous la trouverez laide et vous rougirez de lui donner le bras; le lendemain, vous remarquerez qu'elle a des rides aux tempes et aux coins des lèvres. Vous vous direz qu'elle est vieille et qu'il est temps d'en

finir; mais il sera trop tard, elle s'attachera à vous comme une lèpre, parce qu'après vous elle n'aura plus d'amour à espérer. Rompez donc avec elle pendant que sa beauté toute neuve lui ouvre de riantes perspectives. L'espoir de trouver des consolateurs lui dorera la pilule de la séparation... Rompez, vous dis-je, et restez sur votre appétit!

Pendant cette cynique harangue, Des Armoises fronçait le sourcil et devenait morose. Ainsi qu'il s'en était flatté, La Genevraie le connaissait à fond. Il avait en ces matières acquis à ses dépens un diagnostic sûr, et les protestations amoureuses de René ne lui jetaient pas de poudre aux yeux. L'idée de la misère triviale était pour Des Armoises le fantôme le plus maussade qu'on pût évoquer. Si l'on y joint l'appréhension de cette grossesse annoncée par Angèle, qui revenait à chaque minute le harceler, on s'expliquera l'état d'énervement et de lassitude où les paroles de La Genevraie l'avaient plongé.

— Rompre! murmura-t-il, je ne le puis pas; il y a des considérations d'honneur et de délicatesse qui me font un devoir de rester avec Angèle.

La Genevraie lui décocha un regard oblique plein d'ironie. — Ah! pensa-t-il, je te parle passion et tu me réponds devoir... Alors nous sommes près de nous entendre. — Hein! reprit-il tout haut, quelles considérations?

René lui fit part des craintes d'Angèle. La Genevraie haussa les épaules. — Ouais! grommela-t-il, nous en sommes là!.. Eh bien! après?.. Si la chose est vraie, mes argumens n'en subsistent pas moins, avec le marmot en plus. C'est un motif nouveau pour en finir. Il n'y aurait plus alors à discuter qu'une question d'argent, et là-dessus Mme des Armoises ne lésinerait pas; mais est-ce vrai? Il y a quantité de filles qui font vibrer cette corde de la paternité pour s'attacher plus étroitement leur amoureux. Un homme est toujours flatté d'apprendre qu'il a fait acte de virilité. J'ai connu de fines matoises qui simulaient une grossesse pendant des mois entiers... Je ne dis pas qu'Angèle soit capable de jouer cette comédie, mais elle a, comme sa mère, une diablesse d'imagination qui prend toujours le galop. Vous savez tout aussi bien que moi que sa tête n'est pas solide, et quelle foi pouvez-vous ajouter aux rêves creux d'une fille qui est quasi hallucinée?.. Morbleu! mon cher, ne soyez pas un naïf, et ne vous embarrassez pas dans ces toiles d'araignée!

René se mordait les lèvres sans répondre; au fond de lui, un reste de générosité et de passion protestait et se révoltait. La Genevraie vit son irrésolution et le jugea suffisamment ébranlé. — Allons, s'écria-t-il en riant, vous réfléchirez à tout cela sur votre

oreiller, la nuit porte conseil; à demain les affaires sérieuses!.. Venez dîner avec moi, et ce soir je vous mènerai dans un monde amusant. — Il héla un cocher qui passait, et poussa René dans la voiture. — Ah! pensait le journaliste en s'installant sur les coussins et en lorgnant son compagnon à la dérobée, ah! tu aimes les jolies femmes, poète de la décadence! Eh bien! tu pourras te régaler ce soir. Tu verras des épaules comme tu n'en as jamais aperçu qu'en rêve : blanches, satinées, savoureuses, du sang et du lait!.. Et quand une fois tu auras trempé ton museau dans cette crème de sensualité, tu m'en diras des nouvelles, voluptueux drôle!

XII.

Au lieu de rentrer le soir à Vélizy, René s'était contenté d'écrire à Angèle que des affaires urgentes le retenaient à Paris. Il y resta quatre jours entiers. Après cette idylle d'un mois en pleine solitude, il trouvait aux distractions de la vie parisienne un ragoût nouveau; son esprit mobile et amoureux de contrastes s'accommodait à merveille de ce changement d'air et de milieu. Pendant trois jours et trois nuits il se satura de plaisirs mondains, cherchant à oublier l'inquiétante surprise qui avait clos son séjour à Vélizy. Un matin cependant, voyant la pluie tomber sur les trottoirs, il songea qu'Angèle était seule au fond des bois mouillés, et se morfondait en l'attendant. Un mouvement de repentir et de pitié le saisit, et il courut à la gare Montparnasse. Arrivé à Chaville, il se dirigea lentement vers la forêt, par le chemin le plus long. Tout en marchant d'un pas nonchalant, il pensait avec ennui aux explications qu'on lui demanderait, aux mensonges qu'il faudrait inventer, aux reproches qui accueilleraient ses paroles. Toutes ces choses l'agaçaient et influaient sur son humeur, déjà rembrunie par cette matinée pluvieuse. — Voilà, se disait-il, en se rappelant les prédictions de La Genevraie, la chaîne qui commence à faire sentir son poids. Ah! si seulement cette malencontreuse grossesse n'était qu'une fausse alerte, je me sentirais le cœur plus à l'aise!

Au moment où Des Armoises, arrivé auprès de l'Étang-Vert, se reposait l'esprit sur cette dernière pensée, il vit tout à coup devant lui dans la brume légère une silhouette qui ressemblait à Joseph Toussaint. C'était bien ce dernier en effet, errant comme un fantôme mélancolique à travers les menthes et les prêles des talus. Il avait aperçu René et s'avançait à grands pas.

— Que diantre faites-vous là? s'écria le poète.

— Je songe, répondit tristement Toussaint, je songe à la courte durée des choses. Il y a un mois, tous ces cerisiers, blancs de fleurs,

formaient comme une couronne de vierge autour de l'étang; aujourd'hui tout est défleuri, les rossignols se sont tus, il n'y a plus que la fauvette des roseaux qui poursuit sa chanson criarde et affairée.

— Est-ce encore une parabole? demanda René d'un air où l'ironie cherchait à masquer un embarras naissant.

— Peut-être bien... Écoutez, Des Armoises, j'ai à vous dire quelque chose qui me brûle les lèvres depuis plusieurs jours, et puisque nous voilà seuls, j'aime autant vous en parler tout de suite.

Il l'entraîna le long de l'étang et marcha en silence pendant quelques secondes près de lui, le front penché; puis, relevant la tête et fixant ses petits yeux bleus sur les yeux étonnés et inquiets du poète : — Angèle Sénéchal vous aime! commença-t-il d'une voix ferme.

— Plaît-il? s'exclama René avec cette froideur tranchante dont il savait si bien se servir.

— Angèle vous aime passionnément, répéta Joseph sans se laisser déconcerter, ne vous en défendez pas, j'en ai la certitude.

— Admettons qu'elle m'aime, répondit l'autre impatienté, où voulez-vous en venir?

— Et vous, l'aimez-vous?

— Vous êtes absurde, mon cher... Quand on a la chance de plaire à une jolie fille comme Angèle, il faudrait être aussi niais que le vertueux israélite dont vous portez le nom pour ne pas se montrer follement amoureux.

Toussaint secoua la tête. Précisément la veille, au concert des Champs-Élysées, il avait aperçu René en compagnie de quelques artistes et de deux ou trois beautés demi-mondaines fort connues, et le brave garçon, se souvenant de la galante familiarité qui régnait dans ce groupe joyeux, trouvait que c'était là une singulière façon de se montrer follement amoureux. — L'aimez-vous sérieusement, reprit-il, comme on doit aimer celle dont on veut faire sa femme?

— Ah! vous abusez, mon cher! répliqua René d'un ton violent, que signifie cet interrogatoire? Est-ce une distraction que vous prenez à mes dépens, ou est-ce une mission que vous remplissez?

Joseph lui posa la main sur le bras avec un geste à la fois affectueux et grave : — Ne vous emportez pas! Je ne suis chargé d'aucune mission, et je ne suis poussé non plus par aucune sotte curiosité. Si je vous parle ainsi, c'est au nom de notre vieille amitié de Bay. C'est vous qui autrefois m'avez tendu la main en me disant : Soyons amis, et c'est parce que je crois avoir toujours mérité cette amitié, c'est parce que j'ai la plus fervente admiration pour vos qualités d'homme et d'artiste, que je me permets de vous répéter avec une insistance qui part du cœur : si vous aimez Angèle, il faut l'épouser.

On voyait qu'il était profondément ému. René, remué par l'ac-

cent convaincu de son interlocuteur, détournait les yeux et se sentait mal à l'aise. Il parvint pourtant à se raidir contre cette émotion envahissante. — Mon cher Joseph, répondit-il, votre conseil part d'un bon naturel, et je crois à vos bonnes intentions... Assurément j'aime Angèle et je suis prêt à faire pour elle de grands sacrifices, mais vous agitez là une question compliquée. Dans votre honnête et candide ignorance de la vie, vous ne voyez pas les impossibilités qui s'enchevêtrent comme des broussailles autour de ce mariage : la résistance obstinée de ma mère, les préjugés du monde où je vis, mon précaire état de fortune...

— Et voilà ce qui vous arrête? interrompit Toussaint avec une indignation douloureuse, ah! je suis autrement pauvre que vous, et j'ai la prétention d'aimer ma famille autant que vous; mais si ce bonheur m'était échu de gagner le cœur d'une fille dévouée, aimante et belle, je l'aurais emportée à Albestroff d'un air triomphant et j'aurais crié à mes dix frères et sœurs : La voilà, je l'épouse, et j'entends que vous l'aimiez, si vous tenez à moi... Quant à de l'argent, j'en aurais gagné à la sueur de mon front. Quoi? vous êtes jeune, admirablement doué, vous avez déjà un nom, et vous ne trouveriez pas avec votre talent de quoi faire vivre la femme que vous aimez!

— Eh! qu'en sais-je?.. murmura Des Armoises à la fois honteux et irrité, je ne suis pas un pondeur de *copie*, moi, je ne puis produire que lorsque j'ai toute ma liberté d'esprit, et le mariage avec ses devoirs me semble un milieu dangereux pour un artiste.

— Le mariage sans amour, mais non le mariage avec une femme aimée!.. Écoutez, Des Armoises, dans l'art il faut avant tout une foi, et l'amour est une foi. Que m'importent vos qualités de coloriste et de virtuose, si vous ne possédez pas ce feu sacré qui brûle et fond les cœurs?.. Oh! le poète qui connaît la source de nos larmes, s'écria le pauvre Toussaint, rendu éloquent par le désir de convaincre cet homme qui lui avait pris son seul amour et qui restait froid devant ce trésor, — le poète qui, sans toucher à notre personne, sans exciter nos nerfs, se pose devant nous et nous fait verser des pleurs solitaires, celui-là a vraiment du génie, et ce talisman, c'est l'amour seul qui le donne... Heureux, continua-t-il en jetant un regard navré sur ces bois qui avaient vu l'écroulement de ses dernières espérances, heureux celui qui aime et se sent aimé!.. Épousez Angèle...

René, devenu nerveux, fauchait les herbes à coups de canne. — Vous avez sans doute raison, répondit-il d'un air contraint, mais peut-être parleriez-vous autrement, si vous étiez à ma place.

— Si j'étais à votre place!.. — Toussaint sentit les sanglots lui monter à la gorge et ne put achever.

Des Armoises étonné le regarda en face, et, voyant sa bouche crispée par un frémissement douloureux, ses yeux gros de larmes, pour la première fois il s'aperçut de ce qui se passait au cœur de son malheureux ami. Il détourna la tête, se mordit les lèvres, puis brusquement : — Ce n'est ni le lieu ni le moment de discuter cette question, reprit-il, je vais à Vélizy et j'en causerai avec Angèle... Au revoir, mon cher Toussaint!

— Adieu! fit Joseph avec un accent découragé, qui exprimait mieux que des paroles combien cette conversation l'avait peu rassuré sur les intentions de René.

Celui-ci était déjà loin. Il gravissait d'un pas violent la montée sablonneuse qui conduit à Vélizy. Il était mécontent de lui-même et mécontent de la brusque ingérence de Toussaint dans ses affaires; il était surtout furieux de voir que Joseph avait raison contre lui. Malgré les protestations de son ami, il s'imaginait qu'Angèle ou tout au moins Mme Sénéchal avait poussé le pauvre garçon à lui adresser ces questions importunes. Cette supposition lui fournissant un prétexte commode pour justifier son dépit, il se plaisait à y arrêter son esprit, à la grossir, à en faire un grief et à s'en servir pour apaiser les mouvemens d'une conscience inquiète. Il arriva tout échauffé et courroucé à la lisière du bois, et s'arrêta un moment pour respirer.

Angèle était seule au logis. Mme Sénéchal avait fait une fugue à Paris, d'où elle ne devait revenir que le lendemain. Tout en souffrant de l'absence de René, la jeune fille ne s'en était pas alarmée, la petite lettre qu'elle avait reçue l'ayant rassurée en partie. D'ailleurs elle avait pour son poète des trésors d'indulgence. Elle se disait qu'un artiste de sa valeur ne pouvait rester continuellement cloîtré à la campagne, loin de ses relations littéraires, et elle se reprochait de lui avoir déjà pris une trop large part de son temps. Elle occupait les heures de l'attente en pensant à la joie du retour, à l'avenir, à cette mystérieuse métamorphose qu'elle pressentait, qu'elle souhaitait confusément, et qui ferait de la jeune fille une femme et une mère. Elle envisageait cette maternité probable sans terreur comme sans honte. L'éducation très élémentaire qu'elle avait reçue de Mme Sénéchal, le milieu très libre dans lequel elle avait vécu à la salle Corneille, son étourderie et sa légèreté d'esprit, enfin l'amour qu'elle éprouvait pour René et qui était passé à l'état de culte, toutes ces causes s'unissaient pour lui faire considérer cet événement comme une surprise heureuse et non comme une infortune. Elle était libre et maîtresse d'elle-même; Mme Sénéchal, qui l'adorait, après avoir crié bien haut d'abord, finirait par être enchantée de devenir grand'mère. Quant à l'opinion des autres, elle ne s'en tourmentait pas. L'amour de René tombait comme un ma-

gnifique rideau de théâtre entre elle et le monde. Le seul ennui, c'est que sa grossesse l'empêcherait peut-être de débuter à l'automne, comme elle en avait formé le projet. Elle était agitée, nerveuse, mais nullement effrayée. Avoir un enfant de René, cela rejetait bien loin les craintes et les scrupules... Un enfant qui lui ressemblerait, qui aurait les beaux cheveux frisés, les grands yeux noirs, la bouche souriante, l'esprit et le talent de son père,... y avait-il là de quoi s'alarmer? Elle se sentait plutôt disposée à remercier le ciel et à le bénir.

Elle était en train de se répéter toutes ces choses, tandis que Des Armoises montait à Vélizy. Seule dans le jardin, les mains protégées par de vieux gants, elle procédait avec des ciseaux à la toilette de ses rosiers. Le ciel, encore chargé de brumes, laissait tomber par places un rayon d'argent qui faisait soudain scintiller les gouttelettes tremblantes au bord des feuilles. Les framboisiers, lavés par la pluie du matin, avaient un vert plus intense et une frondaison plus drue. Les fleurs de l'été foisonnaient dans les plates-bandes : œillets cramoisis, pavots écarlates, juliennes pourprées, roses vermeilles ou couleur de chair. Des milliers de mouches à miel bourdonnaient dans les tilleuls, et les branches des cerisiers ployaient sous les cerises rougissantes. Il y avait dans cette végétation mouillée et plantureuse, dans cette profusion de corolles éclatantes une opulente fécondité qui s'harmonisait avec l'abondante floraison d'amour éclose au cœur d'Angèle. — En apercevant René à la porte du verger, elle poussa un cri joyeux, et se débarrassant lestement de ses gants et de ses ciseaux, elle courut à lui les mains tendues.

— Enfin, te voilà, cher mien! murmura-t-elle; puis tout à coup, voyant son front rembruni et ses yeux sombres, elle recula décontenancée. — Qu'as-tu? lui demanda-t-elle... Tu peux parler, ma mère est à Paris et nous sommes seuls.

Sans répondre, il marcha droit vers la salle à manger, et elle le suivit pâle et inquiète... Quand il eut refermé la porte, il dit d'un ton brusque en se retournant vers elle : — Je viens de rencontrer Joseph, qui m'a fait un sermon en trois points pour me prouver que je dois t'épouser au plus vite... Est-ce ta mère qui a eu la pensée de le choisir comme ambassadeur, ou l'idée vient-elle de toi?

Elle était si interdite qu'elle pouvait à peine parler, et, rougissant jusqu'aux oreilles, elle se bornait à balbutier des exclamations indignées.

— Je comprends, continua Des Armoises, que vous pensiez toutes deux ces choses-là, mais je ne vois pas la nécessité de mettre des étrangers dans la confidence.

— Joseph a menti! s'écria violemment Angèle, ni ma mère

ni moi ne l'avons vu depuis quinze jours, c'est une invention indigne!

— Il ne m'a point parlé en votre nom, reprit René, qui se radoucit en voyant l'émotion d'Angèle; mais, le trouvant si bien informé, j'ai cru qu'il venait de la part de ta mère ou de la tienne.

— Tu as cru cela, toi, René, répliqua-t-elle avec un tendre accent de reproche, tu as supposé que j'étais capable d'autoriser une pareille démarche!

— Mon Dieu, la supposition est naturelle... Notre position est fausse, n'est-il pas tout simple que tu cherches à la régulariser aux yeux du monde?

— Eh! que me fait le monde?.. Le monde pour moi, c'est toi seul. Pourvu que j'aie ton affection, peu m'importe l'opinion des gens. Ma personne ne m'appartient-elle pas? Si je te l'ai donnée, c'est que je le voulais bien. Pour être ta femme corps et âme, ai-je besoin du code et de l'écharpe de M. le maire?.. C'est une idée qui n'a pu pousser que dans le cerveau biscornu de Toussaint. Je n'entends rien aux calculs et aux précautions, j'ai confiance en toi et je t'aime, voilà tout! Et aujourd'hui même, quand tu es entré, je ne songeais qu'à une chose, c'est que j'aurais un enfant de toi et que je l'adorerais.

— Un enfant! interrompit-il avec un léger haussement d'épaules, ne parle donc pas avec cette assurance d'une chose qui n'existe que dans ton imagination.

— Oh! reprit Angèle impétueusement, elle existe en réalité, je le sens, et mes pressentimens ne me trompent jamais.

— Espérons, dit René en se laissant tomber sur le divan d'un air agacé, que cette fois du moins ils te tromperont.

Elle le regarda stupéfaite : — Pourquoi?

— Parce qu'une pareille aventure compléterait ma brouille avec ma mère, continua-t-il en s'abandonnant de plus en plus à sa mauvaise humeur; ce serait un embarras pour l'avenir et un malheur pour le présent...

— Tais-toi, s'écria-t-elle navrée, tu me fais peur!

Il releva la tête et vit Angèle, pâle et tremblante, qui le regardait avec de grands yeux pleins de larmes. Il comprit alors seulement qu'il avait été cruel, ses instincts généreux se réveillèrent, et il tenta un effort pour réparer le mal qu'il avait causé. Il attira la jeune fille vers lui, la câlina doucement avec des mots tendres et de nombreux baisers. — Va, murmurait-il, ma chérie, ne te désole pas! Quoi qu'il arrive, et en mettant les choses au pire, mon amour sera le même; je me sens capable pour toi de tous les dévoûmens.

Dans son égoïsme inconscient, il s'imaginait être magnanime en disant cela, et il ne se doutait pas que ces mots élargissaient la

blessure d'Angèle au lieu de la fermer. Il parla longtemps sur ce thème, entrecoupant de caresses ses protestations de résignation et d'immolation. — Quoique poète, continua-t-il en souriant, et, si difficile que soit un devoir, je me sens la force de l'accomplir tout comme un autre. Ma mère aura beau s'entêter, je ne lui céderai pas. Ce sera rude!.. Je la connais, elle ne me donnera pas un sou, elle essaiera de me prendre par la famine, parce qu'elle sait mes habitudes de confortable et me croit incapable de rompre avec mes fantaisies coûteuses, mais elle perdra son temps et ne me fera pas broncher.

Il lui baisa gaîment les mains, et elle-même eut un pâle sourire qui courut sur ses lèvres et s'y évanouit bientôt, comme ces rapides et blafardes soleillées de mars qui expirent entre deux nuées. Loin de la rassurer, tout ce qu'il disait la consternait en lui montrant des horizons désolés qu'elle n'avait jamais entrevus. Elle sentait qu'avec la meilleure foi du monde René n'envisageait déjà plus leur amour dans l'avenir que comme un désastre personnel.

Lui se battait les flancs pour paraître insouciant et courageux, et sa gaîté forcée prenait des airs de bravade qui dépassaient le but. — Nous serons pauvres, reprit-il, bah! nous nous en tirerons tout de même! Je ne pourrai pas te donner de belles toilettes, mais la soie ne fait pas le bonheur. Nous logerons sous les toits et nous ferons notre ménage nous-mêmes. Quand nous irons à la campagne, — le dimanche, — nous prendrons les troisièmes, parce qu'il n'y aura pas de quatrièmes, et nous emporterons un pâté pour dîner sur 'herbe.

Toutes ces boutades qui voulaient être plaisantes, et qui s'éteignaient noyées dans un fonds de mélancolie, serraient douloureusement le cœur d'Angèle. Le rire nerveux dont René les assaisonnait mettait encore plus en relief son effort pour égayer des détails prosaïques dont la seule énumération le rendait misérable. Il avait l'air d'un enfant qui goûte une médecine amère, avale une gorgée en souriant pour montrer son courage, et dont le sourire se termine brusquement par une grimace et une nausée. Angèle, silencieuse et immobile près de la fenêtre, écoutait ces mots cruels qui tombaient l'un après l'autre sur son amour comme les coups d'un marteau sacrilége sur une statue consacrée. Elle éprouvait une angoisse poignante, mêlée d'attendrissement et de pitié. Tandis que ses illusions s'envolaient avec un funèbre bruit d'ailes, elle entrevoyait la réalité dans sa nudité rigide et glacée. — Cet homme qu'elle adorait serait malheureux à cause d'elle; cet amour, qui était pour elle une transfiguration et une extase, serait pour lui une chute et un amoindrissement. Elle rêvait de faire de lui un dieu, et elle n'en ferait qu'un déclassé! — Elle s'était tournée vers le jardin

pour ne pas lui montrer ses traits altérés. Le front appuyé contre les barreaux de la fenêtre, elle pleurait, et lentement ses larmes roulaient sur les feuilles des framboisiers.

— Eh bien! tu ne dis rien? s'écria Des Armoises étonné de son silence. — Il alla près d'elle, effleura de ses lèvres les petits cheveux fous qui frisaient à la naissance de la nuque, puis, lui mettant doucement les mains sur les épaules, il la força de se retourner et vit ses larmes.

— Tu pleures? Est-ce que je t'ai encore fait de la peine?.. Sois tranquille, mignonne, je m'arrangerai de façon à ne pas héberger toujours cette maussade pauvreté. Par le temps qui court, la poésie ne nourrit pas son homme, je me mettrai à la prose. — Il prit un air dégagé, pirouetta sur ses talons, puis, revenant vers Angèle et lui caressant les cheveux : — Tu verras, j'imiterai les gens qui vendent leur vieille argenterie pour acheter du ruolz. Je fondrai ma joaillerie poétique, je fabriquerai de jolis petits articles à la portée de toutes les intelligences et de toutes les bourses. J'assiégerai les boutiques des journaux, je câlinerai les éditeurs... Ce sera bien le diable, si la fortune ne grimpe pas de temps en temps chez nous!

Elle se retourna; ses larmes avaient séché sur ses joues, et sa résolution était prise. Elle vint à lui, l'entoura de ses bras et colla ses lèvres sur celles du poète, comme pour y arrêter ce flot de paroles navrantes. Ce baiser à la fois triste et passionné, prolongé et solennel comme un adieu, donna le frisson à René.

— Comme tes mains sont froides, dit-il, tu es glacée!

— J'ai un peu de migraine, répondit-elle en affectant de sourire, je me serai mouillé les pieds au jardin... Aussi je me coucherai de bonne heure, et tu vas t'en aller.

Il était lui-même énervé et fiévreux. Ses traits trahissaient la fatigue morale causée par cette gaîté factice qu'il s'était imposée. Il saisit avec une hâte mal déguisée ce moyen de couper court à une conversation pénible. — Repose-toi, reprit-il, et surtout tranquillise-toi,... je reviendrai demain.

Elle parut un moment hésitante et songeuse. — Non, murmura-t-elle, pas demain!.. C'est samedi, et la maison sera sens dessus dessous...

— C'est que, fit-il, dimanche je serai retenu moi-même à Paris; c'est le jour de ma mère... Enfin, dans tous les cas, à lundi!.. Mais si tu étais souffrante, écris-moi.

— Oui, je t'écrirai.

Ils étaient arrivés à la porte du verger, envahie à demi par des rosiers trempés de pluie. — Avant de partir, lui dit-elle, cueille-moi un bouquet pour mes vases.

Il obéit, cueillit lentement une botte de roses et la lui tendit. Elle les lui fit respirer, puis, retenant un moment la petite main brune du poète au milieu des tiges humides, elle la porta brusquement à ses lèvres. — A bientôt! s'écria Des Armoises en sortant du verger. — Adieu, bien-aimé! soupira-t-elle, mais d'une voix si faible qu'il l'entendit à peine.

Il était déjà sur la route de Chaville. Debout, à la porte du verger, elle regardait la silhouette de René fuir et décroître sur la pente de l'avenue. Quand il eut disparu, elle referma la porte et monta précipitamment dans sa chambre.

Rapidement elle traîna une grande malle au milieu de la pièce, puis elle fouilla les placards, vida les tiroirs et l'emplit de tous les objets qui lui appartenaient. Elle était décidée à quitter sur-le-champ et sans retour cette maison où avait habité le bonheur, et dont elle ne voulait conserver que des souvenirs heureux. En partant le soir même, elle arriverait à temps pour rejoindre sa mère rue de Rennes, et, une fois là-bas, elle irait s'enfouir dans un coin tellement ignoré, que René ne la retrouverait plus jamais. Elle ne voulait pas accepter les sacrifices offerts par Des Armoises. Il ne fallait pas qu'on pût l'accuser d'avoir éteint ou amoindri le poète qu'elle adorait. Elle trouvait une âpre douceur dans son abnégation, en songeant que plus tard, du fond de son obscurité, elle le verrait s'élever et grandir, comme on voit monter une étoile...

Quand la malle fut fermée, elle la fit descendre par la femme de ménage, et un paysan se chargea de la transporter sur sa brouette jusqu'à la station. Angèle, restée seule, parcourut une dernière fois toutes les pièces de la maison, puis, jetant un châle sur ses épaules et prenant le bouquet de René, elle sortit par le verger, dont les feuillées secouaient lentement sur son front leurs gouttelettes, comme des larmes. Le crépuscule tombait; du côté de la plaine, le soleil couché avait laissé derrière lui de grandes barres d'un rouge sanglant, qui tranchaient sur la teinte plombée des nuages gros de pluie.

Angèle se retourna encore une fois pour contempler la chère maison, les chèvrefeuilles et les framboisiers des fenêtres, le verger plein de fleurs et de fruits, tout ce paradis perdu; puis, sentant son cœur près d'éclater, elle franchit le seuil encombré de rosiers et referma la porte derrière elle.

Et lentement, à travers les allées brumeuses du bois où les rossignols ne chantaient plus, elle s'éloigna, tenant serré contre sa bouche pleine de sanglots son gros bouquet de roses.

ANDRÉ THEURIET.

(La quatrième partie au prochain n°.)

LES ORIGINES
DE LA POÉSIE CHRÉTIENNE

LES APOCRYPHES ET LES SIBYLLINS.

I. Michel Nicolas, *Études sur les Évangiles apocryphes*, 1866. — II. Alexandre, *Oracula Sibyllina*, 1869. — III. M. Vernes, *Histoire des idées messianiques*, 1874. — IV. F. Delaunay, *Moines et Sibylles*, 1874.

On a mis depuis cinquante ans une grande ardeur à étudier l'histoire des premiers siècles du christianisme. De remarquables travaux de détail ou d'ensemble ont été publiés sur cette époque obscure, et l'on peut dire qu'après les recherches patientes des érudits de l'Allemagne, la publication des *Philosophumena* par M. Miller, l'exploration des catacombes par M. de Rossi, elle est aujourd'hui bien mieux connue. La théologie n'a pas seule profité de ces découvertes : pendant qu'on cherchait à résoudre certaines questions qui paraissaient plus importantes, d'autres, dont on était moins préoccupé, se sont trouvées fort éclaircies. Il est arrivé que ces études, entreprises dans des intentions uniquement dogmatiques, ont jeté beaucoup de lumière autour d'elles et sur des points qui leur semblaient d'abord étrangers; elles ont surtout fait mieux connaître les origines de la littérature et de l'art chrétien. C'est ce que je voudrais montrer par un exemple.

La poésie chrétienne a éprouvé à ses débuts des fortunes assez surprenantes : elle est née, elle a grandi beaucoup plus tard qu'on

ne devait s'y attendre et dans des conditions qui ne semblaient pas propices à son développement. S'il est vrai, comme on le dit d'ordinaire, que tout ce qui ébranle les âmes et leur communique des secousses violentes inspire et renouvelle la poésie, jamais époque ne lui fut plus favorable que les deux premiers siècles du christianisme. C'est à ce moment que s'est accompli l'un des plus grands événemens de l'histoire, et que le monde a été remué jusque dans ses couches les plus profondes. Qu'on se figure les drames intimes dont chaque maison devait être alors le théâtre. Que de troubles, que de sentimens confus chez ceux que saisissait la croyance nouvelle! que d'anxiété, que de déchiremens avant d'abandonner ses anciennes opinions, de rompre avec les souvenirs de sa jeunesse, de se séparer de ceux qu'on aimait! quelle plénitude de joie quand on s'était enfin décidé, et qu'on se sentait renouvelé et rajeuni! quel charme dans cette première possession de la vérité, dans le mystère des réunions secrètes, dans ces ardeurs inconnues d'affection pour les frères et de charité pour tout le monde! que d'angoisses pendant les persécutions! quels triomphes mêlés de tristesses et de regrets au récit des souffrances si courageusement supportées par les victimes! quelle passion de martyre, et, quand les temps redevenaient plus calmes, quel orgueil légitime de cette victoire remportée par la résignation et la foi sur la brutalité et la violence! Ces sentimens, qui devaient être alors si communs, sont les plus propres à exciter et à nourrir dans les cœurs l'inspiration poétique, et pourtant, dans cet âge héroïque du christianisme, la poésie n'existait pas. Pendant ces deux premiers siècles, où la foi était si vive, où les âmes étaient si émues, à peu d'exceptions près, il n'y a pas eu de poètes. Ils ont commencé à se produire sous Constantin, c'est-à-dire quand le christianisme triomphant sentait s'affaiblir en lui la vertu des premières années; ils sont devenus plus nombreux parmi les misères d'un empire qui se voyait mourir et au milieu de la décadence de tout le reste; enfin les plus célèbres d'entre eux, saint Éphrem, saint Grégoire, Prudence, ont fleuri quand les barbares avaient déjà passé les frontières et à la veille de la ruine de Rome. Voilà certes de quoi déconcerter toutes les prévisions et tous les calculs de la critique.

Pourquoi la poésie chrétienne est-elle née si tard? comment s'est-il fait que, n'ayant pas commencé dans une époque qui semblait lui être si favorable, elle ait attendu pour se développer et arriver presqu'à la perfection des temps si tristes et si misérablement troublés? de quel profit ont été pour elle ces premières années où elle n'existait pas encore, et y a-t-il quelque moyen de comprendre qu'après avoir tant tardé à naître elle ait jeté si vite tant d'éclat?

Peut-on savoir, en un mot, de quel travail des esprits elle est sortie, et connaître l'histoire de ses plus lointaines origines? C'est une question qu'on se pose inévitablement quand on étudie l'histoire de la littérature chrétienne, et à laquelle il est devenu aujourd'hui plus aisé de répondre. Je n'aurai pour le faire qu'à résumer les excellens ouvrages qu'on a publiés sur ce sujet depuis quelques années.

I.

Ces recherches montrent d'abord que, si les deux premiers siècles ne nous ont pas laissé de poètes, ils sont fort loin d'avoir été stériles pour la poésie. Jamais l'imagination chrétienne n'a été plus active et plus féconde. A la vérité, elle n'a pas produit alors des œuvres complètes et achevées, mais elle a trouvé ce qui est la matière et la substance de ces œuvres. Elle a créé en abondance des idées, des images, des types, des légendes, dont l'art chrétien a profité jusqu'à nos jours. On peut dire que pendant ces deux siècles se sont entassés dans les souvenirs les trésors où la poésie religieuse a puisé durant tout le moyen âge et dont elle vit encore aujourd'hui.

C'est ce qu'il est aisé d'établir en étudiant les ouvrages qui nous restent de cette jeunesse du christianisme. Ces reliques sont malheureusement fort rares. La négligence des fidèles, la rigueur des persécutions, surtout de celle de Dioclétien, qui atteignit les monumens et les livres autant que les personnes, peut-être aussi la mauvaise volonté des chefs de l'église, qui trouvaient dans ces vieux écrits beaucoup de maximes erronées, en ont fort diminué le nombre. Ceux qu'a conservés le hasard ne nous sont en général parvenus que mutilés et modifiés : nous les possédons souvent dans des traductions étrangères qui en ont changé la forme et le fond; mais, malgré toutes ces altérations, ils nous permettent de constater l'incroyable activité d'esprit qui régnait dans ces premières années, et la fécondité de créations qui en fut la suite.

Ces ouvrages ont un caractère commun : ils ne portent pas le nom de leur auteur véritable. Celui qui les a rédigés n'a pas voulu les signer; pour leur donner peut-être plus de crédit, il les attribue à quelque personnage illustre des temps anciens. Ces sortes de supercheries étaient alors si ordinaires qu'elles ne semblaient pas coupables. Toutes les religions et toutes les philosophies en usaient sans scrupule. Les Juifs en ont donné l'exemple aux chrétiens, et ils le tenaient peut-être des philosophes qui se plaisaient à inventer des écrits d'Orphée ou de Pythagore pour autoriser leurs opinions. C'était un moyen de servir la vérité, d'augmenter le prix d'un ouvrage, de lui faire produire de meilleurs effets : on n'avait pas de

répugnance à l'employer. Un clerc de ce temps, que l'autorité ecclésiastique poursuivait pour avoir fabriqué de faux actes de sainte Thècle et les avoir mis sous le nom de saint Paul, répondit avec une grande candeur aux reproches qu'on lui adressait qu'il l'avait fait par amour pour l'apôtre, *amore Pauli*; on l'étonna sans doute beaucoup en le punissant, il croyait plutôt mériter quelque récompense. Les auteurs après tout avaient souvent de bonnes raisons pour ne pas mettre leur nom au livre qu'ils publiaient; en réalité, il ne leur appartenait guère. Ils s'étaient contentés, pour le composer, de recueillir ce qu'ils entendaient dire. Ces légendes, dont on ignorait la source, avaient longtemps couru la société chrétienne, enrichies sans cesse d'incidens nouveaux dans le voyage, avant qu'on s'avisât de les écrire; elles appartenaient donc à tout le monde, et celui qui les rédigeait ne se croyait peut-être pas le droit de se les approprier. Il ne voulait pas non plus les laisser anonymes de peur de leur ôter toute créance. C'est ainsi qu'il était amené à leur donner pour auteur quelque personnage respectable afin de les rendre plus efficaces.

Parmi les ouvrages de ce genre, il n'en est pas qui aient joui de plus de célébrité que les évangiles apocryphes. Ces évangiles, dont le nombre fut alors très considérable, peuvent se diviser en deux classes. Les uns étaient l'œuvre d'hérésiarques qui, se couvrant du nom des apôtres ou des premiers saints, les avaient composés et répandus pour soutenir leurs opinions. Ceux-là sont aujourd'hui perdus; l'église victorieuse les a proscrits pour détruire le souvenir des erreurs qu'ils contenaient, et il ne reste d'eux que de courtes citations conservées dans les ouvrages de controverse. Les autres ne renfermaient pas de discussions dogmatiques; ils racontaient seulement des récits merveilleux sur le Christ et sa famille. Comme ils étaient conformes à la doctrine de l'église et respectueux pour sa hiérarchie, elle ne leur a pas été sévère. Elle s'est contentée de ne pas les placer parmi ses livres sacrés, qui contiennent la règle de ses croyances, mais comme ouvrages d'imagination et d'édification elle les a laissés vivre. Nous en possédons aujourd'hui onze ou douze, et ce nombre s'accroîtra sans doute quand nos savans auront visité avec plus de soin les bibliothèques de l'Orient chrétien.

On se rend compte aisément du besoin qui les a fait naître. Les évangiles canoniques, qui ne s'occupent guère que de l'apostolat du Christ et sont si sobres de renseignemens sur sa famille et son enfance, ne parvenaient pas à contenter l'ardente curiosité des nouveaux chrétiens. Ils souhaitaient en savoir bien plus qu'on ne leur en disait, et c'est pour les satisfaire que furent imaginées les légendes qui remplissent les évangiles apocryphes. On n'y surprend

donc aucune intention de contredire le récit des évangélistes, ou même de le refaire; ils ne veulent que le compléter. Il n'y est jamais question de la prédication du Christ, depuis son baptême jusqu'à sa mort, mais en revanche on y raconte avec des détails infinis la vie de ses parens, les épisodes merveilleux de sa naissance, ses premières années et la fuite en Égypte. Un seul de ces ouvrages, le plus beau peut-être, a osé reprendre l'admirable récit de la passion, mais c'est pour insister sur un incident dont les évangélistes n'avaient rien dit, et nous raconter longuement la descente du Christ aux enfers.

Il n'est pas difficile non plus de deviner d'où viennent les légendes qui remplissent les évangiles apocryphes. Elles ont pris naissance dans les classes populaires, ce sont des ignorans qui les ont imaginées; aussi sont-elles pleines des plus grossières erreurs. L'histoire y est tout à fait ignorée, on y suppose qu'il y avait encore des rois en Égypte sous Tibère. La géographie n'y est pas mieux connue que l'histoire. Il y est question d'un jeune homme guéri par la sainte Vierge, et qui se hâte d'aller à cheval de Jérusalem à Rome pour raconter aux chrétiens ce miracle. Non-seulement ces légendes viennent du peuple, mais il est aisé de voir que c'est toujours de quelque peuple de l'Orient qu'elles tirent leur origine. L'Orient était si bien leur patrie naturelle, elles y étaient si goûtées et si répandues, que Mahomet a cru devoir en introduire quelques-unes dans le *Coran*. D'ordinaire elles portent la marque du pays où elles sont nées. On reconnaît facilement celles qui viennent de la Judée ou de l'Égypte. M. Nicolas fait remarquer que dans l'évangile de l'*Enfance*, qui ne nous est conservé qu'en arabe, les récits ont un caractère merveilleux qui rappelle les *Mille et une Nuits*. On y parle sans cesse de magiciens et d'enchantemens; le Christ y change des enfans en chevreaux, et il rend la forme humaine à un jeune homme que des sorciers avaient métamorphosé en mulet. Ce sont là, il faut l'avouer, de bien pauvres inventions, et la plupart de celles qui se trouvent dans les évangiles apocryphes ne valent pas mieux. Voltaire n'a pas eu de peine à en tirer des tableaux fort plaisans qui égaient ses lecteurs aux dépens de ces grands souvenirs (1).

Au lieu d'en rire, ce qui ne mène à rien, il vaut mieux essayer de comprendre d'où ces défauts peuvent venir. Souvenons-nous que le christianisme est une des rares religions qui ne se sont pas développées à une époque reculée et naïve. Il est né en pleine civilisation, au milieu d'une société polie et lettrée, amollie par le bien-être, usée

(1) Quand Guillaume Postel rapporta d'Orient le *Protévangile de saint Jacques*, le savant et pieux Henri Estienne crut à une mystification et se fâcha. Il accusa Postel d'avoir fabriqué l'ouvrage « en haine de la religion chrétienne. »

et fatiguée par l'excès des jouissances de la vie. Il est naturel qu'il n'ait pas produit d'abord les mêmes effets que s'il eût rencontré des âmes entièrement fraîches et jeunes. Les œuvres qu'il inspire, même dans les classes populaires, semblent avoir deux âges. Elles sont un mélange surprenant de neuf et de vieux, de grossièreté et de grâce, de rhétorique et de vérité, de poésie charmante et de banalités misérables. Dans les évangiles apocryphes, les miracles attribués à l'Enfant-Dieu sont quelquefois d'une puérilité ridicule. Il fabrique des oiseaux avec de la boue, et, comme on lui reproche d'y avoir travaillé un jour de sabbat, « il frappe des mains, et les oiseaux s'envolent en gazouillant. » A son ordre, des poissons qui cuisaient déjà dans la poêle redeviennent vivans et sautent dans l'eau. On y fait du Christ tantôt un écolier pédant qui embarrasse son maître, tantôt un enfant acariâtre et cruel qui tourmente ses camarades. L'un d'eux l'ayant heurté par mégarde en passant, il lui dit : « Tu n'achèveras pas ton chemin, » et aussitôt l'enfant tombe et meurt. Un autre s'étant permis de détruire avec une branche de saule les petites rigoles par lesquelles ils s'amusait à faire couler de l'eau, il frappe son corps de sécheresse. Tout le monde le redoute et le déteste. Les parens des malheureuses victimes viennent trouver Joseph et lui disent : « Tu as un fils qui ne peut habiter le même pays que nous. Apprends-lui à bénir et non à maudire, car il fait périr nos enfans. » Est-ce là le Jésus des évangiles canoniques? Ceux qui ont imaginé ces récits étranges, esprits grossiers et cœurs étroits, croyaient qu'un Dieu ne se manifeste que par des miracles; ils étaient si préoccupés de le montrer puissant, qu'ils oubliaient de le faire bon.

A côté de ces passages vulgaires ou choquans, on trouve des légendes gracieuses qui suffisent à expliquer la popularité des évangiles apocryphes. Je n'insisterai que sur celles dont a profité plus tard la poésie chrétienne. C'est de là par exemple que viennent la plupart des récits que le moyen âge a répétés sur la sainte Vierge. Les évangiles canoniques parlent très peu d'elle; ils ne nous apprennent rien de sa famille et de ses premières années. Les apocryphes se sont chargés de combler cette lacune. C'est par eux seuls que nous savons le nom de ses parens et les merveilles qui ont précédé sa naissance. Ils nous racontent qu'Anne, sa mère, qui se désolait de n'avoir pas d'enfant, vint un jour s'asseoir sous un laurier dans son jardin, et qu'ayant vu sur l'arbre le nid d'un moineau, elle disait : « Hélas! à qui suis-je semblable? Puis-je être comparée aux oiseaux du ciel? mais les oiseaux sont féconds devant vous, Seigneur. Puis-je être comparée aux animaux de la terre? mais ils ont des petits. Je ne suis semblable ni à la mer, car elle

est peuplée de poissons, ni à la terre, car elle donne des fruits en leur temps, et sa fécondité te bénit, ô Seigneur! » Cette prière touchante est entendue; Anne devient mère et consacre à Dieu son enfant. La jeune Marie, dès l'âge de trois ans, est amenée dans le temple pour y être élevée. Elle y grandit dans la pratique des exercices pieux. « Elle s'était imposé pour règle de s'appliquer à la prière depuis le matin jusqu'à la troisième heure, et de se livrer au travail manuel depuis la troisième heure jusqu'à la neuvième, et depuis la neuvième heure elle ne cessait pas de prier jusqu'à ce que l'ange du Seigneur lui eût apparu pour lui porter sa nourriture. De toutes les autres vierges plus âgées qu'elle et avec qui elle était instruite dans le service de Dieu, il ne s'en trouvait point qui fût plus exacte aux veilles, plus savante dans la loi, plus remplie d'humilité, plus habile à chanter les cantiques de David, plus charitable, plus pure de chasteté, plus parfaite en toute vertu. Tous ses discours étaient pleins de grâce, et la vérité se manifestait par sa bouche. Elle prenait chaque jour sa nourriture de la main des anges et distribuait aux pauvres les alimens qu'elle recevait de la main des prêtres. On voyait très souvent les anges s'entretenir avec elle, et ils lui obéissaient avec la plus grande déférence. Et si une personne atteinte de quelque infirmité la touchait, elle s'en retournait aussitôt guérie. » Voilà déjà les traits principaux de cette figure idéale que la dévotion passionnée du moyen âge n'a pas cessé d'embellir. Le tableau de cette enfance pieuse ne s'est jamais effacé de la mémoire des fidèles. Le mariage de Marie et les merveilles qui l'accompagnent ou le suivent ont été aussi très vite populaires dans la chrétienté; les évangiles apocryphes, qui seuls nous les ont transmises, ont donc beaucoup servi à fonder et à répandre ce culte de la Vierge qui a pris un si grand développement dans l'église, et qui a tant fourni à l'art et à la poésie chrétienne.

Saint Joseph aussi leur doit beaucoup. Un évangile entier est consacré à raconter sa vie et surtout à décrire ses derniers momens : il n'est plus conservé aujourd'hui que dans une version arabe; mais on reconnaît à certains indices qu'il était traduit du copte. Il a donc été composé dans cette vieille Égypte, si inquiète de l'autre vie, où les prêtres énuméraient aux fidèles effrayés la série des combats que l'âme aurait à livrer dans les régions sombres de l'Amentès, avant d'obtenir de vivre avec Osiris. Les mêmes impressions de terreur se retrouvent dans l'*Histoire de Joseph le charpentier*. Quand il se sent mourir, à cent onze ans, il est saisi d'épouvante, il éprouve le besoin de confesser les fautes de sa vie et s'accuse avec une rigueur impitoyable. « Malheur à ma langue et à mes lèvres, dit-il, car elles ont proféré des paroles de vanité, de men-

songe, d'ignorance et d'hypocrisie! Malheur à mes yeux, car ils ont contemplé le scandale! Malheur à mes pieds qui ont souvent suivi des sentiers proscrits de Dieu! Malheur à mon corps et malheur à mon âme rebelle à son créateur! Que ferai-je lorsque j'arriverai face à face devant le juge de toute équité et lorsqu'il me reprochera les œuvres que j'ai accumulées dans ma jeunesse? Malheur à tout homme qui meurt dans ses péchés! Cette heure terrible, qui a déjà frappé mon père Jacques, lorsque son âme s'envola de son corps, la voici donc, elle est proche. Oh! qu'aujourd'hui je suis misérable et digne de compassion! » A ce moment, la Mort s'avance avec son cortége de démons « dont les vêtemens, les bouches, les visages jettent du feu, » ils s'apprêtent à saisir l'âme du mourant et à l'emporter; mais Jésus veille, il appelle à son aide les puissances du ciel. « Le prince des anges, » Michel, et Gabriel, « le héraut de lumière, » écartant la Mort et ses satellites, enveloppent l'âme dans un linceul éclatant; ils la défendent sur la route contre l'attaque des démons, et après une lutte violente l'apportent au lieu qu'habitent les justes. Voilà le premier modèle de ces combats entre les esprits de ténèbres et les anges du ciel pour s'emparer de l'âme d'un mourant qu'ont si souvent reproduits l'art et la poésie du moyen âge.

C'est aussi dans les évangiles apocryphes qu'il faut chercher l'origine de toutes ces légendes sur la naissance du Christ, qui ont fini par se mêler au récit authentique et n'en peuvent plus être séparées. Le voyage de Marie à Bethléem, la façon dont elle y est reçue, l'arrivée des sages-femmes qui la délivrent, la clarté subite qui remplit la caverne où naît l'Enfant-Dieu, le séjour dans l'étable à côté du bœuf et de l'âne, la visite des pasteurs, l'adoration des trois mages, dont les évangiles canoniques parlent si peu ou ne disent rien, sont racontés dans les apocryphes avec les plus grands détails. La fuite en Égypte, qui n'est mentionnée qu'incidemment dans saint Matthieu, remplit tout un évangile. Ces récits merveilleux se sont imposés à toutes les mémoires, aucun d'eux dans la suite ne s'oubliera. Ils reparaîtront d'abord naïvement reproduits dans les drames liturgiques du moyen âge, et l'on y verra par exemple, le jour de Noël, des enfans de chœur, en costume d'anges, placés sous les voûtes de l'église, chanter le *Gloria in excelsis*, trois chanoines vêtus de soie, avec des couronnes d'or sur la tête, représentant les rois mages, et même deux prêtres en dalmatique qui figurent les sages-femmes (*duo presbyteri dalmaticati, quasi obstetrices*) (1). De là ces légendes, passant dans les mys-

(1) On peut voir, à propos de ces drames liturgiques, les *Origines latines du théâtre moderne* d'Édélestand Duméril.

tères, aideront à la renaissance de l'art dramatique en Occident. Elles se feront une place dans les épopées, elles inspireront pendant plusieurs siècles les sculpteurs et les peintres aussi bien que les poètes. Encore aujourd'hui l'on peut dire qu'elles n'ont pas perdu tout crédit. Dans ces pays du nord, où les fêtes de Noël donnent lieu à des explosions de joie religieuse, ce sont les légendes des apocryphes qui se racontent à la veillée et se jouent dans les spectacles populaires; elles font battre le cœur des enfans qui les écoutent, elles attendrissent les vieillards qui les redisent par le souvenir des émotions de leur jeunesse. Il faut convenir que peu de fables poétiques ont eu plus de prise et une action aussi longue sur l'humanité.

Parmi ces ouvrages, il n'en est peut-être pas de plus beau que l'évangile de Nicodème; c'est au moins celui qui s'est le plus répandu dans l'Occident. La seconde partie surtout, qui décrit la descente de Jésus aux enfers, a joui pendant tout le moyen âge d'une grande popularité. Le récit est fait par les deux fils du vieillard Siméon, que le Christ a rappelés du tombeau pour lui rendre témoignage. Ils racontent qu'ils étaient enfermés dans le séjour des ténèbres avec tous les personnages célèbres de l'Ancien-Testament, quand ils se virent tout à coup inondés d'une lumière plus éclatante que celle du soleil. C'était pour ces morts illustres l'annonce d'une délivrance prochaine. Bientôt après arrive Jean-Baptiste le précurseur, qui rapporte qu'il a vu le Christ, qu'il l'a baptisé et qu'il ne tardera pas à venir. A ces nouvelles, Adam, les patriarches, les prophètes tressaillent de joie; ils s'entretiennent ensemble des grandes promesses qui ont été faites à l'humanité, et de la venue prochaine du Sauveur qui doit les tirer des sombres demeures. De son côté, Satan, qui redoute celui qui doit le vaincre, va trouver Hadès, le prince des enfers. Il veut le persuader de se saisir de Jésus quand il se présentera, et de le garder; mais Hadès hésite, l'entreprise lui paraît trop hasardeuse; il a vu Lazare, appelé par la voix du Sauveur, s'échapper avec la vitesse de l'aigle et sortir vivant du tombeau. S'il n'a pu retenir Lazare, comment gardera-t-il celui qui l'a ressuscité? Pendant qu'ils parlent entre eux, une voix retentit, plus forte que le tonnerre et l'ouragan : « Princes, dit-elle, ouvrez vos portes, élevez-vous, portes éternelles, et le roi de gloire entrera! » Hadès, effrayé, renonce à toute résistance. Il chasse Satan en l'accablant d'outrages, pendant que le Christ, qui a pénétré dans la demeure des morts, appelle tous ceux qu'elle renferme. « Venez à moi, mes saints, leur dit-il, qui êtes mon image et ma ressemblance, » et, prenant Adam par la main, il s'envole avec lui vers le paradis, suivi des patriarches et des prophètes, qui

récitent des passages de leurs anciens chants consacrés à la louange du Seigneur. Ces admirables tableaux, esquissés ici à grands traits, seront dans la suite souvent reproduits et développés. L'épopée chrétienne en a vécu. Le triomphe du Christ sur la mort, l'union de l'ancienne et de la nouvelle loi figurée par l'introduction des vieux prophètes dans le paradis, les résistances vaines de Satan, ses emportemens, ses discussions avec les autres mauvais anges, ses combats et sa défaite sont restés l'inspiration ordinaire des poètes épiques chrétiens depuis saint Avit et Dracontius, jusqu'à Dante et à Milton.

II.

Il n'est pas besoin d'insister sur les services de tout genre que les évangiles apocryphes ont rendus aux poètes chrétiens, ils sont trop manifestes pour être contestés; mais d'autres ouvrages du même temps, quoiqu'en apparence moins liés à l'histoire de la poésie qu'à celle du dogme, n'ont pas été sans influence sur elle. Quelques-uns d'entre eux ont la forme d'un roman, ce qui semble indiquer qu'ils sont nés plus près de l'Occident et dans une société un peu plus relevée que les évangiles. Le monde grec et romain avait alors la manie des récits d'aventures; jamais peut-être ils ne furent plus populaires et plus goûtés que dans le Ier siècle de l'empire. On ne s'en servait pas seulement pour décrire le jeu des passions et amuser un moment les oisifs, mais pour exposer aux gens du monde les sciences les plus sérieuses. La philosophie, l'histoire, la religion, eurent souvent recours à ce moyen aisé de répandre leurs enseignemens. Le christianisme suivit cet exemple, et il nous reste de lui deux ouvrages curieux où sont développées, sous une forme romanesque, des doctrines théologiques ou des leçons de morale; on les appelle les *Clémentines* et le *Pasteur* d'Hermas (1).

Les *Clémentines* faisaient partie de toute une littérature apocryphe qui s'était formée autour du nom de saint Clément, l'un des premiers successeurs de saint Pierre. Nous en avons deux rédactions, l'une en latin et l'autre en grec, qui ne portent pas le même titre et diffèrent dans les détails, mais dont le fond est assez semblable. La partie romanesque de l'ouvrage, qui peut en être aisément détachée, paraît empruntée aux traditions du théâtre antique. On sait, d'après le témoignage d'Aristote et l'exemple des auteurs latins, que presque toutes les comédies se dénouaient alors par des recon-

(1) Je renvoie ceux qui souhaiteraient avoir plus de renseignemens sur ces deux ouvrages à une étude fort intéressante de Rigault, insérée dans le second volume de se œuvres : ils y sont surtout étudiés au point de vue littéraire.

naissances : il s'agissait d'ordinaire d'une jeune fille perdue dans quelque grande foule ou enlevée par des pirates, qui, après avoir été achetée comme esclave, est reconnue au dernier acte et rendue à ses parens. C'est aussi par une série de reconnaissances que s'achève le roman des *Clémentines* (1). Le jeune Clément, qui est le héros de l'ouvrage, et que le sort a séparé de tous les siens, retrouve successivement, et par des hasards fort imprévus, sa mère, ses frères, enfin son père. Cette dernière aventure, par laquelle l'œuvre se termine, a même une teinte de comique assez prononcée. Faustus, le père de Clément, qu'on croit mort depuis longues années, est devenu le disciple fidèle de Simon le Magicien. Après avoir eu longtemps en lui la plus aveugle confiance, il commence à s'apercevoir qu'il a été dupe d'un charlatan et se prépare à l'abandonner. Simon, qui s'en doute, le prévient et le quitte, mais en le quittant il veut s'en venger. Il change ses traits pendant son sommeil, et lui laisse sa propre figure. Le malheureux Faustus, que l'on prend pour Simon, est poursuivi des injures et des menaces de tous ceux que le faux prophète a trompés. Désespéré, il va trouver saint Pierre et implore son secours. L'apôtre l'accueille bien, mais, avant de lui rendre son visage, il veut tourner les impostures de Simon contre lui-même et en faire profiter la vérité. Il envoie donc Faustus à Antioche, où le faux prophète a beaucoup de partisans; il lui ordonne d'y parler à la foule sous les traits du Magicien, et d'y faire un aveu complet de ses mensonges. C'est seulement quand le peuple, convaincu que Simon s'accuse lui-même et reconnaît ses crimes, s'est converti à la doctrine du Christ, que saint Pierre rend à Faustus sa figure véritable.

Ce récit est, comme on le voit, assez piquant; il y a aussi beaucoup de finesse et une sorte de grâce touchante dans la manière dont Clément retrouve sa mère. Cependant il faut chercher ailleurs l'intérêt des *Clémentines :* le roman n'y est qu'un prétexte et qu'un cadre, il sert uniquement à amener des expositions de doctrine et des discussions de théologie, pour lesquelles l'ouvrage a été composé. On nous représente au début le jeune Clément saisi, au milieu des distractions du monde, d'une vague inquiétude. La pensée de la mort le tourmente, il voudrait savoir avec certitude ce qui l'attend au-delà de la vie. « Que serai-je après avoir vécu, se dit-il? quelque chose ou rien? un atome, un néant, sans mémoire de ma vie passée, et perdu dans l'oubli où le temps ensevelit toutes choses? ou bien existerai-je sans exister, sans connaître ceux qui existent, sans être connu d'eux, comme j'étais avant d'être né?.. Telles étaient

(1) Le texte latin des *Clémentines* en a tiré le nom qu'il porte : il s'appelle *Recognitiones*.

les questions qui, je ne sais d'où, venaient à moi et m'obsédaient sans cesse. A force d'y réfléchir en vain, je fus pris d'une si amère tristesse que mon corps se desséchait et que mes joues se couvraient de pâleur. Plus j'essayais d'échapper à ces angoisses de l'âme, plus elles m'étreignaient violemment, et je gémissais de porter en moi le fléau de ma pensée, ignorant que Dieu m'avait donné en elle la plus bienfaisante des compagnes et que je lui devrais un jour l'espoir de l'immortalité. » Pour échapper à ses doutes, il interroge les philosophes, qui n'ont rien de certain à lui apprendre. Plus tourmenté que jamais, il songe à partir pour l'Égypte; dans ce pays des superstitions et des prodiges, il veut évoquer un mort et savoir de lui les mystères de l'autre vie. Tout à coup le bruit se répand à Rome qu'il se passe en Judée des événemens étranges. Depuis le printemps, un homme qui se dit envoyé du ciel annonce aux Juifs le royaume de Dieu; pour donner plus d'autorité à sa parole, il fait des miracles, il chasse les démons, il guérit les malades, il ressuscite les morts. Clément se décide aussitôt à l'aller trouver. Il quitte Rome en toute hâte, mais, quand il arrive en Judée, le Christ est mort, et ses apôtres seuls prêchent sa doctrine. Le jeune Romain s'attache au premier d'entre eux, à saint Pierre, devient son disciple et assiste à ses discussions avec son terrible rival, Simon le Magicien.

Ces discussions sont de véritables batailles théologiques; elles animent l'opinion et attirent la foule. Quand le peuple sait que le combat va se livrer, il se précipite « comme les flots d'un grand fleuve, » il remplit les places, il envahit les jardins, il franchit les murs, il se presse pour mieux entendre. Les deux adversaires arrivent entourés de leurs amis; ils se placent sur quelque endroit élevé d'où l'on peut les voir, sur les degrés d'un édifice ou la base d'une colonne; ils saluent d'abord l'assistance, puis ils se font des défis l'un à l'autre, comme les héros des poèmes homériques, et la discussion commence. Voilà donc comment on se figurait au second siècle la prédication des apôtres. En réalité, les choses ne s'étaient pas tout à fait passées ainsi, et la doctrine nouvelle avait eu des commencemens plus modestes. Elle ne s'était que rarement produite devant les foules rassemblées. On l'avait prêchée d'abord dans les synagogues, en présence de quelques Juifs pieux, qui attendaient le libérateur. De là elle s'était insinuée dans quelques familles païennes, apportée sans bruit par quelque esclave de l'Orient, accueillie avec avidité par les âmes inquiètes, ébranlées, hésitant entre les opinions diverses, et qui cherchaient, comme le jeune Clément, une doctrine solide. Mais au second siècle, quand furent composées les *Clémentines*, le christianisme était plus répandu, plus

audacieux. Quoique persécuté, il parlait plus haut, il voulait que son début répondît à sa nouvelle fortune; il s'imaginait volontiers que dès le premier jour il avait attiré sur lui les yeux du monde, et qu'il s'était propagé par des prédications triomphantes. Comme la théologie passionnait alors tous les esprits, qu'on ne connaissait pas de plaisir plus vif que de discuter des questions de dogme et de doctrine, on supposa que le premier enseignement chrétien avait été donné sous la forme de tournoi théologique.

La théologie des *Clémentines* n'est pas toujours orthodoxe. Les anciens érudits, et surtout Cotelier, y avaient déjà signalé quelques traces de cette doctrine qu'on appelle l'*ébionisme*, et qui fut si importante pendant les premiers siècles de l'église. La critique de nos jours, plus pénétrante et plus perspicace, en a découvert bien plus encore. En étudiant l'ouvrage à fond et avec un esprit dégagé des préjugés d'école, elle en a mieux compris le caractère et y a fait des découvertes très curieuses. Il est évidemment composé à la gloire de saint Pierre, et l'auteur, selon l'usage, humilie les autres apôtres pour rehausser son héros. On s'en était bien aperçu, mais il est étrange qu'on n'eût pas signalé la façon dont saint Paul y est traité. Il n'est question de lui qu'une fois, encore n'est-il pas désigné par son nom, on l'appelle l'ennemi, *homo inimicus*. On y raconte les persécutions dont il accabla les fidèles après la mort du Christ, ses violences contre saint Jacques et le voyage de Damas entrepris pour achever de perdre les chrétiens fugitifs. Il est évident que l'auteur des *Clémentines* regarde toujours saint Paul comme l'ardent ennemi du christianisme. Pour lui, sa conversion, son apostolat, n'existent pas, ou plutôt il le déteste davantage, il le croit plus dangereux depuis qu'il prêche l'Évangile que lorsqu'il le persécutait. Il ne peut lui pardonner d'avoir appelé les gentils à la bonne nouvelle, il partage toutes les rancunes de ces chrétiens judaïsans qui lui en voulaient mortellement de rompre avec les pratiques de la loi, et de détacher la doctrine nouvelle du tronc antique sur lequel elle avait germé. Sa haine contre lui a même trouvé une façon originale et cruelle de se manifester : il affecte de prêter ses opinions à l'ennemi détesté du christianisme naissant, à Simon le Magicien. Simon y est représenté sans doute avec les traits que la tradition lui donnait : c'est avant tout un enchanteur puissant qui vole dans l'air, marche sur les flots, traverse des montagnes, qui invente des statues animées, des chiens de pierre ou d'airain qui aboient, des faucilles qui moissonnent seules, qui gouverne les élémens et ressuscite les morts; mais comme théologien, c'est à saint Paul qu'il ressemble. Le dessein de l'auteur est manifeste, et il n'est guère possible de nier l'identité des deux personnages. On sait avec quelle

hauteur l'apôtre répond à ceux qui voulaient se mettre au-dessus de lui parce qu'ils avaient fréquenté Jésus et reçu ses leçons de sa bouche. Saint Paul ne veut pas reconnaître qu'il leur soit inférieur, il affirme même que son Évangile vaut mieux. S'il n'a pas vécu avec le Christ pendant sa vie terrestre, il a recueilli ses enseignemens quand il s'est révélé à lui, et il lui semble que cette façon d'être instruit est meilleure. Il a vu Jésus dans sa gloire, il a été en contact direct avec la Divinité, sans être séparé d'elle par l'obstacle du corps. Aussi dit-il aux Galates : « Je vous déclare, mes frères, que l'Évangile que je prêche n'a rien de l'homme, car je ne l'ai point reçu ni appris d'aucun homme, mais par la révélation de Jésus-Christ. » Il se met sans hésiter sur la même ligne que Pierre, à l'occasion même il ne lui ménage pas les remontrances. « Céphas étant venu à Antioche, dit-il, je lui résistai en face, parce qu'il était répréhensible. » Cette querelle remplit les *Clémentines;* Simon y soutient sur l'apostolat les mêmes idées que Paul, et c'est à Paul plus qu'à Simon que saint Pierre répond par ces fougueuses paroles : « Quelqu'un peut-il arriver à la doctrine par une vision? Si c'était possible, pourquoi Dieu aurait-il pris la peine de vivre et de converser avec nous pendant une année entière? Et qui nous force à croire qu'il te soit véritablement apparu? Comment aurait-il pu t'apparaître, à toi qui professes des opinions contraires aux siennes? Si, après avoir été visité et instruit par lui en une heure de temps, tu es devenu apôtre, il te faut répéter ses paroles, interpréter ses dogmes, aimer ses envoyés et ne pas faire la guerre à ceux qui, comme moi, ont vécu familièrement avec lui. Et pourtant tu m'as résisté en face, à moi qui suis la pierre solide et le fondement de l'église (1). »

Si j'insiste sur ce fait curieux, c'est qu'il nous aide à comprendre le caractère de la théologie des *Clémentines :* elle ne ressemble pas entièrement à celle qui se fait dans les écoles; comme elle se rattachait aux polémiques du temps, elle est âpre, passionnée, vivante. Elle remet une époque sous nos yeux, elle nous fait assister aux querelles qui agitaient alors toute la société chrétienne. Souvenons-nous que, dans cette société naissante, on ne se préoccupait pas de la politique, on fuyait d'ordinaire les fonctions administra-

(1) On a signalé un autre passage des *Clémentines* où la ressemblance de Simon le Magicien et de saint Paul est encore plus frappante. Quand Faustus, sous les traits de Simon, s'accuse devant les habitans d'Antioche, il leur dit, pour expliquer sa sincérité inattendue : « Je vais vous dire pourquoi je vous parle ainsi. Les anges de Dieu, pour me punir de m'opposer à la prédication de la vérité, m'ont violemment battu cette nuit. » C'est une parodie manifeste de ce passage de saint Paul aux Corinthiens : « Dieu a permis que l'ange de Satan me donnât des soufflets. »

tives qui forçaient d'aller dans les temples et de sacrifier aux dieux, on avait moins de souci des dignités et des richesses, qui étaient jugées nuisibles au salut. Toute l'activité, toutes les ardeurs de l'esprit se tournaient vers les discussions dogmatiques. C'était à ce moment la grande affaire de tout le monde, car tout le monde y avait part. La religion nouvelle les avait mises à la portée des ignorans et des pauvres, et ils éprouvaient d'autant plus de plaisir à s'en occuper que c'était pour eux un plaisir nouveau. Ces disputes subtiles, qui furent plus tard confinées dans quelques couvens, passionnaient donc toute la communauté chrétienne, et il n'est pas étonnant qu'elles se soient introduites dans la poésie, comme tout ce qui excite les âmes. La théologie, qui ne nous paraît convenir qu'à des traités de scolastique, a donc inspiré les poètes. Elle a produit au ve siècle des ouvrages remarquables, comme l'*Apotheosis* et l'*Hamertigenia* de Prudence, où l'ardeur des sentimens s'unit à la vigueur de la pensée, et la place qu'elle a prise alors dans les œuvres poétiques, elle ne l'a pas tout à fait perdue plus tard, car on la retrouve encore, et non sans éclat, chez Dante et chez Milton.

Le *Pasteur* d'Hermas forme un contraste complet avec les *Clémentines*, et il a dû être pour la poésie chrétienne une source d'inspirations différentes. Le christianisme a toujours eu de ces courans distincts qui se perdent dans sa large unité; ses doctrines peuvent s'approprier à des natures très diverses, il est l'aliment des doux comme des forts, de Minutius Félix et de Tertullien, de Saint-Cyran et de François de Sales, de Bossuet et de Fénelon. Les *Clémentines* s'adressaient aux discuteurs et aux violens; le *Pasteur* d'Hermas fut composé par quelque âme tendre pour les mystiques et les rêveurs. D'abord il y est peu question de dogmes, l'enseignement y est tout moral. Il s'agit moins d'éclairer un homme sur ses croyances que de lui apprendre ses devoirs. Hermas, le héros de l'ouvrage, n'est pas tout à fait un saint. Il est représenté honnête et bon, mais faible. On lui reproche de mal gouverner sa famille, de laisser chez lui trop de licence à sa femme et à ses fils, qui se conduisent mal. Lui-même n'a pas entièrement arraché de son cœur les anciennes affections. Il s'est un jour laissé trop toucher à la vue d'une jeune fille qu'il a connue esclave et que le hasard lui fait retrouver pendant qu'elle se baigne dans le Tibre. « En la voyant, dit-il, je me pris à songer dans mon cœur, et je me disais : Que je serais heureux si je pouvais avoir une épouse si belle et si sage! Ce fut tout, et ma pensée n'alla pas plus avant. » C'était trop : Hermas est coupable « d'avoir rendu hommage à cette créature de Dieu, voyant combien elle était belle. » Il a péché, il faut qu'il soit puni; mais

à quelle peine doit-il s'attendre? quelle expiation Dieu lui demandera-t-il de sa faute? Cette pensée l'attriste et l'épouvante. Que d'autres en devraient être émus alors et troublés comme lui! Le temps était passé des complaisances pour soi-même, des accommodemens avec la vie, de cette morale indulgente qui se pardonne si aisément et garde ses rigueurs pour les autres. Depuis qu'on était si assuré de revivre, qu'on s'attendait à trouver après la mort des punitions ou des récompenses, on avait toujours les yeux sur cet avenir terrible. Après une faute commise, on n'éprouvait plus qu'un désir, on voulait trouver quelque moyen de rentrer en grâce avec ce Dieu qu'on avait offensé; mais ce moyen existait-il? Une école qui a porté différens noms, sans jamais cesser d'exister dans la société chrétienne, proclamait qu'il n'était pas possible de reconquérir l'innocence perdue, et qu'après le baptême il n'y avait plus de pardon pour le pécheur. La morale d'Hermas est moins rigoureuse. Il nous raconte que, pendant qu'il se désespérait, un ange lui est apparu pour le rassurer et lui a dit : « Dieu, qui connaît l'infirmité humaine et la méchanceté du diable, m'a donné le droit d'accorder la pénitence, mais une seule pénitence. Celui qui après avoir été pardonné retombera dans sa faute n'a plus rien à espérer de son repentir, et il ne peut plus désormais s'attendre à se réconcilier avec Dieu. » Un seul pardon, ce n'est guère; je crois qu'il nous serait difficile aujourd'hui de nous en contenter; mais alors les âmes étaient si pleines d'effroi, si inquiètes de l'avenir, qu'on regardait comme un grand bonheur la certitude que les fautes seraient une fois remises, et que tout le monde était tenté de dire avec Hermas : « Seigneur, je revis en entendant ces choses. »

Ce caractère de douceur et de modération se retrouve dans tout l'ouvrage. Les questions qui préoccupaient alors l'église y sont toujours résolues dans le sens le moins rigoureux. Que doit faire le mari, se demandait-on, quand il a surpris sa femme en adultère? La renvoyer, disaient quelques-uns, et considérer le mariage comme rompu. Hermas veut qu'il la garde lorsqu'elle manifeste quelque repentir. S'il la renvoie, il lui défend d'en épouser une autre pour se laisser toujours le droit de pardonner. — Les secondes noces sont-elles permises? Non, répondaient les montanistes et beaucoup d'orthodoxes pieux : celui qui se remarie après avoir perdu sa femme commet un adultère. Ce n'est pas l'avis d'Hermas; il pense qu'il vaut mieux rester seul, mais qu'on peut se remarier sans crime. Cette indulgence indigne Tertullien, qui ne tarit pas d'outrages contre ce « pasteur des débauchés; » mais l'église a jugé comme Hermas. Tous les conseils que donne le *Pasteur* sur la conduite de la vie sont inspirés par le même esprit de sagesse et d'humanité. Il

est bon de jeûner, nous dit-il, mais le jeûne seul ne suffit pas. « Le Seigneur ne désire pas ces abstinences inutiles qui ne sanctifient pas ceux qui se les imposent. Vis dans l'innocence, conserve un cœur pur, suis les préceptes de Dieu, crois fermement que, si tu te préserves de toute mauvaise pensée, de toute mauvaise action, tu as vécu selon sa loi; voilà le jeûne véritable, le jeûne agréable au Seigneur. » La vertu qu'Hermas met au-dessus de toutes les autres, c'est la charité : il l'enseigne, il en donne le goût par de petites paraboles, courtes et naïves, faites pour les pauvres et les ignorans, qui ne quittent pas l'esprit quand une fois elles y sont entrées. Un jour qu'Hermas admire une vigne et un ormeau entrelacés l'un à l'autre, l'ange lui apprend qu'on peut tirer une leçon de ce gracieux spectacle. Cet ormeau stérile, qui aide la vigne à produire de beaux fruits en lui prêtant l'appui de ses branches, c'est l'image du riche et du pauvre. « Le riche a des biens terrestres, mais il est pauvre du côté de Dieu, car il est distrait par le soin de ses richesses, et sa prière a peu d'autorité auprès du Seigneur. Lorsqu'il aura prêté au pauvre l'appui de sa fortune, celui-ci priera pour lui et lui obtiendra les biens spirituels, car le pauvre est riche en prières, et Dieu l'exauce facilement. De cette manière l'un et l'autre s'enrichissent en se faisant du bien. » C'est donc le caractère de cette sagesse d'être pratique et raisonnable; elle a partout un air souriant, elle fuit les exagérations et les folles terreurs. « Ne craignez point le diable, dit-elle, il ne triomphe pas de ceux qui croient de tout leur cœur. » Elle défend qu'on soit triste : « la tristesse est sœur du doute et de la colère. » L'idéal du chrétien pour elle, c'est « l'homme gai, se réjouissant en paix et honorant doucement le Seigneur en toute occasion. »

Il faut remarquer aussi que les femmes semblent bien inspirer l'auteur du *Pasteur* d'Hermas. Toutes les fois qu'il parle d'elles, son ton devient encore plus tendre et plus poétique. Que nous sommes loin avec lui des rudesses de saint Paul! Il est peut-être le premier chez les chrétiens qui ait présenté le tableau de ces rapports fraternels, de cette sorte de galanterie mystique qui s'établit quelquefois entre personnes d'un sexe différent. Hermas nous raconte que l'ange qui s'est chargé de le conduire l'abandonne un soir auprès de douze jeunes filles en lui commandant de l'attendre. Comme il se sait faible, il hésite à obéir et veut s'éloigner, mais elles le retiennent. « Tu nous appartiens, disent-elles, tu ne peux nous quitter. — Où resterai-je donc? — Tu reposeras avec nous comme un frère, non comme un époux, car tu es notre frère, et nous voulons bien habiter avec toi, nous t'aimons. — Et moi, ajoute Hermas, je rougissais à la pensée de rester avec elles. Et voilà que celle qui paraissait

11.593

la première m'entoure de ses bras et me donne un baiser. Puis les autres m'embrassent après elle, comme on embrasse un frère, et m'associent à leurs jeux. Les unes chantaient des cantiques, les autres menaient un chœur de danse. Je me promenais avec elles en silence, et je me sentais rajeuni. La nuit vint, je voulus partir, mais elles me retinrent. Je demeurai au milieu d'elles. Elles étendirent leurs tuniques à terre, me placèrent au milieu, et se mirent à prier. Je priai comme elles, avec autant de constance et de ferveur, et, me voyant ainsi en oraison, elles éprouvaient une grande joie. Je restai ainsi jusqu'au lendemain. » Dans ce charmant tableau, d'une finesse tout antique, où semble par momens revivre le génie riant de la Grèce, l'auteur a dépeint des sentimens que l'antiquité n'a guère connus. C'était une veine nouvelle de poésie délicate et gracieuse, et je n'ai pas besoin de rappeler tout ce que l'art moderne en a tiré (1).

III.

Les œuvres dont il a été question jusqu'ici avaient ce caractère commun que, quoique destinées à servir de préparation et de matière à la poésie, elles étaient écrites en prose. Il nous reste à parler d'essais poétiques véritables, rudes et grossiers encore, mais où la langue et le vers d'Homère sont mis pour la première fois au service de religions ennemies du vieux polythéisme grec. Les chants sibyllins ont attiré de nos jours l'attention de la critique, et ils le méritent par les renseignemens curieux qu'ils peuvent fournir. Ils nous font pénétrer au cœur de ces populations orientales parmi lesquelles est né le christianisme; ils nous montrent comment elles s'accommodaient du présent et les rêves qu'elles formaient pour l'avenir; ils nous apprennent surtout les sentimens qu'excitait chez elles la domination de Rome. C'est ce qui explique le soin qu'on a pris d'en donner des éditions exactes, de fixer l'âge des diverses prophéties, d'essayer de comprendre les intentions de ceux qui les ont imaginées ou qui en ont fait usage (2).

(1) Il y a pourtant, dans le *Pasteur* d'Hermas, à côté de ces passages si gracieux et si tendres, quelques accens plus énergiques. L'ouvrage est écrit à l'approche d'une persécution. L'auteur l'annonce, et il veut y préparer les fidèles. Pour les raffermir, il leur montre par un symbole que l'église ne périra pas. Il la compare à une tour élevée par des anges, dont il nous raconte la construction avec les plus grands détails. Cette tour symbolique est aussi entrée dans les souvenirs de la poésie et de l'art chrétiens. On la trouve figurée dans une peinture des catacombes de Naples, et Prudence s'en est souvenu lorsqu'à la fin de sa *Psychomachia* il nous dépeint le temple mystique que les Vertus triomphantes bâtissent au Seigneur.

(2) La meilleure édition du texte des Sibylles a été publiée par un de nos compa-

Ce ne sont pas les chrétiens qui s'en sont servis les premiers, les Juifs leur en avaient donné l'exemple. C'était, comme on sait, une des vertus de ce peuple énergique que ses désastres n'affaiblissaient pas ses espérances; au contraire elles se sont accrues et précisées par ses désastres même. Il n'avait jamais une vue plus nette de sa mission et un espoir plus assuré de son triomphe que lorsqu'il était malheureux. A chaque coup qui le frappait, il sentait le besoin, pour se raffermir, de se rappeler les promesses qui lui avaient été faites, il écoutait ses prophètes qui venaient lui révéler que ses malheurs étaient la suite de ses fautes, mais qu'ils touchaient à leur terme, et que la délivrance approchait. « Mettez la faucille aux blés, lui disaient-ils, car la moisson est mûre. Venez, foulez! le pressoir est plein, les cuves débordent. » Leur assurance est incroyable, ils annoncent avec des détails infinis « la journée de Jéhovah, la grande et redoutable journée! » ils ne craignent pas d'être démentis; ils fixent l'année et le mois où les méchans « seront consumés comme le chaume, » où la peste, la famine, le carnage, désoleront les ennemis du peuple de Dieu, où ils périront en si grand nombre « que pendant sept ans on se chauffera en Israël avec le bois de leurs armes. »

Ces croyances étaient restées vivantes chez les Juifs de tous les pays; on les conservait pieusement hors de la terre-sainte comme dans la Palestine. Depuis la captivité de Babylone, les Israélites s'étaient répandus dans toute l'Asie, se mêlant aux autres peuples sans se laisser tout à fait absorber par eux. Ils étaient nombreux, surtout dans la grande ville commerciale d'Alexandrie, et parmi cette population cosmopolite, tout occupée d'affaires et d'études, ils se faisaient remarquer par leur industrie et leurs richesses. Là, ils avaient rencontré une séduction puissante à laquelle on ne résistait guère, et, comme tout le monde, ils s'y étaient laissé vaincre. Mal-

triotes, M. Alexandre, membre de l'Académie des Inscriptions. Cet ouvrage l'a occupé toute sa vie, aussi les *excursus* qu'il y a joints sont-ils pleins d'une érudition solide et étendue. Le livre de M. Vernes sur l'*Histoire des idées messianiques* résume d'une manière intéressante et solide le travail de la critique française et allemande sur une des questions les plus délicates de l'histoire des origines du christianisme. Celui que M. Delaunay a intitulé *Moines et Sibylles* manque quelquefois de précision et de rigueur scientifique. Ce qu'il dit des sibylles est assurément la meilleure partie de son ouvrage; la traduction qu'il donne de leurs vers est bien faite, je la lui ai souvent empruntée. Peut-être est-il trop tenté de morceler ces divers chants sibyllins. Toutes les fois que se trahit quelque manque d'ordre ou de suite, il croit que c'est un oracle nouveau qui commence; mais il est dans la règle que des prophéties ne soient pas parfaitement raisonnables et suivies, et quand M. Delaunay nous dit que ces poètes ne pouvaient pas se permettre trop de désordre « parce qu'ils écrivaient en grec et qu'ils s'adressaient à des Grecs, » il oublie que les Grecs ont été ravis de Pindare, qui ne se pique pas de suivre bien exactement sa pensée.

gré leur défiance des mœurs étrangères, la civilisation grecque les avait charmés; ils quittèrent peu à peu leur vieille langue pour celle qu'on parlait à la cour des Ptolémées, ils lurent Homère et Platon, et même ils s'exercèrent à les imiter. Au fond pourtant ils étaient restés Juifs. Invinciblement attachés au culte de leurs pères, ils avaient horreur des idoles et n'entraient pas dans les temples. Les railleries cruelles des Grecs et cette sorte d'abaissement où on les tenait ne les empêchaient pas de se regarder comme la nation choisie, de conserver dans leur âme l'orgueil d'être les seuls à connaître et à prier le vrai Dieu, et l'assurance qu'un jour tous les peuples de la terre partageraient leur croyance. Quand la pauvre Judée, attaquée dans sa foi par le roi de Syrie, osa lui résister, quand les Macchabées parvinrent, à force d'héroïsme, à chasser l'étranger et à restaurer dans Jérusalem le culte national, les Juifs d'Égypte applaudirent de tout leur cœur à la victoire de leurs frères. Quelques-uns, émus par ce grand succès qui confirmait leurs anciennes espérances, s'étaient demandé si les temps prédits tant de fois par les prophètes n'étaient pas venus, si Dieu n'allait pas enfin se manifester, détruire ses ennemis et établir sur le monde la domination de son peuple. Il y en eut qui, dans la plénitude de leur espoir, chantèrent d'avance l'événement qu'ils croyaient prochain. Pour en hâter la venue, ils eurent l'idée de s'adresser aux Grecs qui les entouraient, de les exhorter à renoncer à leurs idoles et à se convertir au vrai Dieu. Comme ils pensaient bien que, présentées en leur nom, ces exhortations ne produiraient pas un grand effet, ils n'hésitèrent pas à inventer d'anciennes prophéties qui annonçaient les temps nouveaux. S'ils avaient eu des Juifs à convaincre, ils auraient fait parler Isaïe ou Daniel; pour se faire écouter des Grecs, ils choisirent naturellement des prophétesses qui jouissaient auprès d'eux de beaucoup de crédit. De tout temps, les vieilles sibylles avaient été fort populaires dans la Grèce et en Italie, on pensa que les vérités qu'on voulait apprendre aux païens seraient mieux accueillies dans leur bouche, et l'on fabriqua sans scrupule de faux oracles sibyllins.

Le plus ancien de ces oracles porte sa date avec lui : on reconnaît à des indices certains qu'il est contemporain du triomphe des Macchabées. L'auteur, qui connaît l'histoire et la mythologie des Grecs, et qui a lu Hésiode en même temps que la Bible, fait d'abord un tableau des différens âges du monde, dans lequel il est question à la fois de la tour de Babel et des Titans, de Jéhovah et de Jupiter, des Israélites et de la Grèce. Il y insiste sur les misères qui ont accablé la race des hommes, et sur celles qui la menacent dans l'avenir : ces fléaux dont ils souffrent sont envoyés par Dieu

pour les punir « d'abandonner le droit chemin et les œuvres de justice, d'honorer les idoles et de fléchir le genou devant l'œuvre de leurs mains. » La sibylle les conjure de se corriger et de revenir au culte du Dieu véritable. Elle s'adresse surtout aux Grecs, à qui elle témoigne une sympathie particulière. « O Grèce, dit-elle, pourquoi as-tu mis ta foi en des chefs mortels, qui ne peuvent éviter de finir par la mort? Pourquoi offres-tu de vains présens à des gens qui ne sont plus rien et sacrifies-tu à des idoles? Qui t'a mis cette erreur dans l'esprit? qui t'a poussée à te conduire ainsi et à t'éloigner de la face du grand Dieu? » Heureusement l'idolâtrie et la corruption ne règnent pas dans le monde entier. Le Seigneur s'est réservé un peuple dont la sibylle se plaît à célébrer les vertus. « Chez eux, dit-elle, on ne connaît pas l'avarice, qui engendre la guerre et la famine cruelle. Toutes choses y sont réparties avec une juste mesure dans les champs et dans les villes. Ils ne se livrent pas entre eux à des larcins nocturnes, ils ne s'entre-volent pas les troupeaux de bœufs, de brebis ou de chèvres. Le voisin n'arrache pas la borne du champ de son voisin, le riche ne tracasse pas le pauvre et n'opprime pas la veuve; au contraire, il leur vient en aide par des dons continuels de froment, de vin et d'huile. Toujours l'homme opulent garde une part de la moisson pour ceux qui ne possèdent rien : ainsi accomplissent-ils la parole du grand Dieu, inscrite dans les chants de la loi. » Il me semble qu'on sent à ces beaux éloges le plaisir que prend un Juif obscur à se relever lui-même et sa race en face de ces païens qui l'insultent. Cependant ce peuple choisi n'a pas toujours été fidèle et heureux; il a quelquefois méconnu la loi du Seigneur, et « le malheur l'a visité, » mais le temps de sa délivrance et de sa domination approche. La sibylle en fixe l'époque avec précision : c'est quand régnera sur l'Égypte le septième roi de la dynastie macédonienne, c'est-à-dire au moment même où chante le poète, que l'idolâtrie doit finir et le règne de Dieu commencer sur la terre. Ce grand événement sera précédé par des calamités terribles que la sombre imagination du prophète se plaît à décrire. Il montre « la terre, qui produit tout, secouée par la main de l'Immortel. Les poissons de la mer, les quadrupèdes, les familles innombrables des oiseaux, les âmes des hommes frissonnant sous sa face; les grottes, dans les montagnes élevées, pleines de cadavres, les remparts solidement construits tombant d'eux-mêmes et laissant les hommes infortunés sans défense, parce qu'ils ont méconnu la loi et le jugement de Dieu; enfin la plainte et la clameur des mourans s'élevant de la terre immense; puis tous, muets, étendus, baignés dans leur sang, devenant la proie des bêtes féroces, qui se rassasient de leur chair. »

Mais ces malheurs sont les derniers qu'éprouvera le monde. Une fois les méchans punis et le « jour de Jéhovah » passé, l'ère messianique commence. « Alors les villes regorgeront de biens, les champs seront fertiles; plus de glaives, plus de tumulte sur la terre, plus de ces tressaillemens profonds qui secouent le sol gémissant; plus de guerre, plus de sécheresse, plus de famine, plus de grêle malfaisante et meurtrière pour les fruits... Alors surgira un royaume qui durera éternellement et s'étendra sur l'humanité entière, et de toute la terre on portera de l'encens et des présens au temple du grand Dieu. »

Tels étaient les rêves que formaient quelques Juifs pieux, près de deux cents ans avant le Christ. Cet oracle sibyllin, le plus ancien de ceux qui nous soient parvenus, contient déjà ce qui sera dans tous les autres. La forme est trouvée; elle servira fidèlement pendant cinq siècles, de Ptolémée Philométor jusqu'à Constantin, aux impatiens, aux opiniâtres, aux exaltés, pour exprimer leurs désirs et leurs espérances. Tous ceux qu'anime l'ardeur du prosélytisme en useront comme d'un moyen commode de répandre leurs croyances. Ils chargeront la sibylle de prêcher l'unité de Dieu, la chasteté, la charité (1), la venue du Messie et la gloire qui attend Israël dans le monde renouvelé, toutes vérités dont la sibylle devait être la première assez surprise: ils lui feront railler en termes amers le culte des faux dieux et annoncer avec des accens de triomphe la chute prochaine de l'idolâtrie. « Isis, dira-t-elle, déesse infortunée, tu resteras seule sur les bords du Nil, comme une ménade furieuse sur les rivages desséchés de l'Achéron, et sur toute la terre il n'y aura plus aucun souvenir de toi. Et toi, Sérapis, tu gémiras assis sur les ruines de tes temples, et l'un de tes pontifes, encore couvert de sa robe de lin, dira : Venez ici, élevons un autel au vrai Dieu. Venez, et quittons toutes les croyances de nos pères, qui faisaient des sacrifices à des divinités de pierre et d'argile. Changeons de sentimens; prions le Dieu immortel, créateur de tout, qui n'a pas été créé, le père et le roi des âmes, qui doit toujours exister. »

Les chants sibyllins ne contiennent pas seulement des prédications morales et religieuses; on y trouve partout des protestations violentes contre la domination romaine. C'est ce qui en fait le principal intérêt pour nous : les vaincus, les opprimés, y ont déposé leurs plaintes, et ils sont le seul souvenir qui nous reste des haines qu'a soulevées le grand empire. Les actes officiels conservés par les inscriptions, les discours des rhéteurs, les vers des poètes de cour

(1) Citons en passant un beau mot d'un de ces oracles qui veut montrer comment Dieu récompense la charité. « Donnez-moi la semence, dit-il, je vous rendrai la moisson. »

renferment à toutes les pages la glorification de Rome et de ses maîtres; nous avons ici le cri de colère et de vengeance des victimes qui ne se sont pas résignées à souffrir. Il faut rendre cette justice aux poètes sibyllins qu'ils n'ont jamais varié dans leurs sentimens. Dès le premier jour, et avant même d'avoir subi le joug des Romains, ils détestaient Rome. Son pouvoir n'était encore qu'une menace lointaine, ses légions n'avaient pas paru en Égypte et en Syrie, que déjà ils la signalaient à tout le monde comme le grand ennemi et le grand danger. Dans ce vieil oracle sibyllin, que je viens d'analyser, on essaie de réunir tous les peuples contre les Romains; on les représente comme des barbares qui pillent les villes et brûlent les palais, comme des conquérans avides, « dévorés par la soif exécrable de l'or, » comme des impies livrés aux plus honteuses débauches, « qui emmènent les enfans et les épouses, arrachées du lit conjugal et tombant suppliantes sur leurs faibles genoux. » On les détestera bien davantage quand on les aura connus de plus près. Le monde une fois conquis, les imprécations redoublent. Tous ces poètes, divisés souvent d'opinions et qui appartiennent à des religions différentes, s'accordent entre eux dans la haine qu'ils ressentent pour Rome, dans la joie qu'ils éprouvent à lui annoncer qu'elle sera punie et à décrire d'avance son châtiment. « Malheur, malheur à toi, lui disent-ils, Furie, amie des vipères; tu t'assiéras, veuve de ton peuple, le long du rivage, et le Tibre pleurera sur toi comme sur une épouse délaissée, parce que tu avais le cœur cruel et l'âme impie. Tu ne connaissais pas la puissance de Dieu, tu ne savais pas le coup qu'il se préparait à frapper. Tu disais : Il n'y a que moi, et personne ne pourra me vaincre! Maintenant Dieu, qui est le maître de tout, a détruit tous les tiens, et il ne restera pas de trace de toi sur la terre... Méchante ville, qui retentissais des chants de fête, garde le silence. Dans tes temples, les jeunes filles n'entretiendront plus le feu qui brûlait toujours; tes autels n'auront plus de sacrifices... Tu baisseras la tête, superbe Rome, le feu te dévorera tout entière, tes richesses périront, les loups et les renards habiteront tes ruines, tu seras déserte et comme si tu n'avais jamais été. » Loin d'être ému de cette grande catastrophe, le poète y applaudit et l'appelle; il souhaite y assister, il est impatient de jouir de ce spectacle : « Quand aurai-je le plaisir de voir ce jour terrible pour toi, Rome, et pour toute la race des Latins! »

Ces grands éclats de colère ne laissent pas de paraître surprenans. C'est l'opinion générale que les peuples vaincus se sont assez vite résignés à la domination de Rome; on suppose qu'ils étaient heureux de faire partie de ce vaste empire, défendu par une administration vigoureuse contre l'anarchie intérieure, protégé par

la vaillance des légions contre les menaces de l'étranger; on ajoute une confiance entière à tous ces témoignages de reconnaissance que le monde prodiguait à ses maîtres pour le bien-être et la paix qu'ils faisaient régner partout. Voici pourtant des voix discordantes dans ce concert d'acclamations. Elles parlent plus bas que les autres, elles s'entourent volontiers d'obscurités, elles essaient de dérouter les soupçons en s'enveloppant dans une phraséologie prophétique; en réalité, elles sont faciles à saisir et s'expriment avec une violence incroyable. Il y avait donc, au milieu de cette satisfaction générale, des gens qui se plaignaient, qui détestaient les Romains, qui prévoyaient et souhaitaient la ruine de la ville éternelle. Il faut assurément tenir compte de ces plaintes, mais, pour ne pas leur accorder trop d'importance, remarquons d'abord que tous ces mécontens viennent du même pays : c'est de l'Asie qu'ils sont originaires, et l'on sait que cette contrée s'est moins aisément pliée que les autres à la suprématie romaine. Rome s'assimila sans peine toute l'Europe occidentale, mais l'Asie lui a toujours un peu échappé : on n'y parlait pas sa langue, on y dédaignait sa littérature, on n'y a jamais adopté ses usages. Cette race légère de « petits Grecs, » qui s'était abattue sur tout l'Orient après Alexandre, qui avait pris les défauts des pays nouveaux qu'elle habitait sans perdre les siens, était restée surtout vaniteuse et insolente. Comme elle avait conscience de ses qualités, qu'elle se sentait si souple, si vive, si propre à tout (1), elle se croyait supérieure à ces lourds Romains, dont elle était forcée de subir le joug. Tout en les flattant beaucoup, elle ne les aimait guère, et ne résistait pas toujours au plaisir de se moquer d'eux. Sénèque dit de l'Égypte qu'elle mettait son esprit à dire des impertinences de ceux qui la gouvernaient (*in contumeliam præfectorum ingeniosa provincia*), et nous savons que la populace d'Antioche se permit un jour de rire d'un empereur au théâtre et devant lui. Voilà le milieu d'où les poètes sibyllins sont sortis; il était, comme on le voit, très mal disposé pour Rome et les préparait à lui être contraires. Il faut donc se garder d'étendre au monde entier les sentimens qu'ils expriment. C'est Antioche, c'est Alexandrie, qui se plaignent dans leurs vers passionnés, et ils traduisent surtout les colères et les rancunes de quelques provinciaux de l'Asie. Du reste ils ne cherchent pas à le cacher; ils nous disent ouvertement quel est le pays dont l'intérêt les préoccupe et dont ils veulent venger les outrages. « Autant de richesses et de tributs Rome a enlevés à l'Asie, trois fois autant et plus encore l'Asie en reprendra sur Rome, qui paiera ses crimes avec usure. Au-

(1) *Græculus esuriens in cœlum, jusseris, ibit.*

tant d'esclaves sont allés d'Asie dans les demeures des Italiens, vingt fois autant d'Italiens s'en iront servir en Asie dans l'outrage et la pauvreté ! »

Ce qu'il est plus important encore de remarquer, c'est que la religion est le seul motif de la colère des poètes sibyllins; ils en veulent beaucoup moins à Rome de leur enlever leur indépendance que d'attaquer leur dieu. En somme, les nationalités ont peu résisté à la domination romaine; elles se sont effacées devant elle ou accommodées à sa suprématie; mais les religions sont plus tenaces, et Rome n'en aurait pas eu aussi aisément raison. On sait qu'en général elle les a respectées; jamais elle n'a cherché à détruire celle des peuples qu'elle venait de vaincre (1), ou à leur imposer la sienne; c'est cette sagesse qui lui a rendu la conquête du monde plus facile. Le judaïsme et le christianisme sont les deux seuls cultes qu'elle ait maltraités, et il faut regarder les chants sibyllins comme une réponse à cette intolérance. Dès lors les emportemens qu'on y trouve s'expliquent : les haines religieuses sont seules capables de ces violences. Seules aussi elles peuvent donner à ceux qu'elles possèdent une opiniâtreté d'espérance qui résiste à tous les mécomptes et que rien ne peut décourager. Les chrétiens et les juifs, victimes de la force, avaient remis leur vengeance à Dieu, et ils attendaient avec une confiance inébranlable ce jour annoncé par leurs prophètes où leurs ennemis devaient être exterminés. Ils étaient si convaincus de cette grande catastrophe finale qu'ils en voyaient partout des signes manifestes, et qu'ils en fixaient hardiment la date. Quand cette date était passée sans avoir amené l'événement prédit, ils se contentaient d'en reculer le terme et recommençaient à l'attendre avec la même intrépidité. C'est ainsi qu'ils ont vécu pendant plusieurs siècles, sans que ces délais et ces démentis aient jamais porté la moindre atteinte à leur certitude. L'*Apocalypse* de saint Jean nous montre combien ils se croyaient sûrs, à la mort de Néron, de tenir leur vengeance. Les guerres civiles et les désordres de tout genre qui troublèrent alors l'empire semblaient leur donner raison : l'antechrist allait paraître, déjà les fléaux commençaient à se déchaîner sur les peuples, et le monde ne pouvait pas tarder à être détruit et renouvelé. Tout se remit pourtant, et l'empire sortit plus fort de cette crise. La confiance des sibylles n'en fut pas ébranlée; pendant qu'autour d'elles on paraissait croire que Rome s'était rajeunie avec les Flaviens, elles

(1) Je ne parle pas de celles qu'elle poursuivit pour des motifs d'humanité. Elle ne permit pas aux druides dans la Gaule et aux prêtres de Saturne en Afrique d'immoler des enfans à leurs dieux. Tibère surtout se signala par les mesures sévères qu'il prit pour empêcher ces crimes.

persistaient à prédire que la fin des choses approchait. L'éruption du Vésuve, qui produisit partout un grand effet, les confirma dans leur opinion. « Quand les entrailles de la terre italienne, disaient-elles, seront déchirées, quand la flamme s'élancera jusqu'au vaste ciel, consumant des villes, faisant périr des hommes et remplissant l'air immense d'une nuée de cendres obscures; quand des gouttes tomberont d'en haut, rouges comme le sang, reconnaissez alors la colère du Dieu céleste, qui veut venger la mort de ses justes. » Sous Trajan, sous Marc-Aurèle, pendant cette période des Antonins, qui nous semble si heureuse et si belle, sous Commode, sous les Sévère, les poètes sibyllins annonçaient, sans se déconcerter, l'approche du grand événement qu'ils appelaient de leurs vœux. Tout leur servait de prétexte pour l'attendre et l'espérer. Au milieu de ce calme profond de la paix romaine, tant célébré par les poètes, ils croyaient toujours entendre le bruit affreux de la machine qui se disloquait. Les moindres accidens qui troublent la vie des empires les plus solides, une peste, une défaite, une famine, une sécheresse ou une inondation, tout prenait pour eux des significations effrayantes; quelquefois ils se livraient à des calculs cabalistiques et trouvaient un sens mystérieux dans la rencontre fortuite de quelques chiffres; enfin, à défaut de tout autre indice, la corruption même du vieux monde romain, que s'exagéraient aisément ces sectaires rigides, suffisait pour leur faire croire qu'ils assistaient aux abominations des derniers jours. « Quand la piété n'existera plus chez les hommes, disaient-ils, ainsi que la justice et la foi, qu'ils en seront venus au comble de l'audace et ne mettront plus aucune mesure dans l'outrage, qu'ils n'auront aucun souci des justes et qu'ils en viendront à ce point d'iniquité de vouloir les détruire tous, qu'ils se réjouiront de les combler d'injures et seront fiers d'avoir les mains rouges de sang; alors ne croyez pas que Dieu restera sans rien faire. Soyez sûrs au contraire qu'il se prépare à frapper toute la génération coupable! »

On est un peu surpris de trouver des chrétiens parmi ces ennemis acharnés de l'empire. Il est bien vrai que Tacite prétend qu'ils étaient convaincus de haïr le genre humain (*odio generis humani convictos*), ce qui, dans la bouche d'un Romain, veut dire qu'on les accusait de haïr Rome; mais les apologistes les défendent de ce reproche. Ils soutiennent que les empereurs n'avaient pas de sujets plus soumis et qu'ils répondaient aux rigueurs dont on les accablait par une inébranlable fidélité. Tertullien, qui n'est pas suspect de complaisance pour l'autorité, affirme à plusieurs reprises qu'ils n'ont pris part à aucun complot et que les princes ne les ont jamais trouvés parmi les rebelles; il les représente priant Dieu, dans leurs ora-

toires, pour les empereurs qui les maltraitent, et demandant pour eux « une longue vie, un règne heureux, une famille unie, des armées victorieuses, un sénat fidèle, un peuple soumis et l'univers en repos. » Ces sentimens, on n'en peut douter, étaient ceux des chefs de l'église et du plus grand nombre des fidèles. Les évêques ont toujours prêché le respect des puissances; hommes de gouvernement et d'action, ils cherchaient à s'accommoder autant que possible avec l'autorité civile et se seraient gardés de l'irriter par des bravades insolentes. Les simples chrétiens, surtout dans l'Occident, n'oubliaient pas qu'ils étaient Romains. Les persécutions même ne les changeaient pas; plus on les frappait, plus ils éprouvaient le besoin de se montrer soumis et fidèles pour désarmer leurs ennemis. Il faut reconnaître pourtant qu'ils n'étaient pas tous aussi résignés. Il y en avait que l'injustice et la cruauté des persécuteurs jetaient hors d'eux-mêmes, qui rendaient à ce pouvoir odieux haine pour haine, et qui, ne pouvant lui répondre par la force, se soulageaient au moins par la menace. Ceux-là, les chants sibyllins nous révèlent leur existence et leurs sentimens, et, comme ils devaient être en somme assez nombreux, il est bon d'en tenir compte et d'essayer de les connaître. Ils appartenaient surtout à ces populations orientales que la domination romaine n'avait qu'entamées; de plus ce devaient être d'ordinaire de pauvres gens : comme ils n'avaient rien à conserver, ils ne savaient aucun gré à l'empire de maintenir l'ordre et la paix. C'étaient surtout des esprits remuans, audacieux, peu capables de mesure, mal faits pour l'obéissance; ils devaient former dans les communautés chrétiennes le parti des insubordonnés et des radicaux. On a signalé chez eux une âpreté singulière de revendications démocratiques. Dans leurs rêves d'avenir, ils imaginent d'abord un pays et un temps où les biens seront mis en commun : « La terre alors sera partagée entre tout le monde. On ne la divisera pas par des limites, on ne l'enfermera pas dans des murailles. Il n'y aura plus de mendiant ni de riche, de maître ni d'esclave, de petits ni de grands, plus de rois, plus de chefs; tout appartiendra à tous. » On dira peut-être que ce ne sont là que des rêves de l'âge d'or, ou des souvenirs de la vie des premiers chrétiens; mais il y a partout, dans ces souvenirs et ces rêves, un accent de passion où l'on sent la rancune d'anciennes souffrances. La même violence se retrouve dans leurs invectives contre les riches. « Pour agrandir leurs domaines, disent-ils, et se faire des serviteurs, ils pillent les misérables. Ah! si la terre n'était pas assise et fixée si loin du ciel, ils se seraient arrangés pour que la lumière ne fût pas également répartie entre tous. Le soleil, acheté à prix d'or, ne luirait plus que pour les riches, et Dieu aurait été

contraint de faire un autre monde pour les pauvres. » Ceux qui s'expriment ainsi sont presque tous des juifs ou des chrétiens judaïsans; leur dieu est resté le vieux Jéhovah armé de tonnerres et d'éclairs; leurs doctrines sont dures, ils ont une incroyable puissance de haine, ils ne parlent guère que pour menacer. A tous ceux qu'ils détestent, ils montrent sans cesse, comme un épouvantail, le jugement et l'enfer. Médiocres souvent dans le reste, ils se relèvent dans ces descriptions du dernier jour et des supplices que leur imagination aime à se représenter. « Malheur aux femmes qui verront ce jour-là! dit l'un d'eux. Une nuée sombre entourera le monde immense, du côté de l'aurore et du couchant, au midi et au nord. Un grand fleuve de feu coulera du ciel et dévorera toute la terre. Alors les flambeaux célestes se heurteront les uns contre les autres. Les étoiles tomberont dans la mer et le monde semblera vide. Atteinte par ce fleuve de feu qui la poursuit, toute la race des hommes grincera des dents quand elle sentira le sol s'enflammer sous ses pieds. Tout sera changé en poussière. Aucun oiseau ne traversera plus l'espace, aucun poisson ne fendra plus la mer, aucun bœuf ne tracera plus de sillon dans la plaine; on n'entendra plus le bruit des arbres agités par le vent, mais toutes les créatures viendront à la fois brûler dans la fournaise divine... Là, ils pleureront tous ensemble, pères, mères, enfans à la mamelle, et jamais ils ne se rassasieront de pleurer. On ne distinguera pas les gémissemens de l'un de ceux de l'autre, mais on entendra mugir à la fois tout le vaste Tartare. Tous grinceront des dents, dévorés par la soif et la douleur; ils appelleront la mort à leur aide, mais la mort ne viendra pas. Il n'y a plus de mort pour eux, plus de nuit, plus de repos! » Les doctrines de ces chrétiens judaïsans ont disparu de l'église, mais ce tour d'imagination sombre, ces peintures de l'enfer et du dernier jugement, ces terreurs de l'autre vie y sont restées. Elles ont pris de bonne heure une grande place dans la poésie chrétienne. C'est d'elles que s'est inspiré surtout un des premiers et des plus grands poètes de l'Orient, saint Éphrem; ses *Chants des morts*, si originaux, si curieux, sont pleins du souvenir des sibylles. Elles ont aussi pénétré de bonne heure en Occident et y sont devenues vite populaires. Saint Augustin nous dit que de son temps il en circulait des traductions « en vers boiteux et peu latins, œuvre de quelque poète ignorant; » sous cette forme barbare, ces chants étaient bien accueillis du peuple et répandaient partout la frayeur du jugement dernier. Tout le moyen âge a tremblé devant ces menaces terribles, et il serait aisé d'en suivre la trace chez tous les poètes de ce temps, depuis saint Éphrem jusqu'à Dante.

On voit qu'il était bien vrai de dire que la poésie chrétienne est

sortie tout entière de ce grand mouvement des deux premiers siècles. Ceux qui ne commencent à l'étudier que quand elle se produit pour la première fois dans des œuvres régulières, c'est-à-dire après l'époque de Constantin, en ignorent les véritables origines. Il faut la prendre à sa source, si l'on veut la bien connaître. Du reste cette étude présente un intérêt plus général qu'on ne croit, et l'utilité n'en est pas bornée à la poésie chrétienne seule. Il est d'ordinaire très difficile de remonter aux origines des grandes littératures : elles naissent dans des siècles reculés et primitifs qui ne laissent d'eux que peu de souvenirs. On les saisit quand elles éclatent au grand jour par des chefs-d'œuvre, mais les débuts obscurs et les lentes préparations échappent. Qu'y avait-il en Grèce avant l'*Iliade*, et que doit Homère aux rhapsodes inconnus qui chantaient avant lui? Nous ne le saurons jamais; mais nous savons ce qui a précédé les grands poètes chrétiens. Cette première période, où ce qui sera la matière de leurs chants fermentait et s'élaborait dans les âmes émues, n'est pas tout à fait interdite à nos investigations. Nous pouvons saisir ces types, ces légendes, ces récits merveilleux, dont ils se sont tant servis, presqu'au moment où les crée l'imagination populaire. Les premiers ouvrages où ils sont recueillis, les évangiles apocryphes, les *Clémentines*, le *Pasteur* d'Hermas, les chants sibyllins, nous les livrent sous leur forme la plus ancienne, et avant qu'un grand artiste leur ait donné la marque de son génie particulier. Nous les voyons sortir pour ainsi dire de l'émotion générale, œuvre commune et anonyme, que l'avenir ne fera que développer sans y rien ajouter d'essentiel, et qui suffira à exciter et à nourrir pendant des siècles l'art et la poésie des temps modernes.

Ainsi, dès le temps de Constantin, les élémens et la substance de la poésie chrétienne existent : c'est beaucoup sans doute, et le plus difficile est fait. Que lui reste-t-il à trouver pour produire des œuvres qui méritent de prendre place à côté des chefs-d'œuvre anciens? Il faut qu'elle apprenne à revêtir ce fond d'une forme qui lui soit appropriée, qu'elle plie ces vieilles langues classiques, le grec et le latin, qui ont leurs habitudes prises, leurs règles et leurs traditions, à exprimer des idées nouvelles dans un style qui, sans choquer les chrétiens pieux, ne surprenne pas trop les admirateurs de l'art antique, — problème délicat qui ne fut résolu que sous Théodose, après des tâtonnemens et des essais de tout genre, dont l'histoire mérite d'être racontée.

GASTON BOISSIER.

LE
MAJOR FRANS

SECONDE PARTIE (1).

IV.

LÉOPOLD DE ZONSHOVEN A M. WILLEM VERHEYST, A BATAVIA.

Quand je me réveillai, la clarté du jour pénétrait victorieusement par l'unique fenêtre de service, dont je n'avais pas voulu fermer les volets dans l'espoir chimérique de voir lever le soleil sur un beau paysage de Gueldre. J'avais conclu de l'heure assez tardive du premier déjeuner qu'on ne se levait pas de très bonne heure au château, et l'idée me vint de faire une promenade matinale. Je marchais doucement pour ne réveiller personne, mais je rencontrai dans le vestibule Frits, qui me fit silencieusement le salut militaire; la porte du perron était grande ouverte, et je m'acheminai vers la ferme dont j'avais aperçu le toit de ma fenêtre.

Cette ferme était à moi, puisque le vieux général avait dû la vendre et qu'Overberg l'avait achetée pour le compte de tante Sophie; cependant les fermiers étaient restés, et je pouvais, sous prétexte d'y boire une tasse de lait, faire un peu causer les bonnes gens sur les habitans du château et particulièrement sur certaine habitante que bien vous devinez. Mon imagination battait déjà la campagne, plus encore que mes jambes, lorsqu'au fond d'une avenue de pins je découvris Frances elle-même, qui, un petit panier à la main, revenait déjà de la ferme, objet de mes recherches. Elle me reconnut aussi de loin, et fit un mouvement comme si elle eût voulu m'éviter. Était-ce rancune de la veille? ne me pardonnait-

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin 1875.

elle pas d'avoir repoussé son intervention dans la partie de cartes? lui déplaisait-il de se montrer à moi avec un vilain châle gris et un chapeau de jardin très défraîchi? Quoi qu'il en soit, elle prit son parti et vint bravement à ma rencontre.

— Sommes-nous de nouveau bons amis? lui dis-je en prenant la main qu'elle me tendait et en lui souhaitant le bonjour; vous m'avez bien un peu boudé hier soir.

— Non, mon cousin, dit-elle, je ne vous boudais pas, j'étais chagrine. Je comprenais bien que vous m'en vouliez, que mes manières vous paraissaient inconvenantes; mais, voyez-vous, je ne puis supporter la vue d'aucune bassesse. Je craignais que, pour flatter mon grand-père en le prenant par son faible, vous ne fussiez sa dupe, et... tenez, je flairais un guet-apens.

— Allons donc! Quand même vos soupçons eussent été fondés, ne sentez-vous pas qu'il était au-dessous de moi de demander grâce?

— C'est vrai; pourtant ne vous ai-je pas dit d'avance que j'avais de mauvaises manières?

— Pas précisément, Frances; vous avez plutôt un certain besoin de domination...

— Peut-être; mais enfin je voulais venir à votre aide...

— C'est cela, en disposant de moi comme d'un objet à vous appartenant. Comment vous, si fière, pouvez-vous admettre qu'un homme consente à être le protégé d'une femme?

— Vous avez encore raison, un tel homme... ressemblerait trop à beaucoup d'autres. Ceci reconnu, avouez que vous avez pris de bien haut ma pauvre petite intervention.

— Pardonnez-moi, Frances; notre amitié est une plante encore délicate qu'il faut cultiver avec soin sans lui permettre le moindre mauvais pli.

— Si vous prenez cette amitié tellement au sérieux, dit-elle en rougissant un peu, je vous accorde que vous étiez dans votre droit. Vous reconnaîtrez cette concession de ma part en me promettant que vous allez oublier toutes mes taquineries d'hier soir, sans arrière-pensée, n'est-ce pas?

J'étais de nouveau sous le charme. — Sans autre arrière-pensée, m'écriai-je tout transporté, que celle de tout ce qu'il y a d'aimable en vous, — et je lui pris une main que je baisai tendrement.

— Léopold, Léopold! que faites-vous? me dit-elle sourdement en retirant brusquement sa main, oubliez-vous à qui vous tenez un tel discours, oubliez-vous que je suis... le major Frans?

— Je ne veux plus rien savoir du major Frans, lui répondis-je, je ne connais plus que ma cousine Frances Mordaunt, — et je lui pris de nouveau une main que je passai sous mon bras. Elle me laissa faire avec une singulière expression d'abattement. Je venais

de remporter un nouveau succès d'avant-poste, mais j'étais encore bien loin de la grande victoire. Je voulus lui enlever le panier qu'elle portait et qui contenait des œufs frais, elle refusa net. J'appris qu'elle avait été de bon matin à la ferme pour soigner un patient, et ce patient était son chien, qui s'était cassé une patte en sautant après elle une haie qu'elle avait franchie, intrépide amazone, sur son cheval Tancrède. L'accident avait eu lieu près de la ferme, elle y avait déposé la pauvre bête, qui ne se laissait panser que par elle. Le vétérinaire promettait la guérison, seulement le chien resterait boiteux. — Encore un chagrin que je m'attire à moi-même, ajouta-t-elle; si du moins les autres pouvaient, comme celui-ci, aboutir à une demi-compensation! — Et elle soupira.

— N'êtes-vous pas, ma cousine, un peu trop téméraire à cheval?

— Je le sais, Léopold; mais, quand je suis en selle, il y a en moi quelque chose d'impétueux, de fougueux même, qui réclame, qui exige satisfaction. Alors seulement je me sens vivre, je pars, je vole, je dévore l'espace, j'oublie... Ah! que diriez-vous, Léopold, si vous saviez le poids qu'il me faut désormais porter pendant toute ma vie, et que je dois attribuer à mon indomptable passion! Un malheur irréparable! une faute que je ne me pardonnerai jamais! Dieu sait pourtant que mon intention n'était pas mauvaise...

Nous approchions d'un des mystères que je brûlais de voir éclaircis. Vous devinez toute l'ardeur, toute l'anxiété de ma curiosité. Le croiriez-vous? je n'osais pas lui adresser la moindre question. Elle ait d'une pâleur mortelle. Elle quitta mon bras et s'appuya contre un arbre en comprimant ses yeux de ses deux mains comme si elle eût voulu empêcher les larmes de déborder. — Dites-moi ce qui est arrivé, Frances, lui murmurai-je à voix basse, cela vous soulagera.

— Oh! pas maintenant; ne gâtons pas cette bonne promenade matinale en retraçant cette scène horrible. Pourtant je devrais suivre votre conseil pour que vous puissiez comprendre comment il se fait que moi, qui ne peux voir souffrir un animal, j'aie à me reprocher la mort d'un homme!

— Serait-ce donc le malheur dont votre cocher a été la victime? Pourquoi irais-je chercher auprès d'autres la connaissance de vos secrets?

— Mes secrets! s'écria-t-elle d'une voix impérieuse et colère, pourquoi vous imaginez-vous qu'il y a des secrets là dedans? Il s'agit d'un terrible événement qui s'est passé sur le chemin public en présence d'une foule de curieux attirés par le bruit; mais on n'a pas perdu cette bonne occasion de tourner contre moi l'opinion. N'était-ce pas le major Frans qui ne fait rien comme tout le monde, le major Frans qu'on pouvait enfin écraser sous la calomnie, comme

si ce n'était pas déjà assez que sa sauvagerie eût coûté la vie d'un homme, l'honneur et le repos d'une autre créature! Étais-je assez innocente de m'imaginer que rien de cette histoire ne fût parvenu à vos oreilles! Et vous veniez, n'est-ce pas? pour connaître de plus près l'héroïne d'une si romanesque aventure. Eh bien! allez à la ferme, les gens qui l'habitent pourront vous mettre à la hauteur de tout l'événement, et quand vous serez satisfait, vous n'aurez à retourner au château que pour prendre congé et vous en aller comme vous êtes venu.

Là-dessus, elle me quitta et s'enfuit sans que dans ma confusion je songeasse à la rejoindre. Pour le coup, je la crus perdue pour moi. De plus je ne savais rien de l'événement qui paraissait dominer si tristement sa destinée entière. Je restais en place en proie à mille perplexités, quand je m'aperçus que dans sa fuite précipitée elle avait oublié son petit panier au pied de l'arbre contre lequel elle s'était adossée. L'idée me vint de me servir de ce prétexte pour aller à la ferme. Je demandai une tasse de lait à la fermière en lui montrant le panier que j'avais trouvé dans le bois. — Ça lui ressemble, dit la bonne femme, elle l'aura laissé sans y penser; c'est une bien bonne demoiselle, qui n'a pas sa seconde sous le ciel, mais quand ses frasques lui prennent, brrr... elle part comme une *leukemetif* (1). — Et elle continua sur ce ton dans son patois d'Overyssel que j'avais quelque peine à comprendre. Je ne pus me décider à la questionner. J'étais faible, Willem, j'avais peur de voir la vérité nue se présenter devant moi à travers le grossier langage d'une paysanne. Il me semblait que je devais encore à Frances d'attendre l'heure de la confiance, de l'épanchement. Je venais d'apercevoir le chien blessé, qui me regardait de son bel œil mélancolique comme s'il m'eût sollicité pour sa maîtresse. Je le caressai, il se laissa faire. Pendant ce temps, la fermière me parlait sans discontinuer du général, qui avait été un bon maître, d'Overberg, qui était aussi un bon maître, et même meilleur encore, car il consentait à des réparations que le général refusait toujours; c'est que le général n'avait point de goût pour les fermes; la demoiselle au contraire, oh! elle voulait traire les vaches elle-même, elle causait avec elles comme avec des femmes, et les chevaux donc, comme elle les aimait! Elle conduisait elle-même, et Blount, son cocher, était-il assez fier d'être assis à côté d'elle les bras croisés, tandis qu'elle tenait les guides! Et tout cela est loin, le bel attelage a été vendu, la demoiselle n'a plus que son *anglais*, et, quand le général veut sortir, il doit se servir de notre *char-à-tente* (2). — Quel pé-

(1) Une locomotive.
(2) Jolie voiture rustique, ressemblant un peu à une gondole, en usage chez

ché, monsieur, que de voir tomber comme cela une famille qui de tout temps a été la première du pays! Depuis le mariage de l'aînée des demoiselles Roselaer, il n'y a plus eu de bénédiction sur cette maison, car, monsieur le sait, comme dit la sainte Écriture, une maison divisée contre elle-même...

Le babil de cette femme m'était insupportable, je me hâtai de partir, et j'arrivai encore avant le déjeuner. Frances était seule dans la salle à manger, préparant le thé. Dès qu'elle me vit, elle voulut sortir sous prétexte que l'eau ne bouillait pas. — Vous a-t-on remis vos œufs? lui dis-je au passage.

— Oui, fit-elle sèchement.

— Un instant, Frances; j'ai droit, je pense, à une meilleure réception.

— Sur quoi fondez-vous votre droit? est-ce sur votre curiosité satisfaite?

— Je ne sais rien, Frances, n'ayant rien demandé.

— Rien demandé! sur votre parole d'honneur?

— Je n'ai pas deux paroles, Frances, je n'ai rien demandé, n'ayant rien voulu entendre.

— En vérité, voilà un empire sur soi-même dont je ne croyais pas un homme capable.

— Les femmes sont-elles si supérieures sur ce point?

— Quand il le faut, nous savons nous taire.

Au même instant, le capitaine fit son apparition sans se douter combien il était importun, le général suivit bientôt, et le déjeuner commença. Frances faisait de son mieux pour cacher ses préoccupations, il y avait dans ses manières envers moi comme une nuance de regret, mais elle commettait bévues sur bévues dans ses rapports avec les deux autres commensaux. Le général eut du thé sucré deux fois, le capitaine s'aperçut que le sien ne contenait pas une goutte de lait (1), et les œufs se trouvèrent beaucoup trop cuits au goût de ces messieurs, qui avaient des idées très arrêtées sur ce point de gastronomie. Au même instant, une voiture parut devant le perron. Frances se leva pour voir ce que signifiait cette apparition, et je la suivis. C'était mon cocher de la veille, ma voiture et ma malle sanglée par derrière. — Oh! vous allez partir, me dit-elle d'un ton à la fois joyeux et mélancolique.

— Non, lui répondis-je à demi-voix, je ne pars pas, je ne veux pas partir encore.

— Vous restez malgré moi, répliqua-t-elle sur le même ton.

paysans hollandais, et que l'on peut fermer avec des toiles dont la réunion forme une espèce de tente.

(1) L'habitude hollandaise est que la dame qui « sert le thé » mette elle-même le sucre et le lait dans la tasse avant de la présenter.

— Soit. Je ne compte prendre là-dessus que l'avis de votre grand-père.

Celui-ci arrivait suivi du capitaine. Je sus que, voulant me garder plus longtemps, le capitaine avait pris sur lui de faire venir ma malle, et en même temps il avait profité de l'occasion pour commander en ville toute une provision de friandises, de conserves, de confitures fines, de pâtisseries de luxe, qu'il étala avec complaisance aux yeux ravis du vieux général. Quant à lui, il faisait claquer sa langue de satisfaction en passant en revue toutes ces délicatesses, et frappant familièrement sur l'épaule du vieux baron : — Eh bien! général, n'ai-je pas bien fourragé? lui dit-il en riant d'un gros rire.

Tout à coup Frances éclata. Ses yeux lançaient des flammes, elle ne se contenait plus. — *Damned rascal!* s'écria-t-elle, vous montrez bien que vous ne vous sentez plus un inférieur dans cette maison; autrement vous n'agiriez pas ainsi. *Bless me!* quel gaspillage! Perdrix rouges, foies gras, poissons en gelée, confitures, c'est une boutique de comestibles que vous avez fait apporter. Et pourquoi, je vous prie, toutes ces provisions? — Et elle frappa du poing sur la table de manière que tous les pots et flacons tressautèrent.

— Frances! Frances! murmurait le grand-père d'une voix dolente.

— Non, grand-père, continua-t-elle d'une voix plus forte encore, c'est un scandale, et, si vous aviez la moindre fermeté, vous y mettriez un terme.

— Mais, major! major! disait Rolf d'une voix suppliante.

— Taisez-vous, malheureux goinfre, je ne suis pas votre major, et j'ai par-dessus la tête de vos sottes plaisanteries; mais je ne supporterai pas plus longtemps de pareilles libertés, et, si mon grand-père ne sait pas y mettre ordre, c'est moi qui vous mettrai à la porte, vous et tous vos ragoûts!

— Au nom du ciel, Frances, interrompit le baron, calmez-vous; songez donc que M. de Zonshoven est ici qui vous entend.

— Tant mieux. Monsieur veut être notre hôte, eh bien! il saura dans quelle vilaine maison il est venu loger. Je dis rondement ce que je pense. C'est des choses et non des paroles qu'il faut se scandaliser.

A ces mots, elle quitta la salle en me lançant comme un regard de défi, auquel je répondis par un mouvement de tête qui lui montrait combien je désapprouvais sa violence et l'intempérance de son langage.

Nous nous regardions tout ébahis, le général, le capitaine et moi, quand elle rouvrit la porte. — Capitaine, dit-elle à Rolf, veillez aujourd'hui au ménage, je vais me promener à cheval.

— A vos ordres, commandant, répondit Rolf portant la main à son bonnet.

Je ne pus m'empêcher de lui exprimer mon étonnement du flegme avec lequel il essuyait de pareilles rebuffades. — Que vous dirai-je? me répondit-il, j'y suis habitué. Je voyais bien ce matin que le baromètre marquait tempête. Plus vite la tempête arrive, plus tôt elle est passée, et un vieux soldat n'a pas peur d'une averse.

— Je vous avais bien dit que ma petite-fille était violente, murmura le général, qui n'osait plus lever les yeux de mon côté; une fois lancée dans une de ses idées fixes, elle ne raisonne plus.

Pendant qu'il parlait, le capitaine Rolf tirait de son enveloppe un long objet qui se trouva être une jolie cravache destinée à remplacer celle qui s'était perdue dans la bruyère. Irait-elle, après une telle scène, accepter un semblable cadeau? J'avais absolument besoin d'être seul et de réfléchir, je prétextai des lettres à écrire pour regagner ma chambre. En fait, c'est à ces heures de solitude anxieuse que vous devez cette lettre, Willem; elle m'a déjà rendu le service de poser plus nettement à mes yeux les termes du problème; mais la solution? Je la vois reculer. Je fais un voyage d'exploration dans un cœur de femme, je m'y perds, et je souffre; oui, je souffre, mon ami, car malgré tout je l'aime comme un fou, et je perdrais tout, si je lui laissais soupçonner ma faiblesse.

V.

Je vous entends d'ici, Willem. Vous me demandez si je puis nourrir la moindre espérance de dompter la virago que je vous ai dépeinte dans ma dernière lettre. En effet, il y a chez Frances une virago à l'extérieur, et elle aime à passer pour telle. C'est un mauvais genre, mais un genre, et pourtant je la connais assez déjà pour être certain que, sous cette enveloppe rugueuse, il y a un cœur noble, généreux, sensible, qu'elle cache le plus possible. J'ai entrepris sa guérison. J'étudie ma patiente avec le calme et le sang-froid d'un médecin, du moins je fais de mon mieux; que ne donnerais-je pas pour réussir!

Après la scène de violence que je vous ai retracée dans ma dernière lettre, je m'étais mis à mon aise dans ma chambre, j'étais en manches de chemise, et j'achevais de vous écrire, quand j'entendis frapper à ma porte. C'était Frances en personne, qui entra en costume d'amazone (sans vareuse heureusement), un encrier à la main, et qui, sans se soucier de mon négligé, se jeta sur la première chaise venue comme quelqu'un qui ne songe pas à se retirer tout de suite. Je me hâtai de rendosser ma redingote et lui demandai ce qu'elle désirait.

— Grand-père m'a dit que vous vouliez écrire, Léopold, me dit-elle froidement, et je me suis souvenue qu'il n'y avait pas d'encrier dans votre chambre.

— J'ai toujours avec moi ce qu'il faut pour écrire, lui répondis-je sur le même ton et me rasseyant comme si j'eusse voulu continuer ma correspondance.

— Je vois que je vous dérange. J'étais venue vous demander un petit service. N'auriez-vous pas dans vos bagages quelque badine ou quelque objet de ce genre? J'ai perdu ma cravache, vous savez.

— Je n'ai malheureusement à vous offrir qu'une règle et un porte-plume.

— Décidément vous n'êtes pas d'humeur à me rendre le service que je vous demande.

— Je suis toujours disposé à servir une dame qui réclame les priviléges de son sexe. Pourquoi ne m'avez-vous pas fait appeler, si vous aviez quelque chose à me demander?

— Ah! j'y suis, mon manque d'étiquette, n'est-il pas vrai? Je suis venue dans votre chambre! Que voulez-vous! je suis si peu une dame!

— Ce n'est que trop vrai, major!

— Major? répéta-t-elle d'un air piqué, je croyais que ce surnom vous déplaisait.

— Il ne me déplaît plus autant depuis que j'ai vu le soldat en action; mais quel genre de major êtes-vous? tambour-major? sergent-major? Un chef de bataillon, si je ne me trompe, conserve une certaine dignité de ton et de manières, et d'après ce que j'ai vu et entendu ce matin...

— Léopold! s'écria-t-elle d'une voix tremblante, vous m'adressez une sanglante injure. Était-ce votre intention?

— Mademoiselle Mordaunt persiste-t-elle à s'identifier avec le personnage qu'elle ne joue que trop bien? Dans ce cas c'est un défi. Soit. Je sais un peu manier le fleuret; j'ai des pistolets dans ma malle. Si vous préférez cette arme, à votre aise. Seulement nous ne les chargerons qu'à poudre, car vous comprenez que je ne peux pourtant prendre au sérieux un major tel que vous.

A ma profonde surprise, Frances restait muette, ses joues étaient pâles, sa physionomie décelait une impression de douleur et de surprise. J'étais moi-même plus qu'embarrassé du tour que j'avais donné à la conversation. Mon embarras redoubla quand elle rompit le silence en me disant avec l'accent de la plainte plus encore que du reproche : — Votre ironie est plus cruelle que vous ne le supposez, Léopold!

— Frances, m'écriai-je en changeant de ton, croyez-moi, je ne voudrais pas vous blesser, je voudrais vous guérir. — J'allais lui

prendre la main quand elle se leva comme mue par un choc électrique, et me repoussa en me disant du ton le plus acerbe : — Je ne veux pas de votre cure, je suis ce que je suis, ne gaspillez pas votre art précieux pour une désagréable créature telle que moi.

— Vous aurez beau dire, Frances, je vois clair dans votre pensée. Ce matin, quand vous avez fait cette terrible scène à ces messieurs, vous vouliez m'effrayer; vous me disiez indirectement : — Ah! vous voulez rester pour connaître de plus près le major Frans? Eh bien! le voilà, le major Frans, grossier, insupportable, et il se montrera tel tant que vous persisterez à demeurer ici! — Vous voyez bien, mademoiselle Mordaunt, que je vous devine, et que je ne me laisse pas effrayer par le masque dont il vous plaît de...

— Un masque! s'écria-t-elle en frappant du pied de colère, un masque! Et il faut qu'on vienne me dire cela de La Haye, cette ville pleine de masques, à moi, qui ai rompu avec toutes les hypocrisies sociales, à moi dont le défaut ou la qualité par excellence est de dire tout ce que je pense, à moi qu'on accuse partout de manquer à ce qu'on appelle les bonnes manières!.. Ah! je vous l'avoue, je n'ai pas cru que votre présence fût pour moi un motif de taire ce que j'avais sur le cœur; n'étions-nous pas en famille après tout, et n'était-il pas nécessaire que vous sussiez au juste à quoi vous en tenir sur notre personnel?

— Je vous y prends, Frances. Vous reconnaissez vous-même qu'il y avait de l'intention dans cette grêle de gros mots que vous faisiez pleuvoir. Vous vouliez me faire peur. N'est-ce pas la vérité?

— Eh bien! oui, j'aurais voulu vous voir partir; mais ne croyez pas que je joue un rôle. Ma colère, mon indignation, n'étaient pas feintes. Je sais qu'il y a en moi des contradictions, je sais que j'ai des accès d'humeur violente, mais jamais je ne suis autre que je ne parais, et, sachez-le, Léopold, votre ton, vos paroles, m'ont péniblement froissée dans un moment où je venais chercher près de vous un peu de consolation. Parce que j'ai peut-être manqué aux formes, aux bonnes manières, me recevoir comme vous l'avez fait, me repousser avec des paroles railleuses!.. Savez-vous que je me demande si je ne me suis pas trompée sur votre compte, et si vous n'êtes pas l'un de ces fats à bottes vernies qui ont horreur d'une main dégantée, mais qui ne craignent pas de ternir la blancheur de leurs doigts en souffletant une femme!

Ce fut à mon tour d'être piqué, j'allais répondre avec emportement, mais je me contins à temps. — Pardonnez, Frances, lui dis-je, je me regarderais comme le dernier des lâches, si je m'exposais à la plus légère imputation de ce genre; mais il n'était pas question de femme tout à l'heure. Nous n'avions affaire qu'au major Frans, qui se fâche quand on lui rappelle les prérogatives du beau

sexe, qui ne veut pas être rangé parmi « les femmes, » et qui ne devrait pas se scandaliser, ce me semble, lorsque, conformément à ses principes, on lui dit la vérité sans ménagement.

Frances m'écoutait cette fois sans m'interrompre, elle regardait fixement les vitres de la fenêtre comme pour se donner une contenance, sa pâleur disparaissait, elle se retourna vers moi, et, sans colère, mais avec fermeté, elle me dit :

— Je dois avouer, Léopold, que vous ne vous laissez pas aisément démonter; il me semble maintenant que nous sommes quittes. Sommes-nous de nouveau bons amis?

— Je ne demande pas mieux; mais, une fois pour toutes, à qui ai-je affaire, au major Frans ou...

— Eh bien! Frances Mordaunt demande votre amitié, Léopold! — Et elle me tendit les deux mains, ses yeux se remplissaient de larmes qu'elle ne pouvait plus retenir.

Oh! comme je l'eusse volontiers pressée contre mon cœur! mais à tout prix il ne fallait pas compromettre ce commencement de victoire. — Vous aurais-je ainsi parlé, Frances, si je n'avais pas été votre ami sincère?

— Je le vois bien, et j'ai grand besoin d'un ami sûr. Je voulais pourtant vous expliquer... Vous ne savez pas ce qui va arriver, me dit-elle d'un ton plus bas, le capitaine se ruine pour nous, et mon grand-père s'y prête lâchement. N'est-ce pas horrible?

— C'est très fâcheux, je l'avoue.

— Et si je perds le général, me voilà condamnée pour la vie à subir le capitaine! Quand il se sera appauvri pour nous, je ne pourrai pas le renvoyer. Comprenez-vous maintenant pourquoi j'ai éclaté ce matin?

— Vous aviez raison au fond, mais grand tort dans la forme.

— La forme, toujours la forme!

— Permettez. Je n'admets pas que la forme emporte le fond, mais une femme qui éclate avec une telle violence a tort, même quand elle a raison. Songez donc à ce qui serait arrivé, si le capitaine vous avait répondu dans ce langage de caserne qu'il ne peut avoir encore oublié!

— Je voudrais bien voir qu'il osât!

— Pourtant il eût été dans son droit; mais ne pensez pas que je me ligue avec lui contre vous. Je sais qu'au fond vous avez raison; mais je vous conjure d'adopter une autre méthode. La douceur d'une femme est bien autrement persuasive que ses emportemens. Si, comme vous me l'avez dit, votre éducation première souffre d'une lacune sous ce rapport, il ne faut pas désespérer de vous corriger. Voulez-vous me promettre de m'écouter?

— Pas maintenant, je suis déjà demeurée trop longtemps ici, et... et... vous restez au château pourtant?

— Aussi longtemps que vous me retiendrez, Frances.

— Restez alors aussi longtemps que vous pourrez, si toutefois ce que vous voyez chez nous ne vous répugne pas trop

— A propos !.. et la badine dont vous aviez besoin?

— Oh! je m'en ferai une dans le bois, le capitaine voulait m'offrir une cravache, et...

— Et vous l'accepteriez plutôt de moi, dis-je en riant.

— Non; mais je vous serais bien obligée, si vous me prêtiez une dizaine de florins, que je vous rendrai après-demain.

Je lui remis mon porte-monnaie, où elle prit ce qu'elle voulut. L'étrange créature! et l'étrange conclusion de notre bataille!

J'avais moi-même besoin de prendre l'air, et je voulus porter une lettre à Overberg jusqu'au bureau de poste du village. En bas, je trouvai le général, qui se disposait aussi à sortir et qui, apprenant le but de ma promenade, s'offrit pour m'accompagner. Lui aussi avait une lettre à jeter dans la boîte, une lettre qu'il me semblait avoir cachée aux regards de Frances. Il espérait de plus trouver au bureau un paquet à son adresse. Ce paquet existait en effet parmi les envois poste-restante; mais, quand il l'eut ouvert avec précipitation, ses traits se rembrunirent et prirent une expression de désappointement. — Ne dites rien à Frances du paquet que j'ai été chercher, m'insinua-t-il au retour, je dois diriger mes affaires à son insu, elle n'y comprendrait rien, elle ne serait pas toujours d'accord avec moi, et avec son caractère,... à mon âge,... j'ai grand besoin de repos... Enfin vous comprenez. Voyez-vous, le capitaine me doit sa position, il est naturel qu'il ait pour moi quelques attentions. Voilà ce que ma petite-fille ne veut pas comprendre. Au lieu de me savoir bon gré de ce que pour elle je me suis confiné dans ce désert, elle ne fait rien pour m'y rendre la vie supportable.

— Votre château est pourtant délicieusement situé, mon oncle.

— Je vous l'accorde, mais quand on aime peu la campagne et qu'il faut renoncer à la chasse, on se trouve ici bien isolé. Pas la moindre ressource au village, la ville est éloignée...

— Pourquoi ne vendez-vous pas le château, mon oncle?

— C'est ce que je ferais bien volontiers; mais je serais forcé d'en demander une somme qu'on trouverait énorme, car il est grevé d'hypothèques, ceci soit dit entre nous, et, ayant dû vendre autrefois par parcelles le domaine environnant, je ne trouverais pas d'amateur qui consentît à donner pour l'habitation seule et le jardin la somme qui me serait nécessaire. Dans le temps, ma belle-sœur me transmit des propositions que, dans mon intérêt, j'aurais peut-être bien fait d'accepter; nos ressentimens d'ancienne date ne

me le permirent pas. J'aurais dû la laisser rentrer ici en souveraine! Je ne pus supporter cette idée. Alors, furieuse, elle me suscita des chicanes, des procès; c'était ici une borne à reculer, là un pont dont elle prétendait m'interdire l'usage. J'ai encore perdu des milliers de florins pour soutenir ces misérables procès et les perdre. Oh! cette femme, cette affreuse sorcière, elle a été le tourment de ma vie!

— Revenons à la question. Overberg m'a chargé de vous dire qu'il y aurait bientôt une occasion avantageuse de vendre sous main le château de Werve.

— Vraiment! s'écria le vieillard avec un éclair de joie; mais Frances... Elle tient à ce vieux nid de souris, à ses traditions de famille, et Dieu sait à quelles autres sornettes encore. Elle s'est mis en tête d'être un jour baronne de Werve et même de rendre sa splendeur à cette baraque. Pour cela malheureusement elle n'avait qu'un moyen, un mariage riche. Les bons partis ne lui ont pas manqué, elle les a follement repoussés tous; maintenant, dans la solitude où nous vivons, aucun prétendant ne viendra s'offrir.

— Vous n'avez pourtant pas besoin de sa permission pour vendre le château.

— Légalement, non; mais comment pourrais-je vivre avec elle, si je m'avisais de m'en passer? Et puis ce n'est pas tout : lorsqu'elle eut atteint sa majorité, je dus lui apprendre qu'une grande partie de sa fortune maternelle avait disparu. Mon gendre, sir John Mordaunt, vivait grandement, sur le pied anglais, mais sans argent anglais. Il n'était que le cadet de sa famille, et sa pension d'officier de marine ne lui suffisait pas. Un peu avant sa mort, il perdit un grand-oncle qui avait arrangé son testament de manière que, si Frances eût été un garçon, elle eût été l'unique héritière du vieux baronnet, qui lui eût laissé avec son titre son immense fortune; par malheur, elle était fille et n'eut en partage que quelques centaines de livres sterling, là-dessus mon gendre fut frappé d'apoplexie et mourut. J'étais le tuteur de ma petite-fille; mais le subrogé tuteur me persécuta, la loi à la main, pour que je plaçasse en rentes sur l'état le peu qui restait à Frances de sa fortune maternelle et le legs qu'elle venait de recevoir, placement très sûr, je n'en disconviens pas, mais qui ne rapporte qu'un bien maigre intérêt. L'éducation et l'entretien de ma petite-fille me coûtaient plus que cela, d'autant plus qu'elle s'était mis dans l'esprit de conserver l'équipage de son père et tous ses domestiques. Je fus trop faible pour refuser cette satisfaction à mon entêtée de dix-sept ans. Cependant le malheur ne cessa de me poursuivre, et quand elle fut majeure, bien que nous nous fussions réduits déjà au strict nécessaire, je me vis dans la nécessité de réunir promptement une forte somme d'argent.

Il y allait de ma position et de mon honneur. Frances est violente et personnelle, vous le savez, mais elle est généreuse en même temps et compatissante. Elle-même m'offrit de réaliser une grande partie de son avoir pour boucher cet affreux trou. Je dus accepter, n'ayant pas le choix, me réservant d'ailleurs de la rembourser, et je lui assurai en garantie après ma mort la possession du château de Werve.

— Mais enfin Frances est votre petite-fille, la seule qui vous reste,... ou bien n'ai-je pas entendu dire, général, que vous aviez aussi un fils?

— Mon fils,... il est mort, me dit-il d'une voix étrange, il ne s'est jamais marié, que je sache; du moins il ne m'a jamais demandé d'autorisation. Si donc il avait des enfans, ils seraient illégitimes... Enfin vous comprenez maintenant pourquoi je ne puis vendre le château sans l'assentiment de Frances; après ma mort, mes créanciers ne pourront en prendre possession sans avoir à compter avec elle.

Voilà par exemple, me dis-je, un trait que tante Sophie n'avait pas prévu. C'est en réalité sous les pieds de Frances qu'eût éclaté la mine préparée par elle de si longue date pour faire sauter le vieux von Zwenken. J'avais donc à côté de moi un type d'égoïsme raffiné, profondément méprisable, cachant ses honteux calculs sous les dehors d'une bonhomie et d'une largeur de manières dont tout le monde eût été la dupe. Devais-je m'étonner désormais si Frances avait tant d'aversion pour les formes?

— Mais, repris-je, ne craignez-vous pas qu'après votre mort votre petite-fille ne soit tristement déçue quand elle verra que le gage laissé par vous en nantissement de sa créance est déjà grevé si lourdement?

— Que vous dirai-je? mon cher, nécessité n'a pas de loi, et j'espère toujours vivre assez pour relever ma fortune.

A son âge, et par quels moyens? me disais-je en moi-même. Tout à coup je pensai au paquet qu'il avait été chercher à la poste. J'avais cru le voir en retirer une longue liste de chiffres en gros et moyens caractères; c'étaient probablement des papiers relatifs à quelque loterie étrangère. Et c'est là-dessus que le malheureux comptait pour rétablir ses affaires!

— Mon neveu, me dit-il brusquement comme si une idée lumineuse lui eût traversé le cerveau, s'il est vrai qu'Overberg vous ait parlé de la possibilité de vendre avantageusement le château, il ne serait pas mauvais que vous-même prissiez la peine de sonder les sentimens de Frances sur ce chapitre. Il me semble que vous avez quelque influence sur elle, et nous serions bien allégés, si vous parveniez à lui ôter son idée fixe.

— Soit, mon oncle, je lui en parlerai.

— Et vous pourrez ajouter que, si je peux aller vivre dans quelque endroit où je trouverais quelque société, la compagnie du capitaine me serait beaucoup moins nécessaire.

Je n'eus heureusement pas besoin de répondre. Nous rentrions au château, le second déjeuner était annoncé, le capitaine en personne nous reçut d'un air joyeux, Frances n'était pas de retour, et nous nous mîmes à table sans l'attendre. Elle ne reparut que pour le dîner. Sa toilette très simple, mais de fort bon goût, et qui faisait admirablement valoir sa beauté, me ravit. Il semblait qu'elle voulût me donner à comprendre que le major Frans se retirait décidément devant Frances Mordaunt. D'autre part, il y avait dans ses manières quelque chose de concentré et de gêné. Elle ne gourmandait plus le capitaine, qui de son côté multipliait les marques de soumission. Le dîner cette fois était simple, quoique suffisant; on avait seulement préparé un petit extra pour le vieux général, qui ne demanda pas de vin fin, mais se dédommagea aux dépens de l'ordinaire, dont il engloutit bien deux bouteilles sans sourciller. Il mangea en proportion. Décidément la seule différence avec le capitaine, c'est qu'il n'avouait pas rondement comme lui que, le plaisir de la table étant la plus grande jouissance de la vie, il ne vivait plus que pour son ventre. Je commençais à me sentir la plus complète répulsion pour mon grand-oncle.

VI.

Le repas terminé, comme j'avais suivi ma cousine au salon, nous fûmes rejoints par Rolf, qui nous confia que le général entrerait le surlendemain dans sa soixante et onzième année, que dans cette prévision il avait fait quelques préparatifs, mais que, voyant le peu de succès qu'ils avaient eu le matin, il hésitait à les continuer. Frances lui dit de faire à sa guise, mais le lui dit d'un ton distrait et comme indifférent. Puis, comme il nous avait quittés enchanté de la permission obtenue, et au moment où j'allais faire compliment à Frances de sa charmante métamorphose, elle allégua le besoin de grand air et me quitta brusquement pour se rendre au jardin. Je ne voulus pas perdre cette bonne occasion, et je ne tardai pas à la rejoindre. Nous nous dirigeâmes droit vers la ruine dont je vous ai déjà parlé et d'où nous pouvions espérer de contempler les splendeurs du soleil couchant, mais ce fut à travers des ronces, des broussailles, et comme si ma cousine eût préféré en tout la voie la plus directe, au risque de se déchirer à chaque pas, et par antipathie pour les chemins tournans et aplanis qui conduisent au but sans inconvénient. Je ne pus m'empêcher de lui en faire la remarque, surtout lorsque, les broussailles étant enfin dépassées, nous

nous vîmes sur un sentier sablonneux, uni, où je pus lui offrir un bras qui fut accepté.

— On prétend, dit-elle pour répondre à mon observation, que mon éducation a été négligée. Ce n'est pas du tout vrai; mais il m'a manqué la direction dont j'aurais eu le plus de besoin, j'ai été élevée comme un garçon. Ma mère, vous le savez, mourut peu de temps après ma naissance. La sœur du capitaine Rolf, pauvre paysanne séduite, du reste femme énergique et de sentimens honnêtes, fut ma nourrice. Son enfant était mort, je le remplaçai pour elle. Elle eut pour moi une affection aveugle, presque fanatique; elle exécutait absolument toutes mes volontés en répondant aux observations qu'on lui faisait qu'il n'y avait qu'elle au monde qui m'aimât. C'était faux, car mon grand-père, qui demeurait avec mon père, m'aimait bien. Quant à mon père, je dois avouer qu'il s'occupait peu de moi. Il aurait voulu avoir un fils, et pour conserver son nom et dans l'intérêt de sa fortune. Il avait eu un fils avant ma naissance, qui s'appelait Francis et qui mourut à six mois. Ma naissance fut une déception profonde pour lui; ma pauvre mère s'en aperçut et en souffrit beaucoup. Un jour ma nourrice, très courroucée de l'indifférence de mon père, me fit entrer dans sa chambre pour lui montrer comme j'étais forte et agile. — Vraiment, lui dit-elle, on la prendrait pour un garçon. — Rolf m'a dit depuis que mon père fut comme frappé d'une idée subite. Depuis ce jour-là, il s'occupa beaucoup de mon éducation et lui imprima une direction que... qui m'a faite ce que je suis. Sous prétexte d'hygiène et de méthode anglaise, il me fit porter jusqu'à sept ans un costume ample et commode que ma nourrice appelait « un costume de gamin; » dès que je pus marcher, j'eus un maître de gymnastique, on m'endurcit contre le froid et le chaud, et dès que je pus porter un fusil, Rolf fut chargé de m'apprendre l'exercice. L'escrime ne fut pas non plus négligée, et les jeunes officiers qui fréquentaient la maison, sachant qu'ils plaisaient par là à mon père, ne manquaient pas de se mesurer avec moi. Naturellement j'étais garçonnière, brutale de mouvemens, emportée. Déjà l'on m'appelait « le petit major, » et mon père trouvait du plaisir à autoriser l'emploi de ce sobriquet en s'en servant lui-même très souvent. Une fois un officier, nouveau-venu, m'ayant saluée en m'appelant mademoiselle, je lui répondis par un juron anglais qui rendit mon père si content qu'il m'embrassa de joie. Cela fit que je ne manquai pas d'émailler par la suite mes reparties de cette jolie façon...

— Alors j'admire que vous ayez pu vous défaire de cette mauvaise habitude.

— C'est avec peine et lentement, je l'avoue, et aujourd'hui encore je ne suis pas absolument certaine que dans un mouvement

de grande colère... Je dois dire que ma nourrice, demeurée près de moi jusqu'à sa mort, faisait de son mieux pour m'en déshabituer. — C'est un péché que de jurer, me disait-elle. — Mais alors papa commet donc des péchés? — Oh! les messieurs, c'est autre chose. — Eh bien! je veux être un monsieur! — Et le fait est que le chagrin d'être une fille et de devoir renoncer à tout espoir d'être un monsieur empoisonna ma première adolescence. Cela allait au point que je déchirai les jupons et les chapeaux élégans qu'un jour la nourrice m'apporta en me disant que je devrais dorénavant m'en servir. Mes jouets n'étaient que tambours, fouets, soldats, et je ne donnais rien d'une poupée. On ne me laissait pas aller avec les autres petites filles. Je grandissais au milieu d'officiers, de soldats, de chasseurs. Excepté celle de ma nourrice, aucune influence féminine, et quand enfin la bonne femme se déclara hors d'état de diriger une enfant aussi terrible, au lieu de m'envoyer dans un pensionnat, on me donna... un gouverneur. Vous devez être curieux de savoir à quoi tendait une pareille éducation. J'ai su depuis que sir John avait celé la mort de son fils à ses parens d'Angleterre, aussi bien que la naissance de sa fille, qu'il s'était imaginé de me faire passer pour un garçon dans sa correspondance, et qu'il se réservait de me présenter comme tel dans le cercle de sa famille. Un vieux parent immensément riche lui avait déclaré son intention de laisser sa fortune à son *fils*, mais non pas à sa *fille*. De là mon étrange éducation, que mon gouverneur, un intrigant capable de toutes les bassesses, continua d'après les ordres de mon père, qui avait su l'allécher par de magnifiques promesses. On persista donc à m'isoler de toutes les personnes de mon sexe, on nourrit en moi des sentimens d'indépendance et de hardiesse qu'on disait propres au caractère masculin, et que je n'ai guère retrouvés chez les hommes, lorsque j'appris plus tard à les connaître. Toutefois mon père et lui auraient été déçus dans leurs calculs; j'avais en aversion tout ce qui ressemblait au mensonge, et mon plus grand plaisir était de me montrer à tous fière et sans gêne, telle que j'étais.

Je suis persuadée que mon grand-père désapprouvait cette espèce de complot, mais il n'eut pas la hardiesse de contrecarrer ouvertement les plans de sir John. Il me donnait des boîtes à ouvrage ou à tricot dans un temps où je ne savais ni coudre ni tricoter, et il ne pouvait souffrir mon gouverneur Darkins. Il y eut entre lui et mon père de violentes discussions, et le résultat fut que mon grand-père changea de garnison sans que nous le suivissions dans sa nouvelle résidence. Rolf partit avec lui, la maison de mon père n'en fut pas moins fréquentée par les officiers et les chasseurs. Je touchais à ma quatorzième année. Tout à coup on m'annonça que j'allais entrer dans un pensionnat de demoiselles, moi qui fumais déjà

comme un grenadier. Ce changement fut dû à la visite d'une tante Ellénor, sœur de mon père et qui était venue faire « une saison » à Scheveningen avec son mari. Elle vint seule à l'improviste surprendre mon père, et découvrit, avant même qu'il pût aviser aux moyens de prolonger sa supercherie, que son neveu était une nièce. Ma tante reprocha vivement à mon père ses façons d'agir, exigea qu'on m'envoyât en pension, me remit cinquante livres pour mon trousseau, et me promit le même cadeau chaque année, si je me conduisais bien et si je prenais les manières d'une jeune fille bien élevée.

Me voilà donc au pensionnat. Je n'y pus tenir plus d'une année. En classe, j'étais au premier rang, car j'étais plus instruite que les premières élèves; mais, dès qu'il s'agissait d'ouvrages de main, j'étais d'une maladresse insigne, je brouillais les écheveaux, je cassais les aiguilles, je déchirais les étoffes, et je devenais furieuse dès qu'on me grondait. Je me battis avec une sous-maîtresse, je distribuai des soufflets à mes camarades, qui m'appelaient toujours le « major Frans, » ayant appris je ne sais plus comment que tel était mon surnom. Au bout de six semaines, je m'étais évadée, et je fus ramenée de force par mon père; au bout de l'an, je fus renvoyée comme intraitable et incorrigible. Et pourtant l'occasion de mon renvoi fut une injustice. Tout en restant indisciplinée et revêche, j'avais pris goût à la musique, j'aimais à chanter et à jouer du piano; le maître de musique était le seul qui ne se plaignît pas de moi. Au contraire il ne cessait de faire mon éloge, et un beau jour, comme nous étions seuls à répéter un morceau assez difficile, il fut si enchanté... qu'il m'embrassa.

— Le misérable!

— Cette impudence éveilla en moi un sentiment que je n'avais pas encore connu, celui de la dignité féminine, et je répondis à son insolence par un soufflet vigoureux, accompagné d'une couple d'expressions qui n'appartenaient pas précisément au vocabulaire de la pension. Vert-Vert ne fit pas plus de sensation dans son cloître. Mon soufflet et mes exclamations retentirent jusque dans la salle voisine. Les élèves, bientôt la maîtresse, accoururent. Le maître de musique prétendit que je m'étais emportée pour une simple réprimande qu'il avait dû m'adresser. Je compris que le malheureux devait mentir pour ne pas perdre son gagne-pain, cette idée paralysa ma langue, et madame exigea que je fisse des excuses au musicien. — Jamais! — fut ma réponse, et c'est en vain qu'on me menaça des punitions les plus sévères, on n'obtint rien. Je fus enfermée, mise au pain et à l'eau, tout fut inutile, et c'est alors que la maîtresse de pension écrivit à mon père qu'elle ne pouvait plus me garder.

La bonne Rolf vint me chercher. Je lui confiai en pleurant toute la vérité. Elle voulait retourner avec moi et, en présence de toutes les élèves, dire son fait à cette « madame; » mais je la retins, cela n'eût servi à rien, et l'on se fût moqué de moi. Cela n'empêche pas que cette première expérience de la vie sociale était dure. Je découvrais du premier coup tout ce qui peut se cacher de mensonges et d'infamies sous le manteau du décorum.

— Permettez, Frances, interrompis-je, je suis de votre avis en ce sens que les belles manières sont tout autre chose qu'une garantie de moralité et d'honneur; mais croyez-vous que la société vous plairait davantage, si tout le mal qui est en elle se montrait dans toute sa laideur?

— Il est certain que ce serait à prendre la fuite de dégoût et d'horreur.

— Mais tout le monde ne peut pas s'enfuir, il faut bien que les hommes vivent en société, et, à la condition de n'en pas être la dupe, il vaut mieux que ce que vous appelez le manteau du décorum donne à la vie sociale un aspect un peu plus supportable.

Nous étions au pied de la ruine. Nous gravîmes un vieil escalier de pierres branlantes conduisant à un arceau qui s'ouvrait sur la campagne et qui avait dû éclairer ce qui jadis avait été une chambre ou une salle. Le ciel était devenu brumeux. Le soleil, qui allait se perdre dans les nuages, ne trahissait plus sa présence que par des reflets orangés ou rouge pâle qui perçaient avec peine le brouillard; quant aux champs, ils avaient déjà disparu sous ce voile humide. Près de l'arceau, tout couvert de lierre, se trouvait une espèce de banc de pierre sur lequel Frances jeta un vieux châle gris, et nous nous assîmes.

— Allumez votre cigare, Léopold, me dit Frances, vous écouterez plus patiemment ma longue histoire. Si je n'avais depuis longtemps renoncé à ce luxe, je vous donnerais l'exemple.

— Je fume, Frances, mais sans être esclave de cette habitude, et je ne saurais trouver du plaisir à fumer pendant que vous me racontez vos douloureux souvenirs.

— Léopold, que vous êtes peu un homme au sens égoïste du mot!

Je souris et elle reprit : — Malgré mon aventure avec le maître de musique, j'aimais toujours le chant et le piano. Nourrice me déterra une gouvernante suisse qui se trouvait sans position et qui m'apprit à faire de ouvrages de femme. Mon père, depuis qu'il avait vu ses plans déjoués par l'arrivée inattendue de ma tante anglaise, comprenait que je devais enfin être élevée en demoiselle, et la laissa faire. Maintenant que je n'avais plus à écrire chaque année au vieux baronnet des lettres où je ne lui parlais que de mes progrès dans l'escrime et dans l'équitation, et que je signais *Francis* parce

qu'on m'avait dit qu'on préférait cette orthographe en Angleterre, sir John ne recevait plus de lettres de change comme auparavant. C'est à elles qu'il avait dû jusqu'alors de pouvoir tenir sa maison sur le pied luxueux auquel il était accoutumé. Il aurait dû adopter un genre de vie plus simple, il n'eut pas cette sagesse, et depuis lors il mangea son capital.

J'avais cru devoir mettre ma tante Ellénor au courant de ce qui m'était arrivé. L'excellente femme me répondit affectueusement, m'envoya un second cadeau de cinquante livres avec beaucoup de sages exhortations, et me promit que, si je continuais à profiter et à me conduire avec droiture, elle me ferait venir à Londres près d'elle. La même année, une maladie du cœur l'enleva brusquement, et je n'entendis plus parler de ma famille d'Angleterre. Cependant Mlle Chelles, ma gouvernante, avait su gagner mon affection. Elle m'avait détournée des exercices masculins, qui si longtemps avaient été mes seuls plaisirs. Nous faisions de longues promenades pendant lesquelles elle m'entretenait de choses sérieuses dont personne ne m'avait jamais parlé. Par elle, j'appris à connaître les malheureux, les pauvres, et la joie qu'on pouvait puiser dans l'exercice de la bienfaisance. Elle éveilla en moi le sens du beau dans la nature; elle m'inspira des sentimens religieux et me décida à recevoir l'instruction d'un pasteur. Peut-être aurait-elle réussi à extirper tout à fait le « major Frans, » qui revenait encore mainte fois sous les robes et les châles de Frances Mordaunt; mais ne voilà-t-il pas nourrice qui devient jalouse de l'affection qu'elle m'avait inspirée! Pour comble de malheur, Rolf revient avec le grade de lieutenant en second, et il tombe amoureux de ma gouvernante; mais ma pauvre Chelles n'avait pas la moindre inclination pour « ce soudard, cet ogre, » comme elle l'appelait, qui lui faisait des peurs atroces et qui lui fit connaître ses intentions d'une telle manière qu'elle se vit amenée à déclarer à mon père qu'elle quitterait la maison, si Rolf y remettait les pieds. On trouva cette prétention exorbitante. Mon grand-père et mon père prirent le parti de Rolf. Moi-même, encore incapable de comprendre les scrupules de ma gouvernante, je les trouvais exagérés, et je n'étais pas tellement convertie que la perspective de recouvrer mon entière liberté ne plaidât encore secrètement contre elle. Mon père d'ailleurs voyait une économie dans le départ de la gouvernante. Bref, celle-ci partit pour la France avec une famille où elle fut agréée en la même qualité.

Je redevins donc « le major Frans. » J'accompagnais mon père dans ses promenades à cheval, et je voyais qu'il tirait une certaine vanité de mon talent d'écuyère. Je le suivais aussi à la chasse ou dans des courses en voiture où je conduisais moi-même, toute fière

de faire preuve d'habileté et d'audace. Sur ces entrefaites, nourrice mourut à son tour. Ce fut pour moi un violent chagrin. Je sentis qu'elle avait dit vrai quand elle avait affirmé qu'elle seule au monde savait m'aimer. Tout à coup je fus appelée au rôle de maîtresse de maison. Mon père allait recevoir un hôte, et... — Elle s'arrêta brusquement; puis, fixant sur moi ses beaux yeux bleus avec une étrange expression :

— Léopold, me demanda-t-elle, avez-vous beaucoup fréquenté les femmes?

— Du temps que je vivais avec ma mère, je voyais beaucoup ses amies, mais depuis...

— Ce n'est pas cela. Je vous demande si, comme la plupart des hommes, vous avez quelquefois souffert de cette fièvre intermittente qui s'appelle l'amour?

— J'ai fait de mon mieux, ma cousine, pour y échapper. Sachant que j'étais trop pauvre pour me mettre en ménage et n'ayant aucun goût pour toute liaison qui ne pourrait aboutir au mariage, j'ai toujours observé la plus stricte neutralité dans mes rapports, d'ailleurs très rares, avec les femmes.

— Ainsi vous n'avez jamais été dominé par ce qu'on nomme une passion?

— Je n'avais pas le temps de me permettre ce genre de distraction.

— Tant mieux pour vous; mais j'en suis fâchée pour moi, parce que vous ne pourrez me dire ce que j'aurais voulu savoir de vous.

— Dites toujours; peut-être pourrai-je vous éclairer.

— Je voudrais savoir si vous croyez qu'un homme comme il faut, qui n'est ni un fat, ni un imbécile, qui plutôt se montre capable d'une grande pénétration, ne remarque pas bien vite... comment dirai-je?.. les sentimens qu'il inspire à une jeune fille, même quand aucun mot d'amour n'a été échangé entre eux.

J'étais fort embarrassé. Où voulait-elle en venir? Était-ce naïveté ou malice de sa part que de m'adresser une telle question?

— Je crois, lui dis-je après un moment de réflexion, qu'en général un homme et une femme devinent très vite ce qu'ils éprouvent l'un pour l'autre, même quand ils ne se sont rien dit.

— C'est aussi mon opinion aujourd'hui; mais dans ce temps-là j'étais aussi inexpérimentée qu'un enfant. Les amis de mon père ne voyaient en moi qu'une fille mal élevée, capricieuse et fantasque, un sauvageon dont ils ne souhaitaient la société ni pour leurs filles, ni pour leurs fils. Le « bout de cour » que me faisaient quelques jeunes officiers me paraissait la chose la plus plaisante du monde, et je me moquais d'eux avec un sans-gêne qui déconcertait les plus intrépides. C'est alors que lord William vint loger chez nous.

Lord William me fut présenté comme un ancien camarade d'école de mon père. Une circonstance pénible, me dit-on, l'avait décidé à passer quelque temps hors d'Angleterre. Mon père insista pour qu'il habitât chez lui l'appartement laissé libre par le départ de mon grand-père. Lord William paraissait riche. Il payait largement toutes ses commandes. Je crois bien qu'il indemnisa généreusement mon père du surcroît de dépense que son séjour entraînait. Bien qu'aidée des conseils de notre femme de charge, j'étais un peu embarrassée et ennuyée d'avoir à faire la maîtresse de maison devant cet étranger, mais je me réconciliai bientôt avec ma tâche.

Lord William (je n'ai jamais su son nom de famille) était un homme fort instruit et qui possédait au plus haut degré le don de bien raconter. Grand amateur d'art et de poésie, lisant et parlant plusieurs langues, passionné pour l'archéologie, il savait, ce que nous ignorions, que la bibliothèque de notre petite ville hollandaise renfermait des trésors, et il se promettait bien de les mettre à profit. Vous dire ma surprise en voyant un homme qui était évidemment fort distingué et qui n'aimait ni la chasse, ni les plaisirs bruyans, qui avait horreur de toute trivialité, qui déclarait que ses meilleurs momens étaient ceux qu'il passait à étudier dans son cabinet, et qui avec tout cela était un parfait homme du monde, ce serait impossible. Les messieurs le trouvaient laid; les femmes ne disaient rien, mais paraissaient ravies de la moindre attention qu'il avait pour elles. Je lui trouvais une étrange ressemblance avec notre stathouder Guillaume III, moins la pâleur. Il en avait le front élevé, les traits fortement dessinés, les yeux d'un éclat sombre et qui faisaient penser au regard de l'aigle.

— En avait-il aussi le bec? demandai-je un peu impatienté.

— Je vous ai dit qu'il ressemblait à Guillaume III, dit-elle en me regardant d'un air un peu étonné; il avait comme lui le nez très arqué. Ce qui est certain, c'est qu'il exerça bientôt sur moi une puissante influence. Je ne tardai pas à découvrir que mes manières lui plaisaient peu. Bientôt je discernai chez lui un certain sentiment de compassion pour moi, comme s'il eût regretté la fâcheuse direction donnée à mes goûts. J'entendis un jour, sans qu'il s'en aperçût, qu'il demandait à mon père pourquoi il ne me menait pas dans le monde. Mon père prétexta ma sauvagerie, ma brusquerie, le peu de ressources qu'offrait notre petite ville. Lord William ne se tint pas pour battu. Il vint me trouver et me demanda toute sorte de détails sur mon éducation et ma vie antérieure. Je lui racontai tout, à ma manière, sans lui rien déguiser. — Aimez-vous la lecture? me dit-il. — Pas du tout, répondis-je, j'aime la société, les hommes, le mouvement. — Mais si on ne lit pas, et beaucoup, on devient une sotte et l'on fait bien triste figure dans le monde. — S'il en est ainsi,

dites-moi ce qu'il faut que je lise. — Je ne puis vous répondre à l'improviste; mais, si vous voulez, nous lirons ensemble et nous ne tarderons pas à regagner le temps perdu.

Ainsi fut fait. C'est lui qui me forma l'esprit et le goût. Il me fit faire la connaissance des chefs-d'œuvre allemands et français, il me révéla les beautés des classiques de sa propre langue, et j'acceptai de lui avec empressement des leçons que je n'avais jamais voulu recevoir de mon ancien gouverneur...

— Si bien que vous êtes devenus amoureux l'un de l'autre, interrompis-je dans un mouvement de dépit que je ne pus maîtriser.

— Pas précisément; mais avec vos interruptions vous me faites perdre le fil de mes souvenirs. Vous désirez que je vous raconte ma vie passée; en quoi seriez-vous avancé, si je vous disais que lord William, arrivé chez nous au commencement de l'automne, nous quitta aux approches du printemps?

— Sans être devenu votre fiancé? dis-je avec une certaine angoisse.

— Sans être mon fiancé, poursuivit-elle d'un ton sec et froid; mais allons, mon cousin, il se fait tard, et l'heure du thé a déjà sonné. — Elle avait à peine dit qu'en deux sauts elle était au bas de l'escalier branlant. J'eus quelque peine à la rejoindre. Elle s'était enveloppée dans son châle gris, et il ne pouvait être question de lui offrir le bras. J'étais dépité contre moi-même. Je lui avais laissé voir qu'à mon gré elle s'étendait trop complaisamment sur les perfections de cet étranger. Et de quel droit étais-je jaloux? Je n'étais qu'un impertinent et qu'un sot.

Ce fut elle qui rompit le silence. — Léopold, me dit-elle, je vois bien que le récit de mes expériences de jeunesse vous agace. Si vous étiez parti ce matin, comme je le désirais, je ne vous ennuierais pas en ce moment avec mes souvenirs.

— Parlez, parlez, Frances! lui dis-je d'un ton suppliant; je vous promets de ne plus vous interrompre.

— A la bonne heure. Maintenant donc je dois vous dire que j'ai aimé lord William avec toute la vivacité d'une première passion, toute la naïveté d'un jeune cœur qui ne sait pas même que ce qu'il éprouve est de l'amour. Je découvris bientôt que lord William m'était cher plus que tout au monde, que mon plus grand bonheur, à moi la fille indomptable, était de lui obéir en tout, de le consulter sur tout, de le suivre partout où je pouvais l'accompagner. Je trouvai moyen de m'intéresser même à ses recherches archéologiques. Je traduisais pour lui des documens hollandais sur lesquels auparavant j'eusse séché d'ennui. D'autre part, ayant observé que, comme tous les hommes, il aimait les tables bien servies, je pris soin que ses goûts fussent satisfaits. Je fis attention à ma toilette, parce que lui-même, sans donner dans la fatuité, était toujours bien mis.

Il me mena dans les sociétés de notre petite ville. J'étais vexée toutes les fois qu'il s'occupait des autres femmes, mais je me gardais bien de le lui laisser voir. Nous eûmes aussi quelques réceptions, des dîners, et les dames de la ville furent tout étonnées de la façon dont le major Frans faisait les honneurs de sa maison. L'hiver tirait à sa fin, et il avait été résolu qu'aux premiers beaux jours nous irions tous ensemble visiter le château de Werve. Mon grand-père était revenu, et je vis bientôt avec dépit qu'il ne partageait pas mes sympathies pour lord William. Je ne tardai pas à en savoir la raison.

J'étais par une belle matinée de printemps sur mon balcon, un livre à la main, mais ne lisant pas, lorsque j'entendis mon grand-père et mon père, assis sur un banc qui se trouvait précisément au-dessous de moi, parler de lord William et de ma personne en termes qui excitèrent ma curiosité au plus haut point.

— Elle s'affiche avec lui, vous dis-je, répétait mon grand-père d'un ton de mauvaise humeur, et lui ne s'occupe que d'elle. A votre place, j'exigerais de lui qu'il se déclarât et que vous pussiez désormais la présenter comme sa future.

Mon père éclata de rire. — Major, lui dit-il, à quoi pensez-vous? William, dont les intentions sont d'ailleurs parfaitement honnêtes, a été à l'école avec moi, il est plus jeune que moi de deux ou trois ans tout au plus, et Frances court sur ses dix-sept ans.

— Qu'importe? on lui en donnerait davantage, et je vous répète qu'elle est folle de lui. Comment ne vous en êtes-vous pas aperçu?

— *Bless me!* reprit mon père. Sachez donc, major, que William est marié, et que je lui sais bon gré au contraire de s'être institué le mentor de Frances; elle en avait bon besoin.

— En vérité vous êtes trop naïf, sir John,... ou bien d'une sécurité que je ne m'explique pas.

— Vous la partageriez, major, si vous connaissiez William comme je le connais. Gentleman jusqu'au bout des ongles, monsieur, et si je lui laissais entrevoir le moindre soupçon de ce genre, il ne resterait pas une heure chez nous. Et puis il est généreux, très généreux, je lui dois certains égards. Du reste son séjour au milieu de nous touche à sa fin. Il doit retourner à Londres pour assister aux séances de je ne sais plus quelle société d'antiquaires dont il est président. L'affaire désagréable qui l'a décidé à passer quelque temps sur le continent est à peu près arrangée. Il craignait un procès scandaleux, des médiateurs sont intervenus. Sa femme, qui voyage dans le midi avec sa famille, lui a écrit une lettre très humble, où elle implore le pardon et l'oubli. Il m'a dit qu'il n'avait pas encore pris de résolution, mais qu'il lui répugnait de demander le divorce; probablement donc...

A ces mots, les deux interlocuteurs se levèrent et s'éloignèrent dans le jardin. Pour moi, je restai longtemps encore appuyée sur la balustrade, immobile comme une statue de pierre. Dès que je me vis sans témoin, je ne pus retenir un cri de douleur. Oui, mon grand-père avait bien vu! J'aimais, j'aimais avec passion, et tout d'un coup je découvrais que ma passion était criminelle. Et lui, ne m'avait-il pas trompée en me laissant dans l'ignorance de ce que j'aurais dû savoir avant tout? Ne devait-il pas prévoir le danger qui allait résulter pour moi des relations affectueuses qu'il avait lui-même provoquées? Sans doute il se sentait invulnérable, sans doute cette femme qui voyageait là-bas lui était encore chère. Il est vrai que ses manières bienveillantes avaient toujours été très réservées avec moi; une fois, une seule, il m'avait baisé la main avec une certaine tendresse pour me remercier de je ne sais plus quelle attention que j'avais eue pour lui. Cette nuit-là je ne dormis pas de joie; le lendemain il avait repris sa réserve habituelle.

Je voulais d'abord aller le trouver pour lui reprocher en face ce que je ne craignais pas d'appeler sa déloyauté; mais il était sorti et ne devait rentrer que pour le dîner. A table, je ne pus prendre sur moi de ne pas lui montrer combien mes sentimens à son égard étaient changés. Il s'en aperçut, et, quand ces messieurs allumèrent leurs cigares, au lieu de me suivre au salon comme d'habitude, il prit aussi un cigare et resta. Je me souvins que, moi aussi, je savais fumer, et j'en fis autant. Je le vis alors froncer le sourcil, jeter son cigare et me prier de le suivre dans son cabinet d'études. C'était précisément ce que je voulais. — Qu'avez-vous donc, Frances? me dit-il, je ne puis deviner ce qui vous indispose contre moi.

— Avec un peu de réflexion, milord le découvrirait sans peine. Vous savez combien j'aime la franchise.

— Eh bien?..

— Que dois-je penser de la vôtre quand j'apprends par d'autres que vous êtes marié?

Je le vis pâlir. Il me répondit froidement : — Sir John vous a-t-il annoncé cela pour la première fois, et à quelle occasion?

— Sir John ne m'a rien dit, je l'ai appris par hasard, par hasard, comprenez-vous, milord, et je crois avoir quelque droit d'en savoir de vous-même un peu plus long sur votre femme.

Il recula de quelques pas. Ses traits se contractèrent comme sous l'impression d'une douleur violente, j'en fus même effrayée. Il se tut quelque temps, parcourut deux ou trois fois la chambre, et me dit enfin avec un mélange de tristesse et de mécontentement : — J'en suis fâché, Frances, mais je ne crois pas que le temps soit encore venu où je puisse vous donner une telle marque de confiance. Vous venez de toucher brutalement une plaie douloureuse que,

pour moi-même et pour d'autres, je m'efforçais de cacher. Était-ce vous, jeune fille, que je devais initier de préférence aux tristes secrets d'un mariage malheureux? Et comment vous aurais-je parlé d'un sujet dont la conclusion est pour moi encore douteuse?

— Et vous n'avez pas prévu, milord, qu'il pouvait y avoir du danger à me laisser dans l'ignorance?

— Non, absolument non. Je suis venu chercher ici une diversion à mes chagrins. Je l'ai demandée à mes études favorites. Je vous rencontrai chez votre père, qui m'offrait l'hospitalité, et je crus m'apercevoir qu'on avait négligé et même faussé votre éducation... J'ai tâché d'y remédier, et je dois reconnaître que vous vous êtes prêtée de la meilleure grâce à mes efforts; mais il ne suit pas de là que je devais vous tenir au courant de mes affaires personnelles et de mes chagrins. Je fuyais l'Angleterre pour échapper aux condoléances de mes amis, aux railleries de mes adversaires. Je voyais surgir un procès où mon nom, que votre père seul connaît ici, un nom d'un certaine notoriété en Angleterre, allait se trouver exposé à tous les commentaires d'un public avide de scandales. Et j'aurais dû vous entretenir de tout cela, mon enfant? J'aurais dû assombrir les rêves dorés de votre printemps et les noyer dans les nuages de mon automne?

— Il faut que ces nuages soient bien épais, milord, repris-je exaspérée du calme avec lequel il terminait sa réponse, pour que votre œil perspicace n'ait pas vu que, grâce à cette ignorance où vous me laissiez, je m'embarquais sur une mer d'illusions qui réservait à mes rêves printaniers un bien cruel naufrage.

Un mouvement d'effroi lui échappa, j'éclatai en plaintes et en reproches; il se laissa tomber sur le divan, cachant son visage dans ses mains. Il protesta qu'il n'avait rien deviné, rien soupçonné; puis, comme, après lui avoir dit tout ce que j'avais sur le cœur, je restais à sangloter devant lui, il revint vers moi et reprit son ton calme et affectueux.

— *My child*, tout ce que vous me dites là est fort exagéré. Votre imagination a été frappée. Vous êtes impressionnable, susceptible, mais trop jeune pour connaître encore la véritable passion. A votre âge, les jeunes filles ont le plus souvent quelque petite amourette dont quelque beau danseur est l'objet. Vous qui avez été tenue loin du monde par votre éducation anti-féminine, vous étiez à l'abri de ces légères inclinations, mais peut-être d'autant plus exposée à un autre genre d'illusion que, je l'avoue, je n'avais pas prévu, c'est-à-dire que vous pouviez vous éprendre du premier homme venu qui vous montrerait autre chose qu'un intérêt banal. Il est advenu que j'ai été cet homme. Nous avons lu plusieurs drames de Shakspeare. Toute jeune fille peut s'imaginer qu'elle est Juliette; ce n'est pas

une raison pour que celui qui lui apprend à connaître les amans de Vérone soit lui-même un Roméo. Sérieusement, Frances, est-ce que je pourrais en être un pour vous? Regardez-moi donc et pensez combien une telle prétention de ma part serait ridicule. J'ai l'âge de votre père, je grisonne, je souffre d'un mal qui me menace d'étisie; autrement j'aurais déjà un gros ventre. Tout cela est loin d'être poétique, n'est-ce pas? Laissez parler votre raison, votre bon sens, et vous serez la première à reconnaître que je ne puis plus être le héros d'un roman d'amour.

Je me taisais, j'étouffais comme sous un tas de glaçons, il se rapprocha de moi et me dit en appuyant ses mains sur mes épaules, avec une grande douceur :

— Je me suis marié un an plus tôt que votre père, je pourrais avoir une fille de votre âge, et je n'ai pas d'enfans. Je m'étais doucement habitué à vous considérer comme ma fille, vous m'ôtez cette illusion, pour le moment du moins, car, j'en suis certain, vous reviendrez un jour de votre folie. C'est votre tête qui est prise, non pas votre cœur, croyez-en quelqu'un qui connaît, hélas! les ravages des passions et qui sait le degré d'abaissement où elles peuvent précipiter la femme qui n'a pas l'énergie de les dompter. Si j'avais eu un fils,... je n'ai qu'un neveu, qui sera mon héritier, et si...

— Merci, milord, je ne pourrai jamais vous appeler mon oncle, — et je partis d'un éclat de rire nerveux. J'aperçus sur la table un volume de la belle édition de Shakspeare dont il m'avait fait présent. J'en arrachai les pages et les jetai sur le tapis. Au même instant, ma femme de chambre frappa à la porte. Elle venait m'avertir qu'il était temps de procéder à ma toilette. Nous avions pour le même soir accepté une soirée dansante chez un banquier, gros bonnet de la province. Ma fierté, piquée au vif, me permit de faire joyeuse contenance; je coquetai même avec le fils unique de la maison, qui tout l'hiver m'avait témoigné un intérêt plus qu'ordinaire. Il me plaisait de penser que lord William me verrait bien détachée de lui. Mes regards le suivaient à la dérobée pour tâcher de surprendre l'effet que mon attitude produisait sur son esprit. Il resta calme et de sang-froid comme toujours. Au bout de quelque temps, il alla s'asseoir à une table de jeu et perdit une assez forte somme en jouant avec mon grand-père. Le lendemain je m'aperçus qu'on faisait des préparatifs de départ. Lord William avait reçu des lettres et paraissait peu soucieux d'un nouvel *a parte* avec moi. J'enrageais quand mon père m'apprit après le déjeuner que le banquier chez qui nous avions dansé la veille lui avait demandé pour son fils l'accès de la maison. Comprenez-vous mon dépit! De lord William tomber sur un Charles Felters!

e dis à mon père que je ne voulais rien entendre de ce niais. — Il le faut, me répondit mon père d'un ton d'autorité qui ne lui était pas habituel, vous avez encouragé le jeune homme, et songez aux conséquences que pourrait entraîner le refus d'un si bon parti.

Le pauvre Charles Felters ne comprit rien à ma réception. Sa danseuse enjouée de la veille était changée en une véritable furie. Je lui déclarai net que je ne me souciais nullement de lui. Il hésitait, il balbutiait, il ne pouvait se décider à partir. D'un moment à l'autre, lord William allait venir me faire ses adieux. Devant lui, c'était à n'y pas tenir. Ma tête s'égarait. Dans la chambre où nous étions se trouvait un trophée d'armes que mon père avait suspendu à l'une des parois. Ne sachant trop ce que je faisais, je détachai deux fleurets, j'en tendis un à mon amoureux transi, et je me mis en garde. Le malheureux ne vit pas même qu'ils étaient mouchetés, jeta son fleuret par terre et s'enfuit en toute hâte, pendant que je lui criais : Allons donc! lorsqu'on demande en mariage le major Frans, c'est bien le moins qu'on sache faire des armes!

— J'ai entendu parler de ce fait d'armes, dis-je à Frances, on m'a raconté que le pauvre Felters court encore.

— Voilà comme on écrit l'histoire. La vérité est que cet innocent alla faire un tour sur les bords du Rhin, qu'il y fit connaissance d'une fille de pasteur qui l'a rendu heureux époux et heureux père, et que cette bonne fin n'a pas empêché sa famille de me jurer une haine à mort, dont je ne me suis que trop aperçue. Je tenais encore mon fleuret à la main, quand lord William parut. Son regard témoignait d'une désapprobation formelle. — Si votre père eût suivi mon conseil, Frances, me dit-il, il ne vous aurait pas fait si promptement une pareille communication ; mais était-ce une raison pour agir de la sorte? *For shame*, traiter ainsi un pauvre diable qui n'a peut-être de sa vie manié un fleuret! Eh bien! tenez, j'avais toujours hésité à éprouver votre savoir en matière d'escrime. Permettez-moi de vous demander la revanche pour l'honneur du malheureux fuyard. — Et sans attendre une réponse, il ramassa le fleuret que Charles Felters avait jeté et me cria : — En garde!

Je ne savais littéralement plus où j'en étais. Je ne voulais pas reculer; je voulais lui montrer qu'il n'avait pas affaire à une maladroite. Il maniait son arme avec une légèreté et une fermeté que je n'eusse jamais soupçonnées chez un homme de lettres. Il se bornait à parer, mais si adroitement que je ne parvenais pas à le toucher. Je m'épuisais dans mes efforts désespérés, mais je ne voulais pas demander grâce.

— Il faut autre chose qu'un bras de femme pour un tel exercice, me dit-il froidement après avoir déjoué un nouvel assaut.

Le dépit, la colère, me rendirent des forces, je fondis sur lui,

mon fleuret se brisa contre sa poitrine, la violence du coup fit que la pointe pénétra ses chairs, et un mince filet de sang jaillit sur sa chemise. J'étais folle de douleur et de repentir. Au même instant, sir John et mon grand-père parurent. — Ce n'est rien, messieurs, leur dit-il, une simple égratignure, une petite satisfaction que je devais à Frances, et qui peut-être la guérira de son goût pour des armes si peu féminines.

— Jamais, jamais je n'y retoucherai, criai-je en voyant avec terreur que le mouchoir qu'il avait appliqué contre la blessure s'était en quelques secondes tout rempli de sang. — Et je me suis tenu parole,... ce qui n'empêche que ma réputation de duelliste fut bel et bien établie. Charles Felters et le domestique de lord William ne manquèrent pas de jaser. Je m'en aperçus bien à la manière dont depuis lors je fus reçue dans la ville. Lord William ne voulut pas qu'on appelât de médecin; il regagna sa chambre et fit panser par son serviteur sa blessure, qui heureusement n'était pas dangereuse. Je m'enfuis dans la mienne avec des remords de Caïn. J'étais résolue à me jeter à ses pieds, à implorer son pardon; mais la détente était venue, je tombai sur un canapé où je dormis d'un sommeil fiévreux qui effraya ma femme de chambre, mais dont rien ne put me faire sortir pendant plusieurs heures. Quand enfin je me réveillai, lord William était parti. Je fis une maladie sérieuse. Dès que cela fut possible, mon grand-père me transporta à Werve pour me procurer un air plus pur. Sir John me dit, quand je fus rétablie, que lord William avait certainement fait preuve d'une grande complaisance en se laissant toucher par moi, car déjà à Eton il était de première force en escrime, et son départ d'Angleterre avait été précédé d'un duel qu'il avait eu avec un capitaine des *horse-guards*, lequel était resté sur le terrain. — En bonne justice, ajouta-t-il, il aurait encore mieux fait de tuer sa femme, aucun jury anglais ne l'eût condamné après ce qui s'était passé. Maintenant il est réconcilié avec elle, du moins en apparence; il m'écrit qu'il va voyager et toujours voyager.

— Et vous n'avez plus entendu parler de ce milord? dis-je à Frances après ce long récit que j'avais écouté avec autant de tristesse que d'attention.

— Jamais. Je ne sais pas même le nom de sa famille; puis les événemens s'entassèrent. Mon père mourut subitement peu de temps après; mon grand-père monta en grade. Je partis avec lui pour Z..., où je me promettais d'inaugurer un genre de vie tout autre; mais on n'efface pas si aisément les traces d'un tel passé... Nous voici près de la maison, ces messieurs prennent déjà le thé. Léopold, je me suis soulagée en vous confiant ainsi mes secrets; une autre fois, je vous en dirai plus long; mais ne me parlez pas sans y

être invité par moi-même de tout ce que je vous ai raconté. Il est des momens où je ne puis en supporter la pensée, des momens où à tout prix je dois oublier.

— Je vous le promets, Frances, répondis-je en lui pressant la main.

Vous dire, mon cher Willem, les impressions de tout genre qui se croisent dans ma pauvre tête pendant que je vous narre tout cela dans ma grande chambre à baldaquin serait impossible. Je vous en ai fait grâce pendant le récit lui-même. Je suis triste et irrité. Pourtant je devais bien penser, quand elle me parlait de ses rudes expériences, de ses « années de campagne, » qu'elle n'avait pas atteint sa vingt-cinquième année sans que son cœur eût joué sa partie dans son histoire. Si elle m'avait parlé de déceptions ordinaires, d'un engagement rompu, d'une inclination mal placée, j'aurais facilement pris le dessus. Ce qui me dépite plus que je ne saurais vous le dire, c'est que cet Anglais ait pris la place que je me flattais d'occuper le premier, celle de l'homme qui aurait réussi à lui inspirer de la confiance, à exercer sur elle une influence dominatrice et bienfaisante. Le temps a calmé la violence de sa passion pour lui, mais elle ne l'a pas oublié, et c'est certainement le culte qu'elle ne cesse de vouer à son souvenir qui l'a rendue si indifférente aux mérites des autres. Qui sait si elle n'a pas voulu en me racontant toute cette histoire me faire comprendre qu'il était inutile de chercher à renverser son idole? Ne m'avait-elle pas dit brusquement lors de notre première rencontre que, si je venais avec une proposition quelconque de mariage, elle me planterait là en pleine bruyère? Je me vois diminué, rapetissé à ses yeux. Ne faut-il pas qu'il y ait sur la cheminée du salon un médaillon représentant Guillaume III, qui semble me regarder ironiquement comme s'il me disait : Trop tard, mon garçon!

Cependant je me demande encore si je ne suis pas absurdement jaloux d'une ombre vaine. Il y a huit ans que tout cela est passé. Elle n'est plus une petite fille s'imaginant trouver un Roméo dans un mentor ayant dépassé la quarantaine. Qui sait si la comparaison qu'elle ne peut manquer de faire aujourd'hui me serait désavantageuse?

Je ne veux pas rester plus longtemps dans cette perplexité. Au risque de commettre une imprudence, je lui demanderai catégoriquement si la perte de son lord William est irréparable. Il faut qu'enfin je sache à quoi m'en tenir.

(*La dernière partie au prochain numéro.*)

LES
ASPIRATIONS DES OUVRIERS
ET LEURS PROJETS DE RÉFORME SOCIALE

RAPPORTS DE LA DÉLÉGATION OUVRIÈRE FRANÇAISE
A L'EXPOSITION DE VIENNE.

Dans notre société, il y a deux grandes catégories de personnes qui se connaissent assez mal mutuellement, — les ouvriers et les bourgeois. Assurément les uns et les autres se rencontrent très fréquemment dans les mille occupations de la vie; mais ces relations, quoique journalières, sont superficielles et spéciales, surtout dans les grandes villes. Elles ne portent guère que sur la commande, la livraison d'un ouvrage manuel et le paiement du salaire; elles n'entraînent pour l'ordinaire aucun échange cordial et profond d'idées générales et de sentimens intimes. Nous connaissons beaucoup mieux le paysan que l'ouvrier; nous pénétrons davantage dans l'intérieur du premier, nous sommes plus en rapport avec sa famille, les détails de sa vie habituelle nous échappent moins. L'ouvrier est au fond un monde inconnu que nous sommes obligés de deviner et où nous n'avons guère accès. Quels sont ses désirs, ses pensées, ses projets? Est-il pacifique, est-il belliqueux? Se contenterait-il de réformes de détail? Prétend-il tout renverser et tout reconstruire? Se résignera-t-il à une amélioration progressive de sa destinée? Veut-il du premier bond réaliser sur terre l'idéal? Voilà toute une série de questions sur lesquelles nous n'avons que peu de données. Les prétendus interprètes des ouvriers, ceux qui dans la presse ou à la tribune se déclarent leurs défenseurs, ex-

priment-ils bien leurs idées? Ont-ils un penchant à les atténuer par une tactique de prudence ou à les exagérer par un désir d'intimidation? Voilà encore ce qu'il est difficile de savoir. Aussi sommes-nous heureux toutes les fois qu'il nous arrive d'avoir sous la main des documens nombreux, d'une origine toute populaire, où sont exposés méthodiquement, mais simplement, par cent auteurs improvisés, les plaintes, les aspirations et les plans des travailleurs manuels. Ce sont les rapports des délégués ouvriers aux grandes expositions internationales qui nous fournissent ces sources nombreuses et authentiques d'information. Nous avons déjà trois collections de ce genre : celle des délégués à Londres en 1862, celle des délégués à Paris en 1867 et celle des délégués à Vienne en 1873. Cette dernière vient de paraître; elle est la plus volumineuse : par des raisons que nous expliquerons, elle est aussi la plus sincère. Il en est des délégations ouvrières aux expositions comme de toutes les institutions naissantes, elles se développent et s'enhardissent; timides et circonscrites à leurs débuts, elles deviennent bientôt plus audacieuses et plus vastes. A la suite de l'exposition de 1862, il n'avait été publié que cinquante-deux rapports, la plupart fort courts et tous ensemble ne formant qu'un gros volume; le ton y était plein de circonspection, de bienveillance même et de flatterie pour le pouvoir existant. En 1867, les rapports sont plus nombreux, ils remplissent deux gros volumes in-quarto; le fond est plus riche, la forme plus indépendante et plus vive. L'exposition de 1873 nous a valu une centaine de rapports de délégués; beaucoup de ces documens sont très étendus; réunis, ils forment 4,000 ou 5,000 pages. On devait les faire précéder d'un rapport d'ensemble qui eût résumé les griefs et les demandes de la population ouvrière française : cette œuvre, qui eût été curieuse et instructive, n'a pas encore paru, et l'on ne sait si elle paraîtra. Est-ce la longueur du travail, est-ce la prudence politique qui empêche la rédaction ou la publication de ce mémoire général? Faute de cet abrégé commode, nous avons dû lire les quelques milliers de pages des rapports spéciaux; nous ne regrettons pas d'avoir entrepris cette tâche monotone, elle nous a permis de nous rendre compte des pensées exactes et des désirs précis de ce monde du travail qu'il nous est si difficile de pénétrer.

I.

Il est nécessaire d'indiquer d'abord l'origine des délégations ouvrières aux grandes expositions. Certes rien n'est plus naturel et plus légitime que de faire visiter par des ouvriers d'élite ces sortes de musées industriels. Ils sont plus aptes que personne à saisir d'un

coup d'œil l'importance des progrès accomplis, l'utilité des méthodes nouvelles et des inventions récentes. Aussi de tout temps les patrons intelligens ont-ils fait accompagner leurs produits par des contre-maîtres ou des travailleurs manuels qui avaient donné des preuves de capacité technique et d'intelligence éveillée; mais les délégations ouvrières diffèrent notablement de ces choix, faits individuellement par les divers fabricans dans le personnel qu'ils emploient. Au mois de septembre 1861, quelques ouvriers de diverses professions, pour la plupart présidens de sociétés de secours mutuels, adressèrent une lettre à l'empereur pour qu'il voulût bien faciliter le voyage d'un certain nombre d'ouvriers français à l'exposition de Florence. Cette première démarche n'eut pas de succès : le ministre de l'agriculture et du commerce répondit aux signataires de cette lettre que, l'exposition de Florence étant purement nationale et partielle, le gouvernement ne disposait d'aucun crédit pour des frais de voyage ou des missions dont elle serait l'occasion. Ce n'était pas, on le voit, un refus qui dût enlever tout espoir aux solliciteurs. On était à la veille de l'exposition de Londres; les mêmes ouvriers s'adressèrent au prince Napoléon, président de la commission impériale. Cette fois la demande fut bien accueillie. On forma une commission ouvrière, composée de présidens de sociétés de secours mutuels; on décida que cette commission aurait la responsabilité morale de l'œuvre et la mission d'organiser l'élection des délégués, que ceux-ci seraient choisis par le suffrage des ouvriers de leur profession, — que les fonds nécessaires à l'œuvre seraient recueillis d'abord par des souscriptions volontaires dans les ateliers, et que la ville de Paris et la commission impériale fourniraient chacune un subside de 20,000 francs.

La commission ouvrière adressa aux ouvriers de Paris une circulaire faisant appel à tous les dévoûmens, afin d'organiser dans chaque profession des bureaux qui fussent chargés de faire procéder à l'élection des délégués; 50 bureaux électoraux furent constitués dans 50 professions différentes, représentant environ 150 spécialités et occupant plus de 200,000 ouvriers; 200 délégués furent ainsi nommés; ils furent envoyés à Londres par séries, chacune d'elles restant dix jours en Angleterre. Les départs successifs commencèrent le 19 juillet et se terminèrent le 15 octobre, ce qui laisse supposer qu'il n'y avait guère à Londres plus d'une vingtaine de délégués à la fois. Chacun d'eux recevait à son départ une somme de 115 francs et un billet de deuxième classe, aller et retour; le logement et un repas, ainsi que les entrées à l'exposition, les interprètes et les frais accessoires étaient payés par le membre de la commission ouvrière qui accompagnait chaque groupe.

On voit dans quelles conditions officielles et avec quelles précau-

tions s'accomplit cette première mission des ouvriers français à l'étranger. La commission ouvrière avait pris soin de donner aux délégués des instructions détaillées qui formaient une sorte de mandat. La mission des délégués ouvriers devait être essentiellement technique et non pas sociale. Il ne s'agit en effet dans ces instructions que d'une comparaison entre les produits français et les produits étrangers, d'une enquête sur la provenance des matières premières, sur le prix de revient, les salaires et les prix de vente, — de la recherche des moyens de supporter la concurrence étrangère, — de la visite des ateliers anglais et de l'examen des outils ou des procédés de fabrication; enfin les délégués étaient invités à signaler les noms des ouvriers qui auraient exécuté les travaux exposés les plus remarquables. Les rapports furent adressés au président de la commission impériale et publiés par ses soins; ils sont au nombre de 53 et n'ont qu'une médiocre étendue : ils sont écrits d'ordinaire avec beaucoup de modération, ils traitent principalement les questions techniques intéressant chaque métier. Ce n'est qu'en quelques lignes, tout au plus en quelques pages qu'ils demandent ou proposent des réformes sociales, notamment la formation de chambres syndicales ouvrières et de sociétés coopératives, la concession du droit de réunion.

Le public éclairé lut les rapports des délégués ouvriers à l'exposition de 1862; il s'y intéressa, et fut heureusement surpris de la simplicité et de la modération de leur langage. Les réformes demandées n'avaient rien de bien effrayant, on pouvait en contester la possibilité, l'opportunité ou l'efficacité; mais, rapprochées des déclamations et des utopies de 1848, elles indiquaient une sorte d'apaisement et de retour au bon sens. Aussi, lorsque l'exposition de 1867 s'organisa, la commission impériale n'attendit pas que les ouvriers fissent une démarche, elle les prévint. On institua une commission d'encouragement « pour les études à entreprendre par les ouvriers, contre-maîtres et coopérateurs divers de l'agriculture et de l'industrie. » Le ministre d'état en désigna les membres. Cette commission devait provoquer les souscriptions, centraliser et administrer les fonds qui lui seraient adressés de Paris et des départemens, en vue de faciliter les visites des ouvriers à l'exposition. Elle devait en outre se charger de la publication des rapports qui seraient faits par les délégués des corps de métiers. De 1862 à 1867, les ouvriers avaient déjà acquis davantage la conscience de leur importance et le goût de l'indépendance : il y eut, paraît-il, de leur part au début quelques hésitations; ils craignaient de n'être pas assez maîtres de leurs allures. On les rassura; on leur permit de se réunir et de se concerter pour élire des délégués. 114 corps de métiers prirent part aux élections, et nommèrent 354 représentans. Les ouvriers ainsi choisis reçurent de la commission d'encourage-

ment des billets pour visiter l'exposition pendant une semaine; ils eurent droit à une indemnité qui équivalait à leur paie. La même commission se mettait en rapport avec les comités des départemens qui s'étaient formés pour faciliter le voyage à Paris des travailleurs manuels. Elle établissait au Champ de Mars un grand restaurant et des baraquemens à bon marché. Les délégués furent exacts à faire leurs rapports, plus nombreux cette fois qu'en 1862. Ils y apportèrent un peu plus de franchise d'allure; le ton s'y animait davantage, cependant il ne devenait pas acerbe. Les réformes sociales y tenaient plus de place, mais elles étaient toujours les mêmes : droit de réunion, fondation d'associations syndicales et de sociétés coopératives, développement de l'enseignement professionnel. Le public intelligent et curieux de ces sortes d'études lut encore ces comptes-rendus, en retira de nouveau un sentiment de sécurité et de calme.

Lorsque l'exposition universelle de Vienne approcha, il était naturel que les ouvriers éprouvassent le désir d'y être représentés comme aux expositions précédentes. Par un de ces brusques changemens de fortune qui sont assez fréquens dans notre pays, l'assemblée nationale comptait parmi ses membres l'un des signataires de la demande adressée en 1862 au gouvernement impérial, M. Tolain, jadis ouvrier ciseleur. L'honorable député déposa un projet de loi afin que l'état allouât une somme de 100,000 francs pour couvrir les frais de l'envoi d'une délégation ouvrière à Vienne. Dans l'intervalle de l'exposition de 1867 et de celle de 1873, il s'était passé des faits trop graves pour que le succès de cette proposition fût assuré. Les réunions publiques des dernières années de l'empire avaient commencé à inspirer des doutes sur les intentions pacifiques des ouvriers parisiens : on avait alors assisté à un renouveau de socialisme et même de communisme; les orateurs applaudis dans ces réunions populaires étaient, pour la plupart, les plus violens adversaires du capital et de la propriété. La bonne impression qu'avait naguère produite la lecture des rapports des délégués à Londres et à Paris en 1862 et en 1867 avait complétement disparu. Les excès de la commune n'étaient pas de nature à rassurer l'opinion publique. On voyait partout la main de la célèbre *Association internationale des travailleurs*, dont la fondation avait coïncidé avec l'envoi à Londres des délégués ouvriers à l'exposition de 1862. Le projet de M. Tolain, discuté dans la séance du 27 mars 1873, fut repoussé à une très forte majorité; il ne rallia guère que les voix de l'union républicaine et de la fraction de la gauche qui en était voisine. C'est alors qu'un journal démocratique, aujourd'hui disparu, *le Corsaire*, eut l'idée de remplacer les subventions gouvernementales par une souscription publique : 60,000 francs furent

ainsi recueillis en quelques jours. Les chambres syndicales ouvrières organisèrent aussi des collectes dans leur sein. Une commission d'initiative fut instituée pour centraliser tous les efforts. On voulait entourer le choix des délégués de toutes les garanties qu'exige l'esprit démocratique. La commission d'initiative s'adressa donc à toutes les corporations ouvrières de Paris, les priant de nommer chacune un représentant pour la composition d'une *commission du travail*, qu'on chargerait d'arrêter un programme général qui servirait de mandat impératif aux délégués. Il paraît que la police ou le gouvernement s'inquiéta de tous ces préparatifs un peu compliqués. *Le Corsaire* fut supprimé, la *commission du travail* dut se dissoudre; elle fut remplacée par deux autres moins nombreuses, l'une dite exécutive, composée de cinq membres, l'autre, dite de contrôle, n'ayant que trois membres, et chargée de surveiller la première.

On trouve dans toute cette organisation une nouvelle preuve du goût des ouvriers pour la multiplicité des comités, dont la plupart n'ont d'autre objet que de se faire contre-poids et de se contrôler mutuellement. Les délégués parisiens à l'exposition de Vienne furent élus dans le sein de chaque corps d'état après plusieurs délibérations. Dans la plupart des corporations, on fit subir des examens aux candidats, on rédigea un questionnaire qui devait servir de guide à l'élu. L'élection d'un député ne donne pas lieu à plus de discussions et à une plus sérieuse enquête. Un fait qui distingue la délégation nouvelle de toutes les précédentes, c'est qu'elle ne fut pas composée seulement d'ouvriers parisiens : un certain nombre de villes de France envoyèrent aussi à Vienne des travailleurs manuels désignés par leurs camarades; Lyon, Angers, Angoulême, Nancy, Limoges, Mèze (Hérault), furent ainsi représentés par des ouvriers. A Lyon, le conseil municipal et le conseil-général, où domine l'élément radical, votèrent une subvention; à Angoulême, l'assemblée ouvrière pour le choix des candidats se tint pacifiquement dans une salle de la mairie. A Limoges au contraire, qui est soumis à l'état de siége, il ne put pas y avoir de réunion préparatoire, l'autorité militaire ayant refusé son consentement, mais le vote eut lieu quand même. Après leur nomination, les délégués se réunirent deux fois à Paris en assemblée générale, puis le 2 août 1873 ils partirent pour Vienne. Les membres de la délégation ouvrière étaient au nombre de 107, moitié moins environ qu'en 1862 : la pénurie d'argent était sans doute la cause de cette réduction de nombre. On remarquera qu'en 1862 le voyage s'était fait par séries, chacune ne comprenant qu'une vingtaine d'ouvriers; en 1873 au contraire, ils partirent et revinrent tous ensemble. A peu près tous les corps d'état se trouvaient représentés dans cette délégation, on y rencontre même un instituteur et une institutrice, nommés, nous dit-on, par un syndicat d'insti-

tuteurs parisiens. Le rapport qu'ont fait ces deux derniers délégués, quoique comprenant d'assez bonnes parties, est souvent déclamatoire et empreint de doctrines suspectes : c'est ainsi qu'il semble pencher pour cette singulière théorie que l'on appelle l'*équivalence des fonctions*, en vertu de laquelle un homme comme Newton n'est pas plus utile à l'humanité qu'un casseur de pierres sur les routes, ou bien encore un général comme M. de Moltke n'est pas à son pays d'un plus grand secours que le dernier des conscrits.

Les délégués arrivèrent à Vienne le 4 août, ils étaient de retour à Paris le 15, ayant passé seulement neuf jours en Autriche. L'autorité autrichienne mit à leur disposition des baraquemens qui avaient été construits près de l'exposition; ils y occupaient cinq grandes pièces, dont quatre contenaient chacune trente lits, et la cinquième servait de salle à manger. Quelques-uns des délégués ont raconté la vie qu'ils menaient pendant ce rapide séjour. Ils conféraient ensemble de six à sept heures du matin sur l'objet de leur mandat, la meilleure manière de le remplir, et aussi sur les questions sociales. Ils déjeunaient à huit heures, allaient à l'exposition, dînaient à midi, soupaient à huit heures. Plusieurs se plaignent amèrement du régime auquel on les mit : coucher et nourriture sont l'objet de l'indignation violente de quelques-uns d'entre eux. Ils blâment la commission exécutive ouvrière, qui n'a pas eu assez de soin de leur bien-être. Ce qui est certain, c'est que le séjour des ouvriers était bien bref pour qu'ils fissent une étude un peu approfondie des produits exposés, c'est qu'ils manquaient d'interprètes, n'en ayant que quatre pour 107 qu'ils étaient. Quelques-uns des rapports parlent assez dédaigneusement de la commission officielle française à l'exposition. Aucun n'en fait l'éloge; plusieurs la représentent comme ayant été pour eux pleine d'indifférence, sinon d'hostilité. Ils ont au contraire beaucoup de louanges pour l'administration autrichienne, pour le conseil municipal de Vienne, qui les invita à une fête donnée au palais de Schœnbrunn en l'honneur du shah de Perse, invitation qu'ils déclinèrent, ayant été envoyés à Vienne, dirent-ils, pour travailler, non pour se divertir. En général, les délégués furent bien reçus à Vienne tant par les patrons que par les ouvriers, ils purent visiter un certain nombre d'ateliers, quoique l'ignorance de la langue fût un grand obstacle à des relations un peu étroites avec les habitans du pays. Il y eut pourtant quelques exceptions à ce bon accueil. Le délégué des ouvriers en papiers peints raconte que, s'étant présenté à l'une des principales fabriques de Vienne et ayant demandé à la visiter en se recommandant de sa qualité, on lui répondit par un refus, « sous le prétexte, dit-il, qu'à Vienne les ouvriers vivent en bonne intelligence avec les patrons, et qu'on craignait que je ne leur suggérasse des

idées d'émancipation capables de rompre cette bonne harmonie. » Cette défiance ne semble s'être manifestée que dans quelques cas particuliers. Les délégués français se plaignent qu'aucune autre nation, sauf la Suisse, n'ait jugé à propos d'envoyer à l'exposition des ouvriers choisis par leurs camarades : les cantons de la Suisse, nous disent-ils, accordèrent des subventions à cette délégation ouvrière.

Ces détails montrent que les délégués de 1873 se trouvaient dans des conditions de complète indépendance ; ils ne recevaient du gouvernement aucun subside, ils n'étaient plus soumis à la tutelle d'une commission supérieure, ils vivaient enfin tous ensemble dans des chambrées, loin de l'autorité française, et ne devaient pas échapper à cette effervescence que produit inévitablement le contact prolongé d'un grand nombre d'hommes de même opinion et de même profession. C'est pour cette raison sans doute que les résolutions collectives prises par cet ensemble de délégués sont incomparablement plus radicales que les propositions des différens rapports partiels. Nous avons dit qu'on devait rédiger un rapport d'ensemble : ce rapport n'a pas paru, et probablement ne paraîtra pas; mais après plusieurs conférences dans les baraquemens de Vienne le préambule en a été arrêté et voté. C'est une sorte de manifeste; la plupart des réformes qu'il demande n'ont rien en elles-mêmes de révolutionnaire : la création de chambres syndicales, de sociétés coopératives, le développement de l'instruction générale et de l'instruction professionnelle; mais ces vœux sont formulés dans des termes qui sont peu mesurés, et on y joint des formules qui témoignent d'un grand penchant à l'utopie. C'est ainsi que, dans les sociétés coopératives de production, le manifeste ne veut admettre qu'une participation égale pour tous les sociétaires; c'est ainsi encore qu'il déclare que les sociétés de crédit mutuel sont un moyen d'arriver « progressivement à l'annulation complète de l'intérêt du capital. » Quand ils s'expriment individuellement, la plupart des délégués, non pas tous, ont un langage plus retenu et plus sensé. Il est visible que dans les réunions générales l'élément violent et déclamatoire domine : la nature humaine le veut ainsi.

La tâche des délégués ouvriers à l'exposition de Vienne était double, d'abord technique, ensuite sociale. Les programmes ou les questionnaires qu'avaient rédigés la plupart des corporations ne négligeaient ni l'un ni l'autre de ces points de vue. Ce serait se tromper que de regarder les délégués comme de simples commissaires enquêteurs sur la situation de la population laborieuse à l'étranger. La plupart ont étudié avec beaucoup de soin les produits exposés; ils les décrivent et ils semblent les juger avec compétence, généralement avec impartialité. Les envoyés de certaines corporations avaient à examiner quelques problèmes spéciaux à

leur corps d'état. Le délégué des cordonniers devait se préoccuper des machines à coudre, à visser, et en général de toutes celles qui sont employées dans la fabrication de la chaussure; celui des céramistes, plusieurs autres encore, avaient reçu mission d'étudier particulièrement des questions techniques du même genre. Il ne faudrait donc pas croire que la délégation ouvrière à Vienne n'ait eu aucune utilité industrielle; beaucoup de ces envoyés en sont revenus avec des idées plus nettes et plus larges à la fois sur les progrès possibles dans la fabrication des produits auxquels ils travaillent.

Ce qui frappe dans la lecture de ces comptes-rendus, c'est la haute opinion qu'a l'ouvrier de son métier et en général de la classe à laquelle il appartient. Il y a peu de rapports qui ne se signalent par des manifestations souvent naïves de l'amour-propre professionnel. Le mécanicien de précision dira que « son industrie est de sa nature l'industrie-mère, puisque la plupart des théories scientifiques doivent nécessairement subir dans son sein les modifications qui les rendront fécondes; » il ajoutera que « la multiplicité des connaissances à acquérir pour exercer dignement sa profession la place sans contredit au premier rang. » L'opticien, plus modeste, se contentera d'affirmer que sa corporation « est une des premières de l'industrie française par les services qu'elle a rendus à la science et au commerce. » Il n'est pas jusqu'à des métiers en apparence moins élevés qui n'aient le don de provoquer l'enthousiasme de ceux qui s'y livrent : le délégué des cordonniers nous dira que « la France s'est montrée à Vienne ce qu'elle a toujours été, la première nation dans l'*art de la cordonnerie*, qu'elle seule possède au plus haut degré les trois qualités nécessaires pour ce genre de travail, qui sont le goût dans la garniture, l'élégance dans la coupe et le fini de la main-d'œuvre. » Des esprits caustiques pourraient, à propos de cet amour-propre professionnel, rappeler la fameuse querelle du maître de danse et du maître de musique de Molière. Quant à nous, il ne nous déplaît pas que l'ouvrier aime, même avec excès, sa profession, et qu'il en soit fier; ce sentiment est le contraire de celui qui existait dans l'antiquité : le travail manuel est chaque jour dans notre civilisation de plus en plus en honneur.

Il est seulement malheureux que cet esprit de corps, en soi légitime, devienne tellement exclusif qu'il ne voie en dehors de la classe ouvrière proprement dite que du parasitisme. La plupart des rapports des délégués semblent empreints de cette idée, que les travailleurs manuels sont les seuls véritables producteurs, que toutes les inventions, toutes les découvertes de ce temps viennent d'eux, que la renommée de l'industrie française et ses succès dans le monde ne tiennent qu'à leur propre habileté. Voici par exemple

comment s'exprime le délégué des mécaniciens : « nous avons recherché d'où venait cette supériorité qui réside non dans la richesse minéralogique de notre sol, comparé à celui de nos voisins, non dans notre outillage, encore imparfait, mais bien dans l'habileté des prolétaires français, qu'aucune nation ne conteste. Cette assertion est loin d'être nouvelle. Déjà, à la fin du siècle dernier, un grand citoyen qui fut longtemps un prolétaire assurait que, si chaque Français produisait seulement quelques heures par jour, la France ne saurait bientôt que faire de ses richesses. En formulant cette assertion, il avait constaté deux choses : l'habileté des ouvriers français et le parasitisme qui dévorait la France. Depuis cette époque, ces deux choses n'ont fait que s'accroître. » Le grand citoyen, longtemps prolétaire lui-même, qui a fait cette observation est, nous dit-on, Franklin. Croire que la moitié des Français sont des parasites, et qu'il suffirait que chacun travaillât quelques heures par jour pour que la France fût embarrassée de ses richesses, c'est vraiment se faire de grandes illusions : c'est en outre pécher par défaut de mémoire que de prétendre que les parasites ont augmenté de nombre en France depuis la fin du XVIIIe siècle. Le même délégué pense que presque toutes les découvertes industrielles, presque tous les procédés nouveaux de fabrication proviennent d'ouvriers. « Il ne faut pas oublier, dit-il, comme on le fait trop souvent, que les innombrables moyens d'abréviation employés dans ces derniers temps sont l'œuvre des travailleurs aux pièces qui les inventent, les perfectionnent, et il n'en est presque aucun qui ne prétende avoir un ou plusieurs moyens, que dans son langage imagé il appelle des *trucs*, pour abréger le travail qui lui est confié. » Il s'étend ensuite sur les raisons qui empêchent les ouvriers de prendre des brevets d'invention, et il convie les chambres syndicales à venir en aide à ces modestes inventeurs, à se substituer à eux dans leurs droits en leur accordant une indemnité. Le délégué des conducteurs typographes affirme que « bon nombre d'innovations, perfectionnemens, nouveaux systèmes de machines, ont été découverts par des conducteurs, chercheurs infatigables, dont le seul intérêt et le principal mobile étaient l'amour de leur métier; ils ont livré leurs découvertes aux constructeurs mécaniciens, qui seuls les ont exploitées et en ont eu tout le profit et toute la gloire. » Le délégué des tailleurs insiste sur la même idée, et déclare que « la plupart des inventeurs ont été plus ou moins ouvriers. » Quant au délégué des ouvriers en voitures, il ne se donne même pas la peine d'affirmer ce fait qui pourrait prêter à discussion; il n'y touche que par cette figure de rhétorique qui a reçu le nom de prétérition, comme à une vérité évidente. « On croirait, dit-il, que plus l'ouvrier invente de machines et perfectionne l'outillage pour diminuer sa peine, et plus il augmente sa tâche, » et il ajoute dans un autre

passage : « Le progrès ayant inspiré à l'homme le désir du bien-être, nous ne comprenons pas pourquoi *l'ouvrier, qui en est l'instigateur*, n'aspirerait point à en posséder au moins une petite part. » La pensée qui est au fond de ces déclarations, c'est que le travailleur manuel est dans les sociétés modernes le principal agent, quelques-uns diraient le seul agent du progrès. Il en est même qui assurent qu'il est le seul vrai producteur. Parlant des récompenses qui sont accordées aux industriels et non aux ouvriers, le délégué des marbriers dira : « *Le producteur vrai, le créateur* est-il souvent récompensé? Non, tandis que la plupart des exploiteurs qui n'apportent en réalité que leurs capitaux se voient écraser de récompenses. »

Nous avons tenu à laisser parler nos auteurs : leur langage est assez précis pour que personne n'y trouve d'équivoque. Il y a là un esprit singulièrement exclusif. Ces facultés inventives, ces dons naturels que les délégués attribuent aux ouvriers, ils les refusent aux patrons. Si l'on veut être complétement impartial, on verra qu'il y a quelque chose de fondé dans leurs affirmations et dans leurs plaintes. Que la plupart des découvertes viennent des ouvriers, cela est inexact et ne se peut soutenir; mais peut-être faut-il distinguer deux termes que l'on considère comme synonymes, ceux de *découvertes* et d'*inventions*. Les découvertes, c'est-à-dire la conception de quelque grande loi scientifique inconnue, de quelque force naturelle jusque-là négligée, comme la vapeur, l'électricité, c'est aux hommes de science qu'on les doit en général. Au contraire les inventions, c'est-à-dire quelque perfectionnement de détail, quelque procédé nouveau de travail, on ne peut nier que beaucoup ne proviennent d'ouvriers. Or ceux-ci n'en sont pas toujours récompensés comme ils devraient l'être : ils ont eu l'idée, un autre aura le profit et l'honneur. Nous trouvons assez heureuse la pensée du délégué des mécaniciens qui voudrait dans ce cas faire intervenir, pour la protection de leurs membres, les chambres syndicales ouvrières. Quant aux récompenses qui sont décernées aux expositions universelles, il est clair que, pour toutes les industries qui demandent dans l'exécution une grande habileté de main-d'œuvre, les noms des ouvriers devraient être associés à ceux du patron. C'est du reste ce que l'on fait dans beaucoup de cas depuis quelques années; on peut étendre ce système, qui n'est pas toujours, il faut le reconnaître, d'une application aisée.

La plupart des délégués n'ont que des éloges pour l'industrie française : ils affirment que l'exposition de Vienne à été pour elle un nouveau triomphe. Ils ne semblent pas redouter de concurrence sérieuse de la part de l'étranger. On a fait remarquer qu'il y a bien quelque chose d'intéressé au fond de tous ces éloges de l'indus-

trie nationale. Un des argumens des patrons pour repousser les demandes d'augmentation de salaires, c'est que la concurrence de l'étranger est pressante, que le prix de revient des produits français ne peut pas hausser sans péril pour nos exportations. Les ouvriers sont ainsi dans leur rôle en contestant que nous ayons au dehors des rivaux sérieux. Il y a pourtant dans ce concert de louanges quelques exceptions : parfois les délégués se laissent entraîner contre leurs compatriotes à des jugemens d'une excessive sévérité. Celui des ferblantiers, parlant des compteurs à gaz, donne la supériorité aux Anglais, et ajoute : « Chez nous, on semble né avec une tendance à la fabrication *camelotte;* sans cette malheureuse tendance, nous serions arrivés à égaler et à dépasser les Anglais. » Ce jugement vaut la peine d'être signalé. C'est en effet un trait commun à tous ces rapports que le parfait dédain pour les produits communs et à bon marché. On peut dire que tous ces ouvriers, de corps d'état si différens, ne perdent pas une occasion de s'indigner contre la production d'objets vulgaires et à bas prix destinés à la consommation générale; ils y voient une cause de dégradation de leur art et d'avilissement de leurs salaires. Il semble qu'ils conçoivent l'acheteur comme un personnage aristocratique et opulent dont les ressources soient intarissables. Ils ne se rendent pas compte qu'eux-mêmes ont besoin d'une foule de produits qu'ils ne pourraient payer à des prix excessifs, et que la fabrication à bon marché, pourvu qu'elle soit loyale, leur est plus utile en leur qualité de consommateurs qu'elle ne leur est nuisible en leur qualité de producteurs. Ce singulier contraste d'hommes qui récriminent avec véhémence contre l'inégalité des conditions et qui voudraient ne travailler que pour les classes opulentes, supposant que le luxe n'a pas de limites, est un des traits caractéristiques de la situation d'esprit des ouvriers parisiens.

Il était naturel que les délégués comparassent leur situation à celle des ouvriers autrichiens. La destinée de ceux-ci est-elle préférable à la leur? ont-ils des salaires plus élevés et des loisirs plus longs? Sur ces points, les réponses sont contradictoires. Quelques-uns affirment que la main-d'œuvre est mieux rétribuée à Vienne qu'à Paris; la plupart reconnaissent que les vivres, les loyers, les vêtemens, sont plus chers à Vienne. En définitive, l'impression générale paraît être que les ouvriers d'Autriche sont dans une situation inférieure à celle des ouvriers de France; quelques rapports témoignent même d'un assez grand dédain pour leur genre de vie. Ils n'auraient, assure-t-on, aucune habitude de la vie de famille; le sort de leurs femmes serait déplorable : elles seraient attachées aux métiers les plus pénibles, servant tantôt d'aides-maçons, tantôt de terrassiers, allant d'ordinaire pieds nus. Les ouvriers viennois, dit

un autre, sont très humbles devant leurs patrons; les ouvriers travaillant dans les premières catégories ne fréquentent pas ceux des dernières, si bien, dit le délégué des tailleurs, que « la nation est divisée en une foule de petites castes se superposant les unes aux autres, et faisant supporter et au-delà à celles qui sont au-dessous toutes les misères et toutes les humiliations qu'elles reçoivent de celles qui sont au-dessus. » Il ne paraît pas qu'aucun délégué ait eu la moindre envie de changer son sort contre celui de ses confrères de Vienne.

Personne ne saurait s'étonner que les ouvriers se plaignent de la médiocrité de leurs salaires. Sur ce point, il y a parmi eux un accord unanime : les corps d'état où la journée est payée 7, 8 ou 9 francs font entendre les mêmes plaintes que ceux où elle n'est encore rétribuée que 4 ou 5 francs. Presque tous les rapports reconnaissent que, soit depuis dix ans, soit depuis vingt, le prix de la main-d'œuvre a haussé dans une proportion moyenne qui serait de 25 pour 100 environ; mais ils allèguent que le prix des vivres et le loyer se sont élevés, dans le même espace de temps, de 80 pour 100. Cette assertion est sans doute exagérée, si l'on réfléchit que l'un des principaux objets de l'alimentation populaire, le pain, est resté au même prix qu'autrefois. Pour être complétement juste, il faudrait dire encore que le prix du vêtement a incontestablement baissé depuis quinze ans, comme en font foi les dépositions des chefs des grandes maisons de confection à l'enquête de 1870. Par exception, quelques corps d'état affirment que leurs salaires depuis vingt ans sont restés absolument stationnaires, ou même ont fléchi dans une assez forte proportion : les graveurs sont dans le premier cas, les opticiens dans le second.

L'une des parties les plus importantes du programme des délégués, c'étaient les moyens d'améliorer la destinée de la population ouvrière. Tous ou presque tous se sont particulièrement préoccupés de cet ordre de recherches. En général, les réponses à cette partie du questionnaire sont très affirmatives et très catégoriques; quelques-uns hésitent, ont des doutes sur les résultats prochains de réformes radicales : le délégué des graveurs est dans ce cas; mais il appartient à une profession qui se rapproche des arts. La plupart de ses collègues n'ont point cette perspicacité ou cette irrésolution d'esprit. L'un d'eux, le délégué des mécaniciens, dont le rapport a plus de cent soixante-dix pages, dit hardiment : « Dans la limite du possible, nous apportons une solution à toutes les questions qui nous ont été posées. » Voilà certes quelqu'un qui a de la décision et de la confiance en ses lumières. Un des embarras qu'éprouve le lecteur en parcourant les innombrables pages de ces rapports, c'est que,

toutes les fois que l'on y traite ce que l'on appelle la question sociale, la langue cesse d'être simple et claire, elle devient déclamatoire et confuse. Ne croyez pas que ce soit inexpérience de la part des rédacteurs : Dieu nous garde de reprocher à des ouvriers de ne pas écrire comme des académiciens! En général, les délégués s'expriment bien, avec une suffisante correction et quelquefois une verve pittoresque. Les rapports de 1862 et même de 1867 sont écrits avec agrément; ils se lisent sans ennui. En 1873, la partie technique des rapports garde le même caractère, mais la partie économique ou sociale devient singulièrement déclamatoire : c'est souvent comme un chapelet de mots retentissans qui ont été enfilés au hasard. Il nous semble que certains de ces délégués ont imité ces écoliers qui font des cahiers d'expressions réputées heureuses, et qui, dans leurs discours ou leurs pièces de vers, les jettent par douzaines sans s'inquiéter de l'effet discordant qu'elles peuvent produire. Ainsi peut-être quelques-uns des délégués ouvriers cueillent dans les journaux des termes sonores qu'ils s'empressent ensuite de répandre dans leurs rapports. Le naturel, la clarté, disparaissent. Le délégué des mécaniciens dira que « la solidarité, ce levier par excellence, est le critérium qui successivement servira de guide à tous ceux, nations et individus, dont les déceptions continues en auront démontré la nécessité. » Parlant de l'article 291 du code pénal, qui interdit les associations de plus de 20 personnes, le délégué des menuisiers écrit : « Nous avons la conviction que les gouvernemens, jusqu'à ce qu'ils ne soient plus servis par les cléricaux, les nobles et le fonctionnarisme héréditaire, conserveront avec soin dans leur panoplie cette hache ébréchée par le progrès industriel et par l'échange des communications rapides que notre siècle possède. » Celui qui s'exprime en ce langage macaronique est cependant un homme qui ne manque pas de bon sens : il en donne une preuve précisément à l'occasion de ce même article 291, dont il demande non pas la suppression, mais simplement l'amélioration graduelle, c'est-à-dire que la prohibition ne s'étende qu'aux associations de plus de 50 ou 60 personnes, pour devenir ainsi de moins en moins étroite avec le progrès des mœurs. Plusieurs délégués dérobent à la science des termes dont ils font un usage fort imprévu : c'est ainsi que celui des tisseurs met sur le compte de notre « civilisation malthusienne » la nécessité pour le prolétaire de payer un loyer au propriétaire. Malthus revient plusieurs fois dans ces rapports, il est l'un des grands épouvantails des ouvriers.

Ce n'est point par goût des minuties que nous avons relevé ces différens traits : le ton du style est un indice du ton de la pensée. Comme en général les délégués dans leurs rapports, quand il s'agit des questions sociales, abandonnent le style simple ou le style

tempéré pour le style sublime, il est probable qu'ils exagèrent eux-mêmes leurs propres sentimens afin de faire impression sur leur auditoire, qu'au fond ils sont plus calmes et plus pacifiques qu'ils n'en ont l'air. De tous ces rapports, à quelques exceptions près, il se dégage une pensée commune, c'est que les prolétaires doivent travailler à leur affranchissement, à leur émancipation. Ces deux mots reviennent sans cesse : la plupart ajoutent, il est vrai, que cette émancipation doit être progressive, qu'on ne saurait l'atteindre d'un seul bond, ni par des moyens violens; mais qu'entendent les délégués par l'émancipation des travailleurs? Est-ce simplement une hausse des salaires, une réduction des heures de travail, la participation aux bénéfices, la fondation de caisses de retraite pour la vieillesse? Ce n'est rien de tout cela, c'est la suppression du « salariat » et du « patronat. » On trouve des degrés divers dans l'affirmation de ce vœu et de ce programme. Il y a les prudens, qui veulent modérer les impatiens; il y a les sceptiques, qui ont des doutes sur la capacité de la génération actuelle pour accomplir cette grande réforme; il y a même les contradicteurs, mais en bien petit nombre, qui ne croient pas qu'il soit possible de supprimer d'une manière absolue le patronat. A côté de ces hommes sensés, nous trouvons les déclamateurs. Quelle est dans leurs récriminations la part de l'entraînement oratoire et celle de la pensée réfléchie, il est malaisé de le dire. Sans doute le désir d'atteindre l'éloquence fait enfler la voix à ces mandataires improvisés, mais au fond les idées qu'ils expriment paraissent, avec plus ou moins de mesure et d'atténuation suivant les divers caractères et les diverses natures d'esprit, être partagées par la plupart de ceux qui les ont envoyés à Vienne.

II.

Depuis 1862 et 1867, il y a sur un point un progrès sensible dans les aspirations des ouvriers parisiens : naguère ils comptaient plus qu'aujourd'hui sur l'assistance de l'état. Le rêve de beaucoup d'entre eux était d'avoir un gouvernement qui leur dût sa naissance et qui se fît l'initiateur des réformes qu'ils attendaient. Souvent, dans les rapports des délégués de 1862, on voit réclamer l'intervention administrative pour la fixation de la journée de travail, pour l'exclusion des femmes de certaines professions, même pour la détermination des salaires. En 1873, presque tous les rapports établissent comme une sorte de dogme qu'il ne faut pas compter sur l'état, qu'il ne faut rien lui demander. Les ouvriers ont plus conscience de leur propre force; ceux même qui réclament l'institution du crédit gratuit, l'abolition du salariat, du marchandage,

du commerce de détail, croient pouvoir par leurs seuls efforts et avec le temps accomplir ces changemens considérables. Les lignes suivantes du délégué des mécaniciens méritent à ce point de vue d'être citées. « Un fait qui a démesurément étonné les ouvriers viennois, dit-il, ce fut d'apprendre que la délégation française était envoyée aux frais d'une souscription nationale. C'était pour eux un événement incroyable, et nous ne craignons pas d'affirmer qu'ils auraient voulu être à la place des délégués, eux qui sont encore si loin, hélas! de notre niveau social. Ils attendent tout de l'état, sorte de providence des peuples enfans, et cette tutelle est si profondément enracinée dans les esprits qu'il a fallu une certaine persuasion pour leur faire admettre que nous n'avions pas de chefs, qu'il y avait entre nous une égalité parfaite de droits. Il est bon de dire que sur ce point l'autorité supérieure partageait complétement les mêmes idées, tant ce pays est saturé de préjugés qu'heureusement nous voyons disparaître ici. »

Ces quelques lignes expriment les principaux sentimens, quelquefois opposés, qui animent une catégorie nombreuse des ouvriers parisiens : la passion démocratique de l'égalité, l'aristocratique dédain de ceux qu'ils jugent leurs inférieurs en éducation, enfin une absolue confiance en leur propre sagesse et en leur avenir. Il y a cependant encore des attardés qui seraient heureux que l'état vînt à leur secours, et préparât quelques-unes des réformes qu'ils désirent. Le délégué des ferblantiers réclame très nettement la fondation de maisons de retraite par l'état. Le délégué des ouvriers en papiers peints revendique le droit au travail et la suppression de la misère, sans qu'il soit facile de savoir si c'est de l'initiative des sociétés ouvrières ou de celle du gouvernement qu'il attend ce bienfait. Au contraire il paraît bien que le délégué des tabletiers en peignes ne pensait qu'aux efforts individuels et collectifs des ouvriers quand il écrivait les lignes suivantes : « L'assurance générale pourrait, avec les bénéfices provenant des associations et des sociétés de consommation, venir en aide à tous ceux qui ont besoin, en commençant toutefois par l'enfance, en assurant à l'enfant l'instruction, du pain, des vêtemens et un asile, seuls moyens qui permettraient d'empêcher la prostitution, le vol... C'est parce que la société n'assure pas le pain quotidien à l'enfance et ne fait pas pratiquer la solidarité entre tous les individus que nous voyons se produire autant de mal parmi nous. » Ainsi, d'après les uns, la société doit nourrir l'enfance; d'après les autres, elle doit nourrir la vieillesse. Ce sont là des vœux très philanthropiques; mais, comme la société n'est pas un être en dehors des individus qui la composent, il en résulte que cette charge de la subsistance des enfans et de celle des vieillards tombera uniquement sur les hommes

adultes ou d'un âge mûr. C'est aussi ce qui se voit aujourd'hui; seulement alors chaque homme contribuerait pour une très faible part à la subsistance de ses propres enfans et de ses propres parens, et pour une part beaucoup plus considérable à la subsistance des enfans et des parens d'autrui. Il est permis de douter que ce soit là un progrès. Quelques-uns de ces rapports sont encore trop empreints de ces théories qui remplacent les devoirs individuels par des devoirs sociaux, et qui tendent à supprimer les obligations de famille; mais l'action immédiate de l'état est moins souvent réclamée : elle doit faire place à celle des sociétés ouvrières soit séparées, soit réunies en fédération.

Comptant moins sur l'assistance directe de l'état, les délégués comptent beaucoup sur celle du temps. On les croirait disciples de la nouvelle école scientifique qui a propagé la théorie de l'évolution : ce n'est pas un changement à vue qu'ils attendent, c'est une lente et graduelle modification. Les projets de réforme élaborés par les plus sages d'entre eux exigeraient en effet bien des années pour la transformation sociale qu'ils désirent : fondation de chambres syndicales ouvrières, création d'un capital par les cotisations des membres, emploi de ce capital à la constitution de sociétés coopératives de consommation et de sociétés de crédit, accumulation des bénéfices produits par ces sociétés coopératives de distribution et organisation de sociétés ouvrières de production. C'est cette méthode d'évolution qui est le trait nouveau et caractéristique des rapports de la délégation ouvrière à Vienne; dans quelques cas, elle pourrait réussir, si elle était pratiquée avec un esprit de prudence, de concorde et de persévérance. Malheureusement toutes ces créations successives de sociétés de diverses natures et dont les unes sont filles ou mères des autres ne pourront pas se faire en un clin d'œil. La plupart des délégués ne l'ignorent pas : aussi plusieurs déclarent-ils que la génération actuelle ne verra pas l'émancipation complète du prolétariat.

En attendant ce définitif affranchissement, il est bon de s'accommoder du patronat et de constituer avec lui une sorte de *modus vivendi*, régime fait de concessions réciproques, plus supportable que le régime actuel, quoique inférieur au *millenium* espéré. Cette pensée pratique se retrouve dans la plupart des rapports. En examinant quelles sont ces réformes de détail que réclament les délégués, on peut constater que plusieurs seraient très utiles et faciles; on verra aussi que les conceptions des ouvriers sur différens points de l'économie industrielle se sont améliorées.

Un heureux symptôme, c'est que la plupart des rapports sont très explicites contre les grèves. Les ouvriers anglais ont fait de la grève une arme systématique qu'ils emploient d'une manière sa-

vante, à laquelle ils ont dû d'abord de grands succès, mais qui n'a pu les préserver, dans ces derniers temps, de nombreux et cruels revers. En France, la population ouvrière n'a jamais eu beaucoup d'inclination pour ce moyen brutal et périlleux. « L'expérience nous a prouvé, dit le délégué des opticiens, que nous ne pourrions jamais arriver à notre but par les grèves. Combien d'économies, réalisées à grand'peine, se sont trouvées englouties, pour arriver à quoi? à une augmentation dérisoire et momentanée, car, sitôt que l'ouvrage commençait à baisser, elle était retirée pour faire place à l'ancien tarif. » C'est là parler en homme de sens; ce langage n'est pas exceptionnel. Le délégué des marbriers revient à quatre reprises différentes sur les grèves; cependant il ne semble pas qu'il ait une disposition d'esprit particulièrement modérée. Après avoir dit « qu'il est inadmissible qu'il y ait des gens qui mangent bien, et les autres rien, » il ajoute : « Il faut sans retard chercher le remède; ce que nous pouvons affirmer ici, c'est qu'il n'est pas dans la grève. La grève tourne toujours au profit des patrons. » Notez que ce n'est pas un novice qui parle; c'est, si l'on nous passe ce terme, un vieux routier. En 1869, les ouvriers marbriers se mirent en grève pour obtenir une augmentation de salaire, la suppression des heures supplémentaires et encore quelques autres améliorations de détail. Cette grève dura un mois; « elle coûta cher à la marbrerie, les ouvriers subirent bien des misères, la chambre syndicale s'endetta pour une somme de 18,000 francs, sur lesquels 7,000 étaient encore dus en 1873. » Le délégué a vraiment raison de dire que l'argent dépensé dans la grève « aurait bien mieux profité en créant une association coopérative de production. » Cependant cette grève s'était terminée par la victoire des ouvriers, qui obtinrent, au moins sur le moment, tout ce qu'ils voulaient. Le délégué des ouvriers en voitures, l'un de ceux pourtant qui ont écrit sur la question sociale les passages les plus déclamatoires, vient déclarer aussi que « les grèves n'ont amené que des résultats insignifians après de grands sacrifices. » Quant au délégué des mécaniciens, c'est un vrai docteur; un lauréat de l'Académie des Sciences morales et politiques ne tiendrait pas d'autre langage, et il aurait moins d'autorité.

Déshabitué des grèves, l'ouvrier français semble définitivement réconcilié avec les machines. Il n'a plus envie de les proscrire ou de les briser; il revendique pour les hommes de sa classe l'honneur d'en avoir inventé le plus grand nombre. L'ouvrier sent que ces perfectionnemens de l'outillage industriel tournent en définitive à son avantage; il se plaint seulement des inconvéniens temporaires que la brusque introduction de machines nouvelles peut avoir pour le personnel des travailleurs, si l'on n'use pas de ménagemens

à son égard. En vérité, on ne peut blâmer ces restrictions. C'est déjà beaucoup que d'avoir obtenu des ouvriers une sorte de reconnaissance des bienfaits de la mécanique. Le délégué des conducteurs typographes est vraiment un enthousiaste des machines. Quelques autres délégués, ceux des cordonniers, des ouvriers en voitures, des imprimeurs typographes, tout en admettant et en célébrant même les avantages des machines, font des réserves sur l'application qui en est faite. Le délégué des mécaniciens de précision semble exprimer avec exactitude le sentiment général de ses confrères quand il dit : « C'est un besoin impérieux du présent d'avoir des connaissances suffisantes pour que l'ouvrier puisse tourner à son profit l'action révolutionnaire des machines-outils dans la main-d'œuvre mécanique. » La possession de l'outillage industriel par les sociétés coopératives, c'est là le rêve de l'ouvrier de nos jours : il est certain que la réalisation générale de cet idéal se fera longtemps attendre. Quant aux tempéramens qui doivent accompagner et adoucir l'introduction de machines nouvelles, l'ouvrier a raison de les rechercher et de les réclamer. Par malheur il est assez difficile de découvrir des mesures protectrices qui soient universellement applicables. Le délégué des ouvriers en voitures propose que, dans le cas d'introduction de machines nouvelles, la journée de travail soit réduite d'une heure ou d'un temps plus ou moins long, afin que tout le personnel puisse être conservé. Une semblable pratique, si elle ne devait pas être temporaire et exceptionnelle, aurait bien des inconvéniens : elle ferait une situation tout à fait privilégiée aux ouvriers des corps d'état où la mécanique se serait le plus développée, et les consommateurs ne profiteraient pas de la baisse des prix; enfin, comme il est peu probable que toutes les nations s'entendissent pour une semblable réglementation, elle donnerait des avantages aux industriels étrangers qui seraient moins humains ou moins débonnaires. Pour protéger l'ouvrier contre les maux qu'entraîne la brusque introduction de machines dans une industrie, nous ne voyons guère qu'une garantie efficace : l'assistance mutuelle fortement organisée. Si les ouvriers réalisaient avec le temps leur projet de constituer une foule de petites sociétés accumulant des fonds de prévoyance et se soutenant réciproquement, ils pourraient supporter, sans trop souffrir, les crises passagères qui seraient la suite d'un changement instantané de l'outillage industriel.

Remarquons d'ailleurs que ces complètes révolutions de la mécanique sont rares et le deviendront de jour en jour davantage. Il se passe un grand nombre d'années avant qu'une machine dont les avantages sont reconnus ait envahi tous les ateliers et chassé les méthodes antérieures de travail. Voyez le tissage à la main, qui n'est pas encore complétement détruit, quoique le tissage automa-

tique soit inventé depuis cinquante ans; voyez aussi avec quelle lenteur le puddlage mécanique, qui fera faire un si grand progrès à l'industrie du fer, se propage chez nos voisins d'outre-Manche. La valeur de l'ancien outillage, le manque de capitaux, l'incertitude des résultats, le penchant à la routine, sont des obstacles considérables à la brusque transformation d'une industrie.

Il y a un lien évident entre la question des machines et celle de la division du travail et du travail aux pièces. On sait que l'ouvrier a toujours eu une certaine répugnance pour ces habitudes nouvelles de l'industrie moderne. Aujourd'hui encore on trouve dans la lecture des rapports des délégués la trace de ces impressions défavorables. L'ouvrier a bien quelque raison pour justifier ses opinions sur ces deux points. Ce n'est pas contre le principe, dit-il, c'est contre l'excès ou les vices d'application qu'il se raidit. Au point de vue esthétique, il trouve que la division du travail, quand elle dépasse une certaine limite, réduit trop son rôle et le rabaisse, que c'est ainsi un amoindrissement de sa dignité. Toutefois ce n'est pas là le grief principal de l'ouvrier; ce qu'il reproche surtout à la division du travail, c'est de créer un trop grand nombre de spécialités et de rendre les crises soit plus fréquentes, soit plus accablantes. Un ouvrier ne sait plus faire qu'un détail et hors de là n'est bon à rien : il y a quatre catégories distinctes de travailleurs pour faire un gant; il en est de même pour tout. Suivant l'expression d'un des délégués, à côté des machines-outils on a des hommes-outils. Ces plaintes sont en général exagérées. La division du travail ne tourne pas d'ordinaire contre l'ouvrier; elle abrége la durée de son apprentissage, elle le met plus tôt en état de gagner des salaires élevés. Il est vrai aussi qu'elle rend les travailleurs manuels plus dépendans du patron : celui-ci n'est plus embarrassé pour remplacer les mécontens : comme il n'y a pas besoin d'une forte éducation technique et d'une longue expérience pour s'acquitter d'une tâche très circonscrite, on trouve facilement des hommes de bonne volonté pour succéder à ceux qui ont des prétentions trop élevées. C'est ce dernier grief qui est pour l'ouvrier le véritable. Quant au travail aux pièces, les délégués ne lui font pas non plus une opposition absolue. Les plus sages et même les plus nombreux en reconnaissent la justice. Il n'y a que dans les professions voisines des arts qu'on trouve une répugnance invincible pour ce mode de travail. Quelques corporations qui l'avaient combattu ont fini par s'y soumettre. C'est ainsi que la grève des marbriers avait supprimé dans ce corps d'état le travail aux pièces; mais bientôt il a réapparu, triomphant de la mauvaise humeur des ouvriers. Les critiques que quelques-uns des délégués adressent au travail aux pièces peuvent, dans des cas particuliers, n'être pas dépourvues de raison : ils disent que c'est sou-

vent pour le patron un moyen de réduire successivement les salaires, qu'ainsi tous les moyens abréviatifs que découvre l'ouvrier dans l'exécution d'une tâche tournent contre lui. En admettant qu'il y ait là des abus, une trop grande rigueur du patron à restreindre au minimum le gain de l'ouvrier, il est certain que ce ne sont pas des conséquences nécessaires du travail aux pièces, et que l'on peut supprimer ces abus en le conservant.

Si les ouvriers paraissent avoir perdu une grande partie de leurs préventions contre les machines, la division du travail et le travail à la tâche, ils gardent au contraire beaucoup de leurs rancunes contre la concurrence et les intermédiaires. Là encore cependant il y a un certain progrès. Les récriminations contre les intermédiaires et contre la concurrence n'ont pas, dans les rapports des délégués, le caractère dogmatique et absolu qui distingue les œuvres de M. Louis Blanc et d'autres écrivains socialistes. Les ouvriers se plaignent de la concurrence que les patrons se font entre eux, de celle que se font les ouvriers et de celle que la province fait à Paris. En parlant de cette dernière, le délégué des cordonniers déclare que, « si l'administration de la ville ne prend pas quelques mesures à cet égard, elle verra peu à peu les ouvriers disparaître de son sein. » Il néglige d'indiquer quelles mesures la ville pourrait prendre, — la réduction des droits d'octroi sans doute; ce serait bien insuffisant. Peut-être voudrait-il, comme le délégué des tisseurs, que l'administration portât son attention sur l'élévation croissante du prix des baux et des loyers; mais qu'y pourrait-elle faire? Ceux qui travaillent en atelier se plaignent de ce que les travailleurs en chambre acceptent l'ouvrage à des prix trop réduits. Il y a dans les corps d'état les plus élevés une sorte de sentiment aristocratique qui s'indigne contre l'emploi d'ouvriers inférieurs, ne sachant pas leur métier, faisant de la pauvre et médiocre besogne qui est naturellement mal rémunérée. Ces récriminations se ressentent de l'esprit de corps qui règne dans toutes les couches de la société, en haut et en bas. De même que les médecins contestent souvent l'utilité des officiers de santé, ainsi les artisans qui se croient des artistes s'habituent difficilement à voir employer à côté d'eux et souvent à leurs dépens des ouvriers de piètre instruction et de nul talent. L'industrie française, disent-ils, est compromise par ces mauvaises pratiques. C'est surtout à la concurrence des femmes et à celle des apprentis qu'ils s'en prennent.

Sur le sujet des femmes, ils ont deux sentimens qui sont assez opposés : gémissant d'un côté de ce que leur rémunération est dérisoire, prétendant de l'autre les proscrire de la plupart des occupations où elles pourraient trouver un gagne-pain. Comme beaucoup de moralistes, les délégués croient avoir fait preuve de perspi-

cacité et d'esprit d'invention en signalant le scandale public qui s'étale chaque jour devant nos yeux, et qui consiste à confier à de grands jeunes gens dans nos magasins de nouveautés la vente des soieries et des autres étoffes riches : critique banale, car, outre que ces fonctions qu'on voudrait restituer aux femmes n'occupent pas un nombreux personnel, elles sont plus fatigantes, exigent plus de force physique qu'on ne le pense, et elles sont aussi incompatibles que le travail en atelier avec la vie de famille, les heures de présence étant généralement aussi longues dans les magasins que dans les fabriques.

Une des questions les plus souvent traitées dans les rapports des délégués, c'est celle de l'apprentissage; sauf la constitution des sociétés syndicales ouvrières et l'organisation de sociétés coopératives, il n'est pas de sujet qu'ils étudient avec plus d'insistance. Tous les rapports s'en occupent, à quelques exceptions près. Dans leurs sentimens et leurs idées sur ce point, les délégués sont tantôt dirigés par l'intérêt personnel, tantôt par l'intérêt général. Ils confondent volontiers l'un avec l'autre. Ils regardent le mode actuel d'apprentissage comme une école mauvaise, abusive, qui demande trop de temps et donne trop peu de connaissances à l'apprenti; ils le considèrent en outre, et ce n'est pas là leur moindre grief, comme une sorte d'institution qui est destinée à faire une concurrence à bas prix au travail des adultes. Que certains patrons occupent quatre ou cinq apprentis quand un ou deux seraient suffisans, qu'ils prolongent pendant cinq ou six années la durée de cette sorte de stage, quand la moitié de ce temps pourrait donner une ample connaissance du métier, qu'ils obtiennent ainsi du travail soit tout à fait gratuit, soit à vil prix, nombre de délégués l'affirment; ces abus sont trop naturels pour que nous puissions douter qu'ils ne se présentent parfois. Le patron a autant d'intérêt à exagérer le nombre de ses apprentis que l'ouvrier à le réduire. Même quand l'apprentissage serait loyalement pratiqué, plus il y a d'ouvriers dans une profession, plus l'offre de bras est considérable par rapport à la demande, et plus les salaires ont de chances de baisse ou du moins de stagnation. Il est vrai qu'à la longue le nombre des apprentis finit toujours par se régler sur le taux des salaires, les professions les moins rémunérées finissant par ne plus trouver de recrues. Que les ouvriers se plaignent du nombre parfois excessif des apprentis, nous le comprenons; qu'ils veuillent limiter ce nombre aux exigences de la profession, quoique la mesure exacte soit singulièrement difficile à trouver, nous l'excusons. Malheureusement ils émettent parfois des prétentions qui sont injustifiables; quelques délégués semblent considérer un corps d'état comme étant la propriété collective et exclusive du personnel qui le compose. Un

d'eux, le délégué des fondeurs en caractères, va jusqu'à dire que l'on ne devrait admettre comme apprentis que les fils d'ouvriers de la profession et non ceux des hommes déclassés de tous les métiers. La plupart toutefois sont plus modérés, ils se contentent de regretter que les travaux des champs soient de plus en plus abandonnés pour ceux des villes : poétique sentiment, s'il était absolument spontané et s'il n'était pas inspiré par un intérêt personnel.

Les rapports sont plus justes et plus intéressans quand ils dépeignent la triste condition faite à l'apprenti. Généralement il n'y a pas de contrat écrit : les courses en ville, le nettoyage de l'atelier, quelquefois les services personnels envers le patron, prennent la plus grande partie du temps de l'enfant ou du jeune homme; le reste n'est pas employé d'une manière plus fructueuse pour lui. Ses occupations sont beaucoup trop spécialisées : on lui donne un détail à faire, toujours le même, parce qu'au bout de peu de temps il arrive à l'exécuter plus facilement, ce qui profite au patron; s'il est apprenti mécanicien par exemple, on lui fait polir des vis ou ébaucher des pièces, rien de plus pendant des années. Un apprenti en optique, d'après le délégué des opticiens, n'aurait été employé pendant quatre ou cinq ans qu'à faire des biseaux soit aux verres de boussoles, soit à des boutons de verre, c'est-à-dire le travail d'un apprenti lapidaire, et il ignorait ce qu'est un objectif. Les conseils des prud'hommes, on le sait, sont chargés aujourd'hui de faire respecter les contrats d'apprentissage : s'acquittent-ils bien de cette tâche? Le délégué des marbriers l'assure; tous les autres déclarent que cette surveillance est insuffisante; si un apprenti viole son contrat, c'est-à-dire quitte le patron avant le temps déterminé, il est condamné par le conseil; mais, si un patron ne remplit pas ses obligations, c'est-à-dire s'il n'a donné aucune instruction sérieuse à l'apprenti, comme cette violation ne se manifeste pas par un fait précis et déterminé, elle n'entraîne aucune peine et aucune indemnité. La réforme de l'apprentissage est absolument nécessaire; il y a là plus qu'un intérêt industriel, il y a un intérêt social. Les ouvriers déclarent qu'eux seuls, par leurs chambres syndicales, peuvent accomplir cette réforme. Ils ont déjà commencé : dans quelques corporations, ils ont fondé soit des cours professionnels, soit des bureaux de placement, c'est le délégué des ouvriers en voitures qui nous l'apprend. Les chambres syndicales des patrons aussi se sont occupées de la même question. Assurément les associations ouvrières des divers corps d'état, si elles parvenaient à s'organiser, pourraient rendre l'apprentissage plus fécond et plus moral à la fois.

Il semble que les ouvriers soient enfin pénétrés de la doctrine du *selfhelp*, aide-toi toi-même : ils veulent tout faire par leurs propres

forces. Loin qu'on ait besoin de les pousser dans cette voie, il faudrait peut-être calmer un peu leur ardeur, ou du moins les engager à ne pas se priver du concours des autres parties de la société. L'enseignement professionnel est un des objets qui leur tiennent le plus à cœur : ils voudraient le développer, le fortifier; beaucoup de délégués pensent que les associations ouvrières suffiraient à cette tâche. Quelques autres s'adressent bien, sans exagération d'ailleurs, au gouvernement : le délégué des graveurs par exemple réclame la fondation d'un musée des arts industriels, comme en Angleterre, comme en Autriche, comme à Moscou, et une grande école supérieure de dessin sur la rive droite de la Seine; mais le même rapporteur, quelques pages plus loin, tout en rendant hommage à la ville de Paris pour la création récente d'écoles d'apprentissage, déclare qu'il compte principalement sur les chambres syndicales pour la fondation d'ateliers où les plus habiles ouvriers viendraient enseigner à leurs heures de loisir : il n'y aurait, dit-il, rien de pédantesque dans cet enseignement tout fraternel. Le délégué des marbriers engage les corporations à se grouper au nombre de cinq ou six pour avoir un même local et entretenir chacune un professeur, ce qui ne serait pas coûteux. Si la corporation des marbriers a dépensé 18,000 francs dans une grève, elle eût été capable aussi de fonder une école professionnelle et de la faire vivre avec succès.

Les délégués parlent assez fréquemment des conseils de prud'hommes; leur opinion sur ce point est unanime et facile à analyser : ces conseils ne sont pas assez multipliés, ils ne répondent pas aux nombreuses spécialités de l'industrie parisienne, de sorte que souvent les juges sont absolument incompétens; la nomination des présidens par le gouvernement leur paraît aussi une violation de leurs droits et de leur dignité; enfin ils voudraient que les délégués fussent payés; on trouve à ce sujet dans un des rapports une pensée pleine de bon sens. Après avoir insisté sur la nécessité de rémunérer les prud'hommes, le délégué des mécaniciens d'Angers ajoute : « Nous ne devons pas pour cela demander des rétributions au gouvernement, toutes les corporations doivent indemniser elles-mêmes leurs prud'hommes. » Voilà un trait, entre bien d'autres, qui est caractéristique : ne rien attendre du gouvernement et tout d'eux-mêmes, c'est là la devise de la plupart des délégués.

Sur quelques autres points encore, les plaintes ou les vœux des ouvriers nous semblent dignes de considération. Plusieurs des rapports récriminent avec assez d'aigreur contre le mode de paie, contre les heures supplémentaires qui sont suivies de morte-saison, et enfin contre le livret, qui est aboli en droit, mais qui est encore

exigé en fait dans beaucoup de circonstances. Si l'on voulait chercher quel est le caractère qui distingue les ouvriers des autres parties de la nation, on serait à coup sûr embarrassé : est-ce le travail manuel? mais beaucoup de professions, réputées plus ou moins libérales, comportent un certain travail manuel. Est-ce le salaire? mais depuis que le salaire à la tâche est devenu prédominant, les ouvriers ne se séparent plus par ce fait des professions libérales, qui presque toutes sont payées à la tâche. Le trait qui malheureusement distingue en général l'ouvrier, c'est l'absence d'épargne : ce que l'on est convenu d'appeler prolétariat, c'est cette classe d'hommes qui n'a pas d'épargnes et qui n'est pas assurée du travail du lendemain. Cette seule définition, dont on ne peut contester l'exactitude, indique quelle est l'une des obligations morales de ceux qui emploient les ouvriers : c'est de ne pas leur faire attendre le paiement du salaire. Le crédit en effet est pour eux beaucoup plus cher que pour les patrons; on peut dire que la nécessité ou l'habitude de faire des achats qu'ils ne paient pas comptant est l'une des principales causes des difficultés et des embarras, parfois inextricables, de la vie de l'ouvrier. Dans un très grand nombre de corps d'état, la paie se fait tous les mois, d'autres fois tous les quinze jours, rarement toutes les semaines. Les rapports des délégués s'élèvent avec énergie contre cette coutume et réclament la paie hebdomadaire, qui est de règle absolue, disent-ils, en Angleterre et en Autriche. Ce vœu est non-seulement naturel, mais légitime : la paie mensuelle surtout est évidemment abusive. On objecte que le travail à la tâche entraîne souvent une comptabilité compliquée, et qu'il faut que plusieurs unités de travail soient faites dans l'intervalle d'une paie à l'autre; mais on pourrait donner tous les huit jours, si ce n'est le salaire définitif, du moins un à-compte. Les délégués se plaignent aussi quelquefois que le paiement de leurs salaires leur fasse perdre plusieurs heures. Dans de grands ateliers, on ne peut sans doute payer 500 ou 1,000 ouvriers en quelques instans; mais des considérations morales et sociales doivent porter les patrons à s'ingénier pour éviter aux travailleurs manuels des pertes de temps qui restreignent leurs rares heures de loisirs et de vie de famille.

On comprend encore que les ouvriers de la petite industrie s'élèvent contre ce double fléau, la morte-saison et les heures supplémentaires, tâche accablante pendant une partie de l'année, manque presque complet d'ouvrage pendant une autre partie. Certes il sera toujours difficile, on peut même dire impossible, de répartir également le travail sur toutes les saisons et sur toutes les semaines. Il y aura toujours des périodes d'activité et des périodes de langueur qui se présenteront avec une certaine régularité. C'est dans la petite industrie surtout que ces perturbations reviennent avec le plus

de constance. L'influence de la mode est prédominante en pareil cas. On ne se doute pas des excès de travail qu'imposent les commandes précipitées, qui veulent toutes être exécutées à bref délai. Les patrons déclarent avec quelque raison qu'il leur est impossible de refuser des ordres, et qu'ils ne peuvent souvent étendre les limites qu'on leur impose; mais l'ouvrier est dans son droit en voulant que les heures supplémentaires, celles qui dépassent la journée ordinaire, soient payées au-delà du salaire habituel. Cette exigence d'ailleurs est satisfaite dans beaucoup d'industries. Il faut dire en outre que la morte-saison tend à s'amoindrir ou à s'adoucir par le développement que prennent les industries de la confection, c'est-à-dire de la fabrication sans commande d'ouvrages de demi-luxe ou de consommation générale.

Plusieurs des délégués ont assez d'impartialité pour reconnaître que depuis un quart de siècle la législation industrielle et civile a été plusieurs fois remaniée en leur faveur. Celui des typographes énumère quelques-uns de ces changemens récens. « Nous avons obtenu, dit-il, les sociétés de secours mutuels corporatives (sociétés qui auparavant n'étaient que tolérées), les chambres syndicales ouvrières, les sociétés de crédit mutuel, les associations coopératives ouvrières, le livret d'ouvrier devenu facultatif, l'abolition de l'article 1781 du code pénal, par lequel le maître était cru sur parole, etc. » Parmi les conquêtes que signale ce délégué, il y en a qui ne sont pas définitives, et que la législation n'a pas encore reconnues. En revanche, il en est d'autres qu'il oublie, telle que l'abolition de la loi contre les coalitions. Quoique devenu facultatif, le livret excite encore les plaintes d'un très grand nombre de délégués. Tel qu'il existait, il n'était pas bien gênant. Le patron ne pouvait y inscrire aucune remarque désobligeante : dans certains cas, il rendait même des services à l'ouvrier, il facilitait notamment les prêts et les avances que le patron pouvait lui faire; mais il constituait une obligation spéciale au travailleur manuel et blessait sa dignité. L'ouvrier ne s'accommode plus d'obligations légales qui ne lui soient pas communes avec l'employé, l'artiste, l'avocat et le médecin. Il faut prendre son parti de cette susceptibilité, que justifient nos lois électorales. Il paraît que le livret, qui n'est plus obligatoire, est encore exigé des votans pour les élections au conseil des prud'hommes : le délégué des marbriers s'en plaint. Peut-être était-ce simplement là un moyen de constater la qualité et le droit électoral de celui qui se prétendait électeur; nous ne voyons aucun inconvénient à ce qu'on supprime cette formalité. Ce qui est moins admissible dans les réclamations des ouvriers, c'est leur vive opposition aux règlemens d'ateliers. Ils ne comprennent pas ou ne veulent pas admettre, du moins dans l'industrie parisienne, qu'on ne

soit pas libre d'entrer et de sortir à son gré, de commencer sa tâche à l'heure qui plaît à chacun. Ils ont à ce sujet des critiques qui sont généralement passionnées. Nous savons que le défaut de la population française n'a jamais été le culte de la discipline. La discipline est pourtant une des plus grandes forces sociales; elle n'a en elle-même rien d'humiliant, elle est pour la société ce qu'est l'ordre pour l'individu. Que dans les règlemens de certains ateliers il y ait des clauses soit superflues, soit trop rigoureuses, cela est possible. Elles disparaîtront avec le temps par l'accord des ouvriers et des patrons; mais qu'on puisse concevoir une grande industrie où chacun prendrait et laisserait son travail à son gré, suspendrait subitement le jeu de son métier ou dérangerait son voisin, c'est là un rêve fort peu idéal et dont la réalisation ne saurait concorder avec le développement de la production. Cette aversion pour les règlemens d'atelier trouve une excuse, non pas une justification, dans la situation particulière de la plupart des industries parisiennes, qui, se pratiquant jadis exclusivement et encore aujourd'hui partiellement à domicile, tendent à s'exercer désormais dans de grands ateliers. Il y a pour l'ouvrier de nouvelles habitudes à prendre qui lui répugnent. Convenons d'ailleurs que, dans toutes les industries où la mécanique ne joue pas un grand rôle, le travail à domicile peut avoir des avantages considérables.

III.

Les espérances des délégués ne se bornent pas au remaniement des règlemens d'atelier, à la suppression des heures supplémentaires, aux rapprochemens des époques de paie; ce ne sont là que les conditions d'un *modus vivendi* qu'ils regardent comme transitoire. Est-ce la participation aux bénéfices, la création de caisses de retraite, qui leur apparaissent comme les signes distinctifs d'un régime définitif? La plupart d'entre eux accepteraient, comme un avantage suffisant pour la période de transition, des institutions de cette nature; quelques-uns en font même l'objet d'un vœu formel, notamment les délégués des imprimeurs typographes, des marqueteurs et des fondeurs en caractères, mais avec cette réserve que leurs espérances pour l'avenir vont beaucoup plus loin. D'autres délégués sont plus impatiens et se montrent singulièrement dédaigneux pour toutes les améliorations que la philanthropie ou l'intelligence de quelques patrons s'est efforcée de réaliser. « Nous n'admettons pas, dit le délégué des céramistes, que le système de participation dans les bénéfices soit la solution du problème : dans ce système, le capital est plus favorisé que le travail. L'ouvrier, par un surcroît d'efforts, en vue d'un bénéfice illusoire, use plus promptement ses

facultés et devient avant l'heure impropre au travail sans compensation. D'ailleurs où sera le contrôle de la participation réellement juste du travailleur dans les bénéfices? L'ouvrier a-t-il le droit de contraindre le patron à lui faire connaître la part de bénéfice qu'il s'attribue? »

C'est là le langage d'un intransigeant qui se défie des concessions des politiques et qui s'attache à la logique inexorable. Il a plusieurs confrères qui partagent ses idées. Le délégué d'Angoulême pour les divers métiers d'art et d'utilité relève avec amertume des paroles qu'aurait prononcées à l'assemblée nationale M. Benoît d'Azy en faveur des institutions de caisses de retraite, qui, moyennant une retenue de 20, 30 ou 50 francs par an, peuvent procurer à l'ouvrier âgé de cinquante-cinq ans une pension viagère de 500 à 600 francs. Ces hommes « ne se doutent pas le moins du monde, dit ce farouche citoyen, que dans son for intérieur l'ouvrier souffre de leurs aumônes, et qu'il préférerait cent fois le prix de son travail à ces sortes de bienfaits qui blessent sa fierté et peuvent le rendre servile. » Pour le délégué d'Angoulême, les caisses de retraite sont donc une humiliation; pour le délégué parisien des ouvriers en voitures, elles sont une duperie, un acte de machiavélisme. Celui-ci s'en prend surtout aux compagnies de chemins de fer. « Par ce moyen, dit-il, elles parviennent à embaucher des ouvriers et à leur faire accepter les prix dérisoires de main-d'œuvre de leurs tarifs. Aussi, dès qu'un ouvrier a travaillé quinze ou vingt ans dans les ateliers d'une compagnie, celle-ci met-elle le plus grand empressement à le remercier de ses services, afin de ne pas avoir à lui assurer une pension, et oublie-t-elle facilement de lui rembourser les retenues faites pour former le capital de cette pension. Dans les maisons ou les compagnies qui possèdent des caisses de secours alimentées au moyen de retenues, l'ouvrier ne peut jamais en connaître les ressources, parce que le patron en est habituellement le gérant, à moins que ce ne soit le premier commis. » Ainsi les institutions philanthropiques les plus utiles et les plus recommandables ne satisfont pas toutes les aspirations des délégués : ce n'est certes pas une raison pour renoncer aux caisses de retraite et aux encouragemens divers que l'on a groupés sous le titre un peu vague de participation aux bénéfices. A côté de ces natures implacables, impatientes, qui veulent obtenir l'objet entier de leurs désirs, qui dédaignent tous les succès partiels et tous les progrès lents, il y en a d'autres qui sont plus souples et plus traitables, qui se félicitent de toute amélioration dans leur destinée, qui acceptent avec contentement, même avec reconnaissance, les adoucissemens graduels que leur accorde l'initiative de la société ou des patrons. Ce serait plus qu'une injustice, ce serait une erreur, de ne tenir

compte que des violens et de négliger les pacifiques et les patiens.

Quoi qu'il en soit, le but final que se proposent les délégués à l'exposition de Vienne, c'est l'abolition complète du patronat et du salariat. Sur ce point, on peut dire qu'il y a unanimité parmi eux, ou du moins une immense majorité qui ne laisse place qu'à une ou deux voix dissidentes. Quelques-uns, en très petit nombre, passent cette question sous silence : un seul, le délégué des graveurs, parle à cette occasion le langage, non pas de la prudence seulement, mais du plus ferme bon sens. Traitant de la suppression du patronat, il s'exprime ainsi : « Nous avouons qu'au point de vue pratique il nous est absolument impossible d'admettre une semblable théorie, et que nous ne comprenons guère qu'un travail quelconque puisse s'exécuter sérieusement sans une direction précise. Que le directeur s'appelle patron, gérant ou délégué, il n'en est pas moins démontré que c'est un moteur indispensable, et que l'association la plus intelligente ne saurait s'en passer. » Encore voit-on que ces lignes ne sont pas une profession de foi absolue dans la durée du patronat, même à l'état exceptionnel; elles contiennent simplement un conseil pour que les associations ouvrières de l'avenir aient un pouvoir directeur solidement constitué et jouissant de larges attributions.

Si les ouvriers considèrent la constitution et la fédération d'un nombre indéfini d'associations ouvrières comme devant être les caractères distinctifs du régime social de l'avenir, ils n'attendent pas à bref délai la réalisation de cet idéal. Ils sont seulement résolus à y travailler avec énergie, avec persévérance et avec méthode. Ils ont pour les sociétés coopératives l'engouement que partageait il y a quelques années la bourgeoisie lettrée; mais ils savent mieux les difficultés de la création et surtout de la vie de ces sociétés. Aussi ne regardent-ils pas la fondation de ces associations comme l'œuvre la plus pressante. Ils ont un autre moyen d'affranchissement, pour parler leur langage, qui doit être essayé auparavant, qui ne donnera guère de mécomptes et qui les mènera graduellement à la coopération : ce moyen, c'est l'institution ou le développement des sociétés syndicales ouvrières. On sait ce que sont celles-ci : des groupes professionnels tendant à embrasser tous les ouvriers d'un corps d'état dans un même district. Leur tâche est multiple, elle ne sera pas la même pendant la période de transition et dans le régime définitif. Aujourd'hui elle a pour objet de concentrer les forces des ouvriers pour défendre leurs intérêts et les faire prévaloir dans les conflits avec les patrons, pour aider à la propagation de l'enseignement professionnel, à la surveillance de l'apprentissage, pour remplacer au besoin les prud'hommes par une juridiction encore plus populaire, encore plus fraternelle, enfin pour obtenir dans les rè-

glemens d'atelier, dans le taux des salaires, dans le mode de travail, les modifications raisonnables qui peuvent être utiles à l'ouvrier. Voilà les attributions actuelles et originelles des chambres syndicales; mais elles pourraient, et, suivant les délégués, elles devraient beaucoup s'étendre. Les cotisations qui alimentent ces sociétés devraient être assez importantes pour subvenir à des secours mutuels, pour mettre le crédit à la portée de l'ouvrier et pour constituer un capital qui appartiendrait à la corporation. Les délégués comprennent tous maintenant que l'acquisition d'un capital est la première condition de leur émancipation. Ils croient y parvenir plus facilement par l'épargne collective, en quelque sorte imposée, que par l'épargne individuelle. Avec ce capital social, on essaierait prudemment la création de sociétés de consommation. Celles-ci, croit-on, ne pourraient manquer de donner des bénéfices; on les emploierait à acheter un outillage professionnel qui servirait d'abord à exercer les apprentis, à former une ressource pour les temps de morte-saison ou de chômage, et qui, s'agrandissant peu à peu, serait un jour assez important pour qu'on pût créer une société coopérative de production fonctionnant régulièrement. Cette marche serait suivie simultanément dans tous les corps d'état, agissant d'ailleurs chacun à part, quoique avec les secours bienveillans les uns des autres. Une fois qu'une première société de production serait organisée, si les bénéfices continuaient, comme on le présume, on en constituerait une seconde, puis une troisième; peu à peu les patrons seraient complétement éliminés, il ne leur resterait que le rôle de commanditaires des associations ouvrières. Ces associations, devenant chaque jour plus prospères, auraient moins besoin des capitaux d'autrui : aussi l'intérêt tomberait-il à un taux de plus en plus bas, ce qui réduirait la part des capitalistes dans le partage des produits et augmenterait d'autant celle des travailleurs manuels. Tel est le plan de réforme des ouvriers : il est séduisant, mais en grande partie utopique; pour qu'il réussit même partiellement, il faudrait beaucoup de temps, beaucoup de vertu, beaucoup d'intelligence, beaucoup de discipline et beaucoup de bonheur, biens que la Providence jalouse ne prodigue pas ensemble.

Que sont aujourd'hui ces chambres syndicales ouvrières sur lesquelles on fonde tant d'espérances? A l'époque où ont été rédigés les rapports des délégués, on en comptait à Paris 55, la plupart de création récente; chaque jour, il en naît de nouvelles. L'organisation de toutes ces chambres syndicales est à peu près la même, quoique les formes diffèrent. Quelques-unes de ces sociétés sont très conciliantes et veulent se mettre en rapport avec celles des patrons pour constituer des commissions mixtes; c'est ce qui existe déjà dans le corps d'état des imprimeurs en taille-douce. Les

gantiers ont voulu faire de même, mais les patrons n'ont pas accepté des relations aussi étroites; ils se sont contentés de décider que l'ordre du jour de chacune des séances de la chambre patronale serait adressé à la chambre ouvrière, avec invitation d'envoyer deux délégués. D'autres chambres syndicales ouvrières sont plus exclusives; sans se mettre complétement en hostilité avec les patrons, elles craignent de compromettre leur indépendance par des relations régulières et officielles avec eux.

Il ne semble pas que jusqu'ici toutes ces petites sociétés soient très prospères; presque tous les rapports se plaignent de la froideur, de la négligence des ouvriers à s'affilier ou à payer leurs cotisations, qui sont en général de 25 centimes par quinzaine ou de 50 centimes par mois, contribution modique à coup sûr. Il ne paraît pas que plus de la moitié des travailleurs de chaque corps d'état ait adhéré à ces associations; beaucoup d'entre elles sont endettées soit par d'anciennes grèves, soit par une mauvaise gestion; celles des graveurs, celles des marbriers sont dans ce cas. Les agens comptables n'ont pas toujours été irréprochables; la tenue des livres n'est pas très connue dans ces petites sociétés. « Des délégués d'ateliers infidèles à leur mandat se sont appropriés des cotisations et ont ensuite disparu comme l'ombre. » C'est le rapporteur des marbriers qui parle ainsi. Dans certaines de ces chambres syndicales, le bureau est permanent et quelquefois n'a pas changé depuis la fondation, chez les orfévres par exemple; dans la plupart au contraire, il n'y a ni président, ni vice-président, chacun l'est à tour de rôle; le secrétaire seul est permanent. Toutes ces fonctions sont en général gratuites, quelques-uns proposent de les rémunérer.

On voit combien ces jeunes associations ont besoin d'efforts pour arriver à avoir des ressources et de la puissance; à vrai dire, quelques-unes sont d'un désintéressement, d'une fierté ou d'une imprévoyance singulière. C'est ainsi que l'article premier des statuts de la chambre syndicale des coupeurs et brocheurs de chaussures de Paris contient cette clause étrange : « la chambre syndicale s'interdit toute acceptation de dons et legs. » Peut-être n'y a-t-il là qu'un renoncement tout philosophique à des biens sur la venue desquels ne comptaient guère les organisateurs de la société. On ne comprend pas pourquoi les chambres syndicales feraient vœu de pauvreté; l'argent leur est nécessaire, qu'elles n'hésitent donc pas à le prendre quand il leur arrive de bonne grâce. Déjà dans plusieurs corporations la chambre syndicale a enfanté une société de crédit mutuel ou une société coopérative de production; c'est ce système de générations successives qui doit former la nouvelle méthode d'émancipation du prolétariat. Le délégué des marbriers raconte avec assez de détails ce qui s'est passé dans ce sens au

sein de sa profession. Constituée en janvier 1869, la chambre syndicale des marbriers débuta par une grève dont elle demande aujourd'hui pardon au ciel et aux hommes; elle dut beaucoup emprunter pour la soutenir; il lui resta, après la victoire, un solde inemployé de ses emprunts; elle s'en servit pour organiser un atelier de chômage qui fonctionna près de deux mois. Cet atelier fut ensuite cédé à la société ouvrière de crédit mutuel du même corps d'état, qui disposait d'assez de fonds pour créer une société coopérative de production. Celle-ci fut constituée par acte notarié le 13 mars 1870 sous le titre de *l'Union;* elle se rendit acquéreur pour 6,000 francs du matériel et des marchandises de l'atelier de chômage; on nous dit que cette association coopérative se soutient, qu'elle a obtenu une médaille à l'exposition de Lyon en 1872. On a là pour un corps d'état l'exemple de cette évolution que les ouvriers espèrent généraliser. Trois sociétés naissent successivement, distinctes, mais alliées : la chambre syndicale, la société de crédit mutuel ou la société de consommation, enfin, comme couronnement, l'association coopérative de production. La plupart des délégués reconnaissent que, dès que tous les corps d'état se seront complétement organisés en associations coopératives de production, la chambre syndicale, qui est un instrument transitoire de progrès, aura fait son temps et devra disparaître. S'il en est ainsi, il n'est pas probable que notre génération voie la fin des chambres syndicales.

Ce n'est pas assez pour les ouvriers de constituer chaque corps d'état en association syndicale; ils ont des vues plus larges et veulent former une fédération générale de toutes ces petites sociétés particulières. Ils invoquent l'exemple des patrons, qui ont à Paris plus de cent dix chambres syndicales et les ont réunies en deux grands groupes, dont l'un s'appelle l'*Union nationale* et l'autre le *Comité central,* ces deux groupes agissant d'ailleurs de concert dans toutes les questions importantes. Pourquoi les ouvriers ne s'organiseraient-ils pas comme les patrons? disent à l'envi leurs délégués. Cependant l'autorité le leur a interdit. Ils avaient fondé un « cercle de l'union syndicale ouvrière; » il paraît que l'administration, qui ne se souciait pas de cet essai fédératif, a suspendu les réunions des délégués syndicaux. Il ne semble pas au contraire qu'une société de crédit mutuel, instituée par toutes les chambres syndicales pour développer les sociétés coopératives de consommation et de production, ait été l'objet des défiances gouvernementales. Les ouvriers auraient aussi voulu avoir un journal qui fût à eux, qui ne fût pas rédigé par des clubistes ou des demi-bourgeois ambitieux, qui traitât de préférence les questions que l'on appelle sociales et laissât de côté la politique quotidienne, soit intérieure, soit internationale. La plupart des délégués expriment un vœu pour la fondation de cet organe.

Une souscription a été ouverte cette année même pour cet objet; elle n'a pas réussi, les fonds ont été restitués aux souscripteurs. Le titre de ce journal était trouvé : il devait se nommer *le Syndical*. Admirez la fortune des mots : il n'en est guère qui depuis longtemps ait pris autant d'extension que celui de *syndicat*. En finances, en agriculture, dans les questions sociales, vous le rencontrez partout.

L'association coopérative de production devant être, suivant les délégués, le terme définitif de l'évolution sociale actuelle, il convient de rechercher brièvement quelles sont les idées qu'ils se font des conditions d'existence de ces sociétés. Les sociétés coopératives peuvent réussir dans un grand nombre d'industries, mais c'est au prix de beaucoup d'efforts, de beaucoup d'intelligence, de beaucoup de concorde et de beaucoup de temps. On a écrit des milliers de volumes sur ce mode d'association, et les faits restent encore fort obscurs. On a de suffisantes données sur l'essor des sociétés de crédit en Allemagne ou en Italie et des sociétés de consommation en Angleterre; mais, dès que l'on aborde les sociétés de production, on se trouve en présence de profondes ténèbres. Tous les délégués dont nous avons parcouru les rapports font l'éloge, soit simple et bref, soit diffus et ampoulé, des sociétés coopératives; il n'en est pas un seul qui prenne souci de s'enquérir du nombre et de la situation des sociétés coopératives parisiennes. Nous glanons à grand'peine quelques renseignemens épars que nous réunissons sans parvenir à en faire un tout de quelque importance. Le délégué des lithographes par exemple nous laisse entendre qu'il y a dans sa corporation une société coopérative qui a traversé de dures épreuves, mais qui prospère grâce à sa bonne administration, et qui journellement attire de nouveaux adhérens. Chez les typographes parisiens, il existe deux sociétés de production, l'une appelée l'Association générale et l'autre l'Imprimerie-Nouvelle; c'est cette dernière qui a publié tous les rapports des délégués ouvriers à Vienne. On néglige de nous apprendre l'état de ces deux associations, on se contente de nous dire qu'elles sont encore dans la période de l'enfance, et qu'elles devront passer par bien des phases avant de réaliser l'idéal qu'elles se proposent. Chez les cordonniers, il y a deux sociétés coopératives de production, dont l'une date de 1870; mais le délégué de ce corps d'état, quoique l'un des plus fervens partisans de la coopération, a trouvé que, dans un rapport de plus de 100 pages, ces *matters of fact* ne méritaient pas plus de trois lignes. Les tailleurs de Paris ont aussi une société de ce genre, dont le capital consiste en actions de 100 fr. payables en plusieurs années, donnant droit à un intérêt de 5 pour 100, et à une part éventuelle de 3 pour 100 sur les bénéfices nets, le reste devant être réparti entre tous les travailleurs. Le délégué des selliers nous avoue qu'aucune des sociétés qui ont été fondées dans sa pro-

fession n'a eu de grands succès, et que « malheureusement la sellerie ne s'est pas distinguée jusqu'ici par sa persévérance et son sens pratique. » Cet aveu mélancolique est plein d'enseignemens. Ce n'est pas un des traits les moins caractéristiques de la situation intellectuelle et morale des délégués que la négligence à rassembler des faits précis et à les étudier. Voilà des hommes qui recommandent un système comme étant le dernier terme du progrès social, qui le prônent à leurs commettans comme le seul moyen d'émancipation, et ils ne songent pas à recueillir les faits qui le concernent, à les comparer, à les juger, à en tirer des enseignemens pratiques!

Sans doute le peu de succès obtenu jusqu'ici par les sociétés coopératives de production ne doit pas être considéré comme un argument décisif contre le système coopératif. Les ouvriers répondraient que jadis ils fondaient des associations de production sans capital, c'est-à-dire sans ressources et sans force de résistance, tandis qu'à l'avenir la société de production doit être créée avec un capital qui sera constitué par une partie des cotisations de la chambre syndicale ouvrière et par les bénéfices des sociétés de crédit mutuel ou des sociétés de consommation. Cette marche est infiniment plus prudente en même temps qu'elle est plus lente. Il y aura néanmoins encore bien des mécomptes temporaires et bien des échecs définitifs dans cette voie. Le délégué des marbriers nous donne une idée de la confiance excessive avec laquelle certains ouvriers abordent cette difficile campagne. La corporation a élaboré un projet de statuts d'une société de consommation qui serait appelée « la Ruche marbrière. » Voici comment ce délégué entrevoit les perspectives de cette association. Il y a dans notre corps d'état, dit-il, 1,800 membres; ils consomment en moyenne 3 francs d'alimentation par jour, ce qui fait une dépense quotidienne de 5,400 fr. Si l'on double cette somme pour les femmes et les enfans, on arrive à une dépense quotidienne de 10,800 fr. Que l'on prenne le minimum des bénéfices, soit 20 pour 100, — « bien entendu nous sommes au-dessous, » ajoute ce délégué, — on arrive au chiffre de 2,160 francs que la marbrerie donne en bénéfice journalier aux intermédiaires : dans l'année, cela fait un chiffre de 788,400 francs. « Nous prenons pour les frais généraux la moitié; c'est beaucoup, mais soit, cela nous laisse encore la somme de 394,200 francs comme bénéfice net. » On rencontre des raisonnemens du même genre dans plusieurs autres rapports.

Nous désirons de tout notre cœur que les ouvriers mettent à l'épreuve leur méthode d'affranchissement. Malheureusement ils ne paraissent pas, pour la plupart, se rendre compte des conditions essentielles de succès de toute entreprise industrielle et commerciale. Ils ne veulent pas de chef, pas de président permanent, pas

de gérant ayant une situation un peu prépondérante. Ils admettent bien le capital comme un facteur nécessaire, mais ils veulent lui faire une part infinitésimale. Dans ce fâcheux manifeste, qui a été voté comme préambule du rapport d'ensemble par la délégation ouvrière tout entière, il est dit que les sociétés de consommation et de production ne doivent comporter qu'une participation égale pour tous les sociétaires. Cette idée revient sous plus d'une forme dans les rapports spéciaux. Ici on ne veut pas que les sociétaires aient plus d'un très petit nombre d'actions : là, on n'accorde à chaque action qu'un intérêt fixe, la totalité ou la presque totalité des dividendes étant répartis par tête. Le délégué d'Angoulême pour les métiers divers a dans son rapport un passage merveilleux de naïveté et de vanité. « Les ouvriers tailleurs et cordonniers, dit-il, possèdent à Vienne, à Munich et dans plusieurs villes de l'Allemagne des sociétés organisées par eux, et toutes paraissent être en voie de prospérité, quoique leurs statuts ne soient pas fondés sur des bases aussi démocratiques que les sociétés de production de Paris, en ce sens que la répartition des bénéfices se fait selon la part du capital possédé par chaque actionnaire. Cependant une limite est établie : un membre ne peut posséder qu'un certain nombre d'actions afin de permettre l'entrée de la société aux autres. Le souscripteur qui possède dix actions touche à la répartition du dividende dix fois la somme allouée à celui qui n'en possède qu'une. Plusieurs délégués leur ont fait sentir ce vice d'organisation, et, après avoir pris connaissance des statuts parisiens, ils ont promis de réviser les leurs. » Mais, malheureux! vous ne voyez donc pas qu'avec vos changemens vous allez tout compromettre. Comment! voilà des sociétés coopératives allemandes qui prospèrent; voici d'autre part des sociétés coopératives françaises qui meurent ou qui languissent : il semblerait que celles-ci doivent emprunter les statuts de celles-là, il paraît que c'est le contraire qui va se faire. Ainsi l'expérience n'est rien, et la théorie est tout!

Quoi qu'il en soit, il conviendrait, selon nous, de laisser les ouvriers faire à leurs risques et périls l'essai de leur méthode. Ils disent qu'ils rencontrent un obstacle légal, c'est le fameux article 291 du code pénal, qui défend les réunions et les associations de plus de 20 personnes. Les circonstances ne sont guère opportunes pour le rappel de cette prohibition; néanmoins une loi spéciale devrait autoriser les chambres syndicales ouvrières fondées pour s'occuper des intérêts spéciaux de chaque corporation. L'expérience prouve que ces chambres existent et se multiplient en dépit des défenses légales, soit par la tolérance, soit par l'ignorance de l'administration. Elles ont plus d'avantages que d'inconvéniens; si on les interdit soit

en fait, soit en droit, l'ouvrier peut toujours accuser la société, qui met obstacle, dit-il, à ses efforts pour améliorer sa condition; si on les permet au contraire, l'ouvrier n'a qu'à s'en prendre à lui-même ou à la force des choses de ses déceptions et de ses échecs.

Nous avons fidèlement résumé les rapports que les délégués ouvriers à l'exposition de Vienne ont rédigés, non-seulement pour leur propre instruction, mais pour celle du public en général. On ne doit pas regretter l'envoi de cette délégation : elle nous a permis de voir un peu plus clair qu'auparavant dans les esprits des masses ouvrières des grandes villes. Il y a là à coup sûr bien des illusions encore, bien des préjugés, bien des exagérations; la rhétorique a trop d'influence et la réflexion trop peu sur ces intelligences qui ont reçu une demi-culture. L'utopie y tient trop de place; du moins elle s'y allie avec le sentiment que le temps est un des facteurs indispensables de tout progrès humain. Sur plusieurs points de détail, les idées des ouvriers sont devenues plus sages; sur d'autres, leurs plaintes sont parfois fondées, on doit louer en tout cas leur détermination de ne rien demander à l'état et de devoir principalement à eux-mêmes l'amélioration de leur destinée. Quant à leur projet de supprimer entièrement le patronat pour le remplacer par des sociétés coopératives, c'est certainement là un de ces plans grandioses dont l'accomplissement total serait un miracle. Ni la génération actuelle, ni les générations prochaines ne réussiront complétement dans cette tâche; mais peut-être pourront-elles y avoir quelques succès partiels. Qu'elles essaient : l'expérience corrigera ce que leurs vœux ont d'exagéré; elle les réconciliera peut-être avec le système du salariat, qui a bien ses avantages et ses compensations, et qui sera toujours le régime commun. Elle leur fera sinon acquérir, du moins estimer ces vertus bourgeoises pour lesquelles ils ont aujourd'hui trop de dédain, et qui rendent seules possibles le succès d'une industrie, c'est-à-dire l'ordre, l'économie, la prévoyance. Schultze-Delitsch, le célèbre inventeur des banques populaires de crédit en Allemagne, disait que les classes aisées et instruites pouvaient seules par leur contact et leur coopération aux mêmes entreprises contribuer au développement intellectuel des ouvriers. Nous craignons que les délégués à l'exposition de Vienne n'aient un peu perdu de vue cette vérité, et qu'ils ne s'exposent à bien des mécomptes en voulant se passer absolument du concours de la bourgeoisie.

PAUL LEROY-BEAULIEU.

DEUX CHANCELIERS

II.

UN MINISTRE NATIONAL ET UN DIPLOMATE FRONDEUR A SAINT-PÉTERSBOURG (1).

I.

Dans le développement prodigieux que prit l'empire des tsars depuis l'impulsion que lui avait donnée le génie de Pierre le Grand, on peut certes signaler plus d'un ministre des affaires étrangères russe dont le nom a le droit d'être recueilli par l'histoire. Ce n'était point par exemple un esprit ordinaire que ce comte Panine qui sut concevoir et faire accepter par différens états l'idée de la *neutralité armée* sur mer, et cela à une époque où la Russie commençait à peine à compter parmi les puissances maritimes de second ou de troisième ordre. Si dans cette conception hardie, aussi bien que dans les tentatives encore plus intéressantes de Panine pour limiter le pouvoir absolu des tsars par des institutions aristocratiques, il était permis de voir l'influence lointaine d'une origine italienne (les Panine descendent des Pagnini de Lucques), on ne saurait méconnaître par contre le caractère tout à fait indigène, grandement autochthone, d'un autre ministre fameux du même siècle, de ce chancelier Bestoujef dont Rulhière nous a retracé la figure profondément originale. Bestoujef, qui parlait parfaitement, feignait d'être bègue, et il eut le courage de simuler ce défaut pendant dix-sept ans. Dans ses conversations avec les ambassadeurs étrangers, il balbutiait de

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin.

façon à ne pas être compris; il se plaignait également d'être sourd, de ne pas saisir toutes les finesses de la langue française, et se faisait répéter mille fois la même chose. Il avait l'habitude d'écrire les notes diplomatiques de sa propre main d'une manière tout à fait illisible; on les lui renvoyait, et il lui arrivait d'en dénaturer quelquefois la teneur. Tombé en disgrâce, Bestoujef recouvra immédiatement la parole, l'ouïe et tous les sens.

Bien différent est le type qu'a présenté pendant toute la première moitié de ce siècle le prédécesseur immédiat du prince Gortchakof, le chancelier des empereurs Alexandre Ier et Nicolas. Lié à l'Allemagne par son origine et ses intérêts de famille, n'ayant même jamais appris à parler la langue du pays dont il soignait les relations avec les autres puissances, le comte Charles-Robert de Nesselrode n'en a pas moins fourni une longue et laborieuse carrière à la satisfaction de ses deux augustes maîtres, et figuré avec honneur dans des congrès et conférences à côté des Talleyrand et des Metternich. Sans recourir aux subterfuges par trop asiatiques d'un Bestoujef, le comte Nesselrode connut et pratiqua toutes les roueries permises du métier, et peu d'hommes l'égalèrent dans l'art de conserver un air de dignité et d'aisance au milieu des situations les plus embarrassantes. Il sut changer de conduite sans trop changer de langage, et ménagea entre autres très délicatement la transition entre la politique peu favorable aux Grecs du tsar Alexandre Ier et les sympathies franchement philhellènes de son successeur. Pendant la dernière crise orientale, il mit toutes les ressources d'un esprit délié et subtil au service d'une cause dont il n'entrevoyait que les graves dangers, et dont le côté national et religieux lui échappait complétement. A l'encontre aussi de Bestoujef, et bien plus européen en ce sens comme en tant d'autres, M. de Nesselrode perdit dans sa disgrâce ou plutôt dans sa retraite, la plus grande partie de ses facultés et de ses vertus, et causa surtout une déception immense par ses mémoires posthumes, composés au déclin de l'âge et d'une insignifiance désespérante; mais peut-être bien ne fut-ce là qu'un dernier trait d'habileté et une malice diplomatique de plus que de tromper à ce point la curiosité des profanes, et de laisser un récit aussi vide et peu instructif que possible d'une vie si bien remplie.

Aucun pourtant des hommes d'état russes qui viennent d'être nommés n'a été un grand ministre dans l'acception occidentale de ce mot; aucun d'eux (pour ne prendre les comparaisons que dans des monarchies absolues) n'eut la situation d'un duc de Choiseul en France au siècle passé, l'autorité d'un prince Clément de Metternich en Autriche dans le siècle présent, ou bien seulement la

notoriété et la popularité dont jouit actuellement le prince Gortchakof dans la Russie elle-même. Les Bestoujef, les Panine, les Nesselrode, étaient, on peut le dire, bien plus connus à l'étranger que dans leur propre pays, et les contemporains furent loin de leur attribuer la valeur que leur reconnut plus tard la postérité, grâce aux révélations posthumes des archives. Aucun d'eux ne fut porté au pouvoir par un courant d'opinion, ni soutenu dans son poste par la faveur publique; aucun d'eux ne prétendit marquer son individualité, imprimer une direction personnelle aux affaires dont il avait la gestion. C'est que depuis Pierre le Grand jusqu'au règne actuel l'éclat du nom impérial en Russie reléguait dans l'ombre tout autre nom, et qu'à moins d'être un favori en titre ou un grand capitaine, tout serviteur d'état n'y passait que pour l'exécuteur subalterne d'une volonté unique et absolue. La politique extérieure surtout y était considérée comme du domaine exclusif du souverain, et la fixité même du système rendait en quelque sorte secondaire et indifférente la question des personnes chargées de le mettre en œuvre. Depuis Pierre le Grand en effet, le gouvernement russe a toujours eu dans ses relations avec l'Europe certaines traditions éprouvées par l'expérience, certains principes consacrés et dont il ne s'écartait guère. Le ministre des affaires étrangères à Saint-Pétersbourg, quel que fût son nom, devait toujours travailler à augmenter le prestige russe parmi les populations chrétiennes de l'Orient, veiller au maintien de l'équilibre des forces entre l'Autriche et la Prusse, et étendre l'influence de son gouvernement parmi les états secondaires de l'Allemagne. A ces quelques règles, pour ainsi dire élémentaires et invariables, de la politique extérieure russe était venu s'ajouter, à partir de 1815, un principe international de conservation, une idée supérieure de solidarité entre les gouvernemens pour la défense de l'ordre établi, le sentiment des devoirs et des intérês communs créés aux représentans de l'autorité monarchique en face des passions subversives nées de la révolution, et c'est cet ensemble des vues et des convictions des deux empereurs Alexandre Ier et Nicolas que le comte Nesselrode a eu pendant près d'un demi-siècle la mission de faire prévaloir dans tous les actes et documens émanés de la chancellerie de Saint-Pétersbourg.

Il a été dans la destinée du successeur du comte Nesselrode de rompre peu à peu avec tout cet ensemble de traditions et de principes et d'inaugurer pour l'empire des tsars, dans ses relations extérieures, une politique toute nouvelle. On peut discuter le mérite de cette politique, et en discuter d'autant plus longuement qu'elle est loin encore d'avoir porté tout son fruit; ce qui est indiscutable, ce qui frappe à première vue, c'est que le prince Gortchakof a su atta-

cher son nom à un changement de système qui marquera dans les annales diplomatiques de son pays, et se créer à lui-même, comme ministre des affaires étrangères de Russie, une situation toute personnelle, une place importante et telle que ne l'a jamais eue aucun de ses prédécesseurs. Alexandre Mikhaïlovitch n'est pas seulement le serviteur fidèle de son auguste maître; il est le chef véritable de son département, le ministre dirigeant; il accepte hautement sa part de responsabilité et surtout sa part d'éclat dans les différentes transactions de l'Europe. Phénomène également nouveau en Russie, ce ministre tient non pas seulement à la faveur de son souverain, mais bien aussi à celle de la nation; il ménage l'opinion publique de son pays, il la soigne, il la flatte même parfois, et elle le paie de retour. Elle a eu ses momens d'engouement pour Alexandre Mikhaïlovitch, voire ses momens d'enthousiasme, — après les affaires de Pologne; bien plus, elle l'a en quelque sorte pressenti et créé; elle n'a point été pour peu dans l'élévation du plénipotentiaire de Vienne à la haute position laissée vacante par le comte Nesselrode au mois d'avril 1856.

En 1815, lors de son retour triomphal du congrès de Vienne, Alexandre Ier put distinguer à son gré, entre tant d'hommes célèbres qui formaient alors l'état-major de la diplomatie russe, le membre le moins connu et le plus humble de ce corps illustre; écartant les Capo d'Istria, Pozzo di Borgo, Ribeaupierre, Razoumovsky, Stakelberg, d'Anstett, il lui fut loisible de confier la direction de la politique extérieure à un gentilhomme allemand originaire de Westphalie, né à Lisbonne et Russe seulement par naturalisation. En 1856, après le congrès de Paris, le choix du prince Gortchakof au même poste fut, nous ne dirons pas imposé, mais certainement indiqué à l'empereur Alexandre II par la voix du peuple ou, si l'on aime mieux, par cette voix des salons qui ne laissait pas à ce moment de prendre de plus en plus un accent populaire. Aussi dès son début à l'hôtel de la place du Palais l'ancien élève de Tsarskoë-Sélo se distingua-t-il par des allures libérales et des avances faites à l'esprit public qui durent parfois bien étonner son prédécesseur encore en vie, et en possession du titre honorifique de chancelier. Pour la première fois, un ministre russe eut des « mots » non-seulement pour les salons, mais pour les salles de lecture et les bureaux des journalistes, de ces mots qui allèrent droit au cœur de la grande dame et du gentilhomme campagnard, de l'humble étudiant et du superbe officier de la garde. Son aphorisme sur l'Autriche (1) fit le tour de toutes les Rus-

(1) « L'Autriche n'est pas un état, ce n'est qu'un gouvernement. »

sies; un autre aphorisme, emprunté à une circulaire, vint bientôt transporter la nation : la phrase célèbre sur « la Russie qui ne boude pas, mais qui se recueille, » semblait être dictée par l'âme même du peuple et lui arracha un cri d'enthousiasme. C'était alors, on s'en souvient, le réveil de l'esprit russe après une longue période de compression; les journaux, les recueils périodiques inauguraient leurs joyeux ébats; les écrivains, les hommes de lettres, commençaient à prendre une importance auparavant inconnue : Alexandre Mikhaïlovitch, le diplomate qui a de tout temps montré du goût et de la sympathie pour la littérature russe, l'ancien condisciple de Pouchkine, passa pour l'homme d'état patriote aux yeux des Pogodine, des Axakof, des Katkof, etc. On lui connaissait une grande haine pour l'Autriche, un penchant prononcé pour l'alliance française, et la nation, qui partageait également et jusqu'à l'exaltation ces deux sentimens, salua en lui le ministre national par excellence. Rapprochement étrange, bien fait pour démontrer l'inanité des mots et l'instabilité des choses d'ici-bas, c'est comme le partisan le plus décidé de l'empire des Habsbourg que M. de Bismarck, que le futur vainqueur de Sadowa fit son entrée dans le cénacle des diplomates, et de même ce fut l'ennemi implacable des Allemands et l'ami chaleureux des Français qu'exaltaient surtout en 1856 les Russes dans la personne de leur vice-chancelier, de l'homme d'état qui plus tard, par une politique d'omission et de commission, devait favoriser comme nul autre le démembrement de la France et la constitution d'une Allemagne plus grande, plus puissante et plus redoutable que ne l'a jamais connue l'histoire des siècles passés!... Il est vrai que par les « Allemands » la Russie de 1856 entendait principalement les Autrichiens (1), et que dans la France d'alors elle admirait surtout un certain absolutisme aux instincts démocratiques qui se montrait tout pénétré des malheurs de l'Italie, qui faisait profession de sympathiser avec la Roumanie, la

(1) Aussi bien que les Allemands nés ou naturalisés en Russie, qui encombrent les diverses branches du service de l'état et occupent en général une place très large et importante dans l'administration de l'empire. A son avénement au ministère, Alexandre Mikhaïlovitch fit sonner bien haut son intention de « purger » son département de tous ces « intrus. » La routine toutefois et surtout la paresse slave (qui laisse volontiers aux étrangers et aux « intrus » toute besogne demandant de la persévérance et de l'application) ne tardèrent point à triompher du principe de nationalité; la palingénèse du ministère annoncée avec tant de fracas aboutit à un mouvement très insignifiant dans le personnel de l'ordre inférieur, et le chancelier dut trouver précisément parmi les Allemands ses deux aides les plus dévoués et les plus capables : M. de Westmann, décédé au mois de mai dernier à Wiesbaden, et M. de Hamburger, nommé tout récemment secrétaire d'état.

Serbie, le Montenegro, et qui n'avait pas encore prononcé le nom funeste de la Pologne.

« Tranquillisez-vous, avait dit l'empereur des Français à M. de Cavour au mois d'avril 1856, après la clôture du congrès de Paris, tranquillisez-vous, j'ai le pressentiment que la paix actuelle ne durera pas longtemps (1). » Le prince Gortchakof avait sans nul doute le même pressentiment et peut-être bien quelques données encore plus positives à cet égard. La pensée de « faire la guerre pour une idée, » la pensée d'affranchir l'Italie s'était dès lors fixée dans l'esprit de Napoléon III; au moment de signer le traité de Paris « avec une plume d'aigle, » il laissait planer déjà son regard voilé et rêveur sur les plaines classiques de la Lombardie. Or, pour l'entreprise que méditait la France contre l'Autriche, et où il était à peine permis de compter sur une neutralité ombrageuse de l'Angleterre, il fut jugé utile de se ménager de bonne heure l'amitié de la Russie et de la Prusse. La Prusse était sortie bien amoindrie de la crise orientale avec sa politique de « la main libre; » l'Angleterre, l'Autriche et la Turquie avaient même eu peu de goût à l'admettre aux honneurs du congrès. Le président du conseil de Berlin, M. de Manteuffel, avait dû longtemps faire antichambre pendant que les plénipotentiaires de l'Europe étaient déjà en pleine délibération, et ce n'est que sur les instances de l'empereur des Français que l'envoyé prussien fut enfin admis. Napoléon III tint absolument en 1856 à laisser reprendre son rang en Europe à cette Prusse qui quatorze ans plus tard devait le détrôner! Quant à la Russie, il a été déjà parlé des politesses et des cordialités dont le comte Orlof a été l'objet de la part de la France pendant tout le temps du congrès. Depuis lors, dans les arrangemens successifs des diverses difficultés que fit surgir l'exécution de quelques-unes des clauses du traité de Paris (Bolgrad, île des Serpens, navigation du Danube, etc.), on vit les argumens ou les interprétations du plénipotentiaire russe appuyés presque constamment par le plénipotentiaire de la France. Dans les différentes et nombreuses conférences et commissions qui se suivirent en ces années 1856-1859 pour le règlement des questions pendantes, la distribution des voix fut presque invariablement celle-ci : l'Angleterre et l'Autriche d'un côté, et de l'autre la France, la Russie et la Prusse (2).

(1) Lettre de M. de Cavour à M. Castelli. — Bianchi, *Storia documentata*, t. VII, p. 622.

(2) Voyez, pour ceci et tout ce qui suit sur les rapports de la France et de la Russie dans les années 1856-63, *Deux Négociations de la diplomatie contemporaine; les Alliances depuis le congrès de Paris*, dans la *Revue* du 15 septembre 1864.

Le prince Gortchakof se prêta de bonne grâce à toutes ces prévenances du cabinet des Tuileries. Par exemple, il ne fut pas assez complaisant pour le suivre dans une campagne de remontrances contre le gouvernement de Naples, campagne entreprise de concert avec le cabinet de Saint-James, à la suite des fameuses lettres adressées à lord Aberdeen par M. Gladstone sur le régime du roi Ferdinand II. Une pareille ingérence dans les affaires intérieures d'un état indépendant ne parut pas bien correcte aux yeux du successeur du comte Nesselrode; mais il fut d'autant plus empressé à seconder l'empereur Napoléon III dans ses généreux desseins toutes les fois qu'il s'agissait d'améliorer le sort des populations chrétiennes dans l'empire ottoman, d'augmenter leur autonomie, et, comme on le disait alors, de *réformer le Turc*. « Pour réformer le Turc, opinait méchamment M. Thouvenel, l'ambassadeur de France à Constantinople, il faudrait d'abord commencer par l'empaler; » on commença du moins par lui appliquer la question du *hatt-houmayoum*, par l'interroger sur ses intentions en faveur des raïas de la Bosnie, de la Bulgarie et de l'Herzégovine, et par agacer passablement avec tout cela les cabinets de Vienne et de Londres. Bien plus grande fut naturellement la sollicitude pour les états vassaux du bon padishah, pour la Moldavie, la Valachie, la Serbie et le Montenegro; ces états avaient déjà une demi-indépendance, on fit le possible pour la rendre entière.

Le petit prince du Montenegro, ancien protégé et salarié de l'empereur Nicolas, était venu visiter le souverain de la France après la paix de Paris, et eut dès son retour des démêlés avec le sultan, à la suite desquels l'*Algésiras* et l'*Impétueuse* parurent devant Raguse. Des vaisseaux français dans les eaux d'Orient pour menacer la Turquie, à la grande mortification de l'Angleterre et de l'Autriche, aux grands applaudissemens de la Russie, et tout cela deux ans à peine après la guerre de Crimée!.. Le spectacle ne manquait pas assurément d'originalité et préparait le monde à une série de surprises. Vers le même temps, la Serbie venait de chasser le prince Alexandre Kara Géorgevitch, et de rappeler au trône le vieux Miloch Obrenovitch. La Porte protesta, l'Angleterre et l'Autriche se joignirent à la protestation; mais, grâce aux efforts communs de la Russie et de la France, on finit par donner raison à l'assemblée nationale serbe, dont le principal grief contre le prince dépossédé fut d'avoir montré trop de sympathie pour les alliés dans la guerre de 1853! — La question des principautés danubiennes présenta un côté tout autrement grave et tout autrement piquant aussi. La France et la Russie avaient plaidé au congrès de Paris pour l'union complète de la Moldavie et de la Valachie; les autres puissances s'y étaient opposées,

et, de guerre lasse, on était tombé d'accord pour accepter une combinaison qui assimilait complétement l'administration dans les deux pays, tout en maintenant leur séparation. C'était, comme plus tard en Italie, le projet de confédération opposé à celui d'unité; mais alors aussi fut donné sur les bords du Danube le premier exemple de cette stratégie nationale qui devait bientôt se produire sur une plus vaste échelle dans la Toscane et l'Émilie. La double élection du prince Couza fut en effet le premier essai de cette diplomatie populaire qui plus tard, dans les affaires italiennes, se plaisait si souvent à confondre les combinaisons de hauts plénipotentiaires et hauts contractans, et venait proclamer à la face du monde un fait accompli de par le suffrage de la nation.—Les votes populaires annulant les arrangemens de la diplomatie, et l'accord de la France et de la Russie pour respecter ces votes, ce sont là les deux traits saillans de la politique dans ces années 1856-1859, politique que l'opinion libérale de l'Europe accueillait avec faveur sans trop s'étonner d'une pareille concordance de vues entre les cabinets des Tuileries et de Saint-Pétersbourg sur ce terrain même d'Orient encore chaud des boulets de la guerre, sur ce terrain d'où la Russie avait dû d'abord, dans la pensée des alliés de 1853, être complétement exclue, et où elle reprenait maintenant influence et racine, modestement il est vrai, et sous l'ombre protectrice de la France.

Vinrent enfin les complications italiennes, et le gouvernement du tsar multiplia les témoignages de ses bons rapports avec le cabinet des Tuileries. « Nos relations avec la France sont *cordiales*, » répondit le prince Gortchakof à lord Napier, chargé par son gouvernement de sonder les dispositions de la Russie dans des occurrences aussi graves. L'Angleterre faisait alors des efforts considérables pour empêcher la guerre d'Italie d'éclater; lord Cowley, envoyé avec un certain fracas en mission à Vienne, s'évertuait à découvrir les bases possibles d'un accommodement, et déjà le cabinet de Saint-James se flattait de l'espoir d'avoir enchaîné la tempête, quand le prince Gortchakof vint subitement proposer un *congrès*, et prononcer ce mot fatal qui alors, comme si souvent depuis, ne fut que le signal de la rupture. Un congrès! un traité de paix avant toute hostilité, la gloire du triomphe sans le péril de la victoire, — ce fut là l'éternel *hysteron-proteron* de l'idéologie napoléonienne, ce fut là la chimère poursuivie par le rêveur de Ham dans la question de la papauté, dans la question de Pologne et de Danemark, et jusque dans la catastrophe de 1870 après la déclaration de guerre, et il est curieux de voir le prince Gortchakof colporter ici le premier un remède que la France impériale devait si

souvent recommander encore pour tous les maux chroniques de l'Europe (1). Le chef du gouvernement anglais, le vieux comte Derby, se plaignit amèrement de l'affreux tour que lui avait joué la proposition venue de Saint-Pétersbourg, et l'on n'a jamais douté en Angleterre qu'elle n'eût été amenée par un coup de télégraphe parti de Paris. Non moins serviable pour la France se montra le vice-chancelier russe dans sa circulaire du 27 mai 1859, où il s'efforçait de calmer l'ardeur belliqueuse des états secondaires de l'Allemagne, et c'est dans cette dépêche célèbre qu'il fit la judicieuse démonstration ainsi que l'éloge mérité de la « combinaison purement et exclusivement défensive » du *Bund*, combinaison salutaire qui permettait de *localiser* une guerre devenue inévitable, « au lieu de la généraliser et de donner à la lutte un caractère et des proportions qui échappent à toute prévision humaine. »

Napoléon III descendit dans les plaines de la Lombardie; l'Autriche fut vaincue à Magenta et à Solferino, et la Russie put savourer sa première vengeance du Habsbourg ingrat qui l'avait « trahie » devant Sébastopol. L'année d'après, à la suite de l'annexion de la Savoie, lord Russell vint faire la déclaration solennelle au parlement que son pays « ne devait pas se séparer du reste des nations de l'Europe, qu'il devait être toujours prêt à agir avec les divers états, s'il voulait ne pas redouter aujourd'hui telle annexion et demain entendre parler de telle autre. » Ce fut là l'oraison funèbre de l'alliance anglo-française : quatre ans après la guerre de Crimée, la France avait perdu l'un et l'autre de ses deux grands alliés dans la crise d'Orient, et ce n'est pas la Russie qui songeait à s'en plaindre. Elle ne protesta point contre l'annexion de la Savoie, elle déclara même n'y voir qu'une « transaction régulière; » mais elle profita du moment pour faire sa rentrée dans la politique européenne et pour remettre sur le tapis la question... de l'empire ottoman! Le 4 mai 1860, le prince Gortchakof convoquait chez lui les

(1) Il est vrai que, dans une circulaire du 27 mai 1859, le vice-chancelier russe prit soin de donner un commentaire à sa proposition, et de prouver que le congrès qu'il avait projeté ne visait à rien de chimérique. « Ce congrès, disait-il, *ne plaçait aucune puissance en présence de l'inconnu* : le programme en avait été tracé d'avance. L'idée fondamentale qui avait présidé à cette combinaison *n'apportait de préjudice à aucun intérêt essentiel. D'une part, l'état de possession territorial était maintenu*, et de l'autre il pouvait sortir du congrès *un résultat qui n'avait rien d'exorbitant ni d'inusité dans les relations internationales.* » On fera bien de relire cette remarquable circulaire et d'en peser chaque mot : on y trouvera la plus curieuse et la plus substantielle critique, faite pour ainsi dire par anticipation, des divers projets de congrès, tels que devait plus tard les présenter à l'Europe l'empereur Napoléon III, notamment l'excentrique projet qui vint surprendre le monde dans le discours impérial du 5 novembre 1863.

ambassadeurs des grandes puissances afin d'examiner avec eux la situation « douloureuse et précaire » des chrétiens de la Bosnie, de l'Herzégovine et de la Bulgarie, et bientôt une circulaire du vice-chancelier (20 mai) insista pour la réunion d'une conférence afin de remanier les stipulations établies par le traité de Paris. « Le temps des illusions est passé, s'écriait dans cette circulaire Alexandre Mikhaïlovitch; toute hésitation, tout ajournement, amèneraient de graves inconvéniens, » et il s'emparait même de l'affranchissement récent de l'Italie comme d'un argument pour l'indépendance future des populations qui éveillaient toute sa sollicitude : « les événemens accomplis à l'occident de l'Europe ont retenti dans tout l'Orient *comme un encouragement et comme une espérance!..* » Ainsi, quatre ans à peine après le traité de Paris, la Russie revenait de nouveau parler au monde du « malade, » et, pour le faire, elle ne s'abritait plus, comme dans les conférences et commissions de 1856-59, sous la protection et le langage de la France, elle allait toute seule et prenait l'initiative du débat!

Ce n'est pas assez : dans cette seule année 1860, le cabinet de Saint-Pétersbourg devait regagner presque tout le terrain perdu depuis la guerre de Crimée; ce fut une année de grâce particulière pour la Russie, car ce fut une année de méfiance universelle contre la France. L'acquisition de la Savoie, le spectacle étrange et profondément immoral qu'offraient les négociations de ce traité de Zurich, déchiré avant même d'être signé, les annexions piémontaises en Italie, l'expédition de Garibaldi en Sicile, le « droit nouveau » dont parlaient en France les journaux officieux, et la fameuse brochure sur *le Pape et le Congrès*, avaient jeté l'alarme et éveillé au plus haut degré les inquiétudes de l'Europe. Lord Palmerston déclarait « ne plus vouloir donner une main à l'ancien allié qu'en tenant l'autre sur le bouclier de la défense, » et il armait ses *volontaires*. La Suisse se démenait tumultueusement; le *National-Verein* jurait de mourir pour la défense du Rhin, et il n'est pas jusqu'à ces honnêtes et paisibles Belges qui ne crussent devoir affirmer dans une adresse au roi que, « si leur indépendance était menacée, ils sauraient se soumettre aux plus dures épreuves. » Au-dessus de ces frayeurs populaires s'agitaient les conciliabules des souverains : les princes allemands se réunissaient à Bade, et l'empereur des Français crut opportun de les surprendre en quelque sorte au milieu de leurs délibérations en faisant ce « rapide voyage » dont *le Moniteur* promettait de « très heureux résultats. » — « Il ne fallait rien moins que la *spontanéité* d'une démarche aussi significative, ajoutait la feuille officielle, pour faire cesser ce concert unanime de bruits malveillans et de fausses appréciations. En effet, l'empereur,

en allant expliquer franchement aux souverains réunis à Bade comment sa politique ne s'écartait jamais du droit et de la justice, a dû porter dans des esprits aussi distingués et aussi exempts de préjugés la conviction que ne manque pas d'inspirer un sentiment vrai expliqué avec loyauté. » Il paraîtrait cependant que la conviction ne l'avait pas emporté complétement sur les préjugés, car, à la suite de la réunion de Bade, il y en eut une autre à Tœplitz, entre l'empereur d'Autriche et le prince-régent de Prusse, où l'on convint encore d'une troisième qui devait avoir lieu à Varsovie avec l'empereur de Russie, — et le tsar accepta le rendez-vous.

« Ce n'est pas de la coalition, c'est de la conciliation que je vais faire à Varsovie, » déclarait l'empereur Alexandre II à l'ambassadeur français, M. le duc de Montebello, dont le gouvernement fut naturellement bien ému de la tournure que prenaient les choses. Les formes conciliantes ne manquèrent pas en effet à la dépêche par laquelle le prince Gortchakof « invitait le gouvernement français à lui faire connaître dans quelle mesure il croirait pouvoir seconder les efforts qu'allait tenter la Russie pour prévenir *la crise dont l'Europe était menacée;* » mais, si polies que fussent ces formes, elles ne cachaient pas moins une légère sommation de s'expliquer. Le cabinet des Tuileries répondit par un mémorandum où il prenait avant tout « l'engagement catégorique de ne donner aucun appui au Piémont dans le cas où l'Autriche serait attaquée en Vénétie. » Les cabinets de Vienne et de Berlin firent leurs remarques sur plusieurs points du mémorandum français, et les adressèrent... au vice-chancelier russe, qui les transmit à Paris avec la demande de nouveaux éclaircissemens plus explicites et plus rassurans. Somme toute, aucun résultat positif ne sortit de cette rencontre des trois souverains du nord qui un moment avait causé de très vives appréhensions à la France. C'est que l'empereur Alexandre n'était au fond allé à Varsovie que dans un intérêt tout particulier; il n'y avait voulu faire ni de la coalition, ni de la conciliation, il avait voulu faire tout simplement un acte d'influence, la démonstration de sa force. Il était flatté de voir ces souverains, ces princes allemands, venir dans l'ancienne capitale de la Pologne pour y délibérer sur la situation générale et y recevoir le mot d'ordre : cela rappelait les beaux jours de l'empereur Nicolas. D'un autre côté, la Russie était bien aise aussi de faire sentir à la France tout le prix de son amitié, de lui faire comprendre que ses services avaient maintenant leur valeur beaucoup plus grande, peut-être même leur tarif... Les pièces habiles qui émanèrent successivement dans ces années 1856-60 de la chancellerie de Saint-Pétersbourg indiquent d'une façon très plastique la marche toujours ascendante de la Russie depuis la paix de Paris.

Dans la première de ces circulaires célèbres, elle déclarait « ne point bouder, mais se recueillir; » dans la seconde, à l'occasion des complications italiennes, elle sortait déjà « de la réserve qu'elle s'était imposée depuis la guerre de Crimée. » Après l'annexion de la Savoie, « sa conscience lui reprochait de garder plus longtemps le silence sur l'état malheureux des chrétiens en Orient,... etc. » Enfin dans ce mois d'octobre 1860 elle est le porte-voix des intérêts généraux de l'Europe, l'intermédiaire qui demande des explications au cabinet des Tuileries. Protégée modeste de la France et pleine de « réserves » jusqu'à la guerre d'Italie, elle monte en 1859 au rang d'une « amie précieuse, » pour devenir après l'entrevue de Varsovie l'alliée importante et presque indispensable, — une alliée bien résolue à ne plus accepter de rôle secondaire, à garder sa place d'influence marquée, à se faire une large part dans les grandes combinaisons de l'avenir.

Assurément la politique décousue, indécise et éternellement contradictoire de l'empereur Napoléon III faisait beau jeu à la Russie; mais il est juste de reconnaître que le prince Gortchakof ne laissa échapper aucune chance de la fortune, et que sans créer les événemens il sut admirablement les mettre à profit. La supériorité de l'homme d'état se révèle surtout par la mesure qu'il a su garder dans sa « cordialité » et jusque dans sa vengeance, par l'esprit prévoyant qu'il ne cessa de conserver au milieu même des entraînemens du succès. Il n'est pas douteux par exemple que les avertissemens de la Russie après la bataille de Solferino, les craintes qu'alors elle exprima soudain de ne pouvoir plus longtemps contenir l'Allemagne dans son ardeur à venir au secours de l'Autriche, n'aient contribué pour beaucoup à la paix hâtive de Villafranca, et, si funeste que fût cet événement au point de vue des intérêts de la France et même de l'Autriche, on ne saurait nier que la Russie y a trouvé parfaitement son compte. En effet, l'exécution complète du programme « des Alpes jusqu'à l'Adriatique » eût probablement donné une tout autre tournure aux affaires italiennes, eût certainement rendu possible dans l'avenir une réconciliation sincère entre la France et l'Autriche, tandis que la demi-solution ébauchée par la paix de Villafranca, en laissant toutes les questions en suspens, ne pouvait qu'envenimer les rapports des deux belligérans et rendre l'amitié russe d'autant plus précieuse à la France. D'un autre côté, cette campagne de Lombardie, tout en donnant satisfaction aux rancunes moscovites nées de la guerre d'Orient, fut encore loin de détruire un des élémens fondamentaux de la politique traditionnelle des tsars par rapport à l'Allemagne : malgré la perte du Milanais, l'Autriche conservait sa situation intacte au centre de l'Europe, y

faisait contre-poids à la Prusse, et l'entrevue de Varsovie venait de prouver que l'influence russe parmi les états germaniques n'avait point certes diminué.

Non moins circonspect et habile se montra le vice-chancelier russe à ne pas trop compromettre, dans ses connivences avec l'empereur Napoléon III pendant ces années 1856-60, certains principes généraux de conservation qui avaient fait la grandeur et la force du règne de Nicolas. Sans doute en Serbie, dans les principautés danubiennes, Alexandre Mikhaïlovitch ne fut pas d'une orthodoxie rigoureuse, et souffrit que des votes populaires y vinssent annuler les arrangemens stipulés par les traités; mais par rapport à ces pays d'Orient la Russie s'est de tout temps permis mainte licence politique. Dans les affaires d'Occident par contre, le prince Gortchakof eut soin de rester autant que possible dans les traditions et de ne pas trop verser dans le « droit nouveau. » Il laissait les journaux et les écrits périodiques de Moscou et de Saint-Pétersbourg s'enorgueillir à leur aise de ce que la Russie contribuait puissamment à la délivrance des peuples et au triomphe des nationalités : pour lui, dans les documens datés de sa chancellerie, il se garda bien de tous ces néologismes et persévéra dans la terminologie consacrée par le vieux langage diplomatique. Dans ces documens, il n'était point parlé des aspirations nationales ni des votes populaires, lorsque le Milanais et la Savoie changèrent de maîtres : aux yeux du vice-chancelier russe, c'étaient tout simplement des faits de guerre, « des transactions régulières. » Encore moins songea-t-il à faire de la propagande révolutionnaire à l'étranger et à s'associer au commerce d'exportation que, selon une remarque malicieuse d'alors, Napoléon III avait entrepris avec les idées libérales. Il déclina catégoriquement toute participation aux remontrances adressées au roi de Naples, et déclara dans sa circulaire du 22 septembre 1856 « que vouloir obtenir d'un souverain des concessions quant au régime intérieur de ses états par voie comminatoire ou par des démonstrations menaçantes, c'était se substituer violemment à son autorité, gouverner à sa place et proclamer sans fard le droit du fort sur le faible. » — Enfin dans sa fameuse note au prince Gagarine du 10 octobre 1860, il tança vertement le gouvernement sarde pour sa conduite dans l'Émilie, la Toscane, les duchés de Parme et de Modène, et s'éleva avec force contre ces dépossessions de princes et ces annexions de provinces que six ans plus tard il devait tolérer, favoriser même en Allemagne. « Ce n'est plus, disait-il dans la dépêche au prince Gagarine, une question d'intérêts italiens, mais d'intérêts généraux, communs à tous les gouvernemens; c'est une question qui se rattache directement à ces lois éternelles sans

lesquelles ni l'ordre, ni la paix, ni la sécurité ne peuvent exister en Europe. » Il railla finement ces Jenner de la politique qui recommandaient la vaccine de l'anarchie pour lui ôter son caractère pernicieux et prétendaient retirer les armes à la démagogie en s'appropriant son bagage : « la nécessité où le gouvernement sarde prétend se trouver de combattre l'anarchie ne le justifie point, puisqu'*il ne fait que marcher avec la révolution pour en recueillir l'héritage.* » — En un mot, le vice-chancelier russe profita avec une dextérité prodigieuse des bonnes dispositions de la France et bien plus encore de ses fautes, sans jamais lui sacrifier la volonté, les convenances et les principes de son propre gouvernement; il se servit de l'empereur Napoléon III sans trop le servir, et surtout sans jamais s'asservir à un ordre d'idées où la Russie pouvait trouver quelque déception. Pour le bien de la Russie, pour le bonheur de l'Europe, il eût été à désirer que le prince Gortchakof eût gardé plus tard, dans son intimité avec la Prusse, un peu de cette mesure et de cet égoïsme intelligent dont il a fait preuve d'un manière si supérieure lors de son intimité avec la France. « Pour s'aimer, il faut rester deux, » a dit le grand théologien du moyen âge au sujet de ce que ces siècles de foi appelaient l'amour divin, les rapports de l'âme humaine avec son céleste créateur; le précepte est assurément bien plus à recommander encore dans les rapports beaucoup moins mystiques entre les puissances de la terre, et le vice-chancelier russe ne l'a point oublié pendant cette première période de son ministère, durant ces années de « cordialité » avec le cabinet des Tuileries. Ce n'est que dans la seconde période que le cœur chez Alexandre Mikhaïlovitch commença de l'emporter sur la raison d'état, et que l'amour pour M. de Bismarck prouva être plus fort que le monde, plus fort même que la Russie et ses intérêts bien entendus...

II.

Pendant que le prince Gortchakof recueillait ainsi les fruits de sa politique « française, » parmi lesquels celui de la vengeance tirée de l'Autriche ne fut pas à coup sûr le moins doux ni le moins savoureux, son ancien collègue de Francfort, devenu représentant de la Prusse près la cour de Russie, se consumait à ses côtés dans la fièvre langoureuse d'un homme d'action entravé par l'honnête ineptie. Il était arrivé à Saint-Pétersbourg au printemps de l'année 1859, trois mois après la fameuse réception du jour de l'an faite à M. de Hübner par l'empereur Napoléon III; les complications italiennes

étaient en train d'aboutir, et le vice-chancelier russe se prêtait à toutes les habiletés diplomatiques qui, selon le désir du cabinet des Tuileries, devaient pousser l'empereur François-Joseph à la déclaration de la guerre. Le nouveau plénipotentiaire de la Prusse près la cour de Saint-Pétersbourg n'eut pas un moment de doute sur la conduite que son gouvernement devait tenir dans des occurrences si propices. C'est de ce temps (12 mai 1859) que date sa dépêche confidentielle à M. de Schleinitz, où il recommandait la rupture avec le *Bund*, le procédé radical par le fer et le feu, *ferro et igne*. Il avait fait l'année précédente un voyage à Paris, il avait eu l'occasion de s'aboucher avec l'empereur des Français et de reconnaître ses bonnes dispositions pour la Prusse, les vœux étonnans qu'on faisait aux Tuileries pour la grandeur et la prospérité de la patrie de Frédéric II et de Blücher. Au mois de novembre de cette même année 1858, Napoléon III avait chargé le marquis Pepoli, alors en route pour Berlin, de bien représenter au Hohenzollern tous les avantages qu'il trouverait dans une rupture avec l'Autriche : « En Allemagne, avait dit l'empereur des Français, l'Autriche représente le passé, la Prusse représente l'avenir; en s'enchaînant à l'Autriche, la Prusse se condamne à l'immobilité; elle ne peut s'en contenter : elle est appelée à une plus haute fortune; elle doit accomplir en Allemagne les grandes destinées qui l'attendent et que l'Allemagne attend d'elle (1). » Ainsi pensait le futur prisonnier de Wilhemshöhe à la veille de Magenta et de Solferino, et « son excellence le lieutenant » ne trouvait certes rien à objecter contre un si magnifique programme; mais ces bons ministres de l'*ère nouvelle* à Berlin n'avaient malheureusement pas la moindre notion du « droit nouveau, » et il ne fut pas jusqu'au prince-régent lui-même qui ne parlât encore que de conquêtes purement *morales*. On était même à se demander à Potsdam si l'on ne devait pas assister l'Autriche, si l'on n'avait pas d'obligations fédérales envers l'empereur François-Joseph!.. Le Samson de la Marche se débattit en vain dans les liens que lui imposaient les « Philistins de la Sprée, » et la guerre d'Italie devint sa Dalila : c'est de cette époque en effet que date la calvitie tant renommée du chancelier actuel d'Allemagne.

Il est intéressant d'étudier dans les lettres intimes à Malvina l'état d'esprit de M. de Bismarck pendant ces années 1859-1860. Au commencement des hostilités, et désespérant évidemment de voir son gouvernement adopter la ligne de conduite qu'il n'avait cessé de lui recommander, il quitte son poste, s'en va à Moscou visiter le Kremlin, passe une journée agréable dans une villa, d'autant plus

(1) Massari, *Il conte Cavour*, p. 268.

agréable « qu'on a le sentiment d'y être à l'abri du télégraphe. » La nouvelle d'une grande bataille livrée en Lombardie (Magenta) le fait néanmoins revenir à Saint-Pétersbourg. « Il y aura peut-être quelque chose à faire pour les diplomates. » A Saint-Pétersbourg, il apprend les velléités étranges qu'on a maintenant à Berlin d'intercéder pour l'Autriche, de mobiliser les armées fédérales, et il en conçoit les plus grandes appréhensions pour son pays. Il en tombe malade; un cas d'hépatite des plus graves met ses jours très sérieusement en danger. « On m'a couvert tout le corps d'innombrables ventouses grandes comme des soucoupes, de sinapismes et de vésicatoires tout à fait démesurés, et j'étais déjà à moitié du chemin vers un monde meilleur quand je parvins à convaincre mes médecins que mes nerfs sont détraqués par huit ans de chagrins et d'excitations sans répit (les huit années de Francfort!) et qu'en continuant à m'affaiblir ils me conduiront au typhus ou à l'imbécillité. Mon bon naturel a fini par l'emporter, grâce surtout à quelques douzaines de bouteilles de bon vin. »

Le bon naturel n'en resta pas moins chagrin et morose, et deux mois plus tard il avoue qu'il n'eût pas été fâché d'en finir alors avec la vie. L'Autriche était vaincue, il est vrai, elle avait perdu deux grandes batailles et une province des plus riches; mais la Prusse n'a retiré aucun avantage matériel, palpable, de ce désastre du Habsbourg, et le chevalier de la Marche n'était pas homme à nourrir, comme son ami Alexandre Mikhaïlovitch, une haine purement platonique. Il se consolait pourtant par la pensée que la paix de Villafranca n'était qu'une trêve : « vouloir dans l'état actuel réconcilier sérieusement l'Autriche avec la France, c'est travailler à la quadrature du cercle. » — « Je tâcherai, écrit-il à l'approche de l'automne 1859, de me blottir dans ma peau d'ours et de me laisser couvrir par la neige; au dégel du mois de mai prochain, je verrai ce qui restera de moi et de nos affaires; si c'est trop peu, je ferai un règlement de compte définitif avec la politique. » Le mois de mai prochain apporte des événemens graves; l'annexion de la Savoie devient le signal des grandes méfiances de l'Europe dont il a été parlé plus haut; mais le cabinet de Berlin persiste dans ses anciens erremens, et le prince-régent a, en juillet, une entrevue avec l'empereur François-Joseph à Tœplitz. « J'apprends, écrit le représentant de la Prusse près la cour de Saint-Pétersbourg avec un dépit non déguisé, que nous avons été rasés à Tœplitz, splendidement rasés; nous nous sommes laissé prendre à la bonhomie viennoise. Et tout cela pour rien, pas même le moindre plat de lentilles... » Enfin au mois d'octobre, après Castelfidardo et la conquête du royaume de Naples, le cabinet de Berlin adresse une note éner-

gique à M. de Cavour sur la conduite de la maison de Savoie dans la péninsule italienne. La note établit que « c'est uniquement dans la voie légale des réformes et en respectant les droits existans qu'il est permis à un gouvernement régulier de réaliser les vœux légitimes des nations, » et se termine par le passage qui suit : « appelés à nous prononcer sur les actes et les principes du gouvernement sarde, nous ne pouvons que les déplorer profondément, et nous croyons remplir un devoir rigoureux en exprimant de la manière la plus explicite et la plus formelle notre désapprobation et de ces principes et de l'application qu'on a cru pouvoir en faire. » On se doute de la mauvaise humeur que de pareilles naïvetés durent causer au futur destructeur du *Bund*, au futur spoliateur du Danemark, du Hanovre et de tant d'autres états. Il songe de nouveau à quitter la carrière ; il est résolu dans tous les cas à « s'en tenir à la situation d'un naturaliste observateur » vis-à-vis de la politique monstrueuse qu'on fait à Berlin. Il est tout étonné du scandale que cause sur les bords de la Sprée la publication du *Journal* posthume de M. de Varnhagen, journal plein de révélations piquantes sur la cour de Prusse. « Pourquoi tant s'indigner? n'est-ce pas pris sur le vif? Varnhagen est vain et méchant, mais qui ne l'est point? Le tout ne dépend-il pas de la manière dont la nature a mûri notre vie? Selon que nous avons eu des piqûres de vers, de l'humidité ou du soleil, nous voilà doux, aigres ou pourris. »

Cela ne l'empêcha point toutefois de cultiver soigneusement pendant ces années 1859-1860 ses relations avec le monde politique de Saint-Pétersbourg, de s'y enraciner et d'attacher par mille liens la fortune de son pays à cette amitié de la Russie dont il comprenait tout le prix. La position des représentans de la Prusse a été de tout temps exceptionnelle à Saint-Pétersbourg ; grâce à l'étroite parenté des deux cours, ils jouissaient au Palais d'Hiver d'une confiance et d'une intimité que n'y obtenaient presque jamais les envoyés des autres états. M. de Bismarck sut ajouter à toutes ces conditions favorables l'influence de son mérite personnel et de la bonne renommée qu'il s'était acquise, au point de vue russe, pendant son long séjour à Francfort. Ses voyages antérieurs en Courlande l'avaient fait connaître et aimer par la noblesse allemande des provinces baltiques, par les Keyserlingk, les Uxküll, les Nolde, les Brewern, etc., toujours si influens à la cour, à la chancellerie et dans la diplomatie russe. « Les premiers prophètes de la grandeur future de M. de Bismarck, dit un écrivain très au fait de la société de Saint-Pétersbourg, les premiers qui prédirent la mission providentielle qui lui était réservée en Germanie, furent peut-être ces barons de la Courlande et de la Livonie, chez lesquels le chancelier actuel d'Alle-

magne était venu si souvent passer la saison de chasse, partager leurs amusemens, leurs banquets et leurs conversations politiques (1). » Le représentant de la Prusse près la cour de Saint-Pétersbourg se garda toutefois de trop s'abandonner à ce penchant pour les Courlandais et les Livoniens; il eut soin de faire dans ses affections, ou du moins dans ses démonstrations, la part la plus grande à la Russie russe, à la Moscovie autochthone (*nastaïastchaïa*). Cet enthousiasme pour les mœurs et le génie des « Scythes, » cet amour pour la « peau d'ours et le caviar » fut-il bien sincère? Il est peut-être permis d'en douter; il est permis de supposer que l'homme qui, au nom de sa supériorité germanique, a tant de fois et hautement exprimé son dédain pour les Welches et les Latins, éprouve au fond un mépris plus grand encore pour cette race slave que tout bon Allemand fait rimer avec esclave (2). Quoi qu'il en soit, jamais ambassadeur étranger sur les bords de la Néva n'a eu autant de dévotion que le chevalier de la Marche pour les étoiles polaires, n'y a poussé aussi loin que lui la passion de la couleur locale. Il la poussa jusqu'à entretenir dans sa maison plusieurs petits oursons qui (comme autrefois les renards à Kniephof) venaient, à l'heure du dîner, bondir dans la salle à manger, déranger agréablement les convives, lécher la main du maître et « pincer le mollet aux domestiques (3). » Nemrod émérite, il ne manqua aucune expédition contre le roi noir des forêts boréales; il ne négligeait pas d'endosser à ces occasions le costume de chasse moscovite, et l'attelage *à la russe* lui est demeuré cher jusqu'à présent et jusque dans les rues de Berlin. Il affectait également de s'intéresser beaucoup au mouvement littéraire du pays; il eut un professeur de russe dans sa maison, et il en apprit assez pour pouvoir donner des ordres à ses gens dans leur idiome natal, pour surprendre même un jour délicieusement l'empereur Alexandre par quelques phrases prononcées dans la langue de Pouchkine.

Les Russes ne purent faire que l'accueil le plus cordial à un diplomate qui se montrait si épris de leurs us et coutumes, de leurs

(1) *Aus der Petersburger Gesellschaft*, t. II, p. 90.

(2) En 1862, au moment de quitter définitivement son poste de Saint-Pétersbourg, M. de Bismarck reçut la visite d'un collègue, un diplomate étranger. On parla de la Russie, et le futur chancelier d'Allemagne dit entre autres choses : « J'ai l'habitude, en quittant un pays où j'ai longtemps séjourné, de lui consacrer une des breloques de ma montre sur laquelle je fais graver l'impression finale qu'il m'a laissée; voulez-vous savoir l'impression que j'emporte de Saint-Pétersbourg? » Et il montra au diplomate passablement intrigué une petite breloque sur laquelle étaient gravés ces mots : *la Russie, c'est le néant!...*

(3) M. de Bismarck depuis a fait cadeau de ces quadrupèdes au jardin zoologique de l'ancienne ville libre de Francfort.

plaisirs et de leurs « particularités, » et qui de plus avait l'avantage de succéder à ce bon M. de Werther, dont la réputation, là ni ailleurs, n'a pas été précisément celle d'un caractère trop hilare. Par contre on n'a jamais connu sur les bords de la Néva un Prussien aussi gai que cet excellent M. de Bismarck, aussi bon enfant, aussi bon vivant, ayant à ce point le gros rire, le gros sel et le fin mot. Il n'y eut pas jusqu'aux plaisanteries qu'il se permettait sur le compte des « Philistins de la Sprée, » des « perruques de Potsdam, » qui ne lui valussent un succès folâtre : un ministre plénipotentiaire médisant de son propre gouvernement, un diplomate grondeur et frondeur à l'endroit de la politique même qu'il avait la mission de représenter et de seconder, c'était là une originalité que savait apprécier un monde toujours à l'affût du piquant et du ragoûtant. Il sut plaire à l'impératrice-mère, gagner surtout les bonnes grâces de la grande-duchesse Hélène, dont l'influence à la cour était considérable, et dont l'appui chaleureux ne lui manqua jamais dans la suite, aux momens les plus graves de sa carrière de ministre. L'empereur l'avait pris en grande affection, l'invitait régulièrement à ses chasses à l'ours et lui faisait l'honneur de l'admettre dans son cortége pendant ses voyages à Varsovie et à Breslau pour la rencontre du prince-régent de Prusse. Quant au prince Gortchakof, il goûtait plus que jamais la société de son ancien collègue de Francfort, et les salons répétaient souvent tel mot malicieux, tel méchant propos dont l'Autriche faisait ordinairement les frais, et dont on attribuait la paternité indifféremment tantôt à l'un, tantôt à l'autre de ces deux amis, devenus inséparables, et que de vilains intrigans voulaient pourtant séparer! Dès la fin de 1859, M. de Bismarck écrit dans une lettre intime : « L'Autriche et ses chers confédérés intriguent à Berlin pour me faire rappeler d'ici : je suis cependant bien gentil. Que la volonté de Dieu se fasse!.. »

A Berlin, en attendant, on commençait peu à peu à glisser sur une pente qui devait rapidement faire descendre la politique prussienne des régions nuageuses de l'*ère nouvelle* sur ce terrain de réalités et d'action où la conviait depuis si longtemps l'ami éprouvé d'Alexandre Mikhaïlovitch, et, chose curieuse, ce fut précisément la mobilisation de l'armée prussienne en 1859, mobilisation tant réprouvée par M. de Bismarck, qui devint la cause immédiate de ce revirement aux conséquences incalculables. Il est de mise maintenant en France de se représenter le gouvernement prussien comme méditant depuis un demi-siècle une guerre de revanche et de conquête, fourbissant lentement les armes et dressant une suite de générations pour l'heure décisive du combat. Rien de plus faux cependant. Ni le gouvernement de Frédéric-Guillaume III, ni celui de

Frédéric-Guillaume IV n'ont jamais nourri des projets belliqueux, et l'humiliation même d'Olmütz ne devint point un aiguillon pour le ministère de la guerre à Berlin. Les deux prédécesseurs de Guillaume Ier ne sacrifiaient à l'esprit militaire que juste ce qu'il fallait pour faire figure parmi les grandes puissances, pour passer des revues et pouvoir parler de leurs troupes fidèles et de leur épée toujours vaillante : au fond, ils n'étaient pas bien loin de penser comme le grand-duc Constantin, le frère de l'empereur Nicolas, qui dit un jour naïvement : « Je déteste la guerre, elle gâte les armées! » L'épée des Blücher et des Scharnhorst était rouillée depuis 1815; l'adoption même du fusil à aiguille dès 1847 n'a été qu'un incident, une expérience plutôt scientifique; en 1848 et en 1849, les troupes prussiennes n'ont pas brillé d'un éclat bien merveilleux dans la guerre des duchés, et ont été même misérablement tenues en échec par les bandes indisciplinées de l'insurrection de Posen et de Bade. Le frère du roi, qui avait commandé les troupes dans le pays de Bade, fut douloureusement ému du spectacle que présentèrent alors ses soldats, et, devenu régent du royaume (octobre 1858), il pensa dès les premiers jours à la réforme militaire. Toutefois ce ne fut que la mobilisation essayée lors des complications italiennes (dans l'été de 1859) qui fit éclater aux yeux de tous les graves inconvéniens et incohérences de l'organisation jusque-là en vigueur. Deux hommes supérieurs, MM. de Moltke et de Roon, s'unirent au prince-régent pour remanier le système de fond en comble. Ils y déployèrent une intelligence, une énergie et une rapidité sans exemple dans l'histoire; ils surent profiter de toutes les découvertes de la science et ne laissèrent point surtout échapper la grande leçon que devait donner bientôt dans l'Amérique du Nord une guerre civile formidable, mais si riche aussi en expériences et en inventions de tout genre. Malgré les obstacles que l'on ne cessait de leur susciter de toutes parts, ces deux hommes en vinrent, au bout de six ans, à créer une force armée toute nouvelle, puissante, invincible, et « l'instrument, » encore tout rude et rudimentaire en 1860, prouva sa « perfection » néfaste au jour calamiteux de Sadowa! — Non moins erronée est l'opinion, très généralement répandue cependant, que le peuple prussien eût demandé à son gouvernement des victoires et des agrandissemens : pour réfuter ces suppositions toutes gratuites, il suffit de rappeler que les divers parlemens de Berlin n'ont cessé de s'opposer à la réforme militaire, et qu'ils avaient pour eux la voix presque unanime du pays. Les idées de la grandeur allemande, de la puissance allemande, de la mission allemande, hantaient bien plus l'imagination des professeurs et des écrivains que celle du peuple;

c'étaient des thèmes académiques, de beaux morceaux de rhétorique et d'opposition, encore avaient-ils bien plus cours au sud du Mein qu'au nord de ce fleuve, — et c'est là précisément l'art étonnant de M. de Bismarck d'avoir su, pour parler avec Münchhausen, « condenser des brouillards en pierres de taille d'un édifice gigantesque, » et faire d'un rêve de savans une passion populaire. La force de la volonté, la force du caractère, et pour tout dire le génie, peuvent encore, même dans un siècle de nivellement démocratique et de médiocrité égalitaire, jouer un rôle dont ne se doute guère notre pauvre philosophie de l'histoire, qui noie si lestement toute responsabilité et toute initiative dans la fatalité aveugle des « masses, » et, comme le dit un proverbe tudesque, ne sait plus distinguer les arbres à force de regarder la forêt. Otez de l'histoire toute récente de la Prusse trois ou quatre hommes qui répondent aux noms de Guillaume Ier, Moltke, Roon et Bismarck, et le vieux Barberousse eût très probablement jusqu'à l'heure présente continué son sommeil séculaire dans la grotte du Kyffhäuser.

La nature se complaît aussi bien dans des analogies que dans des contrastes, et c'est ainsi que les antécédens de ce prince-régent, qui aujourd'hui porte le nom de Guillaume Ier, empereur d'Allemagne, ne laissent pas de présenter quelque similitude avec le passé de l'homme extraordinaire qui, à l'heure du destin, devait lui forger, *ferro et igne*, la couronne impériale de Barberousse. Pour s'éclairer sur ces antécédens, il faut bien recourir au *journal* posthume de M. Varnhagen von Ense, — le Dangeau libéral, hargneux, compromettant au plus haut degré, aimable en somme, de la cour de Berlin, — le même *journal* dont nous avons vu M. de Bismarck prendre la défense dans une lettre intime contre les clameurs que cette publication avait soulevées dans la capitale de la Prusse. Il n'est point douteux que le prince Guillaume n'eût fait une opposition énergique aux velléités libérales qui avaient signalé les débuts du règne de son frère, le roi Frédéric-Guillaume IV. Il s'était fait élaborer à cette époque des *mémoires à consulter* qui établissaient son droit de *veto* dans tout changement des lois fondamentales de l'état. Le bruit d'une protestation formelle déposée en son nom et en celui de ses descendans contre tout projet de constitution trouva un moment du crédit jusqu'au sein du ministère; en tout cas, il ne donna son consentement à la charte « féodale » octroyée par son frère le 3 février 1847 que sous la réserve expresse que les états ne statueraient pas sur le budget et ne s'occuperaient jamais des affaires étrangères. Aussi l'impopularité de l'héritier présomptif fut-elle grande avant la révolution de 1848; pendant le fatal mois de mars de cette année, c'est contre lui surtout que se déchaîna la fureur

des habitans de Berlin, qui lui attribuaient (et à tort) l'ordre donné aux troupes de faire feu sur le peuple. Il dut alors quitter le pays pour une « mission » à Londres, et la multitude ne se refusa point la satisfaction d'inscrire sur le palais du fugitif les mots de *propriété nationale*. Revenu d'Angleterre après l'apaisement de l'effervescence révolutionnaire, il se mit en 1849 à la tête des troupes pour aller étouffer en Bade une insurrection ridicule et prétexta « d'importantes opérations militaires, » qui le retenaient dans le sud de l'Allemagne, pour ne pas assister à la séance solennelle du 6 février 1850, où le roi Frédéric-Guillaume IV prêta serment au statut définitif.

Dans la suite pourtant, vers les dernières années surtout du règne désenchanté et morose de son frère, le prince de Prusse commença à se relâcher de sa rigueur « réactionnaire, » et fit notamment une opposition assez marquée aux influences « piétistes » à la cour de Potsdam. Des affections et des considérations de famille contribuaient, elles aussi, à créer au prince une situation à part. L'estime et la tendresse dont Frédéric-Guillaume IV entourait sa femme ne la consolaient pas toujours de la stérilité dont elle était frappée, et la vue d'une belle-sœur mère heureuse des enfans désignés pour la couronne, appelée elle-même probablement à occuper un jour le trône, amena des froissemens et des irritations que ressentait vivement l'épouse de l'héritier présomptif. La princesse Augusta n'était pas d'humeur à supporter certaines piqûres. Issue de cette maison de Weimar qui s'était toujours distinguée par son goût pour les arts et les plaisirs de la vie, elle eut de bonne heure des connaissances, des amitiés à elle, et une attitude assez différente du train ordinaire de la cour pour ressembler parfois à une divergence recherchée avec intention. Ces dispositions de la princesse Augusta ne laissèrent pas d'exercer à la longue leur influence sur l'époux, et il n'est pas jusqu'au projet, longtemps caressé par le couple auguste, réalisé enfin en 1857, d'unir leur fils aîné à la fille de la reine Victoria qui ne fût regardé comme une avance faite à l'opinion populaire. Il ne manqua pas en effet de courtisans à Potsdam, nous apprend le terrible M. de Varnhagen, qui se demandaient en leur âme et conscience s'il était bien digne de la maison de Hohenzollern de se lier par le sang avec une dynastie qui n'était souveraine qu'à demi et tenue en dépendance par une chambre des communes!.. Que les temps et les mœurs ont bien changé à cette cour de Potsdam qui l'an passé a vu l'héritière présomptive du trône de Prusse et d'Allemagne, cette même fille de la reine Victoria, envoyer des télégrammes affectueux au docteur Strauss mourant, et rendre à l'auteur de la *Vie de Jésus* un hom-

mage *in extremis* qui transporta d'enthousiasme tous les vaillans chevaliers du *combat de la civilisation!*

Habituée de la sorte, et depuis plusieurs années déjà, à considérer le frère du roi comme réconcilié avec les idées modernes et favorable à la cause du progrès, la nation fut beaucoup moins étonnée que charmée de l'entendre, à son avénement à la régence, tenir un langage libéral et constitutionnel. Une « ère nouvelle » allait commencer pour la Prusse; ce mot fut presque officiellement adopté pour désigner le changement de système, et dans une allocution mémorable, adressée le 8 novembre 1858 au cabinet qu'il venait de former, le prince-régent traçait le programme d'une politique réparatrice. Il y engageait ses conseillers à opérer des améliorations dans ce qui est arbitraire ou contraire aux besoins de l'époque. Tout en se défendant contre un laisser-aller dangereux envers les idées libérales et en exprimant la volonté « d'empêcher courageusement ce qui n'a pas été promis, » il n'en proclamait pas moins le devoir de tenir avec loyauté les engagemens contractés et de ne pas repousser les réformes utiles. L'allocution finissait par la phrase devenue célèbre et depuis si fréquemment citée, « que la Prusse devait faire des *conquêtes morales en Allemagne...* »

L'accord entre le régent et la nation ne fut point cependant d'une très longue durée; les rapports ne tardèrent pas à s'aigrir et à s'acheminer vers une rupture complète, grâce précisément à la réforme projetée de l'armée. Le prince avait à cœur cette réforme : les événemens de 1859 n'avaient fait que le convaincre de l'urgence absolue d'une mesure que son esprit caressait depuis bien des années; mais les députés de la nation refusèrent de le suivre dans cette voie et lui firent une opposition tenace, inébranlable. Ils ne comprenaient rien à l'obstination que le prince mettait à un projet qui ne répondait nullement aux besoins ni aux aspirations du pays, et ils riaient de ceux qui prétendaient qu'une fois en possession de son nouvel « instrument » le Hohenzollern, lui aussi, allait *faire grand!..* « On avait résisté, dit judicieusement un écrivain allemand, à la tentation du parlement de Francfort en 1849 et à la provocation d'Olmütz en 1850; on avait laissé passer les occasions que présentèrent les guerres de 1854 et de 1859. L'amour de la paix était absolu, il y avait absence complète d'ambition, on était tout à fait résigné à la situation politique qu'on occupait, et d'un autre côté personne ne voulait admettre qu'un royaume aussi paisible pût être menacé par les voisins. Dans un tel état de choses, tout agrandissement de l'armée, entraînant après lui une augmentation de charges militaires et financières, déjà assez lourdes sans cela pour les citoyens, ne paraissait au pays qu'un caprice inconcevable de

ses gouvernans (1). » Les chambres refusèrent les crédits demandés; le gouvernement passa outre et continua les dépenses. La question militaire devint ainsi une question budgétaire et se transforma bientôt en un conflit constitutionnel irrémédiable. Vers la fin de 1861, on ne voyait plus d'autre remède à la situation qu'un coup d'état.

Non moins profond et irrésistible fut bientôt le changement dans les idées de la cour de Potsdam par rapport à la politique extérieure. A mesure que se perfectionnait « l'instrument » (et il se perfectionnait rapidement), on commençait à s'interroger sur son emploi le plus pratique et le plus fructueux. On ne savait pas encore bien distinctement ce qu'on voulait, mais on le voulait avec force, avec la force qu'on puisait dans des bataillons sans cesse grossissans. Assurément on ne visait toujours qu'à des conquêtes morales en Allemagne, mais on pensait qu'une morale en action, appuyée quelque peu par des fusils à aiguille, donnerait des résultats excellens. L'atmosphère était chargée d'électricité et de principes de nationalité, et ce n'étaient point seulement les professeurs et rhéteurs du *National-Verein* qui recommandaient « une Allemagne unie avec une pointe prussienne (*mit preussischer spitze*). » Lorsque au mois d'octobre 1860 l'envoyé de Prusse, le comte Brassier de Saint-Simon, vint lire au comte Cavour la fameuse note de M. de Schleinitz contre les annexions italiennes, le président du conseil sarde écouta en silence la mercuriale, exprima ensuite son vif regret d'avoir déplu à ce point au gouvernement de Berlin, mais déclara aussi se consoler par la pensée que « la Prusse saura encore un jour gré au Piémont de l'exemple qu'il venait de lui donner. » En France, les journaux de la démocratie autoritaire, les organes dévoués du « droit nouveau, » ne cessaient de célébrer la « mission piémontaise » de la maison Hohenzollern, et on a rappelé plus haut les encouragemens que Napoléon III laissait parvenir à Berlin dès 1858. La visite faite par le roi Guillaume Ier (2) à l'empereur des Français à Compiègne dans le mois d'octobre 1861 était à cet égard un symptôme d'autant plus significatif qu'aucun des souverains du nord n'avait encore jusque-là donné cette marque de courtoisie à l'élu du suffrage universel. Des bruits étranges commencèrent dès lors à courir sur l'alliance des trois cours des Tuileries, de Saint-Pétersbourg et de Berlin, et ils persistèrent jusqu'au mois de mars 1863. Des publications d'origine mystérieuse, mais qui dénotaient une connaissance très spécieuse des choses politiques,

(1) Constantin Roessler, *Graf Bismarck und die deutsche Nation*, Berlin 1871.

(2) Frédéric-Guillaume IV étant mort le 2 janvier 1861, le prince-régent prit dès ce jour le nom de Guillaume Ier.

parlaient des « *grandes agglomérations d'états* se résumant en trois races, — les races romane, germanique et slave, — auxquelles correspondaient trois centres de gravitation, la France, la Prusse et la Russie, et de l'établissement définitif de la paix du monde au moyen d'une *triple alliance des monarchies universelles*, où trouveraient leur expression plénière (*abschluss*) non-seulement les trois races principales du système enropéen, mais bien aussi les trois grandes églises chrétiennes (1)!! » Lord Palmerston déclarait vers cette même époque dans le parlement, avec sa désinvolture britannique, « que la situation semblait grosse au moins d'une demi-douzaine de guerres respectables, » et, malgré l'obscurité qui couvre encore les transactions des années 1861 et 1862, il n'est pas douteux que Napoléon III n'ait bercé alors parfois son esprit nuageux d'une combinaison embrassant à la fois l'Orient et l'Occident, combinaison aussi vague que gigantesque, et dont le prince Gortchakof se préparait à profiter avec sa dextérité éprouvée. Quoi qu'il en soit de ces projets ténébreux, le Hohenzollern n'eut qu'à se louer de son séjour à Compiègne, qu'il devait encore rappeler avec un certain attendrissement deux ans plus tard dans sa réponse si polie à l'invitation du congrès. En octobre 1861, Napoléon III n'eut probablement à Compiègne d'autre langage que celui qu'il avait tenu en 1858 à Berlin par l'entremise du marquis Pepoli, le langage fatidique « sur les grandes destinées qui attendaient la Prusse en Allemagne et que l'Allemagne attendait d'elle. »

C'est ainsi que les difficultés du dedans et les facilités du dehors, les conflits parlementaires à l'intérieur et les constellations politiques à l'extérieur vinrent, vers la fin de 1861, également solliciter le roi de Prusse à des résolutions énergiques. Il fallait un homme de vigueur pour les actes de vigueur qu'on projetait, et les regards se portèrent tout naturellement sur ce diplomate frondeur à Saint-Pétersbourg qui, depuis tant d'années déjà, n'avait cessé de critiquer les ministres de l'*ère nouvelle* et de réprouver leur conduite au dedans comme au dehors. Malgré la promesse qu'il s'était donnée de « s'en tenir à la situation d'un naturaliste observateur, » M. de Bismarck ne se fit pas faute de pousser de temps en temps une pointe pendant ces années 1860 et 1861, et de répéter sans se lasser le précepte de Strafford, le précepte de *thorough* (à outrance!). Nous le voyons dans ces années faire des voyages très fréquens en Allemagne, rechercher les occasions de rencontrer le chef de l'état,

(1) Voyez la remarquable brochure intitulée *Europa's Cabinete und Allianzen*, Leipzig 1862. C'est l'œuvre d'un diplomate russe célèbre dans la littérature politique, le même dont le livre sur la *Pentarchie* eut un retentissement si grand sous la monarchie de juillet.

de l'entretenir de ses idées et de lui présenter divers mémoires. En octobre 1861, à la veille même du voyage de Compiègne, il lui soumet un petit travail dont il attend quelque succès et dont il n'est point si difficile du reste de s'imaginer la teneur, alors surtout qu'on a soin d'étudier une lettre intime écrite par lui peu de jours auparavant (18 septembre 1861) et dirigée tout entière contre un programme politique que le parti conservateur en Prusse venait de publier. Dans cette curieuse lettre, il s'élève avec violence contre le *Bund*, « la serre chaude du particularisme, » demande « une concentration plus raide (*straffer*) des forces armées de l'Allemagne et une configuration plus naturelle des frontières des états; » mais avant tout il met son parti en garde contre *la dangereuse fiction d'une solidarité qui existerait entre tous les intérêts conservateurs...* Triompher de cette « dangereuse fiction » très fortement enracinée dans certains esprits, c'était là en effet la grande difficulté pour le futur ministre de Guillaume Ier, son *omne tulit punctum*, car il n'est pas si aisé dans cet ordre de choses de bien distinguer entre la réalité et la fiction, il est même peut-être périlleux de les discuter, et un Retz eût certainement dit des intérêts conservateurs ce qu'il a si finement remarqué du droit des peuples et de celui des rois, « qu'ils ne s'accordent jamais si bien ensemble que dans le silence. » M. de Bismarck eut encore plus d'une fois à lutter contre cette « fiction » à Berlin comme à Saint-Pétersbourg, et si l'esprit aussi ouvert que délié de son ami Alexandre Mikhaïlovitch s'est le plus souvent laissé convaincre sans trop de résistance, il n'en fut pas de même du Hohenzollern, qui, dans la suite, en mainte occasion et aux momens décisifs, devait éprouver des scrupules, des frissons et ce que Falstaff appelle des « fièvres tierces de la conscience. »

Au retour de Guillaume Ier de Compiègne, la nomination du chevalier de la Marche à la direction des affaires était déjà une chose bien arrêtée et fixée. M. de Bismarck vint aussitôt après assister au couronnement du roi à Kœnisberg, et il ne retourna à Saint-Pétersbourg que pour y prendre définitivement son congé. Au commencement du mois de mai 1862, il était de nouveau à Berlin; à la grande parade militaire qui eut lieu dans la capitale à l'occasion de la consécration de la statue du comte de Brandebourg (17 mai), les hommes politiques, les députés et les hauts fonctionnaires de l'état se le montraient déjà comme le « Polignac » imminent de la Prusse. Les craintes et les espérances qu'éveillait une telle prévision ne devaient point cependant se réaliser de sitôt, et le monde fut quelque peu dérouté en apprenant soudain que M. de Bismarck venait d'être désigné pour le poste de Paris. Hésitait-il encore à se charger du fardeau du pouvoir et préférait-il en tout cas attendre le résultat

des nouvelles élections auxquelles on allait recourir en Prusse? Il est plus probable qu'avant d'inaugurer son gouvernement de combat il ait voulu ajouter quelques entretiens nouveaux à ceux qui venaient d'avoir lieu à Compiègne, prendre encore une fois la mesure de l'homme dont une croyance alors universelle faisait dépendre les destinées de l'Europe, et préparer en général les esprits en France à la politique nouvelle qu'il allait tenter.

Il ne resta à Paris que deux mois, pendant les deux délicieux mois de mai et de juin; mais ce court séjour lui suffit et au-delà pour compléter ses études et éclairer sa religion. Il eut plus d'une conversation avec le souverain de la France, dont tout le monde à cette époque exaltait les idées profondes, commentait à l'infini les moindres paroles, admirait jusqu'au silence, et que lui cependant, le futur vainqueur de Sedan, n'hésitait pas dans ses épanchemens intimes à définir dès lors comme « une grande incapacité méconnue. » Il vit aussi les hommes influens dans le gouvernement et dans la société, et tâcha de les rallier à ses idées et à ses projets. Il ne cachait pas que son souverain ne tarderait point à faire appel à lui, et il exposait sans détour la ligne de conduite qu'il adopterait en pareille occurrence. Ce que l'histoire aura peut-être le plus à admirer dans le chancelier actuel d'Allemagne, ce sera l'art suprême avec lequel il a parfois manié la vérité : cet homme de génie a su donner à la franchise elle-même toutes les vertus politiques de la fourberie. Très rusé et très astucieux quant aux moyens, il a cependant toujours été, sur le but qu'il poursuivait, d'une désinvolture, d'une indiscrétion sans pareille, et c'est ainsi qu'il eut à Paris dès 1862 de ces confidences étonnantes qui ne faisaient qu'amuser et qui auraient dû faire réfléchir (1).

La France, — disait M. de Bismarck alors et depuis, en 1862 comme en 1864 et 1865, toutes les fois qu'il lui fut donné d'entretenir tel des hommes politiques des bords de la Seine, — la France aurait tort de prendre ombrage de l'accroissement de l'influence de la Prusse et, le cas échéant, de son agrandissement territorial aux dépens des petits états. De quelle utilité, de quel secours sont donc ces petits états sans volonté, sans force, sans armée? Si loin d'ailleurs que puissent aller les desseins et les besoins de la Prusse, ils s'arrêteront nécessairement au Mein, la ligne du Mein est sa frontière naturelle; au-delà de ce fleuve, l'Autriche gardera, accroîtra même sa prépondérance, et il y aura ainsi toujours en Allemagne deux puissances se faisant un contre-poids utile. Le bon ordre y gagnera, et la France n'y perdra certes rien, elle en retirera même

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er octobre 1868, *les Préliminaires de Sadowa.*

des avantages immenses pour sa politique, pour son action dans le monde. La Prusse en effet a une configuration malheureuse, impossible; *elle manque de ventre* du côté de Cassel et de Nassau, *elle a l'épaule démise* du côté du Hanovre, elle est en l'air, et cette situation pénible la condamnait nécessairement à suivre en tout la politique de Vienne et de Saint-Pétersbourg, à tourner sans relâche dans l'orbite de la sainte-alliance. Mieux configurée, plus solidement assise, ayant ses membres au complet, elle serait rendue à elle-même, aurait la liberté de ses mouvemens, la *liberté des alliances*, — et quelle alliance plus désirable pour elle que celle de l'empire français? Plus d'une question aujourd'hui pendante et presque insoluble pourrait alors être abordée avec une sécurité complète : celle de Venise, celle d'Orient, — qui sait? peut-être même celle de Pologne! Enfin, si les agrandissemens possibles de la Prusse semblaient être excessifs et rompre la balance des forces, qu'est-ce qui empêcherait la France de s'agrandir, de s'arrondir à son tour? Pourquoi n'irait-elle pas prendre la Belgique et y *écraser un nid de démagogie?* Ce n'est pas le cabinet de Berlin qui s'y opposerait; *suum cuique*, c'est bien là l'antique et vénérable devise de la monarchie prussienne...

Tout cela était dit avec enjouement, avec entrain, avec esprit, accompagné de mainte remarque ingénieuse, malicieuse, de mots heureux sur les hommes et les choses, sur cette chambre des seigneurs à Berlin par exemple, composée de respectables *perruques*, et la chambre des députés, également composée de perruques, mais non point respectables, et sur un personnage auguste, le plus respectable, mais le plus perruque de tous... M. de Bismarck eut à Paris pendant ces deux mois presque le même succès qui avait accompagné ses trois ans de séjour sur les bords de la Néva. Les hommes importans toutefois se gardèrent bien de le surfaire : ils lui reconnaissaient volontiers toutes les qualités d'un homme d'esprit, mais ils ne pouvaient pas se décider à le prendre pour un *homme sérieux*.

Dans les derniers jours du mois de juin, le nouveau représentant de la Prusse près la cour des Tuileries entreprit un voyage d'agrément dans le midi de la France. Il visita tour à tour Chambord, Bordeaux, Avignon, Luchon, Toulouse, et fit une excursion dans les Pyrénées. « Le château de Chambord, écrit-il dans une lettre datée du 27 juillet 1862, répond par son isolement aux destinées de son possesseur. Dans les grands portiques et les salles splendides où tenaient autrefois leur cour et leurs chasses les rois avec leurs maîtresses, les jouets d'enfant du duc de Bordeaux constituent maintenant le seul mobilier. La concierge, qui me servait de guide,

me prit pour un légitimiste et *écrasa* une larme en me montrant un petit canon de son prince. Je lui ai payé cette larme d'un franc au-dessus du tarif, bien que je me sente peu de vocation à subventionner le carlisme. » A Bordeaux, il se réjouit d'avoir pu « étudier *dans l'original* et au sortir de la cave ces grands maîtres nommés Laffitte, Mouton, Pichon, Larose, Margaux, Branne, Armillac, etc., » qu'en Allemagne on ne connaît généralement que par de mauvaises translations. Il est ravi de son tour dans les Pyrénées, mais ce sont surtout les bains de Biarritz et de Saint-Sébastien qui font son bonheur. Il « s'y voue tout entier au soleil et au sel de mer, » il y oublie la politique et n'y connaît ni journaux ni dépêches. C'est à ce moment (fin septembre 1862) qu'il reçoit de son souverain l'appel pressant de venir à Berlin. Les élections avaient donné un résultat déplorable, l'immense majorité de la nouvelle chambre appartenait aux *progressistes*. On n'avait pu se décider à Berlin sur le choix du président du futur ministère, — « du couvercle pour le pot gouvernemental, » comme s'exprime M. de Bismarck; — il devait remplir ces fonctions par intérim en prenant le portefeuille des affaires étrangères. Brûlé par les rayons du midi et fortifié par les ondes du golfe, « hâlé et salé, » l'ancien aspirant à la charge d'intendant des digues dans un district de la Marche se mit en route pour son pays afin d'y occuper la première place dans l'état. Il ne fit pour ainsi dire que traverser cette fois Paris, mais il s'y arrêta assez pour y laisser un mot caractéristique et qui résumait tout son programme. « Le libéralisme, dit le chef désigné du gouvernement de Prusse en prenant congé dans les bureaux du quai d'Orsay, le libéralisme n'est qu'une niaiserie qu'il est facile de mettre à la raison ; mais la révolution est une force, et il faut savoir s'en servir. »

JULIAN KLACZKO.

(*La troisième partie à un prochain n°.*)

LE VATICANISME

ET

M. GLADSTONE

I. *The Vatican Decrees in their bearing on civil allegiance*, by the Right Hon. W. E. Gladstone, 1875. — II. *Vaticanism, an answer to replies and reproofs*, by the Right Hon. W. E. Gladstone, 1875.

Nous vivons dans le moins dogmatique des siècles, et ceux qui s'applaudissent de la facilité avec laquelle les décisions du dernier concile ont été admises par les croyans devraient s'en inquiéter plus que s'en réjouir, car dans les soumissions trop faciles il entre presque toujours un peu d'indifférence. L'âge des cols raides et des scrupules opiniâtres est passé; nous ne sommes plus au temps où la question de savoir si les cinq propositions étaient ou n'étaient pas dans Jansénius mettait la France en feu, au temps où d'héroïques religieuses étaient prêtes à tout sacrifier plutôt que de signer un formulaire que désapprouvait leur conscience. Quand les cordeliers déférèrent au pape Pie V soixante et seize propositions de Michel Baius, il se trouva dans la bulle de condamnation une virgule qui, mise à une place ou à une autre, aggravait ou adoucissait la sentence. L'université de Louvain députa auprès du saint-père pour savoir où il fallait mettre la virgule. La cour de Rome envoya pour toute réponse un exemplaire de la bulle où il n'y avait point de virgule. C'était le temps de la foi, rien n'est indifférent aux vrais croyans, ils estiment que les virgules sont des affaires de conséquence. Aujourd'hui on y regarde de moins près; les consciences sont devenues plus faciles, plus débonnaires, elles sont disposées aux compromis. Aussi ne faut-il pas s'étonner que les décrets du Vatican de 1870 aient fini par être approuvés de ceux même qui les avaient com-

battus; ils se sont rendus aux raisons qu'on leur donnait, ils n'ont gardé rancune que des mauvais procédés. Ceux qui conservaient des scrupules ont pris le parti de s'en taire ou de n'en parler qu'à ces amis intimes à qui l'on dit tout. D'autres, plus nombreux, se sont soumis sans résistance, mais en se réservant le droit d'interprétation; il n'est point de texte qu'on ne puisse amender par une glose heureuse. De nos jours, l'église est pleine d'hérétiques sans le savoir, dont le *credo* est une cote mal taillée. On commente les paroles inspirées, on les subtilise, chacun les arrange à sa façon, et le monde continue d'aller comme devant, sans que personne ait le droit de se plaindre de personne. « Sa sainteté, lisait-on il y a quelques mois dans un journal anglais, a lancé dans le monde ses interdictions et ses anathèmes, et le monde en a tenu peu de compte. Les fidèles les ont reçus avec un respect conventionnel, après quoi ils se sont hâtés d'assurer à leurs amis protestans que les édits papaux ne peuvent modifier en rien la conduite d'aucun être humain. »

Toutefois, si les décrets du Vatican ont causé peu de dérangement dans les consciences, ils ont eu des conséquences politiques d'une incontestable gravité, et les hommes d'état ont plus de peine à s'en accommoder que la communion des fidèles. En 1870, l'église a condamné définitivement la religion de Bossuet, les principes du gallicanisme et la déclaration de 1682, qui établissait que la papauté n'a aucune puissance ni directe ni indirecte sur les choses temporelles, et que ses décisions en matière de foi ne sont sûres qu'après que l'église les a acceptées. Par un effet rétroactif, les pères du concile qui ont proclamé l'infaillibilité du pape ont attribué le caractère d'articles de foi aux déclarations contenues dans l'*Encyclique* et dans le *Syllabus* de 1864, et nous sommes obligés de croire que le pape était inspiré d'en haut quand il a condamné tous les principes sur lesquels repose la société moderne. Nous devons croire également que le saint-siége a revendiqué jadis de pleine autorité le droit de s'ingérer dans les questions d'ordre civil; nous devons tenir pour inspirée jusqu'à la bulle *Unam sanctam,* qui statue que le pouvoir temporel est soumis au pouvoir spirituel, et que Rome a reçu du ciel la mission de citer les rois et les républiques à sa barre. L'ombre de Boniface VIII doit être fière de ce qui se passe en Angleterre; — depuis trois mois, le royaume-uni s'occupe de cette bulle *Unam sanctam* autant que des progrès de la Russie dans l'Asie centrale, ou des dangers que peut courir l'indépendance de la Belgique. Il y a là de quoi consoler ce terrible homme des duretés de Philippe le Bel, des insultes de Nogaret et de la haine de Dante, qui s'est permis de lui assigner une place dans le troisième compartiment du huitième cercle de son enfer.

Les sages n'avaient pas attendu que le nouveau dogme fût promulgué pour signaler les difficultés dangereuses qu'il allait apporter dans les

relations des gouvernemens avec l'église. Que de paroles sensées et fatidiques ont prononcées à ce sujet quelques-uns des prélats allemands dont la triste destinée excite aujourd'hui les sympathies de toute l'Europe! « Ils sont tous excellens, disaient d'eux les infaillibilistes, mais ils ont perdu les grandes idées de l'église; il leur faut deux mois de Rome, et tout le monde sera d'accord. » Deux mois de Rome n'ont pas changé leur cœur, mais leurs avertissemens ne furent point écoutés, ils ont dû céder au torrent, et ils portent la peine d'intempérances d'opinion qu'ils avaient réprouvées. Les modérés ont payé pour les téméraires et les clairvoyans pour les aveugles; c'est la loi de ce monde.

A quoi sert la clairvoyance? Le 9 avril 1869, le prince Hohenlohe, aujourd'hui ambassadeur d'Allemagne à Paris, alors président du ministère bavarois, avait adressé à tous les agens diplomatiques de la Bavière une circulaire par laquelle il expliquait que le dogme de l'infaillibilité avait une portée plus politique que religieuse, et qu'il était de l'intérêt des gouvernemens de se concerter pour adresser à Rome de communes représentations, ou tout au moins pour protester d'avance contre toute décision concernant les rapports de l'église et de l'état qui serait prise par le concile sans la participation des représentans du pouvoir séculier. Cette circulaire fait le plus grand honneur à la sagacité de celui qui l'a écrite et qui a toujours passé en Allemagne pour un esprit aussi judicieux que modéré. A quelqu'un qui le félicitait d'avoir attaché le grelot, le prince Hohenlohe répliqua modestement : « Hélas! ce n'est qu'un grelot, et je voudrais avoir une cloche. » Son grelot d'alarme n'inquiéta personne. Le gouvernement italien estimait qu'il avait de bonnes raisons de ne pas s'occuper de la question. — « Nous autres Italiens, disait à ce propos un politique de Florence, nous sommes trop polis ou trop indifférens pour chicaner le pape sur l'idée qu'il se fait de lui-même. Au surplus notre principe est de permettre à l'église de dire tout ce qui lui plaît; quand elle parle trop haut, nous plaçons sous le porche quelqu'un qui chante un autre air, et ainsi chacun s'amuse à sa façon. » A Vienne, on déclina péremptoirement l'invitation contenue dans la circulaire. L'Autriche a toujours été jalouse des initiatives que peut prendre la Bavière, et dans ce temps elle avait le désir d'être libérale chez elle, sans renoncer à faire bon ménage avec les ultramontains des états du sud de l'Allemagne, dont les sympathies pouvaient lui être utiles. Elle déclara qu'elle s'en remettait à ses évêques du soin de faire respecter par le concile les droits de l'état. La France répondit sur un ton plus cordial qu'elle remerciait, qu'elle prenait acte, qu'elle approuvait en principe, qu'elle mettrait la question à l'étude, mais que rien ne pressait. La Prusse s'en tint également à une réponse dilatoire; l'empire n'était pas encore fait, elle ménageait la curie romaine. Son représentant à Rome, le comte d'Arnim, aussi peu avisé qu'il le fut plus tard à Paris, opinait qu'il ne fallait pas prendre

au sérieux les inquiétudes du cabinet bavarois. Il est vrai que, plus tard, passant à Munich, il eut avec le prince Hohenlohe et le chanoine Döllinger des entretiens qui lui ouvrirent les yeux, et le 17 juin 1870 il annonçait dans un *pro memoria* prophétique que la promulgation du dogme de l'infaillibilité provoquerait une crise redoutable dans les pays dont les souverains sont protestans, que la réaction de la société politique contre les empiétemens de Rome serait si forte que des gouvernemens catholiques seraient obligés d'y prendre part, qu'on pouvait prévoir la longue vacance de plus d'un siége épiscopal, que les jésuites seraient expulsés d'Allemagne, que des mesures seraient prises contre les ordres et les congrégations religieuses, — prédictions véritables, mais trop tardives. A ce moment déjà, la partie était définitivement gagnée par ceux qu'un homme d'état anglais appelle « les prophètes voilés qui se tiennent derrière le trône. » Il était bien tard pour avertir les évêques de la minorité, qui n'avaient pas été soutenus en temps utile, qu'il ne s'agissait plus d'argumenter, « que toute la politique de la curie romaine avait été dès le début fondée sur l'intimidation, que, si l'opposition s'était servie de cette arme, si elle avait rendu attaque pour attaque, l'état-major italien aurait peut-être, au grand dépit des fanatiques français et anglais, donné le signal de la retraite. » Les diplomates ont été mis au monde pour empêcher les malheurs, ils peuvent laisser aux historiens le soin de les expliquer.

Le danger que les gouvernemens n'ont pas su ou n'ont pas voulu prévenir n'était que trop réel; l'événement l'a prouvé. La guerre entre l'état et l'église a éclaté dans deux pays, l'Allemagne et la Suisse, avec une violence vraiment déplorable. Elle vient d'éclater aussi en Angleterre; mais, grâce à Dieu, ce n'est jusqu'aujourd'hui qu'une guerre de plume et d'écritoire, très vive, très acrimonieuse, très passionnée, très bruyante, provoquée par la publication d'une brochure que Rome a mise à l'index, et qui est intitulée *des Décrets du Vatican dans leur rapport avec l'allégeance civile*. Cette brochure était bien de nature à faire sensation; elle était écrite et signée par un homme d'état dont la situation et l'autorité sont considérables. A vrai dire, ses amis hésitent à le regarder comme un grand homme d'état, mais ses ennemis eux-mêmes le considèrent comme un financier de premier ordre et comme l'un des premiers orateurs de l'Angleterre. Ajoutons que sa brochure avait le caractère d'un manifeste, et qu'on s'est demandé avec inquiétude où l'auteur en voulait venir, quelles étaient ses intentions secrètes, à quelle nécessité pressante il avait obéi en prenant la plume. Ceux de ses adversaires à qui il convenait de ne pas s'inquiéter ont affirmé que M. Gladstone avait tout simplement cédé à un accès de mauvaise humeur, qu'il ne pouvait pardonner aux catholiques certaines conversions opérées dans sa famille. D'autres ont dit qu'il y avait en lui deux hommes, un chef de parti et un *fellow* d'Oxford, et que le chef de parti, lorsqu'il

était de loisir, empruntait la plume du *fellow* pour écrire des dissertations sur Homère ou sur la théologie. D'autres encore ont prétendu que M. Gladstone entretient des relations suivies avec Munich et le docteur Döllinger, et qu'il avait promis à ses amis d'Allemagne de saisir la première occasion pour provoquer dans le royaume-uni un schisme vieux-catholique. Si nous interrogeons M. Gladstone lui-même, il nous dira qu'il a entrepris une polémique qui n'était pas dans ses goûts, pour remplir un impérieux devoir de conscience, et nous n'avons pas de peine à l'en croire. Il n'a pu se mettre en règle avec sa conscience sans encourir les reproches de son parti, dont il compromettait les intérêts en lui aliénant les voix des catholiques. Il a résigné son *leadership*, ses fonctions de chef de l'opposition dans la chambre des communes, et un tel sacrifice a dû lui coûter. Il peut se dire pour se consoler qu'aucun discours prononcé par lui au parlement comme *leader* du parti libéral n'aurait pu produire en Angleterre plus d'émotion que sa brochure théologico-politique, dont il s'est vendu près de 200,000 exemplaires. Les réponses ne se sont pas fait attendre, elles se sont multipliées à l'infini. Il a répliqué à son tour; mais cette controverse n'a produit jusqu'à ce jour ni lois Falk, ni aucune mesure de rigueur, elle n'a causé l'emprisonnement de personne. M. Gladstone considère la doctrine de l'infaillibilité comme dangereuse pour l'état, il a signalé le péril, c'est à l'opinion publique qu'il s'en remet du soin de le conjurer.

Bien que le catholicisme ait réussi à s'organiser fortement dans toute l'étendue du royaume-uni, bien qu'il y construise partout des monastères et des églises, des hôpitaux, des colléges et des écoles, bien que les jésuites s'y livrent en pleine liberté à une active propagande, qui a su se créer des centres d'action jusque dans l'armée et la marine, les catholiques ne constituent qu'un sixième de la population, et cette proportion ne tend pas à changer. Chaque année, dit-on, ils se renforcent d'un ou deux milliers de conversions opérées surtout dans les classes moyennes; mais ce renfort est plus que compensé par l'accroissement rapide de la population protestante et par l'émigration irlandaise. Si le catholicisme anglais n'est pas assez puissant pour se faire craindre, il est assez habile pour désarmer par sa conduite les animosités dont il était autrefois l'objet. Il n'affecte point des allures sectaires, il ne fait pas bande à part, il s'accommode de toutes les libertés anglaises, et il en use à son avantage. Il a l'humeur conciliante, il entre volontiers en communication avec l'hérésie, même avec la libre pensée, il n'anathématise personne, il interroge et il discute. On assure que M. Manning, archevêque de Westminster, est l'un des habitués les plus assidus du *Metaphysical Club*, qu'il y dîne souvent en compagnie du rationaliste et positiviste M. Spencer, et qu'il aime à conférer avec lui sur quelques points de haute métaphysique. Ceux qui connaissent M. Manning affirment que, s'il faisait partie d'une académie et que M. Spencer en devînt

membre, il n'aurait garde de donner sa démission. On affirme aussi que, s'il siégeait au parlement, il ne se croirait point obligé d'employer son éloquence à convaincre tel écrivain de matérialisme, tel autre d'athéisme, et à condamner les professeurs d'Oxford sur ce qu'ils ont dit et même sur ce qu'ils n'ont pas dit. M. Manning n'estime point que le rôle de dénonciateur soit le plus beau que puisse remplir un évêque, et on prétend, chose plus étonnante encore, que, lorsqu'il cite ses adversaires, il se croit tenu de ne point tronquer leur pensée. Les principaux chefs du catholicisme en Angleterre sont de vrais *gentlemen*, dont les procédés ne sentent pas la sacristie, et ils se sont appliqués avec succès à dissiper les préjugés haineux du vieil esprit anglais contre Rome. Aussi ne pouvait-on craindre que la brochure ou le manifeste de M. Gladstone fût le signal d'une persécution contre l'église. Ceux qui ont paru éprouver cette crainte ont cédé à des appréhensions irréfléchies, sans compter qu'il est quelquefois utile de paraître avoir peur. M. Gladstone ne demandait point leur tête, ni un seul de leurs cheveux ; il se proposait seulement de contrarier les efforts souvent heureux de leur propagande en posant à son pays cette question : « Depuis la promulgation des décrets du Vatican, est-il possible de concilier la soumission que réclame un pape infaillible avec l'allégeance que tout Anglais doit à sa reine? En un mot est-il possible d'être à la fois un bon Anglais et un bon catholique? »

Assurément cet indiscret questionneur ne pouvait être soupçonné d'une malveillance systématique et hargneuse à l'égard du catholicisme. « Profondément attaché à ma propre communion religieuse, nous dit-il lui-même, à l'église de ma naissance et de mon pays, je n'ai jamais ressenti pour elle une affection exclusive ou insulaire; mais je l'ai regardée avec gratitude comme cette portion de la grande famille des rachetés dans laquelle une place m'a été assignée, et je n'ai jamais cessé de porter un vif intérêt à toutes les autres tribus de cette famille, quels que fussent leur nom et leur étendue, leurs perfections ou leurs imperfections. » Il ajoute qu'il a toujours souhaité que les bons élémens prévalussent sur les mauvais dans cette grande communion latine qui comprend près d'une moitié de la chrétienté, dans cette église qui a donné au monde des Thomas A Kempis et des Thomas Morus, des Érasme et des Pascal, dans cette église à laquelle, dit-il, « appartiennent quelques-uns d'entre nous, dont personne ne peut nier qu'ils ne soient aussi humbles, aussi charitables, aussi portés au renoncement et à l'abaissement volontaire, en un mot aussi évangéliques que peut l'être le plus évangélique des protestans. » Au surplus on sait que les sympathies de M. Gladstone sont pour la haute église, c'est-à-dire pour cette partie de l'église anglicane qui confine au catholicisme par l'importance qu'elle donne à la tradition, par le caractère de réalité qu'elle attache aux sacremens, par la pompe des cérémonies et du culte. M. Gladstone

a pris part jadis à cette fameuse insurrection mystique dont le signal fut donné par l'université d'Oxford et qui tourna au profit de Rome. En ce temps, l'église anglicane laissa tomber de sa royale couronne quelques perles de grand prix, des mains habiles les ramassèrent. M. Gladstone n'est pas de ceux qui poussent jusqu'au bout les aventures de leur esprit; — il demeura dans le bercail, ainsi que M. Pusey, dont la conversion a été longtemps espérée et ne s'est jamais accomplie, ce qui faisait dire au pape que le docteur Pusey était comme la cloche qui appelle les fidèles à la messe et qui n'y va pas elle-même. M. Gladstone, lui non plus, ne va pas à la messe, mais il n'a ni haine ni préjugés contre ceux qui y vont. Il n'a pu voir sans affliction la sainte apostasie du docteur Newman; il ne laisse pas de porter à cet ami de son jeune âge une affection qui va jusqu'à la tendresse, un respect qui touche à la vénération. Il le regrette, il le pleure, il s'écrie :

> Quis desiderio sit pudor aut modus
> Tam cari capitis?

On ne peut croire non plus que les principes politiques de M. Gladstone et son attachement pour une religion d'état le rendent intolérant à l'égard des communions indépendantes. A l'exemple des Canning et des Peel, il a commencé par le torysme, et insensiblement il est devenu libéral à la façon anglaise. Il ne s'est pas laissé gagner par cet enthousiasme qu'inspirent en France les formules générales et les convictions abstraites; il a pris conseil des circonstances, de son bon sens, de son esprit d'opportunité. Les situations ont modifié ses principes, et il n'a pas rougi de changer; il s'est dit apparemment, comme l'un de ses compatriotes, « qu'il n'y a que Dieu et les imbéciles qui ne changent pas. » — « Jadis, écrivait naguère un théologien catholique, l'état avait une conscience, George III avait une conscience; mais, à côté de lui, à la tête des affaires, il y avait d'autres hommes qui, eux aussi, avaient une conscience, et si le roi ne pouvait rien faire sans ses conseillers, ses conseillers ne pouvaient rien faire d'accord avec lui dès qu'une question religieuse était soumise à leurs délibérations... Sans contredit, il serait mieux que l'état eût une conscience; mais que faire lorsqu'en matière religieuse il en a une demi-douzaine, ou une vingtaine, ou plusieurs centaines, toutes très différentes les unes des autres? » Le seul parti à prendre est de déclarer que l'état renonce à dogmatiser, qu'il s'attachera désormais à séculariser la loi, et que, neutre en religion, il accordera la liberté à toutes les confessions, sous réserve de ses droits et des intérêts de la paix publique. C'est par suite de ce raisonnement qu'un ancien tory tel que M. Gladstone est devenu le chaud partisan de la liberté religieuse.

On peut affirmer qu'aucun homme d'état anglais n'a rendu de plus grands services aux catholiques; on peut affirmer aussi que les catholi-

ques l'ont mal payé de son zèle. Après avoir bravé le déplaisir des tories et des ultras anglicans en abolissant l'église officielle d'Irlande, M. Gladstone s'était proposé de transformer l'université protestante de Dublin en université mixte, et de permettre au catholicisme d'y planter sa tente et d'y déployer son drapeau. Cet acte de générosité n'a point été agréé par la curie romaine, à qui les institutions d'enseignement mixte ont toujours été suspectes. On y respire un air trop libre, les doctrines s'y relâchent, on y court le risque de devenir tolérant, d'apprendre à respecter ses adversaires en les voyant de près et de contracter des amitiés qui à la longue agissent sur les opinions. Rome s'est émue, Rome a parlé, et les prélats catholiques d'Irlande ont réussi par l'influence qu'ils exerçaient sur un certain nombre de membres irlandais du parlement à faire rejeter en février 1873 le bill proposé par M. Gladstone et par suite à renverser son ministère. Il est assez naturel que ce grave incident lui ait fait faire des réflexions, que cette intervention de Rome dans les délibérations du parlement anglais l'ait confirmé dans les craintes que lui avaient inspirées l'*Encyclique*, le *Syllabus* et les décrets du Vatican. Il s'est rappelé que dans toutes les transactions qui sont intervenues entre le gouvernement anglais et l'église romaine et qui ont amené l'émancipation civile et politique des catholiques de la Grande-Bretagne, ceux-ci avaient fait la profession la plus explicite de gallicanisme, qu'en 1789 241 prêtres, y compris les vicaires apostoliques, avaient protesté par un acte public que les catholiques anglais n'admettaient point l'infaillibilité du pape, et ne reconnaissaient à aucun pouvoir ecclésiastique le droit de s'immiscer dans aucune question touchant à la constitution, à l'indépendance, aux lois et au gouvernement du royaume. Il s'est souvenu d'une adresse pastorale parue en 1826, laquelle déclarait que l'infaillibilité du pape n'est point un article de foi pour les catholiques; il s'est souvenu d'un catéchisme employé jusque dans ces dernières années à Maynooth, et dans lequel il est dit que les fidèles peuvent nier en sûreté de conscience que le pape, même parlant *ex cathedra*, soit infaillible. M. Gladstone en a conclu que le dernier concile avait opéré une révolution dans l'église, que cette église n'était plus celle avec qui Pitt et sir Robert Peel avaient traité, que désormais elle était inféodée « à ce système plus politique que religieux qu'on appelle en Allemagne le vaticanisme, » que le vaticanisme supprime tout contrôle, toute discussion et la liberté du consentement, que l'épiscopat a été gravement atteint dans sa dignité et dans son pouvoir, qu'il n'est plus comme par le passé en possession d'exercer une sorte d'arbitrage officieux entre Rome et les gouvernemens, qu'il est devenu l'instrument docile d'une volonté étrangère et souveraine, que les décrets du Vatican ont consacré la prétention du saint-siége de prononcer en maître sur toutes les questions qui intéressent le bonheur éternel des hommes, qu'il est très difficile de définir ce qui intéresse ou ce qui

n'intéresse pas le bonheur éternel, que le pape se réserve le droit de faire seul cette définition, que partant sa compétence est illimitée, que, selon toute apparence, il interviendra de plus en plus dans les affaires temporelles, et qu'il était urgent de rendre les catholiques de la Grande-Bretagne attentifs à cette probabilité et de leur proposer le cas de conscience que voici : si demain le pape déclarait nulle et sans effet une loi passée dans le parlement anglais, comme il a déclaré nulles et sans effet les lois ecclésiastiques votées par le parlement prussien, comment vous y prendriez-vous pour concilier l'obéissance que vous lui devez avec vos devoirs de citoyens anglais? Si demain le saint-père, en vertu de la bulle *Unam sanctam*, déposait la reine d'Angleterre, quelle conduite tiendriez-vous? et n'êtes-vous pas forcés de reconnaître que désormais votre loyauté politique est à la merci d'une puissance étrangère?

Laïques et gens d'église, tous les catholiques marquans du royaume-uni se sont crus obligés de répondre à cette question pressante, et ils ont déclaré à l'envi qu'ils la tenaient pour une insulte, que leur loyauté politique était au-dessus de tout soupçon, que tous ils se sentaient capables d'être à la fois de bons Anglais et de bons catholiques. A la vérité M. Gladstone n'avait jamais mis en suspicion leur loyauté, il avait voulu seulement les rendre attentifs aux conflits de conscience auxquels on s'expose par des engagemens contradictoires. Il était convaincu que « les fiers léopards » leur étaient plus chers que la logique, il ne leur avait pas fait l'injure de douter de leur patriotisme et de leur inconséquence. Leur réponse avait prouvé que si le gallicanisme ancien, comme l'écrivait un jour le père Lacordaire au comte de Montalembert, « est une vieillerie qui n'a plus que le souffle et à peine, le gallicanisme instinctif, qui consiste à redouter un pouvoir qu'on lui présente sans limites et comme s'étendant par tout l'univers sur 200 millions d'individus, est un gallicanisme très vivant et très redoutable, parce qu'il est fondé sur un instinct naturel et même chrétien. » Mais il n'a pas suffi aux catholiques du royaume-uni de protester qu'ils étaient de bons citoyens; ils ont tâché d'établir qu'il n'y a aucune contradiction entre l'obéissance qu'ils doivent au souverain pontife et le serment d'allégeance qu'ils prêtent à leur reine. Les deux grands docteurs de la communion anglo-romaine ont l'un et l'autre entrepris cette démonstration. Le malheur est que l'archevêque de Westminster et M. Newman ne s'accordent ni dans leurs prémisses, ni dans leurs conclusions, — et comment s'accorderaient-ils? L'un a contribué plus que personne à la proclamation du dogme de l'infaillibilité, « et après avoir été à la peine il a été à l'honneur. » L'autre s'est soumis; mais on prétend que depuis ce jour ses épanchemens intimes respirent je ne sais quoi qui ressemble à la tristesse d'un prisonnier.

M. Manning possède le génie de l'argumentation. Il a la parole en

main, c'est un *ready debater*, et nous comprenons sans peine que M. Spencer prenne plaisir à causer métaphysique avec lui. M. Manning pose sans sourciller des principes effrayans, et après avoir épouvanté son auditoire il lui démontre qu'à l'application ces principes formidables sont parfaitement inoffensifs. Sa dialectique souple et hardie fait des tours d'adresse pareils à ceux de ces jongleurs japonais qui brandissent des épées, les lancent en l'air et les reçoivent avec aisance sans jamais se blesser. On croirait, à les regarder faire, que ces épées ne tueraient pas une mouche; mais les mouches ont peut-être quelque intérêt à ce que l'expérience ne se fasse pas. M. Manning admet dans toute sa rigueur la bulle *Unam sanctam*. Il tient que, dans tout ce qui concerne le bonheur éternel des hommes, l'église représentée par son chef a le droit de juger et de contraindre, qu'elle a un pouvoir de juridiction sur les princes qui transgressent la loi divine; mais il se hâte d'ajouter que l'exercice de ce pouvoir dépend de certaines conditions morales et matérielles, que c'est affaire de circonstances, qu'on n'a pas à craindre que Rome abuse ou mésuse de son autorité. Il reconnaît au saint-siége, sans réserve comme sans difficulté, le droit de déposer les rois, mais il se porte garant que le pape Pie IX n'en usera pas pour déposer la reine Victoria (1). Pourquoi cela? parce que la reine d'Angleterre est une hérétique, et que le souverain pontife ne fait sentir le poids de son autorité qu'à ceux qui ont fait vœu d'être siens. Il est vrai que le saint-père a rappelé dernièrement dans une lettre célèbre à l'empereur Guillaume que sa juridiction s'étend jusque sur les hérétiques qui ont été baptisés; mais, bien que l'église étende sa juridiction sur tous les baptisés, M. Manning nous assure que l'hérésie de vieille date, l'hérésie invétérée, l'hérésie dûment constatée, protége les têtes royales contre les foudres du Vatican, de telle sorte que, si la déposition des empereurs Henri IV et Frédéric II fut un acte juste et légal, la déposition de la reine Victoria serait un acte illégal et injuste. Au dire de gens bien informés, il ne serait pas impossible que l'archevêque de Westminster montât quelque jour sur le trône pontifical. La reine Victoria pourra voir sans déplaisir et sans inquiétude son élection; ce sera au roi d'Espagne, au roi d'Italie, à l'empereur d'Autriche, à tous les princes qui n'ont pas l'avantage d'être hérétiques, de prendre leurs mesures pour mettre leur couronne en sûreté.

Cette couronne ne serait pas en péril, si, contre toute apparence, la succession de saint Pierre était un jour dévolue à cet humble oratorien qu'on appelle le docteur John Henry Newman. Ce grand théologien est de la race des méditatifs, de la famille des A Kempis; il n'aime pas la

(1) *The Vatican Decrees*, by Henry Edward, archbishop of Westminster, 1875, p. 85 et suivantes.

guerre, il ne la fait qu'à regret, elle contriste sa belle âme et son cœur miséricordieux; il s'exhale de tout ce qu'il écrit, même de ses ouvrages polémiques, comme un parfum de grâce et de charité. Il avait prévu avec tristesse que les décrets du Vatican allumeraient partout la discorde; il s'est résigné au fait accompli, mais il a employé la douce subtilité de son esprit, singulier mélange de finesse et de candeur, à en atténuer les conséquences, à les réduire à leur minimum, ce qui lui a valu le titre de grand docteur en *minimisme*. Plein de respect pour l'autorité pontificale, ce minimiste n'admet pas cependant que tout ce qui se passe à Rome soit bon, juste et saint. Il se plaint qu'au pied du rocher de saint Pierre « il y ait beaucoup de *malaria*. » Il se plaint aussi qu'il y ait dans l'église un trop grand nombre « d'adulateurs et de sycophantes, » et il se défie de ces gens-là. La religion est pour lui une sorte de torysme ou de loyauté spirituelle; mais il refuse au saint-père lui-même le droit d'entreprendre sur sa conscience : — « Si j'étais obligé, nous dit-il, de mêler la religion aux toasts qu'on porte après les repas, je boirais au pape si vous le voulez, mais d'abord à la conscience, et le pape ne viendrait qu'après (1). » M. Newman ne considère pas comme un texte sacré le *Syllabus*, lequel n'est pour lui qu'un index raisonné d'erreurs, rédigé par l'ordre du vicaire de Jésus-Christ, mais n'émanant pas directement de lui. Il estime que l'infaillibilité du successeur de saint Pierre ne se manifeste que lorsqu'il parle *ex cathedra*, et qu'il faut tant de conditions pour qu'il parle véritablement *ex cathedra*, que ce cas est infiniment rare. Il ajoute que le souverain pontife n'est infaillible ni dans ses lois, ni dans ses commandemens, ni dans son administration, ni dans sa politique, et qu'il serait permis de lui résister, s'il s'avisait de troubler l'état, d'où l'on peut conclure que le pape est sujet à l'erreur lorsqu'il décrète contre les gouvernemens, lorsqu'il ordonne aux évêques allemands d'aller en prison plutôt que d'obéir aux lois Falk, lorsqu'il affirme que la possession d'un domaine en Italie ou d'un simple jardin est nécessaire à son indépendance spirituelle, lorsqu'il excite les nations étrangères à intervenir dans les affaires italiennes, ou lorsqu'il interdit aux évêques d'Irlande de se prêter à l'établissement d'une université mixte à Dublin.

A ce compte, comme on l'a remarqué, « la papauté infaillible n'est plus qu'une abstraction sublime, une entité métaphysique, perpétuellement occupée à s'admirer elle-même, mais incapable d'intervenir, si ce n'est nominalement, dans les affaires de ce monde sublunaire (2). » Plût au ciel qu'il y eût aujourd'hui en Europe et en Amérique beaucoup de

(1) *A Letter addressed to his Grace the duke of Norfolk*, by John Henry Newman of the Oratory, 1875, p. 74.

(2) *Results of the Expostulation of the Right Hon. W. E. Gladstone*, by Umbra Oxoniensis, 1875, p. 45.

minimistes instruits à l'école du docteur Newman! La paix de l'église et de l'état serait assurée; mais on peut se demander si les accommodemens qu'il prêche avec une éloquence pleine d'onction sont en faveur à la cour de Rome. Il n'a pas été désavoué ni condamné, ce serait un acte bien grave que de désavouer le docteur Newman; — qu'en penserait l'église anglo-romaine, où son nom est en honneur, où son autorité est considérable? Déclarer que le docteur Newman n'est pas catholique serait condamner bien des gens à ne plus l'être. On peut remarquer toutefois que M. Manning a été promu aux premières dignités de l'église, qu'il a reçu le chapeau, et que selon toute vraisemblance M. Newman mourra docteur et simple oratorien. On peut remarquer aussi que son dernier écrit ne lui a valu aucune de ces lettres de félicitation et d'encouragement dont Rome est prodigue pour ceux qu'elle aime; — est-il sûr que nul adulateur, que nul sycophante n'en ait jamais reçu?

Non, rien ne prouve que le minimisme soit en bonne odeur à Rome, rien ne prouve que « les prophètes voilés qui se tiennent derrière le trône » interprètent de la même manière que le docteur Newman les décrets du Vatican. Tout porte à croire au contraire qu'ils comptent se servir de ces décrets comme d'une arme de guerre, et qu'en les promulguant ils ont moins consulté le besoin des consciences que les intérêts de leur politique. Avant cette promulgation, manquait-il quelque chose à l'autorité dogmatique de l'église? Assurément non. A-t-on voulu que le pape fût infaillible pour lui donner la liberté de compléter le *Credo* en proclamant de nouveaux articles de foi? Il n'y a pas d'apparence, on sait à Rome qu'en fait de dogmes les consciences ont toute leur charge; mais beaucoup de gens se permettaient de douter que Rome eût le droit d'intervenir dans les affaires politiques des états, et c'est ce doute impie et gallican qui a été condamné en 1870. Les prophètes voilés se sont promis d'écraser la tête du serpent; le serpent, c'est la révolution, et la révolution, c'est tout gouvernement qui entend rester maître dans sa maison, qui n'admet pas que l'église soit un état dans l'état, un empire dans l'empire, et qui se croit autorisé à établir sans la consulter le mariage civil ou à proclamer la liberté de conscience dans un pays où la majorité est catholique. En 1855, le pape Pie IX a déclaré nulle et sans effet la loi piémontaise qui retirait aux ordres monastiques la personnalité civile, et il a excommunié quiconque avait pris part à la rédaction de cette loi. La même année, il a déclaré nuls et sans effet différens actes du gouvernement espagnol, y compris quelques mesures de tolérance à l'égard des cultes non-catholiques. Il a depuis condamné pour des crimes du même genre le gouvernement autrichien, le gouvernement mexicain, le gouvernement de la Nouvelle-Grenade, le gouvernement du Brésil. La majorité infaillibiliste du concile du Vatican a voulu donner aux anathèmes politiques du saint-père le caractère de décrets

divins, et, lorsqu'au mois de février de cette année le pape Pie IX a déclaré nulles et non avenues les lois ecclésiastiques votées par le parlement prussien, M. de Bismarck était tenu de savoir que c'était bien Dieu qui lui parlait; mais M. de Bismarck a sa dogmatique particulière, et les anathèmes ne l'affectent que lorsqu'ils se présentent à lui un pistolet au poing.

Il est possible que M. Gladstone, comme le lui a reproché l'archevêque de Westminster, ait commis quelques erreurs en matière de droit canonique, ou qu'il n'ait pas spécifié suffisamment ce qu'il faut entendre par un décret *ex cathedra*, qu'il n'ait pas distingué assez nettement l'*assistentia* et l'*inspiratio;* assurément il ne s'est pas trompé en avançant que le dernier concile n'a pas fait une œuvre de paix et qu'on peut lui imputer en partie l'état de crise confessionnelle où se trouvent aujourd'hui l'Allemagne et la Suisse. Il aurait dû ajouter que cette crise aiguë est de nature à consterner les libéraux, qui ne voient pas ce que la liberté et la religion peuvent y gagner. Les gouvernemens ont le droit de se défendre, mais il est difficile de se défendre longtemps sans devenir agressif. On a pensé à Berlin qu'il serait dangereux pour la paix publique que les conducteurs spirituels d'un bon tiers des Prussiens se permissent de professer les principes de Boniface VIII, et devinssent les complices d'une conjuration contre l'indépendance de l'état. Le gouvernement s'est cru autorisé à demander quelques garanties au clergé et à ceux qui l'instruisent. Sa première résolution fut d'obliger les jeunes gens qui se destinent à la prêtrise à faire leurs études de théologie dans les facultés catholiques des universités, et de ne donner une cure et un traitement qu'à ceux qui auraient passé un examen satisfaisant de minimisme. Les violentes résistances qu'a rencontrées son projet lui ont fait perdre son sang-froid; il est entré dans la voie des rigueurs et des maladresses, il a oublié l'axiome médical : *in morbis chronicis tempus et patientia*. Les libéraux ne sauraient approuver quelques-uns de ses procédés; mais s'ils représentaient à M. de Bismarck qu'il est inutile de faire des lois ecclésiastiques, et qu'au lieu de se défendre contre Rome, il suffit de raisonner avec elle pour l'amener à un accord pacifique, il pourrait leur répondre qu'il n'est pas facile à la prudence humaine de converser avec la sagesse divine, qu'elles ne parlent pas la même langue, qu'elles ont peine à s'entendre, — et il pourrait citer le mot de Voltaire, « qu'il ne faut pas s'aviser de dire à un homme les défauts de sa maîtresse, ni à un plaideur le faible de sa cause, ni des raisons à un inspiré. »

***

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 juin 1875.

Le malheur est comme le patriotisme, il a la vertu d'unir les cœurs, et il passe avant la politique. Tandis que s'agitent à Versailles toutes ces questions qui se traînent à travers des discussions sans fin et souvent sans profit, qui ne font que perpétuer ou raviver les divisions, le cœur national se remplit d'un attendrissement spontané pour ces malheureuses populations du midi, victimes d'un fléau exceptionnel par ses proportions, inattendu, foudroyant. Toulouse et toutes ces aimables villes de Castelsarrasin, de Moissac, d'Agen, dispersées sur la route de Bordeaux, dans une des plus fertiles vallées de la France entre le Tarn et la Garonne, Tarbes et la vallée de l'Adour, l'Ariége, le Gers, toutes ces régions des versans pyrénéens viennent d'être brusquement, effroyablement ravagées par les eaux. Les inondations ont cette fois dépassé toute mesure, comme si la France devait à de si courts intervalles épuiser toutes les épreuves, les fatalités de la nature après les fatalités de la guerre. Des quartiers populeux et industrieux effondrés à Toulouse, des villages détruits dans la campagne, des malheureux défendant leur maison jusqu'à la dernière minute et n'ayant que le temps de se sauver sur la cime des arbres, les moissons emportées, les eaux torrentielles entraînant les ponts rompus, les débris de toute sorte, les animaux surpris, des cris de détresse s'exhalant de toute une contrée, des morts sans nombre et des ruines immenses, c'est un spectacle incomparable de terreur et de pitié! Quelques jours encore, ces populations infortunées auraient eu du moins recueilli les fruits de la terre; en un instant, elles voient, mornes et désolées, le travail d'une année perdu, la misère au foyer dévasté. Elles sont frappées au moment de mettre la main sur le prix de leurs peines, sur ce qui devait les faire vivre, à la veille de toutes les récoltes.

M. le président de la république justement ému a cédé à un mouvement humain et spontané en partant aussitôt pour le midi avec M. le vice-président du conseil et M. le ministre de la guerre. Ils sont allés, les uns et les autres, porter à ces populations si cruellement éprouvées le témoignage vivant de la sympathie des pouvoirs publics et les premiers secours. L'assemblée a déjà voté un crédit qui est à peine le commencement de ce qui devra être demandé, de ce que le gouvernement se propose de réclamer. De toutes parts, en France et à l'étranger, des souscriptions s'ouvrent sous toutes les formes. Les secours ne manqueront pas, on peut en être sûr, ils se multiplieront sous l'influence d'une ingénieuse et libérale humanité : on pourrait même reprendre cette simple et généreuse inspiration du « sou des chaumières » qui a aidé à relever le village de Bazeilles détruit par la guerre; mais les secours, si larges qu'ils soient, ne seront jamais que des secours à peine suffisans pour relever quelques ruines, pour adoucir les misères les plus pressantes, et puisque, par une curieuse coïncidence, ces désastres se reproduisent avec une sorte de régularité douloureuse, à des intervalles à peu près égaux qui laissent comme un répit, pourquoi ne point profiter de ce dernier avertissement, le plus cruel de tous depuis un siècle, pour prévenir au lieu d'avoir à réparer? Pourquoi ne se préoccuperait-on pas, sans plus de retard, d'attaquer le mal par tous les moyens que la science peut offrir? On ne réussirait pas sans doute à maîtriser entièrement le fléau des inondations; peut-être pourrait-on l'atténuer, le régulariser en quelque façon ou le neutraliser dans son action dévastatrice; peut-être, par des combinaisons de l'art, arriverait-on à briser, à diviser cette force aveugle qui se déchaîne à certains momens dans le bassin de la Garonne comme dans la vallée de la Loire ou dans la vallée du Rhône. Ce serait un sujet digne de l'habileté de nos ingénieurs, fait pour solliciter la prévoyance des pouvoirs publics. Plus d'une fois déjà des études ont été entreprises, il faudrait y revenir, et en présence des malheurs qui éprouvent en ce moment les populations du midi, qui doivent être l'objet d'un examen attentif, M. le ministre des travaux publics aurait pu, ce nous semble, remplacer utilement M. le ministre de la guerre auprès de M. le président de la république à Toulouse; mais M. le ministre des travaux publics est provisoirement assez occupé à Versailles avec ses concessions de chemins de fer qu'il doit défendre pied à pied, et l'assemblée elle-même, tout en étant disposée à voter tous les subsides qu'on lui demandera, n'est pas moins occupée à se reconnaître au milieu de l'imbroglio politique où elle s'est fait une habitude de vivre.

Qu'en est-il cependant de cette politique qui se déroule assez nonchalamment, assez confusément dans le demi-jour de Versailles, — et surtout qu'en sera-t-il demain? L'assemblée est-elle décidée à en finir avec

toutes les lois qui s'accumulent devant elle et à subir de bonne grâce la nécessité d'une dissolution prochaine? Garde-t-elle au contraire l'arrière-pensée de prolonger sa vie le plus longtemps possible, de laisser passer les jours et les semaines pour arriver sans bruit au moment où la passion des vacances tranchera la difficulté, où il ne restera plus qu'à s'ajourner à une session d'hiver? Le gouvernement lui-même a-t-il une opinion arrêtée sur le système de conduite qu'il se propose de suivre, sur ce qu'il peut et ce qu'il doit conseiller? En vérité, ce sont là des questions qui auraient besoin d'être éclaircies. Disons le mot : personne ne semble pressé de prendre un parti; tout le monde a l'air de mettre une certaine complaisance à éviter les explications décisives. Dans tous les camps, il y a une apparence de diplomatie embarrassée, et, comme il arrive le plus souvent lorsqu'il n'y a ni une situation définie, ni un but avoué, ni une direction précise, on se perd dans les incidens et les diversions, dans les débats rétrospectifs et les combinaisons de fantaisie ou les intrigues. On passe trois jours à discuter sur une élection, comme celle des Côtes-du-Nord, sans remarquer que la question n'est plus entière depuis que les élections partielles ont été supprimées et qu'il n'y a plus moyen d'appeler un département à confirmer ou à modifier son vote. On épie l'occasion de cette maussade affaire de l'élection de la Nièvre, qu'on tient en suspens depuis plus d'un an, qui a créé plus d'embarras qu'elle ne valait, et sur laquelle il y a toujours un rapport à présenter. D'habiles stratégistes de couloirs persistent à s'occuper chaque matin à rejoindre des fragmens de partis pour recomposer une majorité qui s'évanouit chaque soir entre leurs mains. Les opinions se mêlent ou se heurtent dans des discussions tour à tour écourtées ou inutilement passionnées, dont on est réduit à chercher le secret. En d'autres termes, on fait de la politique sans ordre, sans suite, et l'assemblée, plus que jamais divisée, touche à cette période où, ne sachant plus ni vivre ni mourir, elle se débat dans une inaction agitée, allant au hasard, votant à l'aventure, ayant toujours l'air d'attendre quelque circonstance mystérieuse qui pourra l'aider à prendre une résolution. L'inconvénient de cette situation, c'est que, n'ayant rien de mieux à faire, l'assemblée emploie quelquefois assez dangereusement son temps, et que, gardant jusque dans son déclin le sentiment vague de son omnipotence, elle se croit tout permis, bouleversant d'une main légère les principes les plus élémentaires de droit civil ou les conditions les plus essentielles de gouvernement.

Que l'assemblée tienne avant tout à mettre sur son testament la loi de l'enseignement supérieur, qu'elle hâte la troisième lecture d'où cette loi doit sortir définitivement consacrée, rien de mieux, pourvu cependant qu'elle ne pousse pas jusqu'au bout cette tentative de transformer pour la circonstance les diocèses en personnes civiles et d'affaiblir l'état

dans son rôle social, dans son droit de conférer l'investiture des diplômes publics. Ce serait certainement exposer la liberté même de l'enseignement supérieur en déposant dans la loi un principe d'instabilité et de conflit, un abus d'autorité parlementaire qui appellerait un jour ou l'autre quelque réaction, sans compter que c'est l'avenir intellectuel de la France qui est en jeu.—Que l'assemblée se complaise à faire enquêtes sur enquêtes, qu'elle procède tantôt comme un tribunal ou comme un bureau supérieur de la préfecture de police, tantôt comme une commission historique, soit encore, elle a eu, depuis qu'elle est née, la vocation des enquêtes. Malheureusement il est trop clair qu'elle finit par se perdre dans ses enquêtes et par tomber dans des excès de prépotence parlementaire ou dans de véritables minuties. Depuis quelque temps particulièrement l'assemblée prend plaisir à toutes les indiscrétions, elle a le goût des commérages et elle introduit dans la politique des procédés, des usages qui peuvent être le triomphe ou l'amusement des partis, mais qui peuvent aussi assurément compromettre les intérêts les plus sérieux. On divulgue tout, on se bat dans le parlement à coups de révélations et de petits papiers. On vide le portefeuille de la défense nationale, et on livre à la curiosité goguenarde du public toutes ces dépêches intimes qui sont à coup sûr une photographie curieuse, quoique vulgaire et monotone, de ce monde révolutionnaire. On met la main sur des dépêches confidentielles échangées entre M. le procureur-général de Rennes et M. le garde des sceaux à propos de l'élection des Côtes-du-Nord, et aussitôt ces dépêches plus ou moins compromettantes sont livrées à tous les vents; une commission les prend en considération, et il faut vraiment un vote pour décider qu'on ne lira pas tout haut, en pleine assemblée, des pièces qui n'ont d'autre origine qu'une indiscrétion suspecte déférée à la justice! On fouille les archives de police et de procédure tout bonnement pour arriver à faire un rapport sur l'élection de la Nièvre, et tout cela semble on ne peut plus simple; c'est surtout édifiant.

Fort bien, les partis y trouvent leur compte à tour de rôle. Naturellement, quand les révélations atteignent le gouvernement ou les conservateurs, ce sont les républicains qui applaudissent, qui encouragent et qui trouvent qu'on ne publiera jamais assez. Quand les dépêches de la défense nationale dévoilent les vulgarités et les convoitises ou les excès révolutionnaires, ce sont les conservateurs qui triomphent, qui battent des mains. Chacun a son tour, et on ne voit pas qu'à ce jeu on ruine tout, on déconsidère tout aux yeux du public, on rend tout gouvernement impossible. Évidemment il n'y a plus de liberté de communication entre les fonctionnaires et les ministres lorsqu'il n'y a plus de sûreté. Les procureurs-généraux, les préfets, ne diront plus rien, ils garderont pour eux leurs impressions, et ils se borneront à des rapports officiels

dès qu'ils sauront qu'ils sont exposés à toutes les divulgations. On n'aura pas même la ressource de faire dans l'administration intérieure ce qu'on fait dans la diplomatie, d'avoir des pièces réservées et secrètes, parce que les fonctionnaires craindront de laisser à leurs successeurs, qui peuvent être des adversaires politiques, des confidences dont on pourrait abuser. Ni sûreté ni solidarité dans les affaires d'état, et en définitive c'est le service public qui en souffrira, c'est le pays qui fait toujours les frais de ces jeux de partis, de ces chocs d'indiscrétions qui éclaboussent un peu tout le monde.

Certes rien ne prouve mieux le danger de ces procédés que ce qui se passe au sujet de cette éternelle affaire de l'élection de M. de Bourgoing dans la Nièvre. On a voulu avoir toutes les communications possibles, on les a obtenues, et même on a eu, à ce qu'il semble, plus qu'on ne désirait; on a trouvé ce qu'on ne cherchait pas, ce qui était parfaitement étranger à l'élection de la Nièvre. Des notes équivoques de police, des documens d'origine inavouable, se sont trouvés mêlés au dossier. La commission, dit-on aujourd'hui, ne voulait pas s'en servir, elle avait décidé, il y a trois mois, qu'elle ne les publierait pas. Oui, mais la commission a si bien gardé son secret depuis trois mois que nombre de députés l'ont connu, et naturellement tout cela a couru le monde. Si c'est ainsi qu'on pense faire une guerre efficace au bonapartisme, on se trompe singulièrement, on lui donne au contraire des armes, des prétextes de représailles qu'il ne se fait pas faute de saisir. On ne combattra utilement, victorieusement le bonapartisme que par une politique sérieuse, par l'affermissement d'un état régulier qui décourage ses prétentions et lui montre qu'il n'a plus rien à espérer après avoir fait à la France tout le mal qu'il pouvait lui faire. On n'y prend pas garde, et c'est là ce qu'il y a d'attristant pour les esprits réfléchis, avec ces habitudes, sous un prétexte ou sous l'autre, on finit par détruire la notion de l'état, par affaiblir les conditions de gouvernement, sans rehausser le régime parlementaire par des affectations d'omnipotence qui vont aboutir à une politique de commérages.

Rien de semblable n'arriverait sans doute, s'il y avait un gouvernement ayant un peu plus le sentiment de son autorité et de son rôle dans la situation où se trouve aujourd'hui la France, un peu moins préoccupé de ménager des fractions de majorité, de se prêter même à de dangereuses faiblesses. Sans contredit, si M. le ministre de l'instruction publique n'avait pas cette idée fixe de faire plaisir à la droite, il défendrait plus résolûment le droit de l'état dans la discussion sur l'enseignement supérieur. Évidemment, si depuis deux ans les divers ministères qui se sont succédé n'avaient pas paru avoir de singulières condescendances pour les bonapartistes dans un intérêt de majorité, le gouvernement n'aurait eu aucune peine à maintenir ses droits de-

vant la commission de l'élection Bourgoing; il aurait eu dans tous les cas assez d'autorité pour mesurer avec prudence les communications qu'il croyait devoir faire. Malheureusement le ministère actuel, qui paie en partie pour ses prédécesseurs, doute aussi de lui-même, il hésite sur ses alliances comme sur la direction et le caractère de sa politique. Ce n'est point facile, il est vrai, d'avoir une politique nette et décidée, de s'ouvrir un chemin à travers une situation parlementaire fort troublée, entre l'ancienne majorité, qui n'existe plus, et la majorité nouvelle, celle du 25 février, qui n'inspire pas assez de confiance pour qu'on s'appuie absolument et exclusivement sur elle.

Non en vérité, ce n'est point aisé de passer à travers tous ces écueils, et rien ne le prouve mieux que le discours par lequel M. le vice-président du conseil est intervenu récemment à la première lecture de la loi sur les rapports des pouvoirs publics. L'apparition du chef du cabinet à la tribune a été tout au moins inattendue. Que s'est proposé M. Buffet? A-t-il voulu sérieusement répondre à M. Louis Blanc et à M. Madier de Montjau, qui, sous prétexte de discuter la loi des pouvoirs publics, venaient de faire le procès de la constitution du 25 février, du gouvernement, de la situation tout entière? Il ne pouvait ignorer que M. Louis Blanc et M. Madier de Montjau, ces vieux débris de 1848, sont isolés aujourd'hui dans leur parti, même parmi les républicains, et il perdait son temps à leur répondre. M. le vice-président du conseil, en paraissant accepter les deux discours qu'il relevait comme une sérieuse manifestation de parti, et en saisissant cette occasion de déployer une certaine raideur de langage à l'égard de la gauche tout entière, a-t-il espéré flatter la droite, la rallier dans une majorité conservatrice reconstituée? Il devait bien savoir que c'était inutile, qu'il ne convertirait pas la droite, qu'il est toujours pour elle l'homme qui a aidé au succès des lois constitutionnelles. M. Buffet est entaché de ce vice originel, il porte devant les purs la responsabilité d'avoir fait passer le mot de république! Il en résulte que M. le vice-président du conseil s'est placé dans cette attitude étrange d'un chef de gouvernement rudoyant ceux qui le soutiennent, ceux qui voteront les lois complémentaires comme ils ont voté la constitution, et ménageant ceux qui sont ses ennemis. Que M. Buffet ne veuille pas se subordonner à la gauche, rien de plus simple; mais enfin il faut bien être avec quelqu'un, à moins qu'on ne tienne à être seul, et la meilleure manière de ne pas se subordonner, c'est de conduire soi-même la campagne, d'imprimer la direction, d'accepter le concours des bonnes volontés qui s'offrent à vous, sans se hérisser inutilement dans les perplexités et les contentions d'esprit mal déguisées quelquefois sous des apparences de raideur.

Cette situation où la France se débat si péniblement, où il y a tant de choses à faire, a son principe dans des événemens qui dominent et

domineront longtemps toutes les résolutions. La première condition est toujours de les bien connaître dans leurs origines, dans leur caractère comme dans leur développement, et c'est justement à cela que servent des œuvres comme celle que M. Albert Sorel vient de publier sous le titre d'*Histoire diplomatique de la guerre franco-allemande.* M. Albert Sorel était attaché à la délégation des affaires étrangères à Tours et à Bordeaux pendant la guerre. Il expose la diplomatie de cette douloureuse époque avec sûreté, avec abondance et avec talent. Son livre est une œuvre sérieuse et instructive qui déroule habilement ce lamentable tissu de négociations inutiles allant aboutir à la paix de Francfort. L'auteur est justement sévère à l'égard de l'empire et de ces tristes négociations du mois de juillet 1870, qu'il décrit avec une précision accablante. Quant à la diplomatie de Bordeaux, elle a certainement fait ce qu'elle a pu, et M. de Chaudordy est un diplomate fort distingué, qui a trouvé dans M. Albert Sorel un historien des plus zélés, tout prêt à exalter ses combinaisons, au risque de mettre un peu d'imagination au service de la gloire de son ancien chef. Cela frappe d'autant plus que d'un autre côté, par suite d'une inadvertance sans doute, le rôle et les services de M. Thiers ne sont pas toujours mis à la hauteur où ils doivent être. C'est ce qui s'appelle manquer de proportion et de justesse dans l'appréciation des hommes, dans l'histoire d'une sanglante époque où M. Thiers a eu la triste fortune d'être le plus prévoyant le premier jour et le plus dévoué à la dernière heure, le plus actif à réparer les désastres qu'il avait prévus.

L'Italie vient d'avoir sa crise, une vraie bourrasque heureusement passagère comme un orage d'été. Le parlement de Rome, avant de se séparer, a été pendant quelques jours livré aux débats les plus violens, les plus tumultueux. Le ministère en vérité s'est vu réduit un instant à se demander s'il survivrait à la session, s'il n'allait pas succomber presqu'à l'improviste devant une effervescence d'opposition. Que s'était-il donc produit de nouveau, d'inattendu dans la politique italienne? Y avait-il une de ces questions qui sont de nature à émouvoir les esprits sérieux, à provoquer des conflits? Le fait est que pendant quelques jours on s'est passionné et déchaîné à Rome, on est allé jusqu'à des actes extra-parlementaires à propos de bandits et de brigandage. L'Italie a eu beau être heureuse dans sa révolution nationale, elle a eu beau triompher en courant de tous les obstacles qui semblaient rendre l'unité impossible; elle a réussi, elle n'a pas moins gardé de vieilles plaies, et l'une de ces plaies est le brigandage qui sévit dans quelques-unes de ses provinces, en Sicile plus que partout. Ce n'est plus ici vraiment de la politique, c'est une question morale, sociale, devant laquelle tous les ministères se sont trouvés depuis dix ans.

Tout le monde en convient, c'est un fait sur lequel il n'y a pas d'illusion possible, la Sicile est livrée aux malandrins qui règnent et gouver-

nent dans une partie de l'île, qui forment une sorte de franc-maçonnerie du crime sous le nom de *maffia*. Le *malandrinage* sicilien, bien plus tenace que le brigandage des autres provinces, est comme une institution locale qui a son histoire, ses traditions et même son code. Ces malfaiteurs organisés pillent, rançonnent, assassinent; ce sont des *outlaws* vivant de meurtre et de déprédations. Ils dominent le pays par la terreur qu'ils inspirent, et ils sont favorisés jusqu'à un certain point par l'esprit des populations rurales, par la difficulté d'une répression régulière. Ils échappent dans l'intérieur à toute poursuite, et si l'on parvient à les arrêter, il ne se trouve plus de témoins pour déposer contre eux, pour attester des crimes que tout le monde connaît. On ne peut pas même arriver quelquefois à constituer un jury pour les juger; les jurés refusent de siéger ou bien ils se hâtent d'acquitter les bandits les plus avérés. Ils craignent les représailles sanglantes dont il y a chaque jour d'effrayans exemples. Dans l'intérieur de l'île, il y a des administrations communales accommodantes qui prennent le parti de traiter avec les bandits et qui leur paient un tribut annuel pour préserver leur territoire. Un député distingué, qui a longtemps habité la Sicile, M. Tommasi Crudeli, a retracé une fois de plus ce triste tableau, et le ministre de l'intérieur, M. Cantelli, a déclaré avec douleur que la lutte avec les brigands avait déjà coûté la vie à plus de quarante fonctionnaires. Comment en finir avec cette situation? Sans doute on ne pourra extirper le mal qu'avec le temps, en développant l'instruction, le travail et l'industrie, en multipliant les voies de communication dans l'intérieur de l'île, et le clergé, s'il le voulait, pourrait aider à remettre un peu d'ordre en Sicile, comme il a aidé très efficacement depuis quelques années à pacifier l'île de Sardaigne. Pour le moment, le ministère a voulu aller au plus pressé en soumettant à la sanction des chambres un certain nombre de mesures propres à fortifier l'action administrative : c'est là l'objet de cette loi de sûreté publique proposée depuis quelques mois déjà, annoncée par le roi dès l'ouverture de la session.

Rien de plus simple à coup sûr. Le gouvernement ne faisait que son devoir pour l'honneur de l'Italie, dans l'intérêt même de la province ravagée par le brigandage; malheureusement il avait compté sans les passions locales et sans les passions de parti. Quelques-uns des députés siciliens se sont livrés à de véritables accès de fureur, comme si le ministère réclamait une dictature politique, comme si le gouvernement outrageait la Sicile en prétendant la guérir de la lèpre qui la dévore. La gauche, sans y réfléchir, ou plutôt croyant trouver une bonne occasion d'ébranler le cabinet, la gauche a fait chorus avec les Siciliens. De là cette agitation parlementaire qui a dégénéré en scènes violentes et où l'on a pu entendre de singuliers aveux. Un député, en parlant des malandrins, a dit : « Ces pauvres gens s'ingénient pour vivre. » Un autre a trouvé qu'on avait été vraiment bien dur pour un bandit qui avait

assassiné un garde de sûreté, que « quatorze ans de travaux forcés pour la vie d'un homme de police, c'était beaucoup! » Les vrais coupables, ce n'étaient pas ces « pauvres » bandits, c'étaient les autorités, les « hommes de police, » les gendarmes et le gouvernement. Le héros ou le principal meneur de cette étrange équipée d'opposition a été un ancien procureur-général de Palerme, M. Tajani, qui a dû donner sa démission, il y a quelques années, à la suite d'un violent conflit avec le chef de la police et le général Medici, alors préfet et gouverneur militaire. M. Tajani avait sa démission forcée sur le cœur, et, bientôt nommé député, il est arrivé à Rome pour faire campagne contre le gouvernement. Depuis quelque temps, il menaçait le ministère de toute sorte de révélations, il ne cessait de répéter qu'il dirait tout. S'il n'a rien dit de bien nouveau, il a du moins réussi à mettre le feu aux passions de la chambre. Il a prodigué les récriminations acerbes, il n'a pas craint d'accuser le gouvernement d'être l'auteur des désordres de la Sicile, d'entretenir le brigandage par l'immoralité et les connivences de ses agens, d'avoir voulu étouffer dans le sang des témoignages qui pouvaient s'élever contre lui; il est allé jusqu'à parler d'enfans fusillés avec préméditation. Bref, M. Tajani avait fait son dossier avec ses papiers de procureur-général, et il l'a déployé devant la chambre. Or le réquisitoire ne s'adressait pas seulement au ministère actuel, il atteignait bien plus encore l'ancien cabinet, présidé par M. Lanza. Pour le coup, M. Lanza, malgré son calme, n'a pu se contenir; il a laissé éclater une honnête indignation, sommant avec sévérité cet étrange accusateur de justifier ses paroles, lui donnant rendez-vous devant une commission d'enquête judiciaire. Dès lors la discussion n'a plus été qu'un indescriptible tumulte où la loi a risqué un moment de disparaître.

Au milieu de ces scènes orageuses, qui ont provoqué un jour une suspension de séance, le cabinet fort heureusement n'a cessé de faire bonne contenance, repoussant toutes les accusations passionnées et ramenant la chambre à la question. Le ministre de la justice, M. Vigliani, qui est un des plus anciens et des plus éminens magistrats de l'Italie, a soutenu la lutte avec autant de vigueur que d'autorité. Le président du conseil, M. Minghetti, ne s'est point laissé détourner de son but, il a conduit cette affaire avec une habile résolution. Une certaine fraction de la majorité qui dans des conditions moins violentes aurait pu se laisser ébranler ou avoir des scrupules n'a point tardé à sentir la nécessité de se serrer autour du gouvernement, et tout s'est terminé aussi favorablement que possible. La chambre a fini par sanctionner la loi proposée par le ministère et modifiée par une proposition de MM. Ricasoli, Pisanelli, Lanza, Rudini; elle a de plus adopté sans difficulté, sans opposition du gouvernement, la proposition d'une enquête parlementaire sur les conditions économiques et sociales de la Sicile; elle a enfin voté l'enquête judiciaire sur les prétendues révélations de M. Tajani. Quant

à la gauche, elle a fait là en vérité une triste campagne. Dès qu'elle s'est vue à peu près vaincue, elle a déserté la lutte, elle a voulu protester par une abstention révolutionnaire, et même un certain nombre de membres de l'opposition ont fait mine un moment de vouloir donner leur démission. Le président de la chambre, M. Biancheri, qui est un homme prudent et sachant son monde parlementaire, ne s'est point hâté de divulguer ces résolutions extrêmes; il a laissé le temps de la réflexion à ces impétueux agitateurs de parlement, qui ont fini par être quelque peu embarrassés d'un rôle devenu presque ridicule, et, tout en restant député, M. Tajani en a été quitte pour aller chercher à Naples une espèce d'ovation assez médiocre auprès de quelques étudians en quête d'une occasion de manifestation. La fin de l'aventure a été un véritable soulagement pour le pays tout entier. Si elle a causé quelque dépit aux vaincus de cette lutte parlementaire, elle a laissé peut-être aussi un sentiment pénible chez les vainqueurs, attristés d'avoir à livrer de telles batailles, même à gagner de telles victoires.

Que voulaient-ils donc, ces députés siciliens et la gauche qui les a soutenus? S'ils avaient réussi, ils laissaient le gouvernement désarmé devant le brigandage; ils perpétuaient pour l'Italie ce danger d'une anarchie provinciale dont les héros sont des malandrins, qui est une humiliation pour l'unité nationale et un thème inépuisable pour tous les ennemis du nouveau royaume. Que quelques députés siciliens, — pas tous, car il y en a qui soutiennent le gouvernement, — que ces députés, égarés par une imagination effervescente et par le goût d'une popularité suspecte, se soient jetés à corps perdu dans une telle campagne, on le comprend encore jusqu'à un certain point; mais que voulait la gauche en s'associant à cette guerre de représailles personnelles ou d'animosités locales? Elle a sûrement joué dans cette aventure son crédit et ses chances comme parti aspirant au gouvernement; elle a montré une fois de plus ce qu'elle est, ce qu'elle peut offrir au pays, si elle arrivait au pouvoir. Voilà un parti dont la politique extérieure se réduit à faire de l'Italie l'adversaire haineuse de la France, la feudataire de l'Allemagne, et dont l'idéal en fait de politique intérieure consiste à énerver la répression du brigandage! Garibaldi lui-même, présent à Rome et toujours occupé des travaux du Tibre, pour lesquels on vient de voter des fonds, Garibaldi a refusé de suivre la gauche; il s'est borné à écrire une lettre assez tiède, de pure forme à ce qu'il semble, en s'abstenant de paraître dans ces discussions à la fois orageuses et impolitiques.

Heureusement pour elle, l'Italie a eu dès l'origine un parti sensé, sérieusement politique, plus libéral et plus national que tous les révolutionnaires, assez habile et assez résolu pour défendre son œuvre. C'est par lui que l'Italie s'est faite, c'est par lui qu'elle se soutient. En lui vit ce sentiment de l'unité nationale auquel M. Nigra, le représentant du roi Victor-Emmanuel à Paris, vient de donner la forme lyrique

dans un poème d'une énergique et brillante inspiration, *la Rassegna di Novara, — la Revue de Novare.* C'est une revue fantastique et patriotique que le roi Charles-Albert, secouant son linceul de marbre de Superga, va passer aux champs de Novare. Devant lui défilent à la clarté des étoiles les bataillons et les escadrons étincelans, ces précurseurs armés de l'unité italienne. M. Nigra, qui tout jeune encore était dans un de ces bataillons et qui sait allier le talent du poète à l'habileté du diplomate, n'a voulu laisser publier ses vers qu'au profit du monument funèbre où l'Italie a rassemblé les ossemens de tous ceux qui ont combattu à Solferino. « Quand mes pauvres vers, a écrit M. Nigra au président de l'œuvre, M. Torelli, ne serviraient qu'à faire croître un arbre de plus autour de ces ossemens sacrés, je ne me repentirais pas de vous les avoir envoyés. » Il avait certainement raison, les vers venaient à propos. Le ministre de l'instruction publique, M. Bonghi, en les recevant au sortir des dernières discussions, écrivait à son tour à M. Torelli : « Cela m'a fait du bien! » Et du coup M. Bonghi a voulu envoyer les vers de M. Nigra à toutes les écoles d'Italie. Voilà un pays où il y a de la ressource malgré tous les malandrins de Sicile!

Ce n'est pas sans peine que l'Espagne revient de ses aventures révolutionnaires de ces dernières années. Elle ne se trouve pas seulement, quant à elle, en présence d'une insurrection bien autrement puissante qu'un simple brigandage, régulièrement armée, en possession d'une partie du pays, elle a aussi à se reconstituer elle-même, à réorganiser ses forces, à retrouver les conditions d'un régime régulier. C'est à tout cela qu'elle travaille depuis la restauration du jeune roi Alphonse XII. On peut trouver quelquefois qu'elle procède avec lenteur; il faut bien cependant tenir compte des difficultés de toute sorte, militaires et politiques, accumulées par sept années de révolution, par deux années de dissolution anarchique et sanglante. Tirer une armée de l'état de décomposition militaire que la république avait créé, auquel le gouvernement du général Serrano n'avait pu encore remédier qu'incomplétement, payer cette armée avec un trésor vide, avec un crédit épuisé et un système d'impôts désorganisé, faire face à la fois à l'insurrection carliste et à l'insurrection de Cuba, qui absorbe plus de 70,000 hommes, reconstituer une situation politique régulière avec des partis travaillés par toutes les divisions, c'était là l'œuvre compliquée et laborieuse qui s'imposait dès le premier jour au ministère présidé par M. Canovas del Castillo. Le nouveau gouvernement n'a pas tout fait en six mois, c'est bien certain; il a du moins augmenté sensiblement l'armée au prix de sacrifices qui dépassent de beaucoup les ressources actuelles de l'Espagne, et même avec cette augmentation ce serait une illusion de croire qu'on pouvait du premier coup, de haute lutte, aller enlever les retranchemens des carlistes dans la Navarre. C'est une opération qui, à elle seule, exigerait une armée nombreuse, peut-être près de 100,000 hommes. La

première pensée du gouvernement nouveau a été de rejeter d'abord les carlistes dans leurs montagnes, de les cerner par tout un système de fortifications autour d'Estella, de leur interdire des incursions dans la Castille, des expéditions comme celles qu'ils ont faites l'an dernier jusqu'à Cuenca, jusqu'aux approches de Madrid. Il a réussi jusqu'à un certain point. Aujourd'hui la guerre semble reprendre une allure plus active; il y a tout un ensemble d'opérations engagées par le général Martinez Campos en Catalogne, par le général Jovellar, qui a quitté le ministère de la guerre pour aller commander en Aragon, par le général Quesada en Navarre, par le général Loma en Biscaye. Ces opérations réussissant, il sera plus facile d'attaquer l'insurrection dans son dernier asile, jusqu'ici inexpugnable, — d'autant plus que les ressources des carlistes s'épuisent, que les subsides étrangers diminuent pour eux et que les populations sont fatiguées de la guerre. C'est peut-être encore une question de temps; quant au succès définitif, il n'est point douteux, l'Espagne libérale est désormais assez forte pour que la victoire ne puisse être incertaine. Un général supérieur précipiterait sans doute la solution et en finirait plus vite avec cette guerre désastreuse, c'est possible; si ce général n'existe pas, le résultat n'est pas moins infaillible par une action plus lente et plus méthodique devant laquelle le drapeau carliste ne peut tarder à disparaître. La situation militaire, telle qu'elle apparaît dès aujourd'hui, en est le gage.

La question politique n'était pas moins difficile pour le gouvernement du jeune roi. Il s'agissait de débrouiller et de simplifier une situation profondément troublée où la révolution de 1848, la royauté d'Amédée, la république, le gouvernement du général Serrano, ont laissé comme un héritage d'incohérences, de divisions, de rivalités personnelles ou d'antagonismes de partis. M. Canovas del Castillo s'est mis à l'œuvre sans illusion comme sans découragement devant les difficultés. Il a tenu à procéder avec prudence, avec un large et persévérant esprit de conciliation, évitant tout ce qui eût ressemblé à une réaction, acceptant naturellement pour le jeune roi le concours des anciens modérés sans laisser altérer le caractère libéral de la monarchie nouvelle. Le but était de reconstituer en quelque sorte un terrain constitutionnel où la monarchie d'Alphonse XII pût être entourée et appuyée par toutes les fractions de l'opinion libérale. Le premier résultat a été cette réunion qui avait lieu récemment à Madrid dans la salle de l'ancien sénat et où les hommes les plus considérables des nuances les plus diverses se sont rencontrés pour préparer, d'accord avec le gouvernement, le rétablissement du régime parlementaire avec une constitution nouvelle. Un seul homme, dernier président du conseil du général Serrano, ancien ministre du roi Amédée, M. Sagasta, résistait encore et semblait se tenir à l'écart. Il s'est rendu à son tour, il est allé au palais, et ces jours derniers il assistait à un dîner donné par le roi à tous les représentans du parti con-

stitutionnel. Le prix des efforts de M. Canovas del Castillo, c'est cette réapparition d'un parti monarchique constitutionnel rallié autour du roi Alphonse XII. Après avoir ramené le roi, M. Canovas del Castillo a pour ainsi dire refait la royauté. Maintenant des cortès peuvent venir. La monarchie, restaurée il y a six mois, a pour elle non-seulement l'autorité et la force de la tradition, mais la garantie des institutions libérales dont elle est inséparable.

CH. DE MAZADE.

REVUE MUSICALE.

Nous voudrions aujourd'hui dire un mot de l'opéra de *Lohengrin*, que nous venons d'entendre à Londres, admirablement exécuté; mais qu'on se rassure, du *wagnerisme* nous n'en parlerons pas, c'est là un vieux procès hors de cause et sur lequel il n'y a plus à revenir. En Allemagne comme ailleurs, une moyenne d'opinion s'est établie :

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité;

le propagandiste tapageur a cessé d'être un épouvantail, le musicien de l'avenir n'a plus désormais qu'à compter avec le présent, qui le traite selon son mérite, sans fanatisme ni prévention hostile. « Remettez-vous, mon cher, vous voyez ici un homme comme les autres. » Ces paroles de Méphistophélès à l'étudiant, M. Richard Wagner peut maintenant se les appliquer; ses agissemens, ses contradictions, nul ne s'en occupe. Démocrate jadis, il voulait que l'art vînt du peuple; aujourd'hui qu'il a trouvé son roi, son Lohengrin, il veut que la rénovation vienne d'en haut; qu'importe? ses opéras sont traités par les honnêtes gens avec les mêmes égards que ceux de ses confrères : les bons tiennent leur place au répertoire des grandes scènes de l'Europe; on les joue entre *Euryanthe* et *les Huguenots*, les mauvais dorment tranquillement loin du scandale. Ses principes, qui ne furent jamais qu'une apocalyptique paraphrase des idées condensées par Gluck dans la préface d'*Armide*, ces fameux principes révolutionnaires ne nous menacent d'aucun danger, et parmi ceux qui les appliquent, les modérés sont les habiles : j'ai nommé les Gounod, les Bizet, les Massenet, et je joins à ma liste l'auteur de la *Statue* et de *Sigurd*, qui vient d'écrire un livre (1) où le sujet est traité nettement et sans phrases, en musicien qui sait le fond des choses et ne se croit pas obligé d'embrasser pour l'amour du mythe tous les Allemands qu'il rencontre sur son chemin. J'arrive à cette représentation de *Lohengrin* à *Her Majesty's*, et il ne m'en coûte nullement de publier que ç'a été l'occasion d'un très grand succès et

(1) *Notes de musique*, par M. Ernest Reyer, 1 vol. in-18 ; Charpentier.

pour la musique et pour les interprètes de M. Richard Wagner; l'éloge dans la presse est unanime, et quant aux artistes et aux gens du monde que nous avons pu voir, ils faisaient à la partition un accueil que ne trouverait certes pas chez nous le Jupiter de Baireuth, s'il lui prenait la fantaisie d'apporter à Paris son *Lohengrin*. En effet, à ne tenir compte que du fait musical, en laissant de côté la répulsion si naturelle dont la personne du compositeur germanique ne saurait être en France que l'objet, il demeure certain que notre public est incapable de se comporter pendant quatre heures comme le public anglais en présence d'une œuvre de cette importance et de cette monotonie. Notons aussi qu'une telle faculté d'attention, une telle imperturbabilité dans la patience, ne s'obtiennent que par la force de l'entraînement.

Une ville soumise à la quotidienne inglutition d'un oratorio de Hændel ou de Bach doit nécessairement posséder des puissances digestives que nos pays ne connaissent pas. Prenez l'oratorio de Hændel pour point de départ, et vous verrez comme cette préparation ultra-sérieuse changera tout de suite en joyeuseté ce qui succédera. Les Anglais découvrent dans la musique de M. Richard Wagner des abîmes de sensualisme. *He is so sensual in his music,* s'exclament-ils en se pâmant d'aise. A Paris, ce point de vue nous échapperait et sans doute aussi beaucoup d'autres. A côté de la foule turbulente et gouailleuse qui sifflerait à outrance, nous aurions le bataillon sacré des frénétiques pour crier au sublime. Il n'est donc point mauvais de se dépayser un peu dans l'occasion, et les changemens d'atmosphère, si favorables à notre santé physique, peuvent nous être également fort utiles quand il s'agit de bien fixer notre opinion sur une œuvre d'art.

Le premier acte de *Lohengrin,* — celui du jugement de Dieu, — est absolument grandiose; cette phraséologie musicale se déroulant avec ampleur touche par momens au sublime; il lui arrive néanmoins trop souvent de franchir le pas, et c'est alors l'idéal du ridicule qu'elle réalise, comme dans cet acte interminable de la nuit nuptiale où deux jeunes époux qui s'adorent, au lieu de se chanter le duo de Raoul et de Valentine, passent leur temps à se haranguer l'un après l'autre, et finissent par se quitter en se faisant des adieux aussi chastes que douloureux. Cette scène voudrait naturellement être le comble du sublime, et l'effet qu'elle produit au théâtre est tel que le public ne peut s'empêcher de sourire, ce public anglais d'ailleurs si pudibond et ne plaisantant point avec l'alcôve conjugale! Il va sans dire que chez nous, à l'Opéra, la salle entière éclaterait de gaîté folle. Qui voulez-vous en effet qui s'intéresse à tout ce mythe et prenne au sérieux ces chevaliers du Cygne qui vous arrivent dans des petits navires sculptés en robinets de baignoire? Christine Nilsson elle-même y perd sa peine, et cependant elle est admirable dans le rôle d'Elsa. Force dans la voix, talent dramatique et beauté, tout s'est transformé, agrandi chez elle. L'actrice est aujourd'hui de premier

ordre, et la chanteuse magistrale. Je l'ai revue deux jours après dans Marguerite tout autre que dans Elsa et non moins parfaite. La sécheresse qu'on reprochait à son interprétation, il y a cinq ans, a disparu, et fait place dans l'acte du jardin à quelque chose de charmant et de bien personnel. M. Capoul, qui chantait Faust, me semble avoir singulièrement gagné depuis sa tentative à Ventadour, la voix a plus de vigueur, le talent est plus sobre : du reste, notre public sera bientôt à même d'en juger; M. Capoul est engagé pour cet hiver à l'Opéra-Comique, où nous l'entendrons dans le *Paul et Virginie* de M. Victor Massé, et rien ne dit que, par la suite, ce ténor voyageur n'aille point, comme autrefois Roger, faire une campagne décisive à l'Opéra.

Il n'est jamais trop tard pour parler des morts; les sympathies, les regrets qu'entraîne la disparition subite d'un homme tel que celui dont notre jeune école musicale déplore la perte, ne s'effaceront pas, Dieu merci, en quelques semaines. On se souvient de cet opéra de *Carmen* représenté vers la fin de la saison dernière, de ce grand succès que nous eûmes la bonne fortune de signaler à cette place; tant de travaux rudement poursuivis, d'épreuves et de luttes surmontées portaient enfin leur récompense; après s'être longtemps cherché, le jeune maître était en voie de se trouver lui-même. Les belles et fortes promesses données d'abord dans *les Pêcheurs de perles* et *la Jolie fille de Perth*, réitérées symphoniquement dans les entr'actes de *l'Arlésienne*, étaient au moment de se réaliser. Sans nous offrir encore toute la somme qu'on pouvait et devait attendre d'un talent si éminemment intellectuel et progressif, *Carmen* marquait une étape décisive; cette partition eût été plus tard dans l'œuvre du compositeur ce que fut jadis *Marie* pour Hérold, et qui oserait dire qu'à cette *Marie* d'ordre romantique et tout contemporain quelque *Pré aux Clercs* et quelque *Zampa* n'eût pas succédé par la suite? Toujours est-il que cette partition de *Carmen* ne se contentait déjà plus de justifier d'anciennes espérances, et qu'elle ouvrait aux yeux des perspectives très rassurantes pour l'avenir d'un musicien dramatique. L'auteur y dégage pour la première fois sa personnalité, et le symphoniste quitte le pas à l'homme de théâtre parfaitement résolu à se mettre en communication avec le public, car il faut bien toujours en venir là, à moins de se condamner à ne vivre et ne produire qu'en vue d'un petit nombre de contemplatifs non moins obscurs qu'intransigeans, et qu'on pourrait appeler les *parnassiens* de la musique. Or Bizet n'avait rien de cet esprit étroit et borné, de ces rancunes sourdes qui caractérisent les coteries. Il entendait s'établir au théâtre, y réussir comme Hérold, comme Auber, comme ce Méhul qu'il vous rappelle par maint côté, et croyez que, si la mort ne se fût si brusquement rencontrée sur son chemin, il était homme à savoir un jour contenter tout le monde sans renier aucun de ses dieux. Les gens naïfs aimaient beaucoup à parler de son *wagnerisme* et reve-

naient volontiers à la charge chaque fois qu'il donnait un nouvel ouvrage. Ils auraient pu tout aussi bien parler de son *rossinisme* et de son *verdisme*. Il avait de bonne heure fait le tour du monde des idées, savait les maîtres et les adorait avec cette fière désinvolture d'un esprit indépendant, capable de tout comprendre et de tout admirer.

Nous aurions garde de nier l'influence particulière que Schumann et Wagner exerçaient sur sa théorie; mais le théoricien était ici doublé d'un homme pratique, qui, tout en s'imprégnant de la doctrine, savait, comme on dit, en prendre et en laisser, et ses ouvrages nous démontrent jusqu'à l'évidence que jamais ses prédilections d'école ne l'eussent amené à la conception d'un théâtre d'opéra comique se modelant sur *Geneviève* ou sur *les Maîtres chanteurs de Nuremberg*. Il avait le sens le plus net du drame musical moderne et de ce qu'on peut faire adopter de ce public de Favart, public fort spécial, qui ne veut pas être brusqué. Sortir de Boïeldieu, d'Hérold et d'Auber n'est point tâche si commode; il y faut beaucoup d'art, de ménagement et surtout beaucoup d'éclectisme. Bizet là-dessus était sans reproche; écrivain exquis, plein de science et de goût, il commençait par réformer la langue, élargissait le style en attendant mieux. Son éclectisme vous remettait en mémoire le Gounod des belles années de jeunesse, bibliothèque vivante et chantante, toujours prête à se laisser feuilleter par les amis. Bizet, lui, ne chantait pas, mais son piano valait un orchestre.

La dernière fois que nous le rencontrâmes, il était en train de parcourir sa partition de *Carmen* avec une jeune fille dont la voix et les rares aptitudes musicales l'avaient charmé. La séance tirait vers sa fin quand tout à coup il s'interrompit et quitta la place en disant: « Maintenant, mademoiselle, chantez-moi du Schumann. » On sait quelle intensité de sentimentalisme douloureux ont certaines mélodies du grand romantique de Zwickau; c'est le poète et le musicien par excellence du *Noluit consolari*. Schubert se laisse quelquefois distraire de sa tristesse, il a des yeux pour toutes les gaîtés du paysage, des oreilles pour tous ses bruits; Schumann reste absorbé dans sa réflexion, nul pittoresque ne l'en détourne, son deuil est un abîme qui n'a point de fond. Impossible de ne pas être saisi de cette impression quand on entend une voix jeune et sympathique interpréter ses élégies, *Ich grolle nicht* et *Aus der Heimath* par exemple. Bizet, assis à l'autre bout du salon, écoutait la tête dans ses mains. « Quel chef-d'œuvre! s'écria-t-il, mais quelle désolation, c'est à vous donner la nostalgie de la mort! » Et, se remettant au piano, il joua la *Marche funèbre* du même maître, puis celle de Chopin, qui devait, hélas! quelques jours plus tard figurer au programme de ses propres funérailles. Nous causâmes ensuite de cet art qui faisait ses délices et de ses représentans actuels plus ou moins illustres : Rossini, Auber, Hérold,

Berlioz, Wagner, Verdi, qu'il admirait d'élan, Meyerbeer, tous y passèrent, et quand vint le tour des poètes, sa verve et ses clartés furent telles que nous ne pouvions nous empêcher de songer à ce passage d'une lettre où ce même Schumann écrit à sa belle-sœur : « Souvenez-vous que j'appelle artistes non pas ces braves gens qui s'entendent à jouer tant bien que mal d'un ou deux instrumens, mais des êtres qui sont de vrais hommes et qui comprennent Shakspeare et Jean Paul ! » Pauvre Bizet, il était si heureux, si rayonnant, il jouissait si bravement et de son succès et de sa croix d'honneur, et de cette place au soleil conquise avec tant de vaillance dans la rude bataille de la vie, qu'il fallait bien que la mort s'occupât un peu de ses affaires, du moins peut-on dire que les dernières heures qu'il passa dans ce monde furent sans mélange, et sur ce point nous ne marchandons pas la part de reconnaissance que tous ses amis doivent au directeur de l'Opéra-Comique, dont la sollicitude intelligente lui vint si efficacement en aide. Nous avons assez souvent reproché ses erreurs à M. Du Locle pour qu'il nous soit permis à l'occasion de vanter ses mérites. Le directeur de l'Opéra-Comique a sur la conscience un gros péché qu'il expie amèrement du reste. Il s'est montré impie et sacrilége à l'égard de l'ancien répertoire, et l'ancien répertoire ne pardonne pas. Voltaire prétendait qu'il ne fallait pas dire du mal de Boileau parce que cela portait malheur. M. Du Locle a fait pis. Non content de renier les vieux maîtres, il les a dépossédés, livrés aux doublures, traitant Nicolo Isouard et Boïeldieu comme Régane et Goneril traitent le roi Lear. Ce qu'on avait adoré jusqu'alors, il l'a renversé de gaîté de cœur et s'est mis en tête de ne plus fêter que *les jeunes*. Le paradoxe avait du bon, mais il n'en a pas moins commencé par coûter fort cher, car les jeunes à l'Opéra-Comique ne font pas d'argent. Cette tentative peut n'avoir point réussi, il y aurait cependant quelque mauvaise grâce à venir se montrer trop sévère vis-à-vis d'une administration déjà bien punie par ses mécomptes, et dont le zèle intempestif peut-être n'en aura pas moins profité à des intérêts en somme fort respectables. L'état, qui entretient des écoles et distribue des prix de Rome, ne saurait disgracier un directeur pour la fiévreuse ardeur qu'il déploie à mettre en évidence les jeunes talens, et celui-là certes doit être plus à plaindre qu'à blâmer, qui se ruine à jouer ainsi aux découvertes. M. Du Locle a très crânement ouvert à M. Massenet les portes de son théâtre, et la chute de *Djèmileh* ne l'empêcha pas de donner *Carmen*.

George Bizet, s'il eût vécu, n'eût point manqué de lui payer sa dette de reconnaissance, et peut-être trouvera-t-on dans les papiers du musicien de quoi prolonger l'émotion du public autour d'un nom désormais si sympathique. J'entends parler d'une *Clarisse Harlowe* en trois actes pour l'Opéra-Comique et d'une partition du *Cid* d'après Corneille écrite en vue de M. Faure. Cet ouvrage doit être au moins fort avancé, car lui-même nous disait n'avoir plus qu'à y mettre la dernière main, et, comme

nous le poussions activement à ce suprême effort, il nous répondait par toute sorte d'argumens tirés des tribulations qu'un artiste s'apprête à subir en abordant la scène. Il avait assez de ces ennuis et de ces tracas, ajoutait-il; sa dignité d'ailleurs se regimbait à l'idée de passer à l'Opéra par l'épreuve d'une audition au lendemain d'un succès qui semblait l'avoir suffisamment classé parmi les compositeurs *hors concours*. Son intention était plutôt de revenir pour le moment à la symphonie et d'écrire une *Sainte Geneviève de Paris* en manière d'oratorio. Nos désastres l'avaient profondément touché. Son patriotisme, qui cherchait son mode d'expression, croyait l'avoir trouvé dans cette légende, l'une des plus pures de nos origines nationales, et qui tient, comme celle de Jeanne d'Arc, de l'idylle et de l'épopée. Il avait déjà disposé son poème, réglé le programme de ses morceaux, et comptait rapporter pour l'hiver au concert Pasdeloup ce fruit de sa saison d'été.

Claudite jam rivos, pueri, sat prata biberunt.

La mort n'avait-elle point naguère prononcé le même arrêt à l'égard de ce fier et génial Henri Regnault dont le nom vous vient presque naturellement à la plume à côté de celui de George Bizet? Communauté d'infortune et de talent, il n'en faut pas davantage pour envelopper ces deux nobles destinées sous le même voile de deuil. Esprits chercheurs, mobiles, orageux, marqués de ce signe d'indécision, de cette absence de sérénité qui caractérisent les temps comme les nôtres, l'un peintre, l'autre musicien, ils étaient du même art, et vous saisirez dans *Carmen* sans beaucoup d'effort des audaces de couleur qui vous rappelleront cette fameuse gamme jaune de la *Salomé*.

ESSAIS ET NOTICES.

LES TRAVAUX PUBLICS EN HOLLANDE.

Notice sur les travaux publics en Hollande, par M. Croizette-Desnoyers, ingénieur en chef des ponts et chaussées, Paris 1874, 1 vol. in-4° avec atlas.

Les ouvrages du génie civil différeraient peu d'un pays à un autre, si le sol, les matériaux, le climat, étaient partout les mêmes. Édifier un pont, tracer un chemin de fer, ouvrir un canal ou creuser un port ne sont pas en effet des entreprises où la fantaisie se puisse donner carrière. Au contraire, l'ingénieur ne doit avoir qu'un but, qui est de créer une œuvre économique et durable; la beauté, l'élégance, ne sont pour lui que l'expression rationnelle de ces deux conditions premières. Tout au plus l'esprit particulier à chaque nation se révèle-t-il quelquefois dans l'ensemble des constructions ou dans les menus détails ac-

cessoires. Ainsi les Américains du nord y montrent plus de hardiesse, les Français plus de science théorique; les Anglais s'en rapportent plus volontiers aux indications de l'expérience. Cependant les divers états européens s'empruntent maintenant si volontiers leurs ingénieurs qu'il n'y a plus guère en pareille matière de caractère national. C'est donc surtout par la variété des conditions physiques que les travaux publics se distinguent en projet ou en exécution. Rien que par ce motif, il y a grand intérêt à les étudier tour à tour en chaque contrée. L'écrit tout récent de M. Croizette-Desnoyers nous conduit dans un pays bien voisin de nos frontières, où la nature du sol oppose néanmoins aux ingénieurs des obstacles contre lesquels ils ont rarement à lutter chez nous.

La Hollande est, on le sait, un pays plat, sillonné par des fleuves, dont les bras innombrables découpent la zone littorale en une multitude d'îles. De vastes superficies, aujourd'hui cultivées et habitées, sont à peine au niveau des hautes marées, elles sont souvent même au-dessous, si bien que des dunes naturelles ou des digues artificielles empêchent seules que les vagues ne les recouvrent. Une mer intérieure, le Zuiderzée, semble mettre le cœur du royaume en communication avec l'océan; il en fut ainsi sans doute dans l'ancien temps. Cette mer, aussi bien que la plupart des embouchures des fleuves, n'a plus assez de profondeur pour admettre les navires de fort tonnage que possède maintenant le commerce maritime. Le sol, tout d'alluvion, est formé de dépôts vaseux; à 20 ou 30 mètres de profondeur, la sonde ne rencontre encore que le sable ou l'argile. La pierre fait défaut; quand on ne peut s'en passer, il faut l'amener de la Belgique ou de la vallée du Rhin; aussi construit-on de préférence en briques ou en bois. Enfin ce territoire, conquis en partie sur l'océan, porte une population laborieuse, persévérante, économe, à qui les capitaux ne manquent jamais, pourvu qu'il s'agisse d'entreprendre des œuvres utiles.

Cela étant, ce que les ingénieurs hollandais ont à faire est surtout d'assainir le sol, de régler l'écoulement des eaux, d'ouvrir à travers les marécages des voies terrestres ou fluviales d'un facile accès. L'ennemi qu'ils ont à combattre sans cesse, c'est l'eau. Les travaux hydrauliques intéressent au plus haut degré la prospérité, l'existence même de la Hollande. Le corps d'ingénieurs de l'état correspondant à celui des ponts et chaussées en France s'appelle le *waterstaat*, service des eaux. Les hommes dont il se compose, recrutés à l'école polytechnique de Delft, se sont acquis une réputation méritée par les beaux ouvrages qu'ils ont exécutés en ces derniers temps. Montrons par quelques exemples en quoi consistent leurs œuvres.

Les embouchures de l'Escaut et de la Meuse font du midi des Pays-Bas, entre Anvers et Amsterdam, une sorte d'archipel où sont bâties les principales villes du royaume et les cités les plus commerçantes. Entre ces centres de population, les canaux et les rivières ont toujours été le

moyen de communication le plus habituel; les routes de terre, peu fréquentées d'ailleurs, sont, à défaut de pierres, pavées en briques; elles ne supporteraient pas le roulage fatigant de nos grands chemins; mais les rivières s'ensablent peu à peu. D'ailleurs les ports de mer se sont créés, là comme ailleurs, assez loin à l'intérieur des terres, dans la partie des fleuves que la vague n'agite plus trop, où la marée se fait peu sentir, où les marchandises se peuvent charger sur essieux, au sortir des navires, de façon à se répandre sur le continent sans avoir d'autres cours d'eau à traverser. Ainsi Rotterdam, le second port de la Hollande sous le rapport de l'importance commerciale, est à 30 kilomètres de la mer, sur la Nouvelle-Meuse. La profondeur d'eau y dépasse 9 mètres, ce qui est plus que suffisant; mais les bras du fleuve par lesquels on y arrive sont tous encombrés de bas-fonds. Les navires entraient autrefois par le bras principal en passant sous les murs de Brielle ou par le Scheur, qui est plus direct. Lorsque les bâtimens de fort tonnage n'y trouvèrent plus un mouillage suffisant, ils descendirent au sud, de manière à gagner Rotterdam par le Haringvliet, et, comme le trajet était long, on creusa le canal de Voorne en 1829 pour leur abréger le chemin. Maintenant il faut passer plus au sud encore, par les Grévelingues et le Hollandsch Diep. Ces détours faisaient perdre beaucoup de temps; le pis est que ces embouchures s'ensablent toutes et qu'il s'y forme des bancs fort dangereux, si bien que les gros navires étaient obligés de s'alléger avant de remonter la rivière. On conçut alors le projet d'endiguer le Scheur, d'y réunir toutes les eaux qui coulent devant Rotterdam, afin d'y maintenir un courant assez fort et de faire déboucher ce canal à moitié artificiel dans la Mer du Nord par une ouverture creusée à travers les dunes. Tout cela n'était pas une petite affaire; on y avait déjà dépensé 17 millions de francs en 1873 lorsque M. Croizette-Desnoyers visita les chantiers, et c'était loin d'être achevé. Le plus curieux est la façon dont les digues s'exécutent. En France et dans d'autres pays, les jetées à la mer se font en pierre; en Hollande, où les matériaux durs coûtent très cher parce qu'il faut les amener de loin, on les construit au moyen de remblais en sable que maintiennent des pieux et des plates-formes en fascines. Il ne faut plus qu'une médiocre quantité de moellons pour protéger le pied des remblais ou pour maintenir en place ces clayonnages. Ce mode de construction semble bien fragile au premier abord. Les vagues et les courans n'entraîneront-ils pas ces matériaux de peu de volume? Les tarets ne détruiront-ils pas les bois qui leur donnent seuls de la consistance? Il n'en est rien, paraît-il. Le tout forme bientôt une seule masse que le sable et les mollusques agglutinent. Il était difficile de mieux employer les ressources d'un pays qui ne fournit ni pierres, ni grosses charpentes, mais qui produit en abondance par compensation les bois de petites dimensions nécessaires à la fabrication des fascines. S'il se produit

avec le temps des affaissemens, on y remédie sans peine en rechargeant de nouveau les digues.

Amsterdam, la métropole de la Hollande, est située non pas comme Rotterdam près de l'estuaire d'un fleuve, mais sur le golfe de l'Y, au fond du Zuiderzée, dont la navigation devient de plus en plus difficile à mesure que l'envasement s'accroît et que le tonnage des navires augmente. Ce port aurait déjà perdu sa prépondérance commerciale, si l'on n'avait ouvert il y a quarante ans le canal de Nord-Hollande, qui débouche à la pointe du Helder. Outre que ce canal gèle en hiver et qu'il n'a pas des dimensions qui le rendent accessible aux bâtimens de fort tonnage, il fait faire aux marins un long détour. Cependant Amsterdam est très rapprochée de la Mer du Nord. Entre l'Y et l'océan, il n'y a qu'une langue de terre de 5 kilomètres, la plus étroite partie de la Hollande, comme l'on dit dans le pays. Creuser un canal d'une mer à l'autre n'était pas une bien grosse entreprise à première vue; toutefois l'opération ne pouvait être fructueuse qu'à condition de faire en même temps d'autres travaux très compliqués; il fallait créer un port à l'entrée du canal, barrer l'entrée de l'Y du côté du Zuiderzée de façon à maintenir un niveau d'eau constant devant les quais de la ville, dessécher les bas-fonds du golfe afin de les rendre à la culture, bâtir des écluses aux deux bouts de ce canal artificiel. Les Hollandais sont passés maîtres en fait de desséchemens; il est strictement exact de dire qu'ils disputent à la mer une partie de leur territoire. C'est qu'aussi le fond de ces lacs qu'ils livrent à la culture, le sol des *polders*, se trouve être tout de suite un terrain de première qualité. La superficie utile de l'Y n'est pas moindre de 5,000 hectares; on compte que la vente des nouveaux *polders* couvrira la dépense totale, évaluée à plus de 60 millions de francs, des travaux exécutés entre Amsterdam et la Mer du Nord. Ce sont, se dira-t-on, de bien grands frais pour une surface de quelques kilomètres carrés. Il est vrai qu'une telle entreprise n'est possible que dans une contrée où l'argent abonde ainsi que la main-d'œuvre. Bien plus, il ne suffit pas de dessécher une première fois les terrains, il faut sans cesse en enlever l'eau que la pluie ou les infiltrations y ramènent. Le niveau du port d'Amsterdam et du canal qui le desservira est fixé au ras des basses mers moyennes, si bien que les eaux surabondantes ne s'évacuent toutes seules qu'en ouvrant les portes des écluses aux jours de basses mers exceptionnelles. Il est donc nécessaire que les pompes d'épuisement soient en mouvement presque sans cesse. Autrefois on les faisait marcher au moyen de moulins à vent; maintenant on préfère les machines à vapeur afin d'avoir un jeu plus régulier, plus constant. La ville, le port d'Amsterdam et les *polders* qui l'entourent vivent donc désormais sous la protection de quelques chaudières et de quelques pompes à défaut desquelles l'inondation les atteindrait rapidement. Le succès paraît certain, à tel point

qu'après avoir desséché le lac de Harlem et le golfe de l'Y, on parle déjà sérieusement de rendre à la culture les 160,000 hectares que recouvrent les eaux du Zuiderzée.

Nous n'insistons pas davantage sur cette entreprise si complexe, confiée tout entière à l'industrie privée sans autre aide qu'une garantie d'intérêt et quelques avances faites par le trésor public. Par une association féconde entre des améliorations de diverse nature, la Hollande y gagne un port et un canal presque sans bourse délier; c'est peut-être le premier exemple que l'on en puisse citer. Ceux qui seront curieux d'en connaître les détails d'exécution, qui font honneur aux ingénieurs hollandais, en trouveront l'exposé tout au long dans le savant ouvrage de M. Croizette-Desnoyers. Ils y verront encore comment s'organise en ce moment un vaste port de commerce dans l'île de Walcheren. Flessingue était jadis un port militaire, à l'embouchure de l'Escaut. Le commerce y était à peu près nul, car Flessingue est séparé du continent par des bras de mer, et d'ailleurs Anvers, situé plus haut sur le fleuve, offrait aux navires toutes les commodités désirables; mais Flessingue, ayant maintenant son chemin de fer, étant placé d'ailleurs au plus près de la côte anglaise, peut être adopté de préférence par la navigation rapide. Comment est-on parvenu à tracer des chemins de fer à travers ce pays découpé par tant de fleuves et de canaux et sur un sol si mobile? C'est ce qu'il convient de montrer.

Il peut paraître étrange qu'en Hollande, où l'industrie privée a de si puissantes ressources, plus de moitié des chemins de fer aient été construits par l'état. Les compagnies se sont chargées des premières lignes qui reliaient les grandes villes ou rattachaient les Pays-Bas au reste de l'Europe; mais, ces lignes, les plus productives et les moins onéreuses, une fois établies, il restait à créer des embranchemens moins profitables et d'une exécution plus difficile. Il fallait relier entre elles les gares d'une même ville, traverser des fleuves ou des bras de mer. Les compagnies n'auraient pu faire ces raccords qu'avec le secours de fortes subventions, d'autant plus qu'il y entrait beaucoup d'imprévu. Le gouvernement, secondé par d'habiles ingénieurs, préféra, non sans raison, s'en charger lui-même, et, les lignes une fois achevées, en remettre l'exploitation aux compagnies. On ne peut dire qu'il ait eu tort, quoique ce ne soit pas le système adopté chez nous. La Néerlande est un petit royaume dont le budget possède beaucoup d'élasticité. Cette association entre le trésor public et l'industrie privée a doté les Pays-Bas d'un réseau de plus de 2,000 kilomètres de long où les ouvrages d'art de première importance sont aussi multipliés qu'en aucun pays du monde.

Ainsi, pour aller de Flessingue à Rotterdam, il y a 130 kilomètres environ. Sur ce parcours, les rails traversent d'abord les deux détroits qui séparent les îles de Walcheren et de Sud-Beveland du continent. Comme l'eau y est profonde, on a pris le parti de les barrer tout à

fait par des digues au sommet desquelles roulent les locomotives; mais en même temps il a fallu rouvrir plus loin des canaux afin de ne pas entraver la navigation. Plus au nord, cette même ligne croise le Hollandsch Diep, large cours d'eau par lequel s'écoulent en partie la Meuse et le Rhin. La marée y a presque autant d'amplitude que sur la côte, le vent y souffle en tempête; l'hiver, la glace interrompt le passage des bateaux : c'est pourquoi l'on n'aurait pu se contenter d'arrêter la voie ferrée sur l'une et l'autre rive et de remplir la lacune par le va-et-vient d'un bateau à vapeur, comme il y en a des exemples aux États-Unis lorsqu'un chemin de fer croise un grand fleuve. On a donc construit sur le Hollandsch Diep un pont métallique de 14 travées ayant chacune 100 mètres d'ouverture; c'est parmi les ouvrages de ce genre l'un des plus hardis qui se puissent citer. Plus loin encore, avant d'atteindre Rotterdam, le chemin de fer rencontre la Nouvelle-Meuse, autre cours d'eau sur lequel il a fallu construire un pont avec des arches tournantes afin de ne pas empêcher le passage des navires. Enfin le *railway* traverse d'un bout à l'autre cette ville de 120,000 âmes, coupant et déplaçant les rues et les carrefours, pour venir se raccorder avec les lignes plus anciennes qui conduisent aux autres provinces de la Hollande.

Le mérite principal de ces travaux est d'être exécutés dans des conditions détestables et avec des matériaux de mauvaise qualité. S'agit-il de fonder un pont, on a beau creuser, on ne trouve encore à 10 ou 20 mètres de profondeur que du sable ou de l'argile; il faut asseoir les fondations sur pilotis. Le sol naturel de la Hollande est si bas, que la plate-forme de toute voie ferrée doit être établie sur remblai, faute de quoi elle serait exposée aux inondations; mais la vase molle et fluente dont ce sol se compose s'affaisserait au passage des trains, si l'on ne la maintenait par des fascines. La pierre est rare, la brique coûte cher, les gros massifs de maçonnerie exigent d'ailleurs des fondations que l'on a peine à rendre suffisantes; on a donc employé les ponts métalliques de préférence, en leur donnant autant de légèreté que le comporte l'usage auquel ils sont destinés. Dans leur lutte contre les obstacles que la nature leur opposait, les ingénieurs néerlandais ne pouvaient guère profiter de l'expérience acquise par leurs confrères des autres nations européennes. Cependant ils ont réussi, montrant autant de hardiesse dans la conception des projets que de prudence dans l'exécution. Autre signe à noter : lorsque leurs ouvrages se dressent au milieu d'une ville, ils savent leur donner à l'extérieur un cachet architectural que le génie civil ne devrait jamais négliger, même s'il s'agit de constructions dont l'utilité est le mérite essentiel. Ce petit peuple de 3 millions d'âmes montre comment un territoire se transforme avec un travail persévérant.

H. BLERZY.

UN PRINCE FRANÇAIS DU XVe SIÈCLE.

Le Roi René, sa vie, son administration, ses travaux, d'après les documens inédits des archives de France et d'Italie, par M. A. Lecoy de La Marche. Paris 1875. Didot.

On a dit bien souvent qu'il y avait plus de roman dans l'histoire que dans toutes les fictions imaginées par les poètes; ce paradoxe serait la vérité même, s'il fallait s'arrêter à l'histoire du roi René. Jamais roman d'aventures ne vit tant de couronnes s'abattre successivement sur la tête du héros pour en tomber presque aussi vite. Jamais prince de la fable doué, suivant l'usage, de tous les bonheurs par une fée Charmante et de tous les guignons par une fée Carabosse, ne se vit ballotté par plus de fortunes diverses, et avec toutes les vertus nécessaires pour saisir les occasions n'en laissa échapper de plus magnifiques et de plus nombreuses. Il naît second fils de Louis II d'Anjou, c'est-à-dire cadet de famille, et destiné comme tel à jouer le rôle secondaire d'un grand seigneur plus ou moins bien apanagé. L'extinction imprévue de la postérité masculine des ducs de Bar, dont il descendait par sa mère Yolande d'Aragon, fille elle-même d'Yolande de Bar, fait de lui tout d'un coup, à l'âge de dix ans à peine, le souverain du Barrois. — Presque aussitôt une nouvelle souveraineté s'ajoute à la première : par les soins de sa vaillante mère, René épouse la toute jeune fille de Charles II de Lorraine, Isabelle. Il devient l'héritier présomptif de cette belle province. Le voilà en espérance puissant, riche et heureux entre tous! — Le revers ne se fait pas attendre : Antoine de Vaudemont, propre neveu de Charles de Lorraine, n'a pu voir sans colère ce duché qu'il convoite passer avec la main de sa cousine Isabelle au pouvoir d'un étranger : dès le lendemain du mariage, il commence une lutte sourde contre le futur souverain : puis, à deux ans de là, à la mort trop hâtive de Charles de Lorraine, fort de l'appui moral de Bedford et des Anglais, plus fort encore de l'appui matériel de Philippe de Bourgogne, il lève le masque et déclare à René une guerre ouverte : en vrai Français, René accepte d'enthousiasme la bataille qu'on lui offre. Oublieux de cette funeste journée de Poitiers, dont l'ennemi ne se rappelait que trop bien la tactique, René et la noblesse qui l'entoure s'élancent à l'envi contre des retranchemens. Comme à Poitiers, ils s'y brisent, et la même folie a le même destin : en un quart d'heure, la déroute est complète, le désastre irréparable; les compagnons de René sont tous morts ou fugitifs, et lui-même, — comme à Poitiers encore le roi Jean le Bon, — après des prodiges d'une inutile valeur, tombe aux mains non pas même d'Antoine de Vaudemont, mais de son plus redoutable ennemi, le duc Philippe de Bourgogne. Souverain le matin, il est le soir plongé pour près de six années dans une captivité impitoyable, à laquelle durant tout ce temps il n'échappera

l'espace de quelques mois qu'esclave de sa parole, et pour revenir bientôt, toujours comme son aïeul, reprendre volontairement ses chaînes.

Chaînes est presque le mot propre, car le duc de Bourgogne n'était point un geôlier débonnaire. Chez ce grand vassal du xve siècle, la prison pour un prince du sang royal, c'est le secret moderne pour les assassins vulgaires. C'est cependant dans cet abîme de désespoir que parvient au prince, par l'adresse d'un fidèle serviteur, la plus inattendue des nouvelles, la plus imprévue des grandeurs : son frère Louis III, duc d'Anjou, héritier adoptif de la reine Jeanne de Sicile, est mort, et la reine Jeanne, morte à son tour trois mois après, a laissé à René son royaume de Sicile. Ce sont donc trois couronnes que ce nouveau revirement de fortune apporte au prisonnier : celle de duc d'Anjou, celle de comte de Provence, et par-dessus tout celle de roi de Naples, de Sicile et de Jérusalem ; mais ces couronnes, il faut encore aller les saisir, la dernière surtout, que conteste, les armes à la main, le roi Alphonse d'Aragon : René dès lors négocie sa délivrance. Près de deux ans se passent à l'obtenir d'un ennemi dont les convoitises ont grandi avec la fortune du captif; mais enfin, au prix de sacrifices énormes et qui pèseront fatalement sur le reste de sa vie, René est libre. Il peut partir pour cette Naples qu'il entrevoit comme un rêve. Sa femme Isabelle l'y a précédé, et, à force d'énergie, a défendu le royaume contre l'Aragonais. René trouve en débarquant la fortune souriante; il a pour lui l'appui moral et matériel du pape et des Génois ; il a pour lui la protection du roi de France; il a pour lui enfin plus que tout cela, le premier élan d'un peuple enthousiaste, le premier dévoûment d'une noblesse qui espère tout d'un nouveau souverain. Que de promesses et que d'espoirs ! Et cependant quatre ans à peine se sont écoulés que tout ce beau rêve s'est évanoui. Les dévoûmens sont devenus des rancunes, les fidélités des trahisons. L'or et la diplomatie du prince espagnol ont eu raison de la loyauté et de la pauvreté du prince français. Réduit à sa seule capitale, après avoir risqué cent fois sa vie, après avoir subi les horreurs d'un siége de sept mois, René doit abandonner jusqu'à ce dernier débris de sa puissance royale. C'est presque seul, c'est en fugitif, qu'il se rembarque enfin pour regagner la Provence et l'Anjou.

Du moins, dans ces provinces que lui ont léguées ses pères, et que jusqu'ici nul ne lui conteste, du moins va-t-il se reposer des caprices du destin. Non, pas encore. Sans parler des luttes nouvelles que par lui-même ou par son fils il soutient à diverses reprises, en Lombardie, en Sicile ou à Gênes, une chimère nouvelle, la plus surprenante de toutes, vient le solliciter. Cette fois c'est le trône même de son rival d'Italie, c'est le trône d'Aragon qu'on lui offre. Les Catalans, mécontens de Jean II, successeur d'Alphonse, avaient secoué son autorité. C'est au fils d'Yolande d'Aragon, c'est à René qu'ils apportent la couronne. René accepte sans hésiter l'incroyable revanche que lui présente le sort.

Sexagénaire et trop fatigué par l'âge et par les revers pour combattre lui-même, il envoie son fils Jean de Calabre guerroyer et conquérir pour lui son nouveau royaume. Comme en Italie, tout va bien d'abord. Après trois années de luttes, Jean de Calabre a presque assuré la conquête. C'est à ce moment même qu'une mort subite, foudroyante et sans doute criminelle vient enlever le jeune guerrier, et avec lui les espérances de sa maison; ce que trois ans avaient gagné, quelques mois le reperdent sans ressource.

Le pauvre René vraiment portait malheur aux couronnes : vingt-cinq ans auparavant, le mariage de sa fille Marguerite d'Anjou avec Henri VI d'Angleterre avait été l'une des conditions de la paix entre les deux monarques d'Angleterre et de France. Certes René pouvait croire sa fille destinée à vivre et à mourir souveraine d'un grand pays. Cependant la guerre des deux Roses avait éclaté, et maintenant Marguerite détrônée, dépossédée, fugitive, était réduite à demander à son père, non plus même un secours pour reconquérir son royaume, mais un refuge et le pain quotidien.

De tous côtés, ce n'étaient donc qu'aventures; René n'en avait pourtant point encore épuisé la série : Nicolas, son dernier petit-fils, auquel il avait cédé son duché de Lorraine, mourait en 1473, empoisonné sans doute, comme l'avait été Jean de Calabre. Enfin l'ingratitude du fils même de sa sœur, de son neveu le roi de France, portait au vieux roi le dernier coup. Retiré dans son comté de Provence, il apprend soudain que Louis XI, ce Louis XI qu'il a tant contribué à sauver de la ligue du bien public, a, sous un prétexte futile, légalement saisi le duché d'Anjou, et que lui-même, lui, — pair de France, prince du sang royal et deux fois roi, — il est pour crime de haute trahison, et « sous peine de bannissement du royaume, de confiscation de corps et de biens, » ajourné à comparaître devant le parlement.

Un accord, il est vrai, intervient à quelque temps de là, mais ce n'est que de nom que le malheureux prince recouvre ses possessions saisies, et lorsqu'en 1480, chargé d'années, de chagrin et de peines, il rend à Dieu son âme fatiguée de la vie, de toute sa puissance, de tant de royaumes, de duchés, de provinces, il lui reste à peine un comté, la Provence, et l'illusion de disposer nominalement après sa mort des biens qu'il n'avait plus. Avec lui meurt la maison d'Anjou : c'est à la France par bonheur, à la France renaissante et avide d'unité, que profite son héritage.

Telle est l'histoire, on peut dire le roman de la vie de René d'Anjou, encore n'en avons-nous indiqué ici que les têtes de chapitre. Combien le drame n'est-il point plus saisissant et plus digne d'intérêt lorsqu'on ne le dépouille point de son cadre, de ses épisodes, de ses comparses! Le cadre, c'est le xve siècle, c'est-à-dire cette époque critique où la France, se débattant contre l'invasion étrangère, se reconquiert enfin

par un suprême effort, et, reconstituée par cet effort même, bâtit sur ce premier triomphe l'édifice de son unité. Les épisodes, ce sont les luttes contre l'Anglais, les querelles et les compétitions des grands feudataires, la guerre du bien public, victoire de la royauté. Les comparses enfin s'appellent Henri VI d'Angleterre, Charles VII de France, Jeanne d'Arc, Louis XI. Voilà les temps, les circonstances et les personnages auxquels se mêle étroitement la vie de René d'Anjou.

C'est pour l'en avoir isolé qu'on l'a souvent si mal jugé. On a fait de lui une sorte d'artiste déclassé : on l'a représenté sous les traits d'un gourmet des choses d'art, tout absorbé par la rage d'écrivailler ou de barbouiller lui-même, mal à propos dérangé de ses chères occupations par les soins de la politique, mais se hâtant d'y retourner, quitte à perdre sans regret ses couronnes. Ce n'est pas là le vrai René d'Anjou. Le vrai René d'Anjou, c'est sans doute un prince ami des arts et des lettres, avide de science, épris du beau sous toutes ses formes, grand protecteur des artistes et des poètes; c'est encore, il le faut bien avouer, un prince qui, avec les plus belles idées d'économie et sans cesse à court d'argent pour les plus sérieuses entreprises, trop souvent ne sait point se défendre d'une grosse dépense, s'il s'agit de créer, de réparer ou de conserver un beau monument ou une belle œuvre; mais c'est aussi un homme d'action et de gouvernement, c'est un soldat courageux et un administrateur plein de lumières et de bonnes intentions.

Si la grandeur de la maison d'Anjou périt entre ses mains, ce n'est point son indifférence, sa mollesse ou son incapacité qui cause le désastre. Des circonstances générales et particulières y ont la plus grosse part. Un courant irrésistible entraînait les événemens, et ce courant, René, par ses tendances propres, par son éducation, était bien plutôt disposé à le suivre qu'à lui barrer la route. Ce courant, c'était l'absorption successive des grands fiefs par la puissance royale. Du moment que la France, écrasée par l'Anglais, avait eu la force de se relever et de renverser à son tour son vainqueur, son élan devait naturellement la porter plus loin et la jeter en victorieuse sur ces grands vassaux qu'au jour du danger suprême elle avait trouvés tantôt indifférens et tantôt hostiles. René d'Anjou, grand vassal lui-même, ne pouvait pas plus que les autres échapper au contre-coup; mais il y a plus : René ne le cherchait même pas. D'abord trop de visées lointaines absorbaient son esprit; puis, quand il reportait ses regards sur la France, ce n'était ni d'un œil d'envie ni d'un esprit chagrin qu'il considérait les accroissemens de la puissance royale. Beau-frère du roi Charles VII, élevé avec lui dans l'intimité la plus étroite par une mère qui s'était dévouée tout entière à l'alliance française, il avait puisé dans cette parenté, dans ces souvenirs d'enfance, dans les leçons de sa mère autant que dans ses propres inclinations, les sentimens les plus français. Dans ces temps

où l'esprit provincial survivait partout et presque partout dominait encore, René concevait, aimait et respectait une patrie plus large que ses possessions propres. C'est ainsi qu'au début du règne de Charles VII, tout jeune encore, presqu'en tutelle, sollicité par les présens et les flatteries d'Henri VI d'Angleterre, poussé vers l'alliance anglaise par l'exemple de son beau-père, le duc de Lorraine, et à son insu, malgré lui-même, enfin presque engagé dans cette alliance par son oncle, le cardinal de Bar, René résistait à toutes les pressions, déjouait toutes les trames, et courait fièrement prendre sa place dans l'armée royale, à côté de Charles VII et de Jeanne d'Arc. C'est ainsi encore que plus tard, lorsque la « ligue du bien public » menaçait la couronne du nouveau roi, de son neveu Louis XI, alors que le fils même de René se joignait aux rebelles, le vieux prince restait inébranlable dans sa fidélité au suzerain et à sa grande patrie, mettait son devoir avant sa famille, délaissait son fils pour son roi, et n'employait tout son pouvoir qu'à protéger celui par qui un jour il devait être dépouillé.

Voilà les véritables traits, les traits essentiels et trop peu connus de cette curieuse et intéressante figure. Le nouvel ouvrage de M. Lecoy de La Marche a le grand mérite de les mettre en pleine lumière. En lisant ces pages bourrées de faits et de renseignemens fondés sur les documens les plus sûrs et souvent les plus nouveaux, on voit un René d'Anjou tout autre que le René de la tradition : non plus un prince élégiaque, amolli, dolent, mais un souverain plein de nobles ardeurs, un caractère tout de contrastes et de singuliers mélanges, — prodigue souvent et besoigneux d'argent, économe aussi et ménager des deniers de ses peuples, amoureux des plaisirs, du luxe, voluptueux même parfois, souvent aussi, lorsque les circonstances l'exigent, téméraire au danger, dur à la fatigue et aux privations, enfin hésitant et indécis dans quelques occasions, dans la plupart au contraire plein d'énergie, de fermeté loyale et convaincue. Pour tout dire d'un mot, René est un Valois, avec toutes les qualités et avec quelques-uns des défauts de sa race. Ce surnom de *bon roi René* que lui a donné l'histoire, il le méritait bien, mais non pas avec cette nuance de dédain qu'y attache la malice française. On le connaît mieux, on le connaît bien lorsqu'on a lu le livre de M. Lecoy de La Marche; tous ceux-là doivent en être reconnaissans à l'auteur qui aiment l'histoire précise, sérieuse et sincère.

F. AUBRY-VITET.

A Peep at Mexico, narrative of a journey across the republic from the Pacific to the Gulf, by John Lewis Geiger; Londres 1874.

Du vaste pays mexicain, une faible partie seulement est bien connue. Si la ville de Mexico et toute la contrée depuis le golfe jusqu'au plateau

d'Anahuac ont été visitées et décrites bien des fois, surtout dans ces vingt dernières années, en revanche la région occidentale, délaissée par les voyageurs, est restée dans l'ombre. Rarement un simple touriste se décide à traverser le pays, comme l'a fait M. John Lewis Geiger dans l'hiver de 1873-1874, de la côte qui regarde le Pacifique jusqu'au rivage que baignent les eaux du golfe. L'insalubrité du climat, l'absence de routes praticables et surtout l'insécurité permanente de celles qui existent sont des obstacles qu'on n'affronte pas volontiers. Pourtant le voyage a de quoi satisfaire la curiosité de ceux qui dédaignent les chemins battus et les pays déflorés par la foule affairée des *railways*. Des sites merveilleux, — M. Geiger en a fait photographier plusieurs pour en embellir sa relation de voyage, — des scènes de mœurs pittoresques, des spectacles bien propres à intéresser le géologue aussi bien que l'économiste, se rencontrent à chaque pas.

L'impression qui se renouvelle sans cesse, c'est le contraste que forment l'inépuisable richesse du sol et les facilités naturelles que la conformation des côtes offre au commerce avec l'indolence et l'incurie absolue des habitans. Certes il faut tenir compte des influences débilitantes d'un climat tropical. La chaleur qui règne dans la baie de Manzanillo par exemple, baie qui sert de port à la ville de Colima, est passée en proverbe. Un soldat de Manzanillo qui, après avoir mal vécu, fut envoyé en enfer, revint quelques jours après sa mort, disent les gens du pays, pour demander à sa femme une couverture de laine : il avait peur de s'enrhumer en son nouveau séjour. Pourtant ce climat torride n'empêche pas des négocians européens de faire un actif commerce d'importation; seulement il est impossible d'obtenir les plus simples travaux qui auraient pour effet d'améliorer l'hygiène ou de faciliter les communications. Ainsi derrière les collines qui entourent la baie circulaire s'étend une lagune qui couvre un espace de 60 kilomètres; un petit bateau à vapeur la parcourt pendant les quatre mois d'hiver, et abrége ainsi de moitié la distance où il faut transporter les marchandises à dos de mulet ou sur des chariots; mais le reste de l'année c'est un marais composé de flaques d'eau isolées. Or il suffirait d'un canal de 300 mètres à peine pour faire communiquer la lagune de Cuyutlan avec la mer et pour rendre cette vaste nappe d'eau navigable en tout temps! Cet exemple entre beaucoup d'autres prouve combien on pourrait, dans ce pays, gagner sur la nature par un faible effort.

Un autre fléau qui empêche l'essor de l'industrie dans les régions les plus fertiles, c'est l'insécurité perpétuelle de la vie et de la propriété, conséquence inévitable de l'instabilité du régime politique. Les partisans des diverses fractions, malgré le nom pompeux de *guerilleros* dont ils se décorent, sont, à vrai dire, de simples brigands. Lorsqu'on veut parcourir la contrée, on n'a d'autre moyen que les prendre pour es-

corte : ils vivent sur le voyageur; si vous ne les payez pas pour vous protéger, ils vous attendent au coin d'un bois. Avoir été chef de *guerilleros* est d'ailleurs une bonne recommandation, un titre qu'on fait valoir pour obtenir quelque haut emploi civil ou militaire; plus d'un gouverneur d'état se glorifie, comme celui de Colima, d'un pareil passé. La population est habituée de longue main aux « incidens » qui attendent les voyageurs sur les routes. Parle-t-on d'un assassinat, les habitans se contentent de dire, en haussant les épaules : *Pobrecito, que disgracia!* (le pauvre homme, quel malheur!) et laissent tomber la conversation. Vous vous indignez : « A quoi sert d'en parler, vous répondent-ils; les autorités ne s'en mêlent pas, que voulez-vous qu'on y fasse? »

A l'époque du voyage de M. Geiger, on jouissait depuis près d'un an d'une tranquillité relative; mais la population est tellement accoutumée aux luttes intestines, qu'une courte trêve ne fait qu'inspirer la crainte de troubles prochains. Il suffirait cependant de quelques années d'une paix assurée pour décupler au moins le rapport de certaines provinces. On l'a dit plus d'une fois : il n'est presque pas de produit que le Mexique ne pût fournir aisément. Pour assurer sa prospérité, il suffirait d'un gouvernement ferme, stable, avec une administration régulière et intègre, qui n'en fût pas sans cesse aux expédiens. Un seul exemple fera toucher du doigt l'irrégularité dont souffrent maintenant les transactions commerciales. Les tarifs de douane ont été tellement surhaussés que l'importation s'arrêterait forcément, si les propriétaires des navires n'avaient pas pris l'habitude de s'arranger avec les employés de la douane pour ne payer qu'une faible fraction des droits; ils partagent la différence avec les douaniers. Les navires n'abordent que lorsque les deux parties sont tombées d'accord. Le trésor perd ainsi chaque année quelques millions, et on pense si cette fraude ouvertement pratiquée démoralise les services publics.

Le livre de M. Geiger renferme des pages instructives sur les vices du régime politique et financier de la fédération mexicaine. Il faut seulement regretter l'esprit exclusif avec lequel il juge parfois les rapports de l'état et de l'église en accusant assez gratuitement le clergé catholique d'intrigues et de sourdes menées. Au mois de décembre 1873, les « lois de réforme » de Juarez ont été définitivement introduites dans la constitution, et elles sont assez dures pour contenter ceux même qui attribuent l'intervention de 1861 à des influences cléricales.

Le directeur-gérant, C. BULOZ.

r vous
le *gue-*
on fait
ns d'un
l passé,
tendent
itans se
sgracia!
ersation.
-ils; les

d'un an
outumée
a crainte
es d'une
rovinces.
Mexique
rait d'un
re et in-
mple fera
nsactions
ussés que
vires n'a-
la douane
t la diffé-
les deux
née quel-
ée démo-

les vices
l faut seu-
s rapports
catholique
, les « lois
ns la con-
e qui attri-

ULOZ.